REVUE

DES

DEUX MONDES

XXXVIII[e] ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE


IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT 7
LABOR
PARIS

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXXVIII[e] ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE BONAPARTE, 17

1868

JEAN-JACQUES AMPÈRE

I.

Une étude sur J.-J. Ampère, ce littérateur polygraphe et complexe, cet esprit trois fois distingué, dont la valeur individuelle est si intimement liée aux maîtres, aux amis, à toute la génération qu'il représente, et à l'ensemble du mouvement intellectuel de son époque, une telle étude exige un premier coup d'œil et un aperçu qui embrasse rapidement le progrès antérieur et l'état de la littérature comparée en France au moment où il y intervint, car Ampère, à son moment, a peut-être été le critique et l'historien le plus curieux, le plus à l'affût et le mieux informé des littératures étrangères, le plus attentif à les interroger et à nous les présenter dans leurs vivans rapports avec la nôtre. Il s'est intitulé en quelques-uns de ses livres *le critique en voyage :* littéralement ou au moral, il l'a été de tout temps.

La branche d'étude qui est comprise sous le titre de littérature comparée ne date en France que du commencement de ce siècle. On ne saurait, en effet, ranger sous ce nom les modes successives et les invasions de littératures étrangères, italienne ou espagnole, qui signalèrent la seconde moitié du XVIe siècle et la première du XVIIe. On lisait les auteurs d'au-delà des monts, on les imitait, on les copiait avec plus ou moins de discernement, on les citait parfois avec à-propos; mais il ne se faisait point à leur sujet d'examen ni de comparaison critique. On ne saurait contester cependant que des littérateurs instruits et consommés, tels que Chapelain, Ménage et l'abbé Regnier des Marets, ne fussent sur la voie d'une juste comparaison à établir entre la littérature française et les littératures du midi. Dès la fin du XVIIe siècle et au commencement

du XVIIIe, ce fut dans l'école et la postérité immédiate de Racine que s'annoncèrent les premiers signes d'attention donnés à la littérature et à la poésie anglaises. M. de Valincour estimait les beaux passages de Milton à l'égal des plus belles scènes de l'*Iliade*. Racine fils faisait entrer dans ses *Réflexions sur la Poésie* l'examen du *Paradis perdu*. Voltaire enfin, le premier, inaugura véritablement chez nous la connaissance de la littérature anglaise : mais c'était surtout les idées qu'il avait en vue, il s'en emparait et s'en servait comme d'une arme dans la lutte, comme d'un instrument d'inoculation philosophique, bien plutôt qu'il n'y cherchait matière et sujet à une comparaison impartiale et critique. Aussi, après une première et rapide information de Shakspeare, passa-t-il vite à l'impatience et à la plaisanterie. Le Tourneur et cette école d'humbles traducteurs estimables contribuaient plus efficacement à préparer les esprits à une connaissance étendue des ouvrages d'outre-Manche ; mais ces traductions elles-mêmes n'osaient tout rendre; on hésitait, on reculait devant les originaux; on avançait bien lentement, et en ce qui était de l'autre côté du Rhin et de l'Allemagne on en ignorait tout : Grimm et le grand Frédéric, c'est-à-dire les plus Français d'entre leurs compatriotes, suffirent longtemps aux Parisiens comme échantillons uniques. Ce ne fut qu'au sortir de la révolution qu'un genre de curiosité purement intellectuelle, le besoin de savoir ce qui se pensait et s'écrivait au dhors, vient s'emparer de quelques esprits studieux, bien isolés dans le principe et se tenant tout à fait à l'écart de la littérature en vogue et des académies. Charles Villers, Benjamin Constant, et d'après eux Mme de Staël, donnèrent les premiers l'exemple de cette noble curiosité intelligente. Sismondi, pour sa part, dans ses cours professés à Genève, y aida; mais ce fut surtout le modeste, savant et désintéressé Fauriel qui fonda réellement chez nous cette étude méthodique et approfondie. Entièrement libre et dégagé des préjugés d'école, des soucis de rhétorique et de tout besoin d'effet, sans aucun empressement d'amour-propre et uniquement appliqué aux choses, il aspira à tout savoir, et à savoir de source et d'original, apprenant d'abord les langues et ne jugeant les œuvres qu'en elles-mêmes. Le sanscrit, l'arabe, le grec, même le grec moderne et vulgaire, l'allemand, les langues romanes, l'italien comme s'il était de Florence, que n'apprit-il pas durant les vingt premières années du siècle qu'il passa sans presque rien produire et accumulant sans cesse ? Seul et dans le silence du cabinet, il avait devancé et préparé le mouvement qui ne se dessina guère d'une manière sensible qu'après la seconde restauration, à partir de 1819. Il apportait en toute littérature la méthode historique et linguistique la plus éloignée des admirations classiques solennelles et consacrées,

en s'abstenant toutefois de toute réaction ouverte et déclarée contre nos demi-dieux nationaux et nos idoles régnantes; mais son procédé calme, net et fin, étendu, positif et ne s'appuyant que sur des textes, guérissait de toute superstition littéraire, bien mieux que n'eussent fait les invectives passionnées ou les déclamations oratoires. Il renouvelait ainsi dans ses fondemens la critique que d'autres s'occupaient à orner et à embellir par les dehors. Le nouveau, le simple et le primitif, les racines en tout et la fleur première avant le fard et le luxe de seconde main, avant la superfétation de culture, avaient sa prédilection presque exclusive. De près et pour ceux qui étaient une fois en rapport avec lui, il était l'esprit investigateur par excellence; il exerçait sur eux une action intime et décisive. Parler d'Ampère sans avoir fait d'abord la place et la part de Fauriel, ce serait parler du fils sans avoir indiqué son parent et vrai père intellectuel, car le vrai rôle d'Ampère à bien des égards, c'est d'avoir été un Fauriel jeune, vif, extérieur, communicatif, chaleureux et intéressant. Quinet l'appelait Fauriel II.

J.-J. Ampère, né à Lyon en août 1800 (1), fils du savant géomètre et physicien illustre, fut élevé et nourri à Paris à partir de 1804. Il avait déjà perdu sa mère, et il ne se ressouvint jamais de ce doux sourire qui avait lui sur son berceau. Une belle-mère qu'il eut ensuite, mais bientôt séparée de son père, avec lequel elle était incompatible, ne lui fut de rien. Son âme sensible eut de tout temps des arriérés de tendresse dont il ne sut que faire. Son père, homme de génie, homme de bien, mais sans règle et sans suite dans les habitudes journalières de la vie, ne put guère qu'exciter et secouer la jeune intelligence de son fils sans la diriger. Les études d'Ampère n'eurent rien qui le tirât de la routine ordinaire. Il fut mis d'abord en pension rue Neuve-Sainte-Geneviève, chez un ancien oratorien, l'abbé Roche, qui passait pour janséniste. Bien des enfans d'hommes distingués, les fils des Royer-Collard, des Hallé, des Beugnot, des Sacy, étaient dans cette institution, qui n'en valait pas mieux pour cela. Ampère passa depuis, me dit-on, au collége Henri IV et plus tard au collége Bourbon, dont il suivit les cours comme externe libre. Il remporta, en 1817, le premier prix de philosophie au concours général; le sujet était l'énumération des preuves de l'existence de Dieu. Son père, à défaut du polytechnicien qu'il aurait voulu, avait eu l'idée de faire de lui un apothicaire savant comme le furent les Geoffroy de l'ancienne Académie des Sciences, et de notre temps les Pelletier, les Robiquet.

(1) « Jean-Jacques-Antoine Ampère, né le 24 thermidor an VIII (12 août 1800), fils d'André-Marie Ampère et d'Antoinette Carron; né à Lyon, grande rue Mercière. » (Extrait des registres de l'état civil, préfecture du Rhône.)

La vocation du jeune Ampère résista à la chimie comme elle avait résisté au calcul intégral. La poésie était son faible, et il s'y porta avec toute la verve de sa nature. Son père, une fois le premier deuil fait, s'accommodait très bien de cette ambition poétique de son fils. Bien qu'il fût en quelque sorte la science pure, il avait des curiosités de tout genre : la poésie n'était point exclue de son universalité; il savait quantité de vers par cœur, et lui-même il en avait fait pendant les ennuis amoureux et les courts intervalles de loisir de sa première jeunesse. L'idée d'avoir un fils poète, dont une belle tragédie serait jouée et applaudie au Théâtre-Français et qui viendrait prendre place à la suite dans le cortége de nos grands classiques, flattait son amour-propre paternel. Cette première veine d'Ampère, non contrariée, mais qui n'aboutit jamais à une franche manifestation et à un succès, fut très durable, très persistante, et se prolongea presque jusqu'à la fin sous l'œuvre critique et la culture d'histoire littéraire à laquelle il semblait exclusivement adonné. Il y avait chez lui un poète *in petto* qui reparaissait à l'improviste, au moment où l'on s'y attendait le moins; qui chantait le Nil, Thèbes et Memphis, au sortir de l'explication d'un hiéroglyphe; qui soupirait une plainte élégiaque dans le temps qu'on le croyait tout occupé de perfectionner un essai de grammaire romane. Cette diversité de goûts, en s'entre-croisant, se nuisait maintefois. On assure qu'il ne cessa de concourir *incognito* pour les prix de poésie de l'Académie française jusqu'à l'époque où il en fut. Il avait fait jusqu'à sept tragédies, présentées et plus ou moins reçues au Théâtre-Français; elles y dormaient et y dorment encore sans doute dans les cartons à côté de celles de M. Viennet; il disait quelquefois en riant : « Si l'on voulait me jouer un mauvais tour, ce serait d'en mettre une en répétition. » Mais il ne riait qu'à demi en disant cela, et il n'eût peut-être pas été très fâché que l'idée en vînt à d'autres. Je ne prétends point anticiper en ce moment, ni préjuger quelques-unes des pièces de vers assez spirituelles et agréables qu'on a de lui; mais il est certain qu'à sa sortie du collége, en cette mémorable année 1819 où Lamartine se révélait par ses premières *Méditations*, où Victor Hugo adolescent s'essayait déjà par des odes touchantes et pures, où André Chénier apparaissait comme un jeune moderne dans ses œuvres pour la première fois recueillies, Ampère, ardent, exalté, enthousiaste, ne rêvait que la palme et le laurier. C'est vers ce temps, ou peu après, qu'il méditait un poème d'*Attila*, et qu'il composait, d'après Manzoni sans doute, une tragédie d'Adelghis sous le titre de *Rosemonde*. La couleur locale le tentait fort : il s'y essayait à demi. Son père, premier confident de toutes ses élucubrations poétiques, ne le décourageait

pas, et il lui arrivait quelquefois de dire à l'un de ses bons amis lyonnais, M. Lenoir ou M. Ballanche : « Crois-tu que Jean-Jacques ait du génie? » C'était lui, l'illustre savant, qui avait du génie; son fils avait un talent qui se cherchait encore.

Ce talent n'était pas assez fort ni assez original pour se créer à lui-même un genre, une langue et un rhythme, et il ne fallait rien moins que tout cela alors, du moins dans l'ordre lyrique, dans tout ce qui était odes, élégies, méditations, si l'on voulait être un poète de la jeunesse, un de ceux dont elle saluerait l'avénement avec transport. Ampère n'était pas assez artiste pour prendre dès l'abord un parti franc et décisif dans la réforme poétique qui se tentait d'un certain côté : son bon sens hésitait devant quelques excès apparens; la tradition et la nouveauté se livraient bataille en lui; il était trop sage et trop avisé pour se faire par système un style, et il n'était pas de ces natures souveraines qui en trouvent un naturellement.

Et quant aux couronnes du théâtre, auxquelles il semble avoir plus particulièrement visé, il y avait, pour y atteindre, des difficultés plus grandes encore que dans la branche lyrique. La tragédie exigeait un certain renouvellement : mais à quel degré? dans quelle mesure? Le public ne savait pas bien lui-même ce qu'il désirait. M. Lebrun, par un heureux mélange de naturel et de passion, et aussi grâce au pathétique du sujet, réussissait avec éclat dans sa *Marie Stuart*, et cependant il ne pouvait faire agréer son second ouvrage, *le Cid d'Andalousie*, bien qu'il nous semble à quelques égards supérieur au premier (1). Casimir Delavigne, favorisé dès ses débuts et qui parut à un moment près d'exceller, ne se soutint bientôt qu'à l'aide de concessions multipliées et de sacrifices qu'il semblait faire à un goût contraire au sien. Ampère, en le supposant lancé dans cette même voie dramatique, n'eût guère pu que le suivre ou le côtoyer, avec plus de conviction et de sens critique assurément, mais avec infiniment moins d'adresse et moins d'élé-

(1) Il y eut combat et lutte le jour de la première représentation du *Cid d'Andalousie* (1er mars 1825); à la seconde soirée, le 4 mars, la pièce se releva et l'on put croire à un plein succès. Ampère, qui n'avait pu assister à cette seconde représentation, écrivait le lendemain à l'auteur en le félicitant : « *Pends-toi, Crillon!* me disais-je pendant le combat d'hier au soir. Mais qu'importe au triomphateur d'avoir compté un soldat de plus? Nous ne pouvons nous plaindre maintenant d'avoir eu des ennemis acharnés, puisqu'ils sont battus; la résistance atteste le péril de la victoire... Ils croyaient avoir porté un coup mortel à vous et à cette Muse nouvelle dont vous êtes le chevalier; mais la Muse vous a dit, comme Estrelle à don Sanche : *Relève-toi, mon Cid!* » Ce mot d'heureux augure ne se vérifia point : une suite de petits contre-temps et je ne sais quelle intrigue de coulisses déjouèrent le succès et fixèrent la destinée de la pièce. Et puis l'aimable auteur, s'il est permis de le dire, n'y mit point cette opiniâtreté de volonté dont l'auteur d'*Hernani* a depuis donné l'exemple, cette foi robuste en soi-même qui, venant en aide au talent, transporte les montagnes.

gance. Il ne maniait le vers qu'en ouvrier assez inégal et dont la facilité même était trop prompte à se satisfaire.

Au nombre des influences vagues, mais ardentes, qui le saisirent à cette première époque, et qui planèrent sur sa jeunesse durant ces deux ou trois années passées entre le collége et le monde (1818-1820), je ne saurais omettre celle de Sénancour et d'*Oberman*. Sautelet, Frank Carré, Jules Bastide, Albert Stapfer, un ou deux autres encore, tous liés étroitement entre eux et avec Ampère, avaient lu *Oberman* et s'étaient sentis aussitôt épris d'une admiration mystérieuse et concentrée qui ressemblait d'autant mieux à un culte qu'elle était le secret de quelques-uns. *Oberman*, dans sa tristesse désolée, est un de ces livres qui tombent des mains tout d'abord, ou qu'on adopte avec ferveur. Le petit cénacle l'avait adopté et en avait fait son Ossian. M. Cousin, à qui cette élite de jeunes esprits était également dévouée, impatient peut-être de ce partage et pour couper court à ce qui lui semblait un engouement, leur avait dit un jour que l'auteur d'*Oberman*, avec sa mélancolie stérile, ne pouvait être qu'un « mauvais cœur. » Ce mot d'un maître, et qui lui était échappé un peu à l'aventure, étonna et troubla profondément les adeptes, mais sans toutefois les désenchanter. Le temps seul eut peu à peu raison de cette fièvre d'*Oberman* (1).

Que de choses s'entremêlaient! que de feux et d'éclairs, que d'impétueux nuages s'entre-heurtaient sur ces jeunes fronts! Telles étaient les générations d'alors, plus désintéressées du moins et plus enclines à l'idéal que celles d'aujourd'hui. J'en reviens, dans cette histoire de la formation intellectuelle et morale de notre ami, à ce qui devait durer et prédominer. Ce fut le 1er janvier 1820 qu'Ampère fut présenté par M. Ballanche à Mme Récamier à l'Abbaye-au-Bois : il y venait à titre de compatriote lyonnais et de jeune poète plein d'espérances et de promesses. Cette influence de Mme Récamier, comme en un autre sens celle de Fauriel, fut trop décisive sur Am-

(1) Il est difficile de bien juger M. de Sénancour sans avoir entretenu avec lui, par les principaux ouvrages de sa jeunesse, un commerce intime et prolongé. Cet homme de bien, doué d'une sensibilité exquise, que des malheurs précoces avaient encore aiguisée, aurait voulu ramener les hommes que, selon lui, la civilisation égarait, à un état et à des goûts plus voisins de la nature. Lui-même me semble avoir bien apprécié ce que son rôle a eu, à son moment, d'original et d'incomplet, dans la note manuscrite suivante : « Dans ces siècles d'affectation et d'apparence, il aurait pu arriver que je fusse le seul qui entendît, qui voulût entendre ces regrets profonds que l'étude des choses inspire, seule voie sans doute qui puisse ramener les hommes au bonheur. Cependant il s'est trouvé que bientôt après M. de Chateaubriand, qui avait vu l'Amérique, a écrit éloquemment dans ce genre; Mme de Staël paraît avoir aussi senti l'étendue de nos pertes, mais la *société* a détourné ses idées; l'intention de jouer un rôle absorbe toutes celles de M. de Chateaubriand; le dénûment rendra les miennes inutiles : c'est ainsi que dans tous les genres tout reste à recommencer sur la terre. »

père pour qu'on n'en marque pas avec soin l'heure et l'instant (1). Ce que je sais d'original, c'est que dans l'été ou l'automne qui suivit, et que Mme Récamier passa à la Vallée-aux-Loups, Ampère y passa également quelques semaines en compagnie de son ami Alexis de Jussieu, qui y avait un pied-à-terre. Pendant ce temps d'ivresse et de bonheur, son imagination se livra à tous les charmes d'une compagnie délicate et choisie, qu'un soleil couchant de divine beauté embellissait encore. Ampère revint à Paris une quinzaine environ avant Mme Récamier. Dès qu'il la sut de retour, et la première fois qu'il lui refit visite à l'Abbaye-au-Bois, il la trouva seule. Elle lui parla avec sa grâce ordinaire des charmantes journées, des courses et promenades à travers le vallon, des gais entretiens où la conversation animée du jeune homme avait mis un attrait de plus. Puis, touchant avec son art délié la fibre du cœur, elle indiqua légèrement qu'il y avait eu lieu peut-être à des sentimens émus, que du moins elle aurait pu craindre, si cela s'était prolongé, un commencement de roman pour un cœur poétique, car sa nièce, alors toute jeune, était près d'elle. Ampère à ce mot n'y tint pas, et tout d'un coup, éclatant avec trouble et avec sanglot : « Ah ! ce n'est pas pour elle, s'écria-t-il, » et il tomba à genoux. Sa déclaration était faite, l'aveu lui était échappé : il avait proféré, sans le vouloir, la parole sacrée sur laquelle il ne revint pas. Nous sommes en plein Pétrarque, en plein Dante, si vous aimez mieux. C'en était fait désormais du destin de toute sa vie. Mme Récamier n'eut plus qu'à continuer de le charmer et à le calmer peu à peu, sans jamais le guérir.

A quelle date précise connut-il Fauriel? Je ne le sais pas bien; mais Ampère était encore sans partage dans tout le feu de sa vocation romanesque et poétique, lorsqu'il accompagna, en 1823, Mme Récamier à Rome avec le fidèle M. Ballanche. Il s'y vit initié chaque jour à la plus haute et la plus fine société, agréé sur le pied d'égalité par les plus beaux noms, et comme enveloppé dans

(1) Dans une lettre datée de Hyères du 27 décembre 1829, Ampère écrivait à Mme Récamier : « J'espère, madame, que cette lettre vous arrivera tout juste le premier jour de l'année où je vais vous revoir. Je ne suis pas, vous le savez, grand formaliste, mais le jour de l'an est pour moi une époque que je ne vois pas revenir sans attendrissement. C'est le jour de l'an que je vous ai vue pour la première fois. Ce moment, où je vous vis paraître tout à coup, en robe blanche, avec cette grâce dont rien jusque-là ne m'avait donné l'idée, ne sortira jamais de mon souvenir. — Voilà tout juste dix ans de cela..... » En parlant ainsi, il s'appliquait certainement le sonnet de Pétrarque :

Benedetto sia 'l giorno, e 'l mese e l' anno, etc.

(J'emprunte ce passage de lettre à des articles du *Correspondant*, 5 mai et 25 juillet 1864, signés *Léon Arbaud*, mais que l'on peut attribuer sans indiscrétion à la plume élégante et fine de Mme Lenormant; ces deux articles pourraient s'intituler : *Ampère ou de l'Abbaye-au-Bois.*)

les relations les plus flatteuses : en s'y pénétrant du ton aisé de la suprême courtoisie, il y prit sa première impression ineffaçable d'amour sérieux pour Rome, pour cette patrie des âmes blessées, éprises des seules grandeurs de l'art ou de l'histoire, et vouées à toutes les religions du passé. Il était à Naples après les fêtes de Pâques 1824, lorsque des lettres de son père, qui trouvait l'absence de son fils trop prolongée, vinrent le rappeler instamment. Il s'arracha avec douleur à la chère colonie qui devait passer un second hiver sur cette terre illustre. On raconte que, le lendemain de son arrivée à Paris, déjeunant en tête-à-tête avec son père, qui le regardait fixement et en silence, tout à coup le naïf savant s'échappa à dire : « C'est drôle, Jean-Jacques, j'aurais cru que ça m'aurait fait plus de plaisir de te revoir. » Un verre d'eau fraîche, jeté brusquement au visage, ne ferait pas, convenons-en, un autre effet. Rien ne pouvait refroidir chez Ampère le respect et l'amour filial; mais on conçoit qu'avec de tels repoussoirs le charme de Mme Récamier n'était pas près d'être affaibli, ni diminué.

Une autre influence, bien douce également et plus modeste, menaçait pourtant, en ces années, de traverser la première : un doux astre se levait à l'horizon et aurait pu prendre un rapide ascendant sur le cœur du jeune homme, s'il eût été plus libre. Ampère allait souvent chez M. Cuvier; il y causait avec feu, avec entraînement de ce qu'il avait lu, de ce qu'il avait vu, des objets divers de ses goûts et de ses studieuses ambitions : Mlle Clémentine Cuvier l'écoutait en silence, prenait un intérêt sensible à ses récits et se plaisait à les lui faire répéter. Lorsqu'il revint d'Italie, la première fois qu'elle le revit, elle lui demanda ce que lui avait inspiré cette belle contrée : il était adossé à la cheminée; ceux qui ont été témoins de la scène semblent y être encore : il se mit, d'un ton pénétré et plein de nombre, à réciter une ode en l'honneur de l'Italie. L'ode terminée aux applaudissemens de tous, la conversation s'engagea : jamais esprit plus charmant, causeur plus gracieux et plus vif n'avait captivé l'attention. Tel il était dès lors. Je dirai seulement de ce tendre intérêt qu'il inspira à Mlle Cuvier, intérêt mystérieux resté bien longtemps secret, et dont il est permis à peine de dévoiler quelque chose aujourd'hui (1), que plus tard les voyages d'Ampère

(1) Je me serais peut-être fait un scrupule d'indiquer cet épisode délicat de la vie morale d'Ampère; mais dans son premier article du *Correspondant*, *Léon Arbaud*, c'est-à-dire Mme Lenormant, nous montrant Ampère accueilli dans le salon de M. Cuvier et retraçant le fin profil de la jeune fille, a écrit : « ... C'était Clémentine, l'unique enfant de Cuvier, une créature angélique dans laquelle l'illustre académicien se plaisait à retrouver quelques-uns des dons les plus rares de sa grande intelligence. Elle témoignait au jeune Ampère une préférence dont la nuance, à peine indiquée, ne se trahissait jamais qu'en lui adressant plus volontiers qu'à un autre une conversation dont la littéra-

en Allemagne, puis dans le nord, y apportèrent un arrêt et un obstacle, peut-être un brisement et une rupture intérieure : à son retour du nord, il ne retrouva plus celle qui savait si bien l'écouter; la noble jeune fille si distinguée, et depuis quelque temps promise à un autre, mourait de consomption avant l'autel. Sa mémoire était demeurée à l'état de religion, — faut-il dire de demi-remords? — pour Ampère. Une tante de la jeune personne, Mme Brack, lui avait fait don d'un moulage en plâtre, figurant les bras et les mains de la morte. Dans ses chambres sans ordre et remplies de livres, Ampère avait un placard caché où se trouvaient ces chères reliques qu'il a été donné à bien peu de ses amis, même de ceux qui vivaient le plus près de lui, de voir et de connaître. J'en puis parler, car je les ai vues et touchées (1).

ture ou la science faisait tous les frais. Lui-même se sentait pénétré d'un très tendre respect pour cette jeune fille : l'impression qu'il ressentait aurait pu facilement se rendre maîtresse de son cœur; mais J.-J. Ampère redoutait l'esprit de domination de Cuvier; il ne se dissimulait pas qu'on ne deviendrait son gendre qu'en subissant un joug, condition inacceptable pour un caractère essentiellement indépendant comme le sien. Quant à M. Ampère père, une telle alliance lui paraissait tout réunir, et il ne pouvait comprendre les hésitations de son fils. La Providence ne devait pas lui permettre de se bercer longtemps d'une si chère espérance : moins de deux ans plus tard, Mlle Cuvier, moissonnée par la mort, laissait à ceux qui l'avaient approchée et connue le souvenir d'une âme toute céleste. »

(1) Mlle Cuvier était au moment d'épouser M. Duparquet, lorsqu'elle mourut le 28 septembre 1827. De bien touchans discours furent prononcés aux obsèques de la noble jeune fille, le 1er octobre, d'abord par M. le pasteur Boissard, dans le temple de la rue des Billettes, puis, sur la tombe même, par M. de Salvandy, que cette jeune mémoire inspira dignement et que je n'ai jamais vu si simple. Des amis intimes de M. Duparquet ont tout fait pour me convaincre (et je suis tout convaincu d'avance) qu'il était parfaitement aimé de Mlle Cuvier mourante, qu'elle l'avait choisi spontanément et en vertu d'un libre penchant, et qu'elle-même avait déclaré à son père, à la date du 19 ou 20 juillet 1827, qu'*elle voyait son bonheur dans cette union*. Loin, bien loin de moi la pensée de vouloir contredire ou infirmer de semblables témoignages! J'ai répondu à l'un des amis survivans de M. Duparquet, qui tenait absolument à me faire supprimer la priorité d'Ampère et même à me faire effacer de sa biographie un élément intéressant que je n'étais pas le premier à y introduire : « Il n'y a aucune contradiction entre les touchans détails que vous me donnez et ceux que je tiens d'une autre source également sûre; il ne s'agit que de les concilier. La vérité est que, de 1824 à 1826, Ampère aurait pu épouser Mlle Clémentine : par la gracieuse préférence qu'elle lui témoignait, il semble tout à fait qu'il n'eût tenu qu'à lui de se déclarer. Sa mobilité de caractère, ce vague besoin qu'il prenait pour de l'indépendance, et qui n'était au fond que de l'assujettissement à l'Abbaye-au-Bois, le déterminèrent à une longue absence. Il se disait que se marier à la fille de M. Cuvier, c'était s'obliger à devenir maître des requêtes, et ce qui s'ensuit. Le mariage, sous cette forme, lui devenait un monstre. On lui disait d'ailleurs, et une voix bien douce, parlant un peu légèrement de ces préférences de jeune fille, lui murmurait à l'oreille : « Un peu d'absence, et cela passera ! » Il prit donc un grand parti, et le plus grand de tous, il prit la poste. Pour plus de sûreté contre lui-même, pour couper court à toute velléité d'union, il s'en alla passer tout l'automne et tout l'hiver de 1826 à Bonn, et il employa presque toute l'année 1827 à voyager dans le

J'ai hâte pourtant d'en venir au littérateur, à celui qui mérite d'occuper le public et que nous avons à étudier. Ce fut Fauriel qui coupa court à cette première ébullition poétique sans objet bien précis, et qui le mit dans sa vraie voie, la critique sérieuse et la littérature comparée. Ampère, docile à Fauriel, étudia quelque temps sous lui le sanscrit, en même temps que Fresnel, sous la même impulsion, se livrait à l'arabe (1). C'est Ampère qui fit faire à M. Mérimée la connaissance de Fauriel. La première fois que M. Mérimée le vit, Fauriel avait sur sa table un ouvrage qu'il lui montra. « Voici, dit-il, deux volumes de poésies serbes qu'on m'envoie; apprenez le serbe. » C'est ainsi que ce vrai savant, ennemi des à peu près et des faux semblans, adressait chacun aux sources mêmes. Ampère, selon ceux qui l'ont le mieux connu, avait une aptitude particulière pour la linguistique. Il saisissait tout de suite, dans une grammaire qui lui tombait sous la main, les singularités d'un idiome et sa physionomie. Il avait très vite appris assez de chinois pour lire couramment un livre dans cette langue. Il n'avait qu'à vouloir pour avoir ses entrées directes dans une quelconque des littératures européennes ou orientales. En ce sens, il est dommage sans doute qu'il n'ait pas persévéré vers un but et dans une ligne : il aurait tracé son sillon; mais Ampère n'était pas un Eugène Burnouf : sa vocation, à lui, était multiple, mobile et diverse. C'était un libre promeneur. Dès qu'il se sentait un peu maître d'une étude et qu'il l'avait pénétrée par l'esprit, il passait à une autre, croyant pouvoir chasser plus d'un lièvre à la fois. Son gibier le menait ainsi sur bien des pistes.

Le résultat littéraire de ses nouvelles études se produisit d'abord agréablement dans des articles du *Globe :* le dépouillement exact de sa contribution à ce journal n'a jamais été fait ni par d'autres ni

nord. C'est précisément en juillet 1827 que M[lle] Clémentine, fière, digne et généreuse, ayant mis à la raison un premier goût, agréa M. Duparquet et lui engagea sa foi. Voilà la vérité. » Ampère, comme tous les caractères excessifs et les cœurs errans, eut ensuite des regrets, des remords sous forme nerveuse. Il se ressouvint que M[me] Brack, tante de la jeune personne, lui avait écrit au début de son voyage, et quand il n'était encore qu'à Strasbourg, ce simple mot : *Revenez !* il n'en avait tenu compte. Bref, l'aimable et un peu romanesque savant suivit sa destinée, qui était d'être attaché à des femmes idéales sans que cela tirât à conséquence, et de diversifier passionnément l'une par l'autre l'étude et l'amitié.

(1) Fulgence Fresnel, ce disciple de Fauriel et digne frère de l'illustre physicien, mériterait d'être arraché à l'oubli. C'était un esprit de la meilleure trempe et qui était des plus faits pour marquer parmi ceux de sa génération; des circonstances personnelles le poussèrent vers l'Orient, où il vécut nombre d'années. Il mourut à Bagdad pendant l'expédition scientifique de la Mésopotamie, le 30 novembre 1855, à l'âge de soixante ans, étant né le 15 avril 1795. Il serait à désirer que le frère survivant de Fresnel publiât quelque chose de ses travaux.

par lui-même. Le premier article que je rencontre sous sa signature (26 mars 1825) est un compte-rendu du *Voyage dans le Latium* de Bonstetten. Ampère avait lu ce livre avec plaisir soit dans son voyage de Rome, soit au retour, et il nous en fait part. Ce qui me frappe dans cet article de début (*maiden-article*), c'est le choix du sujet, et je ne puis m'empêcher d'y voir un augure présageant le genre d'études romaines qui seront la dernière et suprême occupation de sa vie. J'y trouve aussi cet éloge de Bonstetten, qui n'est autre chose qu'une critique détournée à l'adresse de Chateaubriand :

« L'auteur, remarque-t-il, ne s'y prend pas comme M. de Chateaubriand, qui, pour donner une idée précise de la campagne romaine, dit qu'on y trouve quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone; mais il cite des faits... Toute cette éloquence, ce me semble, serait bien pauvre à côté de cette réponse de quelques ouvriers auxquels M. de Bonstetten demandait comment ils vivaient : — Nous n'avons tout au plus que du pain à manger et quelques herbes crues arrachées dans les champs. — Et quand vous êtes malades? — Nous mourons. »

M[me] Récamier à cette date était absente. Ampère, livré à lui-même, avait des velléités d'opposition contre le demi-dieu, auquel il eût été tenté de dire : *Oh! que vous me gênez!* Notons bien chez lui cette intention fugitive, car on ne l'y reprendra plus. — Il terminait cet article sur l'état de la campagne romaine en disant :

« Cet ouvrage se rattache à de grandes questions, et l'on n'y trouve ni déclamation, ni paradoxes, ni parti-pris d'avance, ni dédain : c'est aujourd'hui un grand mérite; aujourd'hui plus que jamais les idées absolues révoltent, l'ironie fatigue, mais la représentation des choses telles qu'elles sont donne un plaisir pur et tranquille : c'est un plaisir de ce genre qu'on éprouve en lisant M. de Bonstetten. »

En écrivant plus tard sur Rome, — et sur l'ancienne Rome, — Ampère est-il resté fidèle en tout au programme que lui-même il traçait dans sa jeunesse? A-t-il su se garder de ces inconvéniens qu'il signale, *parti-pris, dédain, ironie, idées absolues?...* Mais ne devançons pas les temps.

L'amitié lui inspira son second article, du 4 juin 1825, sur le *Théâtre de Clara Gazul.* Il eut soin toutefois de ne point forcer l'éloge, et peut-être, par la réserve qu'il s'imposa, ne sut-il point marquer assez nettement tout ce qu'il y avait d'original et de hardi dans le coup d'essai de M. Mérimée. Un des lecteurs du *Globe* fut du moins de cet avis et crut trouver « quelque disproportion entre

l'extrême mérite de l'ouvrage et le jugement favorable, mais très mesuré, que le critique en avait porté » (n° du 18 juin 1825). — Ampère se remit au pas dans un autre article du 9 juillet suivant. J'en tire seulement cette conclusion, que dans la critique des œuvres contemporaines, par bon goût peut-être, par discrétion et aussi par une sorte de compromis secret entre les diverses écoles, Ampère ne sut jamais apporter cette vigueur décisive qui tranche les hésitations, qui fait saillir les caractères (qualités et défauts), et qui classe non-seulement l'œuvre et l'auteur en question, mais le critique lui-même. Très vif et tout feu en causant, il n'osait qu'à demi sur le papier. Aussi n'a-t-il jamais mordu sur le public proprement dit : il se contentait du suffrage des salons, et dans la rénovation littéraire qui s'opérait, il ne donna au dehors aucun grand signal.

Il était davantage dans ses tons en présentant une analyse et un jugement excellent des œuvres dramatiques de Goethe (29 avril et 20 mai 1826). Ce travail attira naturellement l'attention de Goethe, qui avait pris *le Globe* en singulière estime. Dans une lettre du 12 mai, c'est-à-dire dans l'intervalle du premier au second article, le grand poète en écrivait au comte Reinhard :

« Que ces messieurs du *Globe* soient bienveillans pour moi, cela est justice, car moi je suis vraiment épris d'eux. Ils nous donnent le spectacle d'une société d'hommes jeunes et énergiques jouant un rôle important. Je crois apercevoir leurs buts principaux; leur manière d'y marcher est sage et hardie. Tout ce qui se passe en France depuis quelque temps excite vraiment l'attention et donne des pensées que l'on n'aurait jamais conçues. J'ai été heureux de voir quelques-unes de mes convictions intimes, et renfermées dans mon être intime, exposées et commentées suffisamment... Un article (*de M. Ampère*) sur la traduction de mon théâtre m'a fait grand plaisir. Je vois maintenant ces pièces d'un tout autre œil qu'au temps où je les ai écrites, et il est pour moi bien intéressant de constater l'effet qu'elles produisent sur une nation étrangère et dans une époque dont les idées sont tout autres. Mais ce qui me plaît surtout, c'est le ton sociable de tous ces articles : on voit toutes ces personnes penser et parler au milieu d'une compagnie nombreuse; au contraire, en Allemagne, on reconnaît à la parole du meilleur d'entre nous qu'il vit dans la solitude, et toujours c'est une seule voix que l'on entend. »

Goethe revint souvent en ces années sur ces articles d'Ampère à son sujet; il les traduisit en allemand; il disait (1) :

(1) *Conversations de Goethe et d'Eckermann;* voir l'entretien du jeudi 3 mai 1827. Traduction de M. Émile Délerot, t. Ier, p. 352.

« Le point de vue de M. Ampère est très élevé. Les critiques allemands, dans des occasions semblables, aiment à partir de la philosophie; leur examen et leur discussion de l'œuvre poétique sont tels que leur commentaire explicatif n'est intelligible qu'aux philosophes de l'école à laquelle ils appartiennent : quant aux autres lecteurs, l'explication est pour eux beaucoup plus obscure que l'ouvrage qu'elle veut éclaircir. Au contraire, M. Ampère agit tout pratiquement, tout humainement. En homme qui connaît le métier à fond, il montre la parenté de l'œuvre avec l'ouvrier, et juge les différentes productions poétiques comme des fruits différens des différentes époques de la vie du poète. Il a fait la plus profonde étude des vicissitudes de ma carrière sur cette terre et des situations diverses de mon âme, et il a eu le talent de voir ce que je n'avais pas dit et ce qu'on ne pouvait lire, pour ainsi dire, qu'entre les lignes. Avec quelle justesse n'a-t-il pas remarqué que, dans les dix premières années de ma vie de ministre et d'homme de cour à Weimar, je n'avais, autant dire, rien fait; que c'est le désespoir qui m'a poussé en Italie; que là, pris d'un nouveau désir de produire, je saisis l'histoire du Tasse pour me délivrer, en prenant comme sujet tous les souvenirs et toutes les impressions de la vie de Weimar, qui me fatiguaient encore de leur poids accablant! Le nom (*ou la signification*) de *Werther renforcé* qu'il donne au *Tasse* est d'une justesse frappante. Il n'y a pas moins d'esprit dans ce qu'il dit sur le *Faust*, lorsqu'il montre que le dédain sarcastique et l'ironie amère de Méphistophélès sont des parties de mon propre caractère, aussi bien que la sombre activité toujours inassouvie du héros. »

Ce fut précisément dans le temps où Goethe s'occupait avec tant d'intérêt du *Globe*, des articles d'Ampère et de ses amis, que le jeune homme, venant de Bonn où il avait passé quelques mois à germaniser, à suivre des cours, et méditant d'aller dans le nord et en Scandinavie, fit sa visite attendue et prévue à la cour poétique de Weimar. Goethe se l'était figuré, d'après ce qu'il avait lu, un homme jeune encore, mais inclinant vers l'âge moyen : quelle ne fut pas sa surprise en voyant entrer un tout jeune homme dans la vivacité et la fleur du premier épanouissement! Ampère, en mai 1827, allait avoir vingt-sept ans; mais, frais et imberbe, il n'en paraissait pas plus de vingt, et Goethe apprit de lui, non sans étonnement, que tous ses collaborateurs du *Globe*, dont « il avait souvent admiré la sagesse, la modération et le haut développement, » n'étaient guère plus âgés que lui.

Ampère, dans cette visite, était accompagné d'Albert Stapfer; mais ce dernier, jeune homme instruit, fils de dignes parens profondément marqués eux-mêmes de l'empreinte germanique, d'ail-

leurs élève particulier de M. Guizot (quand celui-ci ne faisait qu'arriver de Genève), n'était point, à proprement parler, un échantillon de droite lignée française, et ne pouvait faire en rien concurrence à son compagnon. Ampère apparaissait donc dans tout son relief comme le pur et vif organe, le représentant de l'esprit français nouveau. Ce fut fête à Weimar pour le recevoir : il y eut tout d'abord un grand dîner en son honneur; on y causa de tout; on y passa en revue tout ce que la France d'alors possédait ou promettait de distingué et d'illustre, et après le dîner, dans une promenade au bois, Goethe confiait au fidèle Eckermann toute sa satisfaction d'avoir fait connaissance avec Ampère et d'avoir par lui abouché directement les deux littératures.

« Ampère, disait-il, a placé son esprit si haut, qu'il a bien loin au-dessous de lui tous les préjugés nationaux, toutes les appréhensions, toutes les idées bornées de beaucoup de ses compatriotes; par l'esprit, c'est bien plutôt un citoyen du monde qu'un citoyen de Paris. Je vois venir le temps où il y aura en France des milliers d'hommes qui penseront comme lui. »

Ampère pourra avoir bien des satisfactions d'amour-propre dans sa vie, bien des succès de salon, de boudoir ou même d'auditoire public; mais cet éloge qu'il méritait à vingt-sept ans restera sa plus belle et sa plus glorieuse couronne.

Et pour la France elle-même, en présence des générations qui ont succédé et par une sorte de contraste avec elles, la génération dont fit partie Ampère restera à jamais honorée par ce mot de Goethe, par cette prophétie, hélas! trop peu vérifiée. Que sont-ils devenus ces *milliers d'hommes* qui devaient penser comme lui? Qu'est-elle devenue cette tradition nouvelle, élargie, féconde, qui, une fois nouée, devait se perpétuer et grandir pour l'honneur de la civilisation et de la libre intelligence? Combien peu de ces jeunes hommes mêmes, formés dès lors de si bonne heure et si brillans à leur entrée dans le monde des lettres, ont accompli toute leur mission et rempli toutes leurs promesses! Pourquoi faut-il qu'obéissant à des souffles bientôt différens et contraires, distraits la plupart et enlevés par la politique et les affaires, ils se soient plus ou moins dispersés, qu'ils n'aient pas eu d'action immédiate et directe sur leurs successeurs, et que ceux-ci, obéissant à de tout autres inspirations, quelques-uns pleins d'esprit, de génie même, puissans, prodigieux de veine, aient marché au hasard des temps, aient mêlé la cupidité à l'art, gâté le talent par d'impurs alliages, et n'aient rien créé qui fût tout à fait digne de si orgueilleux débuts, de si florissantes prémices?

Je reviens au succès de notre jeune voyageur à la cour poétique de Weimar, succès rapide et complet, tout à fait justifié dans sa personne. Je repasse en revue mes souvenirs, je fais en idée le recensement de nos amis d'alors, et il me semble qu'aucun, en effet, n'était aussi qualifié qu'Ampère pour représenter avec avantage auprès de Goethe la génération intellectuelle dont il faisait partie. On aurait été aux voix dans les rangs du *Globe* pour élire un envoyé littéraire auprès de Goethe que l'on n'aurait pu tomber plus juste ni mieux choisir.

Et j'écarterai tout d'abord le glorieux trio de Sorbonne, MM. Cousin, Villemain et Guizot, qui de loin pouvaient paraître présider au *Globe* ou y être mêlés, mais qui de fait n'en étaient pas. Ils appartenaient chacun à un ordre et à un mouvement d'idées antérieur. C'étaient les princes de l'esprit, et l'on n'envoie pas des princes pour ambassadeurs.

Mais certes le fondateur et directeur du *Globe*, M. Dubois, était fait pour réussir lui-même dans un tel voyage. Goethe l'eût écouté avec étonnement dans sa conversation pleine de verve, de saillies, de jets et d'efforts souvent heureux, de vues parfois lucides et perçantes; mais en même temps il n'aurait pu s'empêcher de remarquer en lui que l'esprit français, pour faire ses nouvelles conquêtes, se donnait bien de la peine et tâchait beaucoup, qu'il y avait bien de l'inachevé, du heurté, du saccadé, un peu de crise de nerfs dans toute cette ambition généreuse, plus de commencemens que de suites : et lui, l'homme calme et supérieur, du haut de son approbation bienveillante il lui eût été difficile parfois de ne pas sourire.

Certes M. Mérimée, si admiré de Goethe dès ses productions premières, pour son *Théâtre de Clara Gazul*, pour sa *Guzla*, considéré par lui au début comme un des plus francs et des plus originaux talens de la France, certes M. Mérimée eût été auprès de lui un représentant bien venu et bien choisi de l'esprit et de l'art nouveaux; mais c'eût été un représentant tout individuel, lui offrant en soi une forme déjà parfaite, un moule exact aux arêtes vives, un profil de bronze, artiste à la fois charmant et sévère, osant beaucoup, disant peu, et s'abstenant volontiers, en tant qu'esprit, des échappées au dehors, des vues critiques conjecturales, des idées innombrables qui traversaient l'air en ce temps-là, et dont il n'était pourtant pas indifférent d'indiquer les traces. Ce qu'il fallait à Goethe à ce moment, c'était surtout un informateur.

Et à ce titre certes encore M. Vitet, l'homme de l'art, — des beaux-arts, — des premiers enthousiasmes pour le beau, des retours animés et des studieux élans vers le moyen âge roman et gothique, le passionné visiteur des cathédrales des bords du Rhin, eût

été des mieux choisis; mais je ne sais quoi d'un peu discret et d'un peu retenu dans le courant de l'entretien familier n'eût point valu peut-être, pour un commerce d'aussi courte durée, l'entrain, l'abandon et la rapidité d'Ampère. Et ce que je dis de M. Vitet, je le dirai à plus forte raison de Jouffroy, l'homme des hautes pensées, le théoricien au front contemplatif, à la parole magistrale, et dont la chaleur d'âme, avant de se révéler, se cachait quelque temps sous un aspect d'élévation et de froideur.

M. de Rémusat encore eût été sans doute des mieux désignés : son intelligence et son talent réfléchi rayonnaient alors dans tous les sens. Il aimait toutes choses, il était par excellence le premier des amateurs en tout, comme l'appelait Royer-Collard, et cependant la politique déjà le préoccupait beaucoup, et plus encore que la littérature; il avait je ne sais quelle teinte de maturité avant l'heure, et Goethe, en goûtant chez lui une finesse d'idées, une subtilité déliée, voisine et parente de la sienne, le charme des nuances, n'aurait pas également été frappé du contraste de sa jeunesse; il n'aurait peut-être pas saisi tout d'abord aussi aisément que chez Ampère la pointe et la célérité françaises, persistant jusque dans les enrichissemens nouveaux.

M. Duvergier de Hauranne, esprit pénétrant, exact, acéré, était plus fait pour représenter *le Globe* en Angleterre, à Abbotsford, auprès de Walter Scott qu'à Weimar.

Et des autres rédacteurs du *Globe*, auxquels on aurait pu penser pour cette députation idéale que j'imagine et qu'il me plaît de rêver par les figures qu'elle me rappelle et qu'elle ressuscite, M. Duchâtel eût été encore un actif, un alerte et délibéré causeur, mais un peu trop détourné déjà vers les considérations économiques et politiques. Ernest Descloseaux aussi eût donné une bonne idée de ses amis, lui qui des premiers chez nous connut bien Shakspeare et qui en parlait avec tant de précision et de sagacité, et pourtant avec son air fin écossais il était déjà comme un attorney actif, trop partagé dès ce temps entre les belles-lettres et les dossiers, qui bientôt l'absorbèrent. M. Pierre Leroux, intelligence supérieure, mais peu dégagée, homme de mérite, retenu à cette date au second plan dans des occupations secondaires et que l'on considérait comme la cheville ouvrière ou l'âme matérielle du *Globe*, M. Leroux, cet esprit des plus idéalistes, si on se le figure à Weimar, eût paru par trop porter, comme on dit, l'eau à la rivière, le fleuve à la mer, porter l'Allemagne dans l'Allemagne même. Je ne dirai rien des autres collaborateurs, distingués à leur manière, mais d'une distinction plus spéciale et plus confinée, et à qui pareille mission eût évidemment moins convenu : Charles Magnin, littérateur casa-

nier, esprit tout français, qui ne s'émancipa que la plume à la main, peu à peu et par degrés; M. Patin, esprit délicat, possédant mieux que personne l'antiquité grecque, acceptant les progrès modernes sans les devancer; M. Auguste Trognon, qui renfermait et limitait ses innovations et ses hardiesses d'un moment dans le cadre de notre histoire nationale; l'intègre et laborieux Damiron, qui n'eut de tout temps d'autre défaut que de rester un esprit disciple, trop soumis à ses aînés et à ceux qu'il considérait comme ses maîtres.

Ampère se trouvait donc tout naturellement le meilleur représentant de son groupe au dehors, le plus approprié, le mieux désigné, le mieux causant, sinon le plus éloquent. Il dut plaire doublement à Goethe, et par sa verve, par son entraînement, et parce qu'aussi cet entraînement sans fumée et sans fougue était coupé à temps avec gaîté par une épigramme et une plaisanterie mondaine. Tel l'avait fait et façonné Mme Récamier. Avant elle, il était impétueux, violent, me dit-on, emporté, colérique même, un enthousiaste sans frein. Elle lui avait adouci ses aspérités et à la place y avait mis du savoir-vivre. Elle lui avait ôté, je le crois, un peu de son feu sacré; mais en revanche elle lui avait donné du tact, du goût, et ce sentiment du ridicule qui n'est autre peut-être que celui de la bonne société.

Ce double caractère se montre dans une lettre de lui écrite de Weimar à Mme Récamier elle-même, et dans laquelle après avoir parlé de Goethe en particulier comme il le faisait pour le public, c'est-à-dire avec admiration, il terminait cependant par une légère raillerie.

Cette lettre fut toute une histoire. Mme Récamier, l'ayant reçue, la montra aussitôt et la lut autour d'elle. Un visiteur de passage à l'Abbaye-au-Bois, dont il ne devint jamais un habitué, Delatouche, homme d'esprit, mais assez peu sûr et qui n'aimait rien tant qu'à faire des niches littéraires, saisit la lettre au vol, en demanda communication pour la donner à la rédaction du *Globe*, dont il n'était pas, mais auprès de laquelle il n'était pas fâché de se faire bien venir. Mme Récamier, un peu faible à l'endroit de ses amis et ne perdant aucune occasion de leur faire plaisir ni de leur acquérir un éloge, lâcha la lettre, qui parut ensuite toute vive dans *le Globe*, presque sans aucun retranchement. Ampère, qui n'avait pas quitté Weimar, fut un peu effarouché de voir ainsi ses impressions toutes confidentielles lui revenir par la presse et aller droit à l'adresse de ceux dont il parlait si librement. On y lisait d'ailleurs les témoignages les plus agréables pour Goethe, par exemple :

« Goethe a, comme vous le savez, quatre-vingts ans. J'ai eu le plaisir

de dîner plusieurs fois avec lui en petit comité, et je l'ai entendu parler plusieurs heures de suite avec une présence d'esprit prodigieuse : tantôt avec finesse et originalité, tantôt avec une éloquence et une chaleur de jeune homme. Il est au courant de tout, il s'intéresse à tout, il a de l'admiration pour tout ce qui peut en admettre. Avec ses cheveux blancs, sa robe de chambre bien blanche, il a un air tout candide et tout patriarcal. Entre son fils, sa belle-fille, ses deux petits-enfans qui jouent avec lui, il cause sur les sujets les plus élevés. Il nous a entretenus de Schiller, de leurs travaux communs, de ce que celui-ci voulait faire, de ce qu'il aurait fait, de ses intentions, de ses souvenirs : il est le plus intéressant et le plus aimable des hommes.

« Il a une conscience naïve de sa gloire qui ne peut déplaire, parce qu'il est occupé de tous les autres talens. »

Mais la lettre citée se terminait par cette phrase assez épigrammatique :

« Vous allez croire que la manie admirative des Allemands pour leur poète m'a gagné. Pourtant je n'en suis pas encore au point de la bonne dame chez laquelle je demeure ici, qui s'extasiait sur ce que l'abondance des idées du grand homme était telle qu'il lui avait fallu un secrétaire! Avoir un secrétaire est dans ce pays-ci sans exemple... »

Je ne sais ce qu'en pensa la *bonne dame* chez qui il logeait, mais en général à Weimar on prit très bien l'indiscrétion (1).

(1) Ampère cependant essaya de raccommoder la chose dans une autre lettre écrite à l'éditeur du *Globe* et insérée dans ce journal le 31 juillet 1827; il y disait : « — Berlin, 5 juillet 1827. — Monsieur, un fragment d'une lettre de moi, écrite de Weimar, a paru il y a environ un mois dans votre journal sans ma participation. Je ne viens point faire une réclamation tardive contre une publication dont le but était évidemment de montrer sous un jour nouveau le grand homme que l'Allemagne et l'Europe révèrent en faisant surprendre, pour ainsi dire, à travers l'abandon d'une lettre particulière la bonhomie et le charme de son intimité; je me contenterai de remarquer que de pareilles publications ont toujours leurs inconvéniens : mille mots échappent dans la rapidité d'une correspondance privée qui n'expriment pas fidèlement la pensée de celui qui écrit, mais seulement la disposition plus ou moins fugitive dans laquelle il se trouve en écrivant. Des lettres à des amis sont de la conversation commencée : la conversation, en se continuant, eût rectifié ce que le premier jet pouvait avoir d'incomplet ou d'inexact. En outre l'écriture (et vous, monsieur, qui connaissez la mienne, en savez quelque chose) peut être difficile à lire, et donner lieu à diverses méprises; c'est par là que je m'explique la plaisanterie qui termine le fragment en question, et qui aura été aussi inintelligible pour vos lecteurs que pour moi; j'en suis encore à chercher ce que j'aurais pu vouloir dire en prétendant *sérieusement* qu'ailleurs que chez les Hottentots on ne sût pas ce que c'était qu'un secrétaire... » — Ampère va trop loin : il avait bien réellement fait la plaisanterie, et chercher ensuite à donner le change en insinuant qu'il a dû y avoir une faute d'impression, c'est compter sur trop de complaisance de notre part, et de la sienne c'est se jouer un peu de la vérité.

La dernière journée qu'Ampère passa avec Goethe, et que je lis racontée par lui dans *le Globe* du 31 juillet 1827, n'a jamais été reproduite dans ses *Mélanges*, car ses *Mélanges*, recueillis d'abord par lui-même, l'ont été, selon son habitude, à la hâte et fort négligemment.

« Je n'oublierai jamais surtout, disait-il, le jour où je lui ai dit adieu. Il était dans une petite villa qui touche au parc du grand-duc : il a consacré ce modeste séjour, il y a quarante ans, en y écrivant *Iphigénie*, et il en a planté tous les arbres. Il pouvait être cinq heures du soir : assis sur un banc à l'extrémité de son petit jardin, il jouissait de la vue du parc et de la beauté du jour et de l'heure. Je m'assis sur ce banc à ses côtés; une émotion mêlée de respect, d'attendrissement et de tristesse m'empêchait de parler. Je le regardais, je l'écoutais avec recueillement; j'admirais en silence la vivacité de ses souvenirs, les grâces de son esprit, la sérénité de son âme; il me montrait les grands arbres qui s'élevaient au-dessus de nos têtes. « On est bien hardi de planter un arbre, » disait-il en souriant. Tout à coup Goethe se leva comme pour éviter le commencement d'une impression triste, et comme je m'approchais pour le saluer, il m'embrassa et me donna un livre en souvenir de lui. Je m'éloignai rapidement, le cœur plein d'une émotion difficile à décrire. Je fus au théâtre : on donnait la *Marie Stuart* de Schiller; le génie du grand poète et le charme de la belle reine furent dignement représentés par Mme d'Heygendorf. A la fin de cette soirée toute poétique, je me promenais dans le parc avec le fils de Goethe et quelques amis; nous approchâmes de sa petite maison sans faire de bruit. Tout se taisait; mais une fenêtre était encore éclairée. Là il veillait. Peut-être il ajoutait d'une main presque octogénaire une dernière perfection à ses ouvrages! Peut-être il repassait cette journée; peut-être il donnait un souvenir fugitif à cette heure où je lui ai dit adieu!

« Je m'arrête, monsieur; il est difficile de ne pas se laisser entraîner à quelque émotion quand on parle des souvenirs les plus doux et les plus mémorables de sa vie. »

Notre siècle aime ces détails intimes, il n'en a jamais trop. Ne serait-il pas permis toutefois de relever ici une sensibilité littéraire un peu prolongée, une émotion un peu voulue et un peu factice? Ampère ne s'en est pas toujours préservé.

On sera peut-être curieux de savoir comment Chateaubriand, qui régnait dans le salon de Mme Récamier, accueillait ces louanges en l'honneur de Goethe, et cette admiration qui tenait du culte et qui s'adressait de son vivant à un autre que lui. Quelques remarques ici, pour ceux qui tiennent à savoir les nuances de société (et nous sommes en ce moment avec un littérateur, homme de société), ne

seront peut-être pas inutiles. Ampère avait commencé avec Chateaubriand par une certaine colère secrète et un sentiment de répulsion assez compliqué, soit qu'il vît en lui le rival radieux qui, dans la pensée de Béatrix, occupait la première place et le rejetait lui-même au second plan, soit qu'il lui en voulût, comme ami, de certaines souffrances et de certains ennuis dont il avait été témoin ou confident, et qu'avait ressentis la Béatrix elle-même, dans les momens où elle se croyait sacrifiée à d'autres amitiés moins dignes. J'ai indiqué précédemment un léger indice, une velléité d'émancipation et d'indépendance. Malgré tout, M[me] Récamier avait triomphé de difficultés plus grandes, et elle sut si bien, à la longue, adoucir et mater Ampère sur cet article délicat de Chateaubriand, qu'à partir d'un certain jour le jeune écrivain se fit une loi de ne plus rien publier, ne fût-ce qu'un simple morceau, sans trouver moyen d'y glisser au moins une fois le glorieux nom qui, dans le principe, l'avait si fort offusqué. Et plus tard, à des années de là, voyageant en Grèce, Ampère lui fit la galanterie de couper à Delphes, à son intention, une branche du laurier qui existe aujourd'hui — ou qui existait — dans l'enceinte du τέμενος, « laurier descendant en droite ligne de feu Daphné, » ainsi métamorphosée si l'on s'en souvient, et il l'envoya à Chateaubriand avec quatre pages de complimens (1).

Les choses n'en étaient pas tout à fait là encore à ce moment du voyage en Allemagne, mais déjà la paix et l'harmonie régnaient dans les cœurs. Certainement Ampère, quelques années plus tôt, s'il avait visité lord Byron en Italie, n'aurait pu en écrire librement à M[me] Récamier, comme il fit de Goethe, sans choquer par là même et désobliger Chateaubriand. Byron était un des antipathiques de l'illustre auteur de *René*, qui le considérait comme un rival, et pis que cela, presque comme un plagiaire. Il n'y avait pas assez de place dans le ciel poétique pour tous deux, — deux soleils à la fois! Un jour que Chateaubriand entrait chez M[me] de F., fille de la marquise d'Aguesseau, et qui, née en Angleterre, avait le culte de Byron, il vit sur une console un buste nouvellement placé, et il demanda en souriant qui c'était; sur la réponse que c'était lord Byron, il fit un geste en arrière, et son noble visage ne put réprimer une de ces grimaces soudaines auxquelles il était trop sujet. Mais ici, avec Goethe, les rapports étaient tout différens : Goethe était déjà un ancien; *Werther* appartenait à un autre siècle. L'Allemagne aussi était plus loin, plus séparée de la France que l'Angleterre; le contact, le conflit des deux gloires n'avait pas eu lieu.

(1) Extrait d'une lettre d'un compagnon de voyage et témoin oculaire, M. Mérimée.

Pour le chevaleresque et galant auteur du *Dernier Abencerage*, un homme de lettres, si illustre qu'il fût, un poète octogénaire qui recevait son monde en robe de chambre de flanelle blanche, ne pouvait être un rival : c'était un patriarche. L'amour-propre, ici, était tout à fait désintéressé dans la question (1), et la critique libérale d'Ampère en profita pour se donner pleine carrière.

De Weimar Ampère alla à Berlin, et de là il passa en Suède. On peut se faire une idée parfaite de ce qu'il était alors en causant, — de ce qu'il fut jusqu'à la fin, — par l'agréable relation qu'il a donnée de ce premier voyage. Je viens de la relire après quarante ans : je ne sais rien de plus vif, de plus léger, de plus juste dans la touche et dans le dessin. Quoique Ampère eût de mauvais yeux, et qu'évidemment la nature ne l'eût point formé pour le pittoresque, il s'en tire à force d'esprit et d'intelligence. Il est suffisamment paysagiste pour quelqu'un qui dessine et ne peint pas. Son crayon exact se trouve être même assez coloré quand il le faut. Il a le premier sentiment très vrai, et qu'il nous rend très fidèlement, des divers pays qu'il parcourt : avec lui, la physionomie des lieux se montre aussitôt à nous en elle-même et dans son rapport moral avec le caractère des habitans; car ce qui m'en plaît chez Ampère voyageur, c'est que l'homme n'est jamais absent, ni loin. On nous a gâtés depuis en fait de descriptions; la littérature a fait concurrence à la peinture et s'est piquée de l'égaler ou de l'éclipser. On a aussi poussé à bout le principe de naturalisme et de physiologie, le rapport des lieux et des habitans; on a fait les uns à l'image des autres; on a montré et accusé le lien qui les unit jusqu'à le grossir et le forcer. Ampère, dans sa manière rapide et son heureux instinct, se contente de toucher sans appuyer; il indique l'harmonie entre le moral et le physique, sans aller jusqu'à une complète identification; il laisse place à un certain jeu des facultés. Il n'est nullement étranger d'ailleurs à la science : s'il remarque en passant un pli géologique du sol, on sent à l'exactitude du signalement l'ami d'Élie de Beaumont; s'il parle de la végétation, s'il rattache un pays, un degré de latitude à une plante, à une mousse, on sent l'ami d'Adrien de Jussieu; s'il montre du doigt la tour de Tycho-Brahé, et s'il caractérise d'un mot « le ciel agrandi » que le patient observateur livra au génie et aux lois de Kepler, on sent le fils d'Ampère, nourri dans ces choses de science et qui parle naturellement la langue de sa maison. En tout, il est ainsi : une prompte intelligence le guide, et chaque trait porte où il faut. Tout cela est

(1) C'est une remarque que Quintilien a faite en termes excellens : dès que l'idée de rivalité a disparu, dès que l'amour-propre est désarmé, il n'y a plus que bienveillance; *quoties discessit æmulatio, succedit humanitas* (*De l'Inst. de l'Orat.*, liv. XI, chap. 1).

fin, net et proportionné. Il n'a fait qu'effleurer la Laponie, mais l'aperçu qu'il en a tracé est vivant et s'anime, jusque dans sa réalité, d'un souffle de sympathie humaine. Les profils qu'il donne des hommes distingués du nord, des poètes et littérateurs de talent, les font aussitôt comprendre par les côtés principaux qui nous intéressent : Atterbom, OElenschlæger, Tégner, désignés par lui en quelques mots, cessent de nous être étrangers. Il a des accens particulièrement vrais pour nous exprimer la science et l'érudition locale, profonde, originale, communicative et naïve, à laquelle il a dû des heures d'affectueux commerce et de douce hospitalité : il a su s'en assimiler l'esprit et l'âme en courant. Dans tout ce qu'il a vu si vite et qu'il a si bien saisi, il choisit les points qui nous laissent une agréable idée et qui donnent envie d'en savoir davantage. Des rapprochemens ingénieux, imprévus, un fonds de bonne humeur spirituelle, une pointe de plaisanterie et de gaîté, se font jour à chaque instant dans son récit et amènent le sourire. Enfin ces cent pages relues sont intéressantes d'un bout à l'autre ; rien n'y est à côté, rien n'y est de trop; on n'y relèverait pas une seule ligne qui fatigue ou qui détonne, et l'on peut se dire encore aujourd'hui : Tel était Ampère en personne dans un salon, animé, racontant et causant.

Un ou deux passages, *une Nuit sur le Cattegat* par exemple, cette traversée d'un bras de la Mer du Nord près du Sund, se ressentait du contact habituel de Chateaubriand écrivain, et avait un air de grandeur qui devait appeler l'applaudissement du maître : c'était le morceau soigné, solennel, l'*aria di bravura*.

On me dit qu'en cette année 1827 (et ce ne put être que dans les tout derniers mois) Ampère refit une rapide tournée en Italie avec Adrien de Jussieu et M. Victor Le Clerc : il passait ainsi volontiers d'un climat à l'autre, il aimait ces sortes de contrastes et de brusques antithèses d'impressions et de pensées, ces sortes de *bains russes* intellectuels. Il s'y plongeait tête baissée, il en jouissait en dilettante de l'esprit.

Son apprentissage dans l'enseignement public se fit à l'Athénée de Marseille, nouvellement fondé : il y professa dans les premiers mois de 1830. Ce premier cours, dans lequel il paraît avoir apporté plus d'entrain et de vivacité de parole qu'il ne fit plus tard dans les chaires de Paris, a laissé un long souvenir à Marseille, si j'en juge par une étude sur Ampère, publiée par M. Tamisier, un des témoins et auditeurs de ce temps-là (1). Le sujet du cours fut précisément la littérature du nord, dont Ampère était tout rempli.

(1) *Étude historique et littéraire* sur J.-J. Ampère, par M. F. Tamisier, bibliothécaire de l'Athénée de Marseille, 1 vol. in-18, Paris et Marseille, 1864.

Ce fut encore ce sujet qui l'occupa dans la première suppléance que lui offrit Fauriel à la Faculté des lettres en 1832. Ces divers cours, dont on a les leçons d'ouverture et quelques fragmens, offraient de l'intérêt et donnaient aux jeunes esprits qui y assistaient une teinture de ces sujets étrangers et jusqu'alors tout à fait ignorés chez nous : c'était une première couche excellente; mais si j'interroge les hommes savans et spéciaux qui, depuis 1838, ont poussé plus loin chez nous cette branche d'étude, ce qu'enseignait Ampère n'était en effet qu'une première couche et assez superficielle. Ampère, littérairement, ne fit que reconnaître les rivages du nord; il n'y prit point pied d'une manière solide, il n'y fonda point d'établissement proprement dit. Dans son volume de mélanges publiés en 1833 sous le titre de *Littérature et Voyages*, il a réuni nombre d'articles à ce sujet; ce n'était qu'un commencement, et par malheur ce commencement, comme tant d'autres, n'a pas eu de suites. Ampère vécut trop sur ce seul et unique voyage en Scandinavie. Un juge compétent, et qui a le droit d'être sévère (1), me dit :

« En littérature, comme en toutes choses, il faut du saisissable, esprit ou corps; mais que faire de spectres et de fantômes? Ampère ne nous donne ni des faits, ni des idées; il donne des réverbérations... Des écrits de cette espèce ont fait au nord la singulière réputation d'être intellectuellement *brumeux*. Le brouillard n'est pas dans les choses; il vient de notre ignorance, du brouillard dans notre tête.

« Je préfère de lui, à ses discours d'ouverture, les articles *Edda, Voluspa, Hava-Mal, Rig;* au moins ici nous touchons à des textes. La littérature se fait avec des textes bien compris. Ampère ne comprend pas directement les textes, il ne sait pas les premiers élémens du norrain. Comment parler pertinemment d'une littérature et d'un peuple dont on ne sait pas la langue? Les traductions d'Ampère sont des *à peu près;* on a de la peine à y reconnaître le génie du nord, comme on a de la peine à saisir le génie hébraïque dans la traduction latine de la Vulgate. Ce n'est exact ni dans l'ensemble, ni surtout dans le détail. Ses traductions sont faites avec des traductions latines ou allemandes : elles reproduisent les études telles qu'elles étaient entre 1815-1830 en Allemagne et dans le nord. »

Cette date représente en effet celle du voyage d'Ampère et de son érudition scandinave, à laquelle dès lors il mit le signet et qu'il ne poussa point plus avant.

J'ai dit le bien et montré le beau côté : je tiens aussi à ne pas dissimuler le revers. Le faible de l'agréable et brillant littérateur que nous aimions, et qui, à nous ignorans, nous a tant appris ou

(1) M. Bergmann, doyen de la Faculté des lettres de Strasbourg.

nous a tant fait entrevoir de choses, ç'a été de ne point savoir se fixer, de ne point s'établir à fond dans un domaine, de ne point prendre possession hautement d'un vaste sujet circonscrit, où il aurait dressé son monument.

Après cela, on ne saurait raisonnablement s'étonner qu'Ampère ne se fût point arrêté à la première étape. S'enfoncer et se confiner du premier coup dans le norrain pour un homme qui vivait chez Mme Récamier et dans la pure lumière des vifs esprits de Paris, c'eût été dur, et je ne dis pas qu'Ampère, avec cette facilité multiple dont il disposait, ait eu tort de passer ailleurs. Il était bien alors dans le plein de sa vocation en nous informant sans cesse, et l'un des premiers, de quantité de choses étrangères, dont il nous donnait l'avant-goût et le stimulant; mais il eût été bon cependant que dans les années suivantes, un jour ou l'autre, il mît un terme à ses doctes curiosités, devenues des inconstances, et qu'il séjournât quelque part à demeure. Il le savait lui-même mieux que personne, et il se le dira, non sans regret, aux heures de sincérité et d'examen de conscience.

II.

L'occasion était belle pour lui dans les premières années qui succédèrent à la révolution de 1830. Après une suppléance passagère dans la chaire de Fauriel et dans celle de M. Villemain à la Faculté des lettres (1832-1833), la mort d'Andrieux au mois de mai de cette dernière année laissa vacante au Collége de France la chaire de littérature française, et Ampère y fut nommé. Il lui fut donné pendant des années, et sauf quelques intervalles de congé et d'école buissonnière qu'il avait besoin de s'accorder de temps en temps (1), de parcourir en entier plusieurs fois toutes les périodes, tous les stades de notre histoire littéraire depuis les origines latines et romanes jusqu'au XVIIIe siècle. J'étais un auditeur fidèle de ces cours, et je dois dire, que bien qu'appartenant moi-même à très peu près à la même génération, je suis à certains égards un élève d'Ampère. Combien n'ai-je point eu à profiter de lui! Critique alors tout biographique et anecdotique, je me laissais volontiers guider par lui dans les grands cadres environnans et pour les accessoires extérieurs (2). C'est pour moi encore un sensible regret, toutes

(1) Ampère se fit suppléer pour la première fois par M. de Loménie en décembre 1845. A partir de décembre 1855, il n'est plus remonté dans sa chaire. Ces dix années, de 45 à 55, ont été fort mêlées et entrecoupées; mais les précédentes, de 33 à 45, avaient été entières.

(2) Lorsque j'eus graduellement étendu ma manière jusqu'à m'en faire une méthode, je disais : « Ampère étudie l'histoire littéraire par couches et par zones : je l'étudie plutôt par individus que je rapporte ensuite à des groupes. »

les fois que j'y songe, de penser que le travail immense, spirituel et judicieux auquel il s'était livré, n'ait point pris la forme d'une œuvre suivie et définitive, d'un monument, et que ce qui était fait et comme bâti déjà n'ait pas été cimenté et fixé.

Je sais bien qu'on a trois volumes, l'*Histoire littéraire de la France avant le* XIIe *siècle* (1839-1840); mais ces trois volumes n'étaient qu'une introduction, une première assise, une sorte de coupe architecturale dessinant de profonds et laborieux fondemens; la langue et la littérature française sortaient à peine de terre à la fin du troisième volume. Ampère allait commencer véritablement et dresser le corps de l'édifice lorsqu'il se découragea. L'insuccès de ces trois premiers volumes, qui aurait pu se prévoir, agit plus que de raison sur cette imagination mobile. Il ne sut pas se dire que ce peu de débit était inévitable, que l'œuvre ne pouvait prendre sur le public et commander l'attention que quand elle serait à son milieu, en pleine période française, et qu'alors, seulement alors, mais certainement aussi, elle se classerait en entier d'un même cran et d'un même niveau. L'introduction, se relevant après coup et acquérant tout son prix, aurait suivi la fortune de tout l'ouvrage.

Ampère donc, tout en continuant de professer son cours, se découragea de le rédiger et d'y mettre la dernière main pour le public des lecteurs. Il obéissait de plus dans ce dégoût à une disposition de son esprit. Quelqu'un a dit : « Tout le feu d'Ampère se passe dans la recherche, et il ne lui en reste rien pour l'exécution : en cela, il n'est pas artiste. »

Sentant de la sorte, qu'y a-t-il d'étonnant qu'à un gros livre, œuvre combinée de bénédictin et d'écrivain, qui demandait des années de composition et dont les trois premiers tomes avaient eu le tort d'être remarqués des seuls lettrés et de peser à l'éditeur, qu'y a-t-il d'étonnant qu'il ait préféré de rapides récits de voyages qui l'amusaient à faire à la fois comme voyages et comme récits, et qui réussissaient à bien moins de frais?

Je sais encore qu'il y a des lecteurs (et c'est le grand nombre aujourd'hui) qui trouvent qu'Ampère a suffisamment rempli sa tâche littéraire en étant un voyageur érudit et agréable; il en est même, de ceux qui l'ont particulièrement étudié (comme le prince de Broglie ou M. de Saulcy), qui estiment que tout s'est passé pour lui au mieux dans sa carrière errante, et qu'il n'y a sur son compte à avoir aucun regret. Ceux qui l'absolvent ainsi sous forme de louange font trop bon marché, selon moi, de la valeur de l'homme et de l'étoffe première qui était en lui. Si je suis plus exigeant qu'eux à son égard, c'est que je le connaissais peut-être davantage. Quand je vois quels éloges ont été donnés à l'estimable M. Victor Le Clerc pour son appliqué et patient discours sur la lit-

térature du XIVe siècle, je me demande ce qu'on eût dit d'une suite de discours d'Ampère sur chaque grand siècle du moyen âge. Il y eût apporté peut-être une érudition moins exacte de textes et de transcriptions; mais pour l'intelligence, pour l'étendue, pour le contraire du chauvinisme en littérature, pour le véritable esprit critique, pour la classification naturelle des genres et l'orientation à travers les ensembles, il n'y aurait pas eu de comparaison. Et je ne parle point ici par hypothèse, car ces discours d'Ampère, je les ai entendus; ces leçons, je les ai suivies avec tout un fidèle auditoire pendant des années. Il n'aurait eu qu'à écrire ensuite, à recueillir, à revoir, à corriger et à compléter, à faire passer le travail de l'état de leçons à celui de livre, et l'on posséderait la meilleure histoire de la littérature française, qui eût défié les progrès de l'érudition et de la critique pour vingt-cinq ans au moins, ce qui est la plus longue vie d'un cours de littérature.

Ampère aimait à citer un mot du libraire Ladvocat, qui lui avait dit un jour de cet air impertinent qu'il affectait : « L'histoire littéraire, c'est à refaire tous les quinze ans. » Il citait ce mot d'un libraire jadis à la mode avec un certain rire amer et ironique, et comme pour s'excuser lui-même de n'avoir pas mené à fin son œuvre dans cette voie.

Mais, je le répète, tout se passait volontiers pour Ampère en préparations. Il se faisait de singulières illusions sur la longueur de la vie et sur l'espace qui est accordé à chacun de nous pour réaliser ses desseins ou ses rêves. Je trouve à la date de 1835, dans un cahier de notes à moi, la remarque suivante qui était évidemment à son adresse :

« *Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire,* cela est vrai des préparations et des recherches auxquelles on se livre dans les entreprises littéraires; il faut ne rien négliger, tout rechercher, tout accueillir, puis mettre une fin à ce premier travail, et arriver à l'exécution, à la composition. Vous passez votre vie, mon ami, à faire des projets, des plans, à amasser des matériaux; vous passez votre vie à vous préparer à vivre. Vous vous êtes levé dès avant l'aurore; vous êtes en campagne tout le jour, vous faites des recrues en toute contrée, il vous en vient de tous les points de l'horizon; ce n'est jamais assez à votre gré : il vous en faut du fond de la Laponie, il vous en faut du plus lointain Orient, c'est bien; mais prenez garde, au train que vous suivez, de passer le jour entier aux préparatifs et de ne livrer bataille qu'à sept heures du soir, après que le soleil sera couché. Les uns, comme Viguier, perdent de bonne heure la bataille, et le reste de leur vie n'est qu'une défaite errante, une vague dispersion; les autres, comme Fauriel, ne livrent pas la bataille, tant ils sont lents à tout rassembler. »

Je dus lui dire bien souvent en substance ce que j'écrivais là pour moi seul. Lui-même il le sentait; il se le disait, et dans le passage qui le concerne, à la suite de la notice de son illustre père par un *Homme de rien*, c'est lui qui exigea de M. de Loménie d'insérer le paragraphe d'avertissement à son adresse qui, dans le temps, parut trancher avec le ton général du morceau (1).

En chaire Ampère n'était pas éloquent, et l'on a même vu rarement une pareille disproportion entre le brillant causeur de salon qui n'était jamais plus à l'aise que le dos tourné à la cheminée et le professeur traitant des mêmes sujets devant un auditoire. Dès qu'il commençait une leçon, je ne sais quel scrupule le prenait à la gorge : il était tout occupé d'atteindre une mesure, une exactitude qui appartient plutôt à l'écrivain qu'à l'homme de l'enseignement oral, et il n'avait plus rien de son charmant abandon ni de ses saillies, ou si les saillies venaient, c'était à l'état froid, à l'état de notes préparées. Il ne regardait pas ses auditeurs, même quand il relevait ses lunettes; la direction de son regard comme de sa parole semblait se retourner sur lui-même comme dans un soliloque. On aurait dit qu'il se chicanait sans cesse, qu'il était en altercation avec je ne sais qui du dedans. C'était excellent de fond et même de forme et de diction, mais pénible. Il n'allait que bride en main. Lorsqu'il avait à traverser des endroits plus difficiles, comme il en est dans la littérature du moyen âge, il redoublait de lenteur et marquait le pas au lieu de le doubler et de passer rapidement. Ce qui a fait dire à l'un de ses auditeurs d'alors dont j'ai le carnet sous les yeux (il n'est rien de tel que ces impressions du moment et de la minute) :

(1) Voici ce paragraphe extrêmement vif et spirituel; on ne saurait mieux dire : « Malheureusement pour ceux qui sont impatiens de voir achever cet important ouvrage (l'*Histoire de la Littérature française*), M. J.-J. Ampère a pour les recherches purement scientifiques une passion qu'il tient de son père, passion qui chez lui rivalise perpétuellement avec la vocation littéraire, qui l'agrandit et l'élève, mais en même temps la traverse et la refroidit parfois. Nul homme n'a jamais été dévoré plus que lui de la rage du savoir en tous genres. Tout connaître semble être le but de sa vie; chaque nouvelle étude lui apparaît comme un nouveau monde dans lequel il se lance avec une ardeur de découvertes qui lui fait mettre de côté pour un temps les études antérieures. Or il y a bien quelque inconvénient attaché à cette diversité de poursuites. On peut faire ainsi énormément de chemin sans avancer en proportion; et, si élevé que soit le rang occupé par M. J.-J. Ampère dans le monde littéraire et savant, sa renommée eût gagné peut-être, s'il eût un peu plus concentré ses travaux. Aujourd'hui que le voilà dans la maturité de l'âge et du talent, ses amis désirent ardemment qu'il fasse enfin converger vers un but suprême toutes les forces d'un esprit duquel on a le droit d'attendre de grandes choses. Jusqu'ici on n'a su vraiment où prendre M. J.-J. Ampère : quand on le cherche au nord, il est au midi; il annonçait du scandinave, et il donne de l'égyptien; hier il faisait de la poésie, aujourd'hui il fait de la linguistique; vous attendiez de la littérature française, voici de la littérature sanscrite ou chinoise. Après sept voyages, Sindbad-le-Marin se fixa enfin dans les murs de Bagdad. »

« Quand Ampère à son cours est dans ses endroits difficiles, arides, dans ses défilés où il va pied à pied, oh! alors il est pénible à suivre; c'est de la littérature *à dos de mulet.*

« Le reste régulier, toujours régulier, mais excellent.

« Le mot d'*ingénieux* (et d'*ingénieur*) devrait avoir été inventé pour lui et pour sa méthode. »

Et encore (toujours du même carnet) :

« Ceux qui s'ennuient vite sont délicats, mais légers.

« Ceux qui ne s'ennuient pas aisément sont vite ennuyeux.

« Ampère est entre les deux : dans certaines parties arides de son enseignement, il ne s'ennuie pas assez vite.

« Il est une quantité d'accidens dans l'histoire des opinions humaines où il ne faut apporter que le rire de Voltaire et le branlement de tête de Montaigne. Ampère cherche partout la loi, et quelquefois il la fait. »

Je marque là les défauts; mais que de profit, que d'intérêt dans la continuité de ces leçons! Comme c'était juste en général, composé, suivi, pénétrant, non visant à l'effet, tiré de l'examen même des écrits et du fond direct des lectures, d'une interprétation toujours nette et la plus vraisemblable!

Ainsi dans les notes de mon auditeur, je trouve encore celle-ci :

« Ampère et Michelet ont fait chacun une leçon sur l'*Imitation de Jésus-Christ*. Michelet a soutenu que ce livre devait être du XVe siècle, non d'un moine, mais d'un Français séculier, et, selon toute apparence, de Gerson. Ampère a cru démontrer que ce livre ne pouvait pas être de Gerson ni du XVe siècle, mais du XIIIe ou XIVe, qu'il devait être d'un moine, et probablement d'un moine allemand ou lombard : un parfait contre-pied sur tous les points. — Il me semble qu'Ampère est dans le vrai. »

Au moment où Ampère déboucha dans l'étude de la littérature française proprement dite, il eut un désagrément. Il fit sous le titre d'*Histoire de la formation de la langue française* une grammaire de notre vieille langue, et en mettant le pied sur le domaine des grammairiens il se heurta à des épines, il trouva des adversaires tout munis et préparés. L'École des chartes est une forte école, comme l'École normale, comme l'École polytechnique : c'est aussi une école jalouse. Mal en prend à ceux qui vont chasser sur ses terres sans avoir un permis en bonne forme. Ampère avait fait précéder sa *grammaire* d'une magistrale préface, dans laquelle il exposait tout le plan de son livre à partir de la fin du XIe siècle. On ne lui tint compte de ces hautes vues, et quelques inexactitudes de fait qu'il avait commises, quelques étourderies même dont il était très

capable, firent les frais de deux très piquans articles de M. Guessard, professeur à l'École des chartes (1). Le volume s'est peu relevé de cette critique aux yeux des gens du métier. Dans la préface de la *Grammaire historique de la langue française*, par M. Auguste Brachet (1867), je vois le travail d'Ampère à peine mentionné. « *Sans parler ici*, dit le jeune auteur, *de la compilation fort inégale* de M. Ampère, ni du livre de M. Chevallet, etc. » Comment! *sans parler?* mais c'est précisément ce volume qui méritait d'être signalé à sa date avec une estime toute particulière, et non d'être ainsi désigné du bout de la plume en passant, sous cette forme d'une prétérition presque méprisante. Reconnaissons toutefois qu'Ampère en cela a porté la peine de sa négligence. Cette négligence, qu'il m'a toujours été difficile de comprendre, je ne me la définis que trop : c'est, quand on a mis le pied sérieusement sur un terrain, qu'on y est le premier en date parmi nous, qu'on sent sa force, sa supériorité à bien des égards sur les critiques frondeurs, de ne pas tenir bon, de ne pas leur montrer les dents, sauf à profiter de ce qu'il y a de fondé dans leurs remarques, de ne pas se corriger, se perfectionner à chaque édition, de manière à obliger adversaires et envieux à rendre les armes ou à se taire; en un mot, un grain d'irascibilité littéraire et de polémique ne nuit pas à l'homme de talent qui a à tracer sa voie et à maintenir ses droits et son rang. Pour mon compte, je n'aurais pas dormi tranquille sous le coup des critiques vraies ou exagérées auxquelles fut exposé l'essai grammatical d'Ampère; je n'aurais pas eu de repos que je n'eusse tiré l'affaire au clair avec mes contradicteurs. En quoi m'étais-je trompé?

(1) Voir la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. II (1840-1841), p. 478-498, et t. III (1841-1842), p. 63-101. — Je ne me sens guère en état de faire l'arbitre et de résumer le débat. Cependant il me semble que si le livre d'Ampère était un peu prématuré, et certaines de ses assertions trop générales, l'auteur n'avait pas tort dans la tendance qui le poussait à constituer des lois. M. Guessard est purement sur la défensive et fort sceptique : je crois qu'il serait prouvé aujourd'hui qu'il l'était trop. Les observations de Diez sur la permutation des lettres ne sont pas du tout vaines, et Ampère avait raison d'entrer à sa suite dans cette voie. Les assertions anticipées, les aperçus ingénieux et hasardés d'Ampère étaient bien plutôt dans le sens de ce qui s'est vérifié depuis, et les chicanes exactes, mais négatives, de M. Guessard s'accordaient moins avec la direction scientifique qu'a prise décidément la chimie organique des langues. Ampère, en insistant sur les traces du latin populaire, tenait la piste. Des critiques comme celles de M. Guessard étaient utiles assurément pour s'opposer au trop de légèreté et de promptitude des gens d'esprit; mais un homme d'esprit comme Ampère, même en allant trop vite, avait le sentiment de lois dont la pratique de M. Guessard, si exercée qu'elle fût, ne donnait pas assez l'idée. Il ne tenait certainement qu'à Ampère de corriger, de fortifier son livre et d'en donner une nouvelle édition vers 1845; il avait même le temps, en tirant parti de tous les travaux allemands qui se multipliaient sur ce sujet, de donner une troisième édition vers 1855. De cette manière il eût puissamment devancé M. Littré et aurait été au moins un prédécesseur considérable.

en quoi leur règle était-elle plus sûre que la mienne, et avaient-ils même une règle? Y avait-il donc déjà en français un tel essai systématique pour qu'on se montrât si exigeant et si intraitable du premier coup? A quoi bon tant d'amertume et d'âcreté de ton pour des particules? Était-ce donc d'une grammaire rentrée que mes adversaires se sentaient malades et souffrans? Il y aurait eu bien des choses en ce sens, et même de jolies choses, à dire. Ampère, si fait pour les trouver, mais trop habitué à l'atmosphère des salons et à leur tiède haleine, trop tendre aux caresses de l'amitié, dès qu'il s'offrait une difficulté, une lutte à soutenir, lâchait la partie, même quand il avait raison. Je connais de lui bien des articles de complaisance, je n'en connais pas un de polémique.

De polémique, il n'en a jamais fait que dans ses dernières années quand il s'avisa de déclarer la guerre à un gouvernement, — une guerre d'allusions à travers l'histoire romaine! mais jamais, — au grand jamais, — il n'eut l'idée d'engager un duel littéraire ou même une discussion serrée avec un adversaire ayant nom. Ç'a été, selon moi, une faiblesse.

Le livre (non pas le cours) fut donc interrompu; l'arbre fut coupé à l'endroit précisément où il allait s'élancer et croître : on n'en eut que des fruits épars. Les beaux articles sur le *Roman de la Rose*, sur *Joinville*, sur *Amyot*, ces chapitres détachés d'un cours qui était tout composé et tissu de semblables morceaux furent arrachés de temps en temps à l'auteur par la *Revue des Deux Mondes*, et ils sont faits pour donner la mesure de ce qu'on n'a pas. On m'assure que les parties de la renaissance sont dans un état assez avancé de rédaction pour permettre à M. de Loménie de les donner. Un ingénieux discours *sur les Renaissances*, qui a paru imprimé, nous présente comme une carte en relief de toutes les littératures européennes décrites comparativement et figurées à ce point de vue. On a comme une échelle des hauteurs, des formes et des degrés de culture.

Ampère, très suivi dans les dernières années par des personnes des deux sexes, était vraiment le professeur de littérature française le plus approprié à son époque. Les grands travaux improvisés de M. Villemain avaient fait leur temps; on n'avait pas à les recommencer, non plus que le talent prestigieux du professeur-orateur. On était devenu plus rassis et plus positif. On voulait des faits, on voulait suivre pas à pas son guide et reprendre avec lui et après lui les mêmes lectures. Ampère était l'homme de ce moment, et sa noble et large impartialité d'esprit, sa connaissance directe des autres littératures, l'usage et la familiarité qu'il en avait de longue main, le sentiment juste des rapports (ce sentiment qui semble

s'être perdu depuis), tout lui permettait d'assigner à la production française sa vraie place et son vrai rang, sans lui rien retrancher et sans rien exagérer non plus.

Il n'avait rien d'universitaire : ceci est à remarquer; quoiqu'il eût été élevé dans les lycées et colléges, quoiqu'il eût pour M. Cousin toutes les amitiés respectueuses, et envers M. Villemain toutes les déférences, il n'avait point précisément la tradition comme on l'entendait aux environs du collége du Plessis ou à l'ombre de la Sorbonne, je veux dire la marque et le cachet de l'éducation puisée à nos écoles. Il n'avait rien de ce que MM. Nisard et Rigault laissent voir tout aussitôt dans leur critique. L'esprit d'Ampère offrait table rase aux doctrines et aux méthodes des Fauriel, des Niebuhr, Grimm, Goethe... Il ne recevait pas ces doctrines sur la défensive en quelque sorte, et, comme doit faire tout bon universitaire, la baïonnette en avant, à son corps défendant, ce que fit toujours le docte Victor Le Clerc par exemple. Il n'était pas toujours à cheval sur la priorité accordée à des Français, sur la prééminence française, et aussi il n'allait pas jusqu'à dire d'impatience comme Voltaire : « Nous autres, Français, nous sommes la crème fouettée de l'Europe. » Il se tenait en éveil de toutes parts, dans un état d'indifférence curieuse.

Et comment en aurait-il été autrement? Sachons bien qu'Ampère vécut d'une vie commune et fit ménage intellectuel de 1830 à 1847, pendant près de dix-sept ans, avec un homme qui est l'érudition et la curiosité mêmes, M. Mohl, le savant orientaliste et mieux que cela, mieux qu'un savant, un sage : esprit clair, loyal, étendu, esprit allemand passé au filtre anglais, sans un trouble, sans un nuage, miroir ouvert et limpide, moralité franche et pure; de bonne heure revenu de tout avec un grain d'ironie sans amertume, front chauve et rire d'enfant, intelligence à la Goethe, sinon qu'elle est exempte de toute couleur et qu'elle est soigneusement dépouillée du sens esthétique comme d'un mensonge. Pendant dix-sept ans, Ampère vécut avec M. Mohl dans un appartement contigu et qui communiquait : à l'heure du déjeuner, le savant asiatique entrait après une matinée déjà longue passée à l'étude, et c'étaient des nouvelles de Berlin ou de l'Inde, de Calcutta ou de Londres : cela, pour commencer, ne laisse pas d'étendre les idées et d'élargir les horizons. Et le soir combien de fois, rentrant vers minuit, Ampère retrouvait son ami veillant encore, et là, assis au bord du lit, le pressant des questions qui le préoccupaient et que les rencontres de la journée avaient suscitées en lui, il prolongeait jusque bien avant dans la nuit les doctes enquêtes et les poursuites historiques de sa pensée! car quand une

pensée le tenait une fois, il en était comme obsédé et il ne s'en délivrait qu'en l'épuisant.

S'il avait ses affinités et ses sympathies, Ampère avait aussi le contraire. Il devait nécessairement trouver, parmi ses contemporains, je ne veux pas dire des inimitiés, mais des froideurs; il rencontrait même ses *antipathiques*. On ne peut être quelqu'un, ayant talent et caractère, sans qu'il en soit ainsi. Stendhal était l'antipathique de M. Villemain. Bazin était, tant qu'il vécut, le taquin de M. Thiers. Magnin et Lerminier étaient deux antipathiques dans un même groupe. Ampère de même, si je cherche des noms, eût aisément trouvé un opposant ou antipathique en M. de Sacy par exemple, quoique tous deux eussent été un moment condisciples dans leur première enfance. M. de Sacy, si on l'interroge aujourd'hui, ne tient pas à dissimuler ce peu de goût, ce peu de rapport qu'il y avait entre leurs esprits. Rien de plus naturel en effet, si on les prend chacun en soi : l'un adonné tout entier avec une passion exclusive à la grande littérature française du XVIIe siècle ou à la littérature latine cicéronienne, ne louant, ne connaissant que ses chers classiques et bouchant volontiers ses oreilles à tout le reste; l'autre, toujours à la découverte, par voies et par chemins, toujours ailleurs, soucieux et amoureux avant tout de ce qui était nouveau et différent. Mais entre eux ce peu de sympathie naturelle n'eut pas lieu de se prononcer. M. de Sacy, en ces années (1836-1848), était bien plus politique que littéraire; il ne s'occupait de littérature qu'incidemment. Ampère et lui ne se rencontraient que peu; ils ne chassaient pas, comme on dit, le même lièvre. J'ajouterai que, si de la part de M. de Sacy il n'y eut jamais que peu d'attrait pour Ampère, celui-ci eut toujours pour M. de Sacy une estime marquée, tant pour sa personne que pour son nom, et parce qu'il le voyait en idée à côté d'un illustre père. Ils avaient cela de commun tous deux d'être les fils de pères vénérés.

Mais avec un autre écrivain également distingué, un peu plus jeune d'âge, avec M. Nisard, les choses se passèrent tout autrement. Ampère se trouvait en présence d'un esprit didactique, dogmatique, un peu raide, jaloux de fonder et d'asseoir toute la littérature française sur elle-même ou sur une base purement classique, et de la circonscrire avec une muraille quasi de Chine alentour. La méthode de M. Nisard, un peu postérieure à celle d'Ampère, semblait conçue tout exprès pour se dresser en vis-à-vis et en opposition avec elle. Il y avait répulsion instinctive, antipathie véritable entre leurs deux natures d'esprit, et j'ai quelque raison de croire qu'ils ne se rendaient pas justice réciproquement. Les inconvéniens

et les limites du livre et de la méthode de M. Nisard, je suis certes aussi disposé pour mon compte à les sentir que l'a pu être Ampère lui-même; tout en reconnaissant ce qu'a de ferme et d'ingénieux une idée dominante poursuivie pendant quatre volumes et poussée rigoureusement à son terme, je me sens choqué sinon dans ma science, du moins dans mon simple bon sens, d'une telle unité artificielle obtenue à tout prix. Quand la nature est pleine de variétés et de moules divers, et qu'il y a une infinité de formes de talens, pourquoi n'admettre et ne préférer qu'un seul patron? pourquoi cette construction, tout en l'honneur de l'esprit français, et dans l'esprit français tout en l'honneur du XVIIe siècle, et dans le XVIIe siècle tout en l'honneur de deux ou trois noms superlativement célébrés et glorifiés? Pourquoi substituer des combinaisons d'école ou de cabinet à l'ensemble et au mouvement naturel des choses? Il est des noms distingués que M. Nisard a oubliés dans une première édition, et il les a oubliés uniquement parce qu'ils n'étaient pas sur la grande route; mais quand on lui a fait remarquer cet oubli, il n'a eu garde d'en convenir et de revenir. Il a trouvé cent raisons plus subtiles et plus cherchées les unes que les autres pour prouver qu'il avait bien fait de les omettre. Cet homme est l'avocat ingénieux, mais sophistique, des partis-pris. Et pourtant, lorsqu'on a tout dit et qu'on a montré tout ce que l'esprit d'Ampère avait de supériorité en fait d'ouverture, d'étendue, de richesse de vue historique et esthétique, on ne peut toutefois se dérober à cette conclusion : l'histoire de la littérature française de M. Nisard a un grand et dernier avantage définitif sur celle d'Ampère, c'est qu'elle est faite et que l'autre ne l'est pas; elle est debout et fait de loin fort bonne figure dans sa tour carrée, tandis que l'autre est restée à l'état d'ébauche, n'offrant qu'un vaste tracé, un frontispice et quelques colonnes çà et là : on n'a pas eu l'édifice, on a la ruine.

La première grande infidélité qu'Ampère fit à son cours du Collége de France fut son voyage d'Égypte (novembre 1844-janvier 1845). Jusque-là ce n'avaient été que de légères et vives échappées d'un savant professeur en vacances, échappées extrêmement agréables d'ailleurs et qui ont laissé leurs traces. Le *Voyage dantesque*, c'est-à-dire le pèlerinage à tous les lieux consacrés par les vers du poète florentin, *la Poésie grecque en Grèce*, et une *Course dans l'Asie-Mineure*, qui n'en est qu'un chapitre détaché, sont des essais d'un genre composite, un mélange de réalité, de souvenirs, de lectures et d'observations, le tout vivement présenté et des mieux assortis. Ampère observait peu directement : il n'était pas organisé par la nature pour regarder à fond et pour exprimer puissamment ce qu'il avait devant les yeux; c'était un lettré en voyage : il lui fallait de l'accessoire tiré des livres; un souvenir, un rapprochement, une

allusion, lui étaient nécessaires et venaient bien à propos se joindre à ce qu'il voyait pour le compléter et l'orner; quand il avait trouvé son trait, il était content. Son esquisse générale était vraie; la physionomie des lieux était délicatement sentie et rendue sous sa plume : le goût chez lui suppléait aux sens. Il laissera, comme voyageur littéraire, le plus aimable renom. Tous ceux qui passeront après lui là où il a passé se plairont à lui rendre justice et à le saluer d'un souvenir.

Mais pour l'Égypte ce fut autre chose : il ne l'aborda pas seulement en amateur et en touriste, il y mit une ardeur, une application spéciale de savant. La lecture de la grammaire de Champollion, qu'il ouvrit un matin sans dessein arrêté, détermina en lui comme une vocation subite, irrésistible : devenu du jour au lendemain disciple de l'illustre inventeur et l'émule de Lepsius, il se plongea à corps perdu dans cette neuve étude qu'il prétendait bien ne pas aller vérifier seulement sur place, mais faire marcher à son tour et avancer. Quand de telles ardeurs le prenaient, il n'y avait pas à se mettre en travers : il eût tout renversé. Il obtint sans peine une mission du ministre de l'instruction publique, M. Villemain; on lui adjoignit un savant artiste dessinateur, et il partit sans tarder. Le livre qu'il a publié en 1846 offre le tableau complet de ses impressions, de ses études, de ses recherches, de ses admirations et même de ses rêveries poétiques; car ce fut, dans ces deux ou trois mois, toute une fièvre, une rage, un conflit de science et de poésie, comme une ivresse de toutes ses facultés émues et surexcitées. Il touchait au but, il était près du retour lorsqu'il paya cet excès d'exaltation et de travail par une maladie qui faillit être mortelle. On le ramena bien faible encore à Marseille; mais au milieu même de ses dangers et de son épuisement sa noble fièvre morale ne le quitta pas un instant, et il ne songeait qu'à ne pas laisser perdre les trésors de connaissances et d'observations qu'il venait de conquérir.

Il ne tenait qu'à Ampère, à partir de ce moment, de pousser son sillon dans cette voie nouvelle et d'y avancer parallèlement chez nous avec M. de Rougé. Jamais il n'avait plus ouvertement trahi cette soif insatiable de connaître qui le consumait et qui, aux heures où elle s'éveillait plus vive, le forçait de tout laisser pour y obéir. Il dut goûter, indépendamment de tout succès, de grandes satisfactions d'intelligence : il pouvait lire une phrase hiéroglyphique sur le sarcophage d'un pharaon; il lui était arrivé un soir, avant de s'endormir, de lire un livre chinois sur les ruines d'Éphèse. Ce sont là, il faut en convenir, de hauts dilettantismes de l'esprit et à la portée d'une rare élite.

Les événemens publics et des accidens privés ne tardèrent pas à

déranger l'existence si bien remplie d'Ampère. La révolution de février 1848 apporta une secousse dans ses habitudes scientifiques, car dans son universalité de goûts il faisait entrer aussi pour quelque chose l'enthousiasme politique, et il trouva moyen d'avoir de l'enthousiasme en ce moment-là. La mort de Mme Récamier (11 mai 1849), qui suivit d'assez près celle de M. de Chateaubriand, le laissa bientôt livré à lui-même; il avait besoin, à travers toutes ses diversions, d'un centre, d'un attachement fixe, d'une affection transformée en devoir, en religion. L'amitié de Mme Récamier, au milieu des hasards de sa navigation et des versatilités de sa barque, était pour lui à la fois l'étoile et l'ancre. Après elle, et quand elle lui manqua, il erra quelque temps comme une âme en peine avant de savoir où se fixer. Il allait avoir cinquante ans : c'est un mauvais quantième pour recommencer la vie.

Il avait contracté, depuis quelques années, avec Alexis de Tocqueville une de ces amitiés-*passion* dont il était susceptible, et dont sa nature ressentait le besoin : il y trouva, jusqu'à un certain point, un abri et un refuge. Je ne sais pourquoi la biographie d'un homme distingué se restreint presque toujours à l'étude de l'esprit et aux travaux qui en dépendent : la sensibilité a ses mystères qui méritent bien aussi une analyse ou du moins un aperçu. Celle d'Ampère était très particulière, des plus actives, aussi complexe que son intelligence elle-même, et elle avait ses exigences qu'il faut au moins indiquer. J'ai dit qu'il vivait avec le savant M. Mohl d'une sorte de vie commune, et, dans cet arrangement qui dura jusqu'au mariage de M. Mohl, il y avait déjà pour Ampère une convenance et un avantage, quelque chose qui, sans le fixer, le retenait. De plus, il trouvait à l'Abbaye-au-Bois tout ce luxe, ce superflu de l'esprit, chose si nécessaire, et en même temps le lien souverain d'affection qui le ramenait sans cesse et qui donnait une limite à ses écarts. Le cercle de l'Abbaye, dans sa douce habitude, lui procurait des liaisons agréables et des amis à tous les degrés. Je ne répondrais même pas qu'en cherchant bien on ne lui trouvât en fait d'amitiés féminines, durant le règne de Mme Récamier et dans une moindre sphère, quelque étoile de très petite grandeur, un diminutif ou une doublure de Béatrix, tant le pli était pris! Eh bien! malgré tout cela, Ampère avait encore besoin d'un ami intime en dehors de l'ordinaire, d'un ami dont il eût la plus haute idée et avec qui il fût dans un rapport continuel d'admiration, d'épanchement, de confidence à tous les instans. M. Mohl, calme et sage, ne pouvait être cet ami-là; il n'eût répondu à bien des ébullitions, à des projets en herbe qui se succédaient, à de vrais feux de paille, que par un rire franc et clair qui eût déconcerté le distrait enthousiaste et l'eût dégrisé désagréablement. Ampère n'o-

sait tout dire à M. Mohl; M. Mohl était pour lui une habitude précieuse, essentielle, utile, pour ainsi dire légitime : ce n'était pas un confident. Ce n'était pas Étienne de La Boëtie pour Montaigne. Or Ampère avait besoin d'un Étienne de La Boëtie. Il avait besoin d'un *ami du Monomotapa* à qui courir raconter, dès le matin, le songe de la nuit. Il me fit dans un temps l'honneur de me croire digne d'un tel rôle, d'une telle jointure étroite des esprits et des âmes : je fus reconnaissant, mais ma nature trop faible ou trop partagée se déroba. Tocqueville devint l'objet d'un second choix, et par sa noblesse de caractère, par le sérieux de sa vie, par la profondeur, la finesse et la tristesse élevée qu'il exprimait dans toute sa personne, par ce qu'il montrait de talent et par ce qu'il en laissait à deviner, il réalisa pour Ampère le modèle d'amitié que celui-ci ne pouvait se passer d'avoir devant les yeux. La *Correspondance* de Tocqueville, depuis l'année 1839 jusqu'à la fin en 1859, est remplie de témoignages de tendresse et de mutuelle confiance. Tocqueville consulte Ampère sur ses lectures, sur ses écrits, sur les deux derniers volumes de sa *Démocratie en Amérique*, et l'ami consulté ne manque pas de trouver, contrairement au jugement du public, ces deux derniers volumes encore supérieurs aux premiers. Ampère n'était pas pour ses amis un critique très sûr; l'affection le fascinait. En retour, Tocqueville trouvait très beaux les vers d'Ampère à lui adressés : comment en eût-il été autrement? Il lui parlait de son *César*, ce drame en vers, et il lui écrivait : « J'ai grande impatience de revoir *César* embelli encore ! » Un vrai critique lui eût dit : « Laissez ce *César*, c'est une erreur. » Je ne sais même si je ne me hasardai pas, un jour que je rencontrai mon ancien ami, à le lui dire un peu brusquement; il me répondit avec infiniment de douceur et d'indulgence pour ma boutade que tout le monde, parmi ses amis, n'était pas de mon avis. Il y a des degrés d'intimité et de complaisance qui ne laissent pas jour au jugement; mais, si elle avait en ce sens quelques faiblesses et mollesses inévitables, cette noble amitié avait en soi bien du charme et de la saveur. Il y a au château de Tocqueville une chambre dans une tourelle, loin de tout bruit, une *étude* isolée, comme eût dit Montaigne, qui était à Ampère et qui portait son nom. Les domestiques continuaient de dire : « la *chambre de M. Ampère*, » même lorsque vers la fin il était infidèle et qu'il ne venait plus. « A partir du 3, lui écrivait Tocqueville (26 septembre 1842), je vous attends ou plutôt nous vous attendons, nous, le billard, l'allemand, la tourelle, et surtout beaucoup d'amitié et un immense désir de vous tenir longtemps dans nos épaisses murailles, à l'abri des soucis, des agitations d'esprit, et j'espère aussi de l'ennui... » Ampère, dans ces séjours à Tocqueville, était bénédictin à son aise tout le jour et brillant de verve

tous les soirs. Cette amitié d'Ampère et de Tocqueville était si connue et si bien établie que lorsqu'on abordait Tocqueville dans le monde, c'était une entrée en matière toute naturelle et toute flatteuse que de lui parler d'Ampère. « C'est un sujet, écrivait-il à son ami (12 mai 1857), qu'on entame volontiers avec moi pour me faire parler, de même qu'un causeur habile commence par interroger son interlocuteur sur lui-même, afin de le mettre en train. J'ai surtout remarqué deux hommes d'esprit de vos amis, Doudan et Mohl, qui m'ont dit sur vous des choses fines et vraies qui m'ont fait plaisir, et dont le résumé est ceci : que depuis plusieurs années vous aviez singulièrement accru encore votre talent, et comme fond et comme forme, et ne cessiez de l'accroître. Ce qui est aussi mon avis... »

Il me faut pourtant toucher à un point délicat. Dans une des lettres de Tocqueville à Ampère, datée de la dernière année du règne de Louis-Philippe, je lis :

« Paris, 1847. — Mon cher ami, M. Guizot est venu hier à mon banc me demander si, lorsque le moment sera venu, vous consentirez à être présenté au roi. J'ai répondu de vos sentimens monarchiques et même dynastiques, et j'ai affirmé que vous accepteriez avec respect cette occasion d'entrer en communication directe avec sa majesté. Quoique M. Guizot m'en croie certainement sur parole, il m'a prié de vous adresser la question et de lui faire connaître votre réponse. Écrivez-moi donc, ou venez me dire deux mots aujourd'hui à la chambre... »

J'avoue avoir peine encore aujourd'hui à comprendre la question que M. Guizot adressait à Tocqueville. Il faut savoir qu'Ampère, qui était déjà de l'Académie des Inscriptions depuis 1842, venait d'être nommé membre de l'Académie française en remplacement de M. Guiraud. Comment un écrivain qui n'avait cessé depuis le commencement de ce régime de remplir des fonctions au nom de l'état, soit comme suppléant à la Faculté, soit comme maître de conférences à l'École normale, qui était professeur en titre au Collége de France, qui avait eu du ministre de l'instruction publique une mission pour son voyage d'Égypte, comment un tel académicien se serait-il dérobé à la visite d'usage et de pure forme, la présentation au roi? Ampère sans doute pouvait faire théoriquement profession de républicanisme, mais c'était un pur républicain de salon qui n'avait jamais, il faut bien le savoir, écrit dans sa vie un seul article politique, comme nous tous avions fait plus ou moins : lui, il s'était toujours abstenu; je le répète, ni sous la restauration, ni durant les dix-huit années de Louis-Philippe, Ampère n'avait jamais imprimé une seule ligne de politique, ce qui n'empêchait pas qu'il ne fût fort vif en causant et fort sincère, qu'il ne tînt même à faire

acte de présence au *National* du temps de Carrel les jours d'émotion ou d'émeute, sauf à regarder brusquement à sa montre et à se rappeler qu'il n'avait plus que juste le temps de courir à l'École normale faire une conférence sur Gongora ou le cavalier Marini. C'était ce qu'on peut appeler un républicain platonique, auquel il ne manquait rien quand il n'avait qu'à exhaler son feu dans le salon de l'Abbaye devant Mme Swetchine ou le duc de Laval. Tout cela n'était pas fort inquiétant. Aussi, je le répète, ne puis-je rien comprendre à la question faite par M. Guizot à Tocqueville : le doute à cet égard n'était pas possible, et d'ailleurs ce n'était pas à un ministre de le soulever. Ampère avait eu une envie extrême d'être de l'Académie française, où il était si bien à sa place, et pendant dix-huit ans la politique, si vivement qu'il la conçût, ne mit jamais de son côté une entrave ni un retard à la poursuite de ses sollicitations, toutes littéraires d'ailleurs, et de ses continuels désirs.

Il accepta, pendant la république, de MM. Carnot et Jean Reynaud la mission d'aller examiner en province les élèves d'une future école administrative qui n'exista jamais que sur le papier. Il eut aussi de M. de Falloux une place de conservateur à la Bibliothèque Mazarine, qu'il ne garda pas longtemps. La spirituelle vicomtesse de Noailles, avec la duchesse de Mouchy sa fille, essaya un moment, en l'attirant et le retenant à Mouchy, de substituer une influence aimable et consolante à celle qui venait de s'éteindre; ce n'était, à vrai dire, qu'un redoublement d'intimité; mais si Ampère ne haïssait nullement l'aristocratie, il la préférait un peu moins haute et moins princière jusque dans la familiarité. Tocqueville malade, épuisé de fatigue après son ministère, alla passer à Sorrente une saison, et Ampère l'y accompagna fidèlement. Cependant l'inquiétude le possédait toujours. Il entreprit en 1851-1852 cette *Promenade en Amérique* qu'il a racontée avec la même rapidité et le même entrain qu'il mit à la faire. Pour lui, visiter les États-Unis, c'était encore continuer l'entretien avec Tocqueville; mais les États-Unis eux-mêmes lui avaient été trop étroits : il y avait joint, pour commencer, le Canada, et, en finissant, le Mexique. Comme voyageur, il jouissait évidemment de se compléter. Nécessaire peut-être pour l'auteur, ce voyage l'était moins pour le public, et il ne ressortait d'un récit toujours agréable ni renseignemens ni peintures d'un caractère original bien nouveau. J'excepterai pourtant la partie qui traite du Mexique. Ce Mexique d'Ampère, à sa date, avait sa nouveauté : il était observé dans ses mœurs avec justesse, avec ironie dans son gouvernement et sa politique, avec érudition et lumière dans ses antiquités, et il offrit à l'auteur le prétexte d'une prophétie ou d'une utopie grandiose sur l'avenir réservé à l'isthme de Panama. L'auteur se risquait à y prédire la fondation d'une ville,

d'une Alexandrie colossale qui serait un jour la reine des cités de l'univers ; et si elle se fonde jamais, il ne sera que juste en effet qu'une des plus grandes rues y porte le nom d'Ampère.

Il se plaisait en tout aux rapprochemens et aux contrastes : en partant de Vera-Cruz pour Mexico (fin de février 1852), il retenait d'avance sa place sur un bateau à vapeur qui partait pour l'Europe à jour fixe en avril, et il écrivait au Collége de France qu'il ouvrirait son cours le 10 mai pour le second semestre. L'affiche donna l'annonce, et il tint la gageure; il était à son poste le 10 mai : le Mexique avait été parcouru et dévoré dans l'intervalle.

Au point de vue biographique, il ne faudrait pas du tout chercher dans ce récit d'Ampère un reflet de ce que j'ai dit de son espèce de veuvage intérieur et de ses agitations sensibles à ce moment. Il n'y avait pas dans cette organisation à courans mobiles un rapport étroit entre l'état de son âme et celui de son esprit : même lorsque l'une était en peine, l'autre était volontiers en gaîté. Il se dédoublait aisément.

Sa vie d'ailleurs allait bientôt changer de cours, et trouver à graviter autour d'un autre centre. L'établissement du second empire mit, on doit le dire, Ampère hors de lui; qu'on l'en loue ou qu'on l'en blâme, il n'y a pas un autre mot pour rendre la disposition morale dans laquelle il entra désormais. Le séjour de la France lui était devenu comme insupportable. Il avait eu, dès son séjour à Sorrente avec Tocqueville, l'occasion de connaître une famille française opulente et distinguée qui avait concentré son orgueil et sa tendresse sur une jeune femme aimable, amie de l'esprit et profondément atteinte dans sa santé. Ampère, dans les années suivantes, eut l'occasion de se lier davantage avec les mêmes voyageurs que l'Italie avait fixés, et quand il s'aperçut que sa conversation d'une ou deux heures chaque après-midi était un intérêt, un soulagement, peut-être un besoin pour la délicate malade, il n'y tint pas; son imagination si voisine de son cœur s'enflamma, et il enchaîna de nouveau sa vie. L'intimité avec Tocqueville ne fut pas sans s'en ressentir. Cet ami, dont la santé continuait elle-même de s'altérer de plus en plus, appelait des sollicitudes et des soins qu'il était impossible de partager à distance entre deux affections presque égales; mais déjà cette égalité n'existait plus. Tocqueville, avec le tact qu'il portait en toutes choses, fut le premier à pressentir, puis à constater le changement, et, allant au-devant des scrupules de son ami, il s'appliqua à le tranquilliser, à le dégager. Il écrivait à Ampère le 1er janvier 1858 :

« ... Je désire du fond de mon âme que vous soyez heureux, quand même ce serait loin de nous. Ceci me ramène à ce que vous me dites

dans votre dernière lettre... Cette lettre m'a causé un certain chagrin dont vous ne devez pas me savoir mauvais gré; elle a achevé de me prouver qu'il s'était fait un changement considérable dans votre vie, et que d'ici à longtemps il n'y avait point d'espérance de vous voir, si ce n'est en passant et pour peu de temps. Le centre de votre existence est désormais à Rome : nous ne sommes plus que l'une des extrémités de la circonférence. Voilà le côté triste de l'affaire, et il faut nous pardonner, si nous le voyons et nous en affligeons un peu. Le bon côté que nous voyons aussi, c'est que vous menez, après tout, la vie que vous avez choisie, qui vous plaît, et qui renferme en effet bien des choses de nature à plaire. La société d'une famille aimable et distinguée, des habitudes agréables sans lien trop étroit, et, pour couronner le tout, le séjour de Rome, voilà ce que notre amitié si sincère se dit pour la consolation de ne pas vous voir. Je vous assure avec toute sincérité que cette amitié est d'assez bon aloi pour trouver une vive satisfaction dans ces pensées; et pourvu que vous ne nous oubliiez pas, ce que je sais que vous ne ferez point, nous nous tenons pour satisfaits. Restez donc là-bas aussi longtemps que cela vous paraîtra bon, sans craindre de refroidir notre affection pour vous... »

Et encore de Cannes, où il était allé passer son dernier hiver, et où il venait d'éprouver une crise violente, Tocqueville lui écrivait le 30 décembre (1858) :

« Je puis bien vous assurer en toute vérité que je n'avais pas besoin de tous les détails que vous me donnez pour être convaincu que, si vous n'êtes pas déjà venu à moi, c'est que les raisons les plus fortes vous en empêchaient. J'ajoute, mon bon et cher ami, que non-seulement je ne vous ai pas attendu, sans pour cela vous en vouloir dans un degré quelconque, mais, je vous dis ceci du fond du cœur, que je vous prie très instamment et très sincèrement de ne pas venir. Je vous connais jusqu'au fond, et c'est pour cela que j'ai une affection si véritable pour vous; je juge peut-être mieux l'état de votre âme que vous ne pouvez le juger vous-même; je sais que, si vous veniez ici, vous y vivriez dans un état d'agitation intérieure et profonde que rien ne pourrait dérober à mes regards. Cela vous ferait souffrir, et la vue de cette agitation détruirait de fond en comble tout le plaisir que me ferait sans cela votre présence. Il faut savoir prendre le temps comme il vient. Votre cœur est le même pour moi, mais les circonstances sont changées. Le moment de crise (et je ne crois pas en avoir éprouvé une pareille dans toute ma vie) est d'ailleurs passé. J'ai repris mes forces... »

Mais les crises se succédèrent. Tocqueville s'affaiblissait de jour en jour. Il mourait avant qu'Ampère pût le revoir. Celui-ci, profitant enfin d'un éclair de liberté, accourait d'Italie; il arriva trop

tard. Les déchiremens de ce cœur qui n'avait pu tout concilier ne sauraient mieux se peindre que dans la lettre suivante, par lui adressée sur le moment même à M. de Loménie, et dont quelques mots sont à demi effacés par des larmes :

« Marseille, 26 avril (1859).

« Mon cher ami,

« Je vous écris de Marseille, où il y a eu hier huit jours j'arrivais de Rome et où la nouvelle entièrement inattendue de l'affreux événement m'a foudroyé. J'étais dans une complète illusion, née de celle du cher malade avec lequel je n'avais cessé de correspondre que lors des accidens du mois de janvier, et alors une lettre de M. Bunsen était venue bientôt me rassurer après de vives alarmes en m'annonçant sa convalescence. Depuis, Tocqueville m'avait écrit, comme à l'ordinaire, les lettres les plus rassurées, toujours d'une grâce d'amitié charmante, et témoignant d'une entière liberté d'esprit. Moi qui savais qu'il s'inquiétait beaucoup de sa santé, je ne pouvais croire à aucun péril prochain, en lui voyant cette absolue sécurité. Autour de lui, on semblait la partager, et une lettre écrite par Mme Bunsen à une de ses amies de Rome le 29 mars dernier parlait de convalescence en progrès : elle confirmait les nouvelles qu'il m'avait données quelques jours avant. Nous avions discuté ensemble le moment où mon voyage à Cannes lui serait le plus agréable et où les anxiétés et les douleurs dans lesquelles j'ai passé l'hiver, étant moins violentes, rendraient mon départ plus facile. Je suis enfin parti, il y a dix jours, non pas appelé par l'inquiétude, mais seulement par l'impatience de le voir, (par) la pensée de remplacer Beaumont que je savais auprès de lui depuis quelque temps et de passer avec mon ami convalescent un mois agréable comme un mois de Tocqueville. J'arrivais ainsi lundi de la semaine dernière à Marseille, quand un journal m'a appris que l'avant-veille il avait cessé de vivre. — J'ai d'abord été comme fou de douleur et de stupeur. Le lendemain j'ai pensé à Mme de Tocqueville. J'ai envoyé une dépêche télégraphique : on m'a répondu par une autre, m'annonçant la cérémonie funèbre pour le lendemain, sans me dire l'heure. Je me suis procuré à la hâte une voiture de poste et suis parvenu à faire marcher les postillons de manière à n'employer au trajet de Marseille à Cannes que quatorze heures, au lieu de vingt que met la diligence. Je suis arrivé à temps; mais quelle arrivée! J'ai rencontré dans la rue la bière de celui que je n'avais pas revu depuis que je l'avais embrassé si tendrement à Cherbourg, où il m'avait reconduit. Ses frères étaient là et un ami d'enfance, Louis de Kergorlay. Celui-ci devait ramener la pauvre Mme de Tocqueville, un des frères retournant à Nice où il avait laissé sa famille, l'autre reconduisant la dépouille de son frère, qui, d'après sa volonté, reposera dans le cimetière de Tocqueville. Kergorlay a été rappelé par une dépêche télégraphique,

et j'ai naturellement offert de ramener M[me] de Tocqueville. Nous serons à Paris, je crois, seulement vendredi.

« C'est une triste manière d'y arriver, et d'autres inquiétudes ne me permettront pas, je le crains, d'y rester longtemps; mais dans l'état de brisement où je suis par suite de ce que je viens de souffrir et de tout ce que j'ai souffert depuis un an, ce me sera un vrai soulagement de serrer la main de quelques vrais amis comme vous et les vôtres. Communiquez, je vous prie, cette lettre à M[me] Lenormant et à M[me] Ozanam, qui sont de ces cœurs sur lesquels compte le mien. Adieu tendrement. »

Tocqueville mourait en avril : la chère malade, pour laquelle Ampère avait tant tardé à venir et qu'il alla retrouver dès qu'il le put, mourait en septembre de cette même année (1859). Fidèle à sa mémoire, il continua de vivre soit en Italie, soit en France, auprès de la famille adoptive dont il avait partagé et contribué à adoucir les douleurs.

Au milieu de tous ces deuils, de toutes ces alarmes, l'étude avec lui ne perdait jamais ses droits. Le séjour de Rome fut fécond pour Ampère; il y avait fait, depuis 1824, bien des voyages, mais dans les dernières années la ville éternelle lui était devenue une patrie. A force de la fréquenter et de la posséder dans ses antiquités, dans ses ruines, il s'y sentait comme chez lui et y habitait en idée à tous les âges; son imagination le transportait à volonté à une époque historique quelconque ou par-delà jusque dans les périodes légendaires. Initié à ce degré et mûri, il n'y put tenir, et il se dit un jour de récrire toute l'histoire romaine d'un bout à l'autre, depuis et avant Romulus jusqu'aux derniers empereurs, et en s'aidant à chaque pas, en s'autorisant des monumens de toute nature invoqués en témoignage. Le goût de l'antiquité pure et le génie du passé n'étaient pas tout dans son inspiration : en approchant de l'époque impériale et en la traversant dans ses principaux règnes, il avait un stimulant puissant et un motif de zèle dans sa haine contre le régime impérial ancien ou moderne, à toutes les dates : il commença déjà à lui faire la guerre et à lui décocher des traits bien avant César et de derrière le tombeau des Scipions. Sur cette histoire romaine d'Ampère, si considérable aujourd'hui (elle n'a pas moins de six gros volumes), si intéressante par parties, si instructive même, mais qu'il n'a pas eu le temps de fondre et de composer en un tout harmonieux, je serai à la fois très franc et très humble. Et d'abord je ne me sens point un juge compétent : cette érudition si pleine, si nourrie, si fourmillante en quelque sorte, m'éblouit et me dépasse; mais à d'autres égards je n'ai besoin que de mon bon sens tout seul pour résister. En ce qui est des origines, je m'étonne qu'on puisse avoir un avis un peu probable sur bien des choses.

Ce que rejette Ampère, ce qu'il admet pour commencer me paraît tout à fait arbitraire et dépendre moins d'une méthode que d'une impression personnelle et d'une espèce de divination qu'il aurait acquise en vivant beaucoup dans les mêmes lieux et en dormant dans l'antre de la sibylle. J'appellerais cela volontiers *le Songe d'Ampère*. Tant qu'il ne se donne que pour le commentateur et le compagnon de voyage de Virgile aux collines d'Évandre, je me plais à le suivre; c'est de la poésie encore : mais, lorsque mettant le pied dans l'histoire, il s'écrie tout à coup : « Je crois à Romulus! » quand il nous annonce en tête d'un chapitre *la vérité sur l'enlèvement des Sabines*, je souris en l'écoutant; il m'est impossible de voir autre chose dans les diverses sortes d'interprétations auxquelles il se livre qu'un jeu d'esprit soutenu de l'érudition la plus animée. Lorsqu'il arrive à des époques positivement historiques, je m'étonne encore de la méthode d'Ampère. Il a une vivacité (à cette distance) qui peut avoir son charme et son piquant, mais qui, pour le fond, me jette à tout instant dans la perplexité et le doute. Qu'il en veuille d'avance au grand Scipion, parce qu'il le soupçonne par anticipation d'avoir été une première ébauche, une première épreuve de César, passe encore; mais qu'il tienne à voir en lui un *charlatan* et que, pour se confirmer dans l'interprétation subtile de son caractère, il écrive : « J'ai demandé aux bustes de Scipion de m'éclairer sur son mysticisme, et leur étude n'a pas été favorable à la sincérité de ce mysticisme : cette physionomie n'est pas celle d'un illuminé sincère, c'est la physionomie d'un homme intelligent, hautain, positif,... » un pareil genre de preuves, je l'avoue, me paraît prêter terriblement à la fantaisie. J'admire qu'Ampère, connaisseur de tout temps assez incertain en matière de beaux-arts, se trouve ainsi avoir aiguisé ses sens, au point d'être subitement doué de seconde vue et de dépasser Lavater, et en général je ne saurais me faire à cette méthode qui me paraît bien hasardeuse et qu'il affectionne avant tout, de prétendre juger du caractère des hommes d'état par des portraits et des bustes plus ou moins ressemblans et quelquefois douteux; mais, cela dit, ce voyage à travers l'histoire romaine qu'on refait avec Ampère est plein d'agrément et d'instruction; la contradiction même y est profitable : on y remue, on y ravive, bon gré, mal gré, ses notions et ses jugemens. En arrivant à l'ère des Césars, l'auteur a pu donner toute carrière, avec vraisemblance et d'une manière assez plausible, à son républicanisme littéraire. D'autres, depuis, se sont montrés encore plus durs que lui pour Auguste, à qui l'on fait maintenant un crime d'avoir été un politique profond et d'avoir donné quarante années de paix au monde. Ampère ne termine pas ce règne d'Auguste sans apostropher le vieil empereur et lui dire son fait à dix-huit cents ans de distance : « Non, je

ne t'applaudis pas, s'écrie-t-il avec feu et comme prenant sa revanche, pour avoir trompé le monde, qui ne demandait qu'à l'être, et pour être parvenu, avec un art que la soif de la servitude rendait facile, à fonder, en conservant le simulacre de la liberté, un despotisme dont nous verrons se développer sous tes successeurs les inévitables conséquences. Et qu'as-tu fait pour être applaudi? Le peuple romain était fatigué, tu as profité de sa fatigue pour l'endormir. Quand il a été endormi, tu as énervé sa virilité. Tu n'as rien réparé, rien renouvelé; tu as étouffé, tu as éteint... » On a beau dire, je ne puis me faire à un pareil ton et à de pareilles prises à partie personnelles dans le cadre dès longtemps accompli et immuable de l'histoire. Ampère, qui a commencé par dénigrer un peu Scipion, le grand Africain, finira aussi par diminuer le plus qu'il pourra le siècle fortuné des Antonins. Cela tient à l'esprit même qui circule dans tout son travail et qui est un esprit de polémique contemporaine très sensible. Dans une lettre à la duchesse de Mouchy, à qui certes il ne croyait pas déplaire en tenant ce langage (ô ironie du temps et des choses!), Ampère est allé jusqu'à se qualifier du nom d'*émigré*, — un vilain nom. Il y a tel chapitre en effet de cette histoire ancienne que l'on dirait écrite par un émigré, tant la prévention vivante y domine! Mais encore une fois je me récuse, je ne suis pas juge du fond, et je laisse l'auteur historiquement aux prises avec ses vrais contradicteurs en notre temps, les Mommsen, les Léon Renier. Le *cicerone* en lui me paraît charmant, mais peu sûr. Je suppose que toute cette érudition qui sort et pétille de partout est exacte; j'ai pourtant quelque peine, je le confesse, à ne pas me défier un peu des entraînemens auxquels je la vois sujette, et j'aimerais à ce qu'un vrai critique, la loupe à la main, y eût passé. En attendant, je jouis en mon particulier de lire les agréables chapitres sur Virgile, Horace, Ovide, Properce, Tibulle, non toutefois sans sourire encore d'entendre Ampère nous dire à propos de ce dernier : « L'aimable Tibulle est le seul des poètes de ce temps auquel je n'aie pas à reprocher un vers en l'honneur d'Auguste. Les âmes tendres ne sont pas toujours les plus faibles. » Voilà un éloge qui sent son anachronisme et auquel l'ombre de Tibulle ne se serait certes pas attendue. Ampère prend ses opposans partout où il peut. Il y met du point d'honneur et en fait son affaire personnelle. On dirait que Caton, en mourant, lui a légué ses pouvoirs.

Ce qui n'empêche pas, au jugement de quelques bons esprits, que cette *Histoire romaine* ne soit ce qu'Ampère a laissé de mieux et de plus original dans sa vivacité même, une ample étude faite sérieusement et avec passion, et très estimable malgré les fautes.

Ampère, dont ce fut le dernier enthousiasme, y travaillait avec

une incroyable ardeur, lorsqu'il fut enlevé, dans la nuit du 26 au 27 mars 1864, à Pau, où il était alors. Rien dans sa santé atteinte, mais en partie robuste, ne faisait prévoir un si brusque et si fatal dénoûment.

Je n'ai rien eu à dire des sentimens religieux d'Ampère, desquels pourtant plusieurs de ses biographes ont cru devoir s'occuper comme s'il leur avait donné des espérances. Il était un esprit essentiellement philosophique et trop habitué à la considération des lois générales pour que l'idée du surnaturel vînt l'en détourner. Cependant son respect pour les convenances était tel, ses égards pour ses amis allaient si loin, sa sensibilité par momens empiétait si fort sur sa pensée, qu'il n'est pas impossible, à ne juger qu'humainement et par les dehors, — qu'il est même assez probable, — qu'il eût accordé, s'il en avait eu le temps, satisfaction aux vœux et aux instances de ses entours. Permis à ceux qui souhaiteraient pour lui quelque chose de plus encore de le supposer. Il professait particulièrement un tendre respect pour la nuance de catholiques libéraux dont Ozanam était à ses yeux le type.

Et maintenant que je suis parvenu au terme de cette longue et encore bien incomplète description d'une nature à la fois si riche et si éparse, je reviens sur une question que je me suis faite et à laquelle il semble que j'aie déjà répondu, et, me remettant à douter (ce qui est mon fort), je me demande derechef si en effet il eût mieux valu pour Ampère concentrer son esprit, son étude et son talent sur une œuvre et sur un livre, sur cette *Histoire littéraire de la France* à laquelle je mettais tant de prix et que je lui désignais comme son meilleur emploi. Sans doute, en s'y attachant avec suite, il eût contribué plus sûrement à sa renommée, à son autorité, sinon à sa gloire : il eût composé un livre excellent et durable, en vue de tous, à l'usage de tous; il eût continué de faire l'éducation supérieure de plusieurs générations successives; quiconque se fût essayé dans cette voie critique l'eût rencontré sans cesse sur son chemin et pendant ces quinze dernières années et dans celles qui suivront; on aurait eu, en chaque sujet littéraire, à compter avec lui : mais en lui imposant cette tâche, en lui supposant ce souci, suis-je bien entré dans l'esprit de l'homme, ne l'ai-je point tiré un peu trop à moi et dans le sens de ce que je préfère moi-même? L'imaginer, le désirer tel, n'est-ce pas substituer insensiblement un autre Ampère à celui qu'avait fait la nature et dont la société s'est si bien trouvée? Voyons un peu : le livre une fois conçu et bâti (et il l'était), en tout lieu, en toute occasion, il n'eût été occupé qu'à l'achever, à le remplir dans toutes ses parties; puis, une fois imprimé, qu'à le reprendre et à y revenir, à le corriger, à le compléter et à l'en-

richir de tout point, à le tenir ouvert, à jour, au courant des moindres recherches comme on en a tant fait sur le moyen âge depuis vingt-cinq ans, sur la renaissance, et même sur le XVII[e] siècle. Une seule erreur découverte dans une de ses pages l'aurait rendu malheureux et ne lui eût pas laissé de repos qu'il ne l'eût rectifiée et fait disparaître. Des milliers de détails l'eussent partagé et absorbé. Il n'aurait songé qu'à multiplier les éditions, c'est-à-dire les perfectionnemens, tout comme M. Henri Martin pour son *Histoire de France*. Il serait devenu l'homme d'un seul livre : il n'eût plus été l'amateur universel. Le style aussi l'aurait démangé sans cesse; pour être artiste, il faut être un peu ouvrier : cela consume des heures, et l'expression après laquelle on a couru vainement vous poursuit ensuite jusque dans le monde ou vient couper vos méditations solitaires. Ampère, établi l'historien d'office d'une grande littérature et ayant charge d'un monument, serait donc devenu un autre Ampère que celui que nous avons eu et qui ne calculait rien, gai, libre, capricieux, distrait ou absorbé, tout à la veine présente, obéissant à tous les souffles, à toutes les fougues de l'intelligence. Il n'aurait plus rayonné en tous sens; il aurait moins su, moins appris avidement de tout bord. Arrivé dans son sujet à des époques en vue, à la période classique de son histoire, il aurait dû y séjourner longuement et tourner beaucoup, pour les renouveler, autour de choses connues et de chefs-d'œuvre tout domestiques, lui qui n'était jamais plus heureux que hors de chez soi. Il n'aurait plus été aux ordres de l'une ou de l'autre de ses nombreuses et brillantes facultés à toute heure : il n'en aurait pas eu seulement la dépense et le plaisir, il en aurait eu l'économie. Esclave d'une pensée unique ou dominante, à la tête de quinze ou vingt volumes toujours présens et en cours d'exécution, ayant l'œil aux travaux d'autrui pour en profiter ou pour se défendre, condamné à un vrai régime de patience, il n'aurait plus été aussi libre de ses mouvemens; sa chaire l'eût assujetti jusqu'au bout : il aurait dû se retrancher bien des excursions et plus d'un voyage. Rome ne l'aurait pas si fort captivé, ni transformé jusqu'à la moelle en citoyen romain; Paris serait resté son centre et sa capitale, il n'aurait plus fait l'école buissonnière en grand. Avec moins d'oubli et d'abandon, il eût été moins aimable, moins délicieux en société, moins cher à ses amis, peut-être moins digne de l'être. Au lieu de se prodiguer avec eux et de verser sans compter, il se serait ménagé ou dérobé à de certains jours. Dans tous les cas, il aurait moins joui pour lui-même; il aurait moins pensé, moins embrassé à souhait le temps et l'espace, il aurait moins vécu. Au point de vue de la philosophie supérieure et suprême, qu'y a-t-il donc à regretter?

SAINTE-BEUVE.

LE

COMTE D'ARBRAY

I.

Le château des Roches est situé tout au bord de la mer, à l'entrée même de la baie de Labervrac'h. Cette baie, à quelques lieues de Brest, est remarquable par le chenal hérissé de roches qui en permet l'accès. Celles-ci se dressent à côté les unes des autres et jalonnent la passe étroite et profonde. C'est d'elles que le château a reçu son nom. A en croire les gens du pays, il a existé de tout temps, et de fait il offre des murailles lézardées et des tourelles à demi détruites. Bâti sur un entablement de granit qui surplombe la mer et fait terrasse, il est en plein battu des vents du large. La campagne qu'il a derrière lui est sans végétation, et le ciel gris de la Bretagne s'y abaisse rapidement vers un horizon de terrains caillouteux et jaunâtres. Le très petit village des pêcheurs se dissémine, selon la courbe de la baie, en cabanes sordides, presque au ras du sol, et ce lieu, chétif et nu en été, devient pendant l'hiver sinistre et désolé. Le château des Roches appartenait, il y a quelques années, à l'héritière de la noble maison des Penfelt; mais cette héritière, mademoiselle Aurélie, l'avait quitté tout à coup, et on ne savait point ce qu'elle était devenue. Deux serviteurs seulement gardaient le château et ne recevaient jamais de nouvelles de leur maîtresse. Ils s'adressaient pour leurs gages à un notaire de Brest, et, laissant d'ailleurs la clé du logis sous la porte, vivaient parmi les pêcheurs. Aussi furent-ils très étonnés quand ils apprirent, par un soir d'octobre, qu'un étranger demandait à leur parler. Cet étranger, de haute taille, enveloppé dans son manteau, entouré déjà par la population avec une curiosité sauvage, s'in-

forma auprès d'eux s'il ne serait point possible de louer le château. Ils répondirent qu'ils n'en savaient rien et que cela regardait le notaire. Comme il était trop tard pour que le voyageur retournât à Brest ce soir-là, il accepta l'hospitalité d'un des pêcheurs, mangea les coquillages et but le cidre qu'on lui offrit, mais sans dire un mot, et dormit ou plutôt veilla toute la nuit, assis sur un escabeau, auprès du feu. Le lendemain, en partant, il donna une pièce d'or à son hôte, ce qui, joint à ce fait étrange de l'arrivée d'un inconnu à Labervrac'h, causa une rumeur extraordinaire. Cependant, à quelques heures de là, le notaire reçut la visite du voyageur et consentit, sur sa prière, à s'enquérir des intentions de M[lle] de Penfelt. Celle-ci, à la grande surprise du notaire, répondit au bout de quelques jours que le château des Roches était à l'entière disposition du comte d'Arbray. Il n'était point question du prix de location, que le notaire régla comme il l'entendit. Dès que le bail fut passé, le comte, accompagné d'un vieux matelot, s'installa aux Roches en enjoignant aux deux serviteurs habituels de ne se préoccuper de lui en aucune façon.

La vie que menèrent à partir de ce jour-là le maître et le serviteur fut toujours la même. Le matelot, qui s'appelait Le Drevez, servait à la fois au comte de valet de chambre et de cuisinier. Le temps qu'il n'employait pas à ces fonctions, il le passait à frotter les escaliers, à fourbir les cuivres, à maintenir du haut en bas le château dans un état d'étincelante propreté. Il prétendait qu'il se fût ennuyé sans cela, et que ces soins de chaque minute lui rappelaient la toilette de son navire. En même temps il veillait sur le comte avec une sollicitude de chien fidèle, et secouait parfois tristement la tête en le regardant à la dérobée. Le comte, qui s'était imaginé sans doute que l'intérieur du château devait être, comme délabrement, en harmonie avec l'extérieur, l'avait trouvé au contraire décoré et meublé avec une recherche extrême de luxe et d'élégance. Il s'était choisi pour appartement deux pièces du rez-de-chaussée. L'une était une chambre à coucher tendue de satin de Chine blanc, broché de personnages et d'oiseaux. Les rideaux des fenêtres, le baldaquin du lit et les siéges étaient de même étoffe, les meubles, à pieds droits, à encoignures et poignées de cuivre doré, étaient en marqueterie d'instrumens et de fleurs. La seconde pièce était un salon carré et avait des panneaux recouverts de tapisseries des Gobelins du dernier siècle, copiées sur les dessins de Boucher. L'aspect en paraissait à la fois souriant et sévère, et se complétait par la vue de la mer. Une grande porte-fenêtre ouvrait en effet sur une terrasse légèrement inclinée se terminant par une balustrade de pierre d'où faisaient saillie, à une centaine de pieds d'élévation au-dessus de l'eau, des gargouilles gigantesques à têtes d'ani-

maux fantastiques. C'était de préférence dans le salon et sur la terrasse que se tenait le comte. Il y restait des heures entières, assis ou accoudé à la balustrade, à contempler la mer; puis il se promenait longuement et sans relâche, les mains derrière le dos, la tête penchée. Il semblait non point plongé dans des réflexions profondes, mais bien absorbé par de cruels souvenirs et tristement perdu dans sa pensée. Quand à l'heure des repas Le Drevez venait le prévenir, il s'arrêtait, jetait d'un air vaguement étonné les yeux autour de lui et recouvrait avec un accablement résigné le sentiment de la vie réelle. C'était un homme de quarante ans, de traits accentués et fiers, au front largement découpé, aux yeux gris et calmes où s'était amorti le feu des passions. Ses cheveux, encore abondans, longs et noirs, blanchissaient par endroits, et sa bouche, aux coins tombans, avait une expression abandonnée d'amertume et de découragement. A table, il mangeait à peine, se laissait gronder par Le Drevez, ou échangeait parfois quelques mots avec lui. Après le dîner, il s'asseyait au coin de la cheminée dans un large fauteuil et se mettait à fumer en regardant le feu comme il avait regardé la mer. C'étaient aussi les mêmes promenades à travers le salon; les heures de la nuit s'écoulaient ainsi comme celles du jour. D'ailleurs la même impassibilité morne, aucun geste, aucune parole, nul soubresaut de l'âme ou du corps. De quelque coup qu'il eût été frappé, on eût dit qu'il s'était immobilisé dans sa douleur. Vers le milieu de la nuit, il jetait son dernier cigare, regagnait sa chambre et s'engourdissait dans un lourd sommeil d'où il avait au matin quelque peine à sortir.

— Monsieur le comte, lui dit un jour Le Drevez, vous vous tuerez, si vous continuez.

— Bah! tu crois? répondit simplement le comte.

— Cette vie-là ne vous vaut rien, à vous qui faisiez tant de courses sur terre et sur mer. Aussi me suis-je permis, ajouta-t-il timidement, d'écrire au docteur Hersent.

— Tiens! c'est une heureuse idée que tu as eue là, fit le comte avec sa bonhomie froide; j'aurai plaisir à le voir.

Quelques jours après, le docteur arrivait. Il avait l'âge du comte et la physionomie douce, spirituelle. Tout d'abord, avec un attendrissement dont il ne fut pas le maître et qui tenait sans doute à de récens souvenirs, il serra fortement son ami dans ses bras. Le comte devint très pâle et lui dit : — Est-elle bien au moins là-bas? A-t-elle sur sa tombe les fleurs qu'elle aimait?

— Oui, je les lui porte en ton nom, et je les renouvelle quand elles sont fanées. La chère créature ne souffre plus.

— Que c'est bizarre, Hersent! dit tout à coup le comte avec une amertume pleine d'ironie. Pendant quarante ans, je m'étais cru de

bronze ou d'acier tant que je réagissais contre les émotions de cette vie, et voilà que cette enfant disparue m'entraîne doucement après elle; car je me meurs, mon ami, tout simplement.

— Oui, répondit Hersent en le regardant attentivement; tu t'en vas d'infiltration et d'anémie. Tu permets? continua-t-il en lui touchant le dessous des yeux et lui tâtant le pouls. Les chairs se bouffissent, et la machine s'arrête. Veux-tu que je te guérisse?

— Avec des remèdes, de l'exercice et du fer, n'est-ce pas? dit le comte en souriant.

— Pas davantage, si tu veux te remettre à vivre avec la volonté, avec la force d'un homme.

— Ah! voilà le difficile, voilà l'impossible, et je n'y mets pas de parti-pris, je te le jure : je n'ai plus de goût à la vie; mais je te conterai cela ce soir. Tu es fatigué et tu dois avoir faim. Allons dîner.

Pendant le dîner, le comte s'occupa de son hôte, l'écouta et lui répondit avec affabilité; mais il était facile de voir qu'il ne prenait à la conversation qu'un intérêt de pure politesse. Après le repas, ils s'asssirent devant le feu et restèrent d'abord silencieux. Le vent soufflait au dehors et la pluie fouettait les vitres. Le comte paraissait se recueillir, et Hersent attendait. — Eh bien! Maxime, lui dit-il enfin.

Le comte tressaillit. — C'est vrai, fit-il, tu n'as guère vu que le dénoûment quand j'eus tué le mari de Lucile, et que la pauvre femme est morte entre mes bras, brisée d'émotions, d'angoisses et de terreur. Sa mort est venue de la rupture d'un anévrisme, m'as-tu dit?

— Oui, répondit Hersent.

— Mon cher ami, reprit le comte, je n'ai pas à te raconter mon existence, tu la connais, puisque nous avons presque toujours navigué ensemble; mais je t'expliquerai, parce que j'y ai beaucoup réfléchi dans ma solitude, comment j'en suis arrivé à l'état moral où tu me vois. Jusqu'à ces derniers temps, j'avais été constamment heureux. On ne se doute point assez de quel prix se paie le bonheur. Être heureux, cela paraît simple et facile, et l'est en effet. Il n'y a qu'à se laisser aller au courant. Les circonstances s'enchaînent et se résolvent au gré de nos désirs. La fortune nous prend par la main, et, sans même que nous ouvrions les yeux, nous conduit au but. Nous devenons ainsi, de façon inconsciente, aveugles et sourians comme elle. Or la fortune, à la bien juger, est une divinité froide et stérile. Elle immobilise, en les pétrifiant chaquejour davantage, ceux qu'elle se plaît à protéger, dans l'insouciance égoïste et superbe, dans le profond dédain des autres, dans l'immense amour de soi.

A vingt ans, j'avais tous les biens de ce monde, la santé, la force,

un beau nom, l'argent et les protections; j'étais de plus admirablement doué. J'avais l'imagination vive, l'intelligence prompte et lucide, le cœur ardent. J'aimais enfin la carrière où j'entrais et qui me fut aussitôt une fête. La marine, par les changeans spectacles qu'elle offre, par la mobilité des impressions qu'elle donne, par la remarquable faculté d'oubli qu'elle développe en nous, devait d'ailleurs m'entraîner rapidement sur la pente de l'éclectisme commode et du scepticisme élégant auxquels se complaît l'orgueil d'un jeune homme. Je me livrai tout entier, avec la fougue de mon âge, aux plaisirs et aux aventures de femmes. Je n'avais point au surplus, à la manière des prolétaires de l'ambition dans toute carrière hiérarchique, à me préoccuper de mon avenir. L'avancement venait à moi de lui-même, grâce à l'intérêt bienveillant de mes chefs, qui me choisissaient au moment voulu quelque poste brillant ou difficile à remplir. Je poursuivis donc sans obstacle la réalisation de mes rêves. J'appelle ainsi, au point de vue du cœur et des sens, l'idéale, la décevante, l'infatigable recherche d'émotions nouvelles; mais là encore de nombreux succès m'aplanirent tellement la route que j'y trouvai seulement la monotonie séduisante de la fantaisie et du changement. Rien de mon être ne s'y fondit. Je planai au-dessus de mes aspirations et de mes faiblesses avec une satisfaction sèche, hautaine, très rarement attendrie. J'étais sans conviction et sans entrailles. Mon existence vagabonde m'épargnait elle-même les cruautés perfides ou les ennuis poignans de la rupture. Tout se dénouait par l'absence dans ces liaisons éphémères; rien ne s'y brisait de façon à me donner une impression vive ou durable. A mon grand contentement, car j'eusse vu une fatigue à ce qu'il en fût autrement, ma rouerie était innocente. En un mot, jusqu'à trente-huit ans, j'ignorai la passion, et j'en étais venu, avec une insolence naïve, à nier qu'elle existât. Quelle est en effet la définition vraie de la passion? — Un irrésistible mouvement de l'âme. Ce mouvement, je ne l'avais jamais éprouvé. Peut-être est-ce aussi la faute de notre manière de vivre. Nos habitudes d'esprit, les alternatives d'obéissance et de commandement qui se succèdent pour nous, la résignation forcée que nous impose le plus souvent l'inertie des élémens, l'impossibilité de hâter en maintes circonstances la marche du temps ou le dénoûment des situations critiques, excluent pour nous cette impétuosité prime-sautière et quelque peu puérile qui se répand en transports, en cris, en actes même. Lorsque nous serions tentés de nous laisser emporter, il nous vient à l'esprit l'appréciation logique, instantanée des choses. Nous ne concevons, je ne conçois, pour ma part, que la passion contenue, qui se réserve, et dont le second mouvement, bien plus vrai que le premier, est implacable et décisif, car il s'est trempé à la réflexion, à

l'image du fer rougi que l'on plonge dans l'eau pour lui donner la résistance élastique et condensée de l'acier; mais ce second mouvement lui-même, qui est la passion concentrée en toute sa puissance, je ne l'admettais qu'en théorie et comme un résultat intéressant de spéculations psychologiques.

Eh bien! Hersent, j'ai vécu ainsi jusqu'au jour où j'ai rencontré Mme Davenel. Je me suis pris à l'aimer, parce qu'avec sa faiblesse, son charme d'extrême jeunesse, le besoin qu'elle avait de protection, j'ai vu en elle une autre femme que toutes celles que j'avais connues. Elle ne se présentait à moi ni avec cette coquetterie mondaine qui fait pressentir la banalité d'une intrigue, ni avec cette tendance au despotisme qu'a trop souvent l'amour exclusif chez les femmes sincères. Je me sentais son maître, son appui, son amant. Je devinais que, si elle était déjà tout entière à moi, j'allais également lui appartenir; mon heure enfin était venue d'aimer. J'eus alors, avec une violence inouie, douloureuse et singulière, cette marée montante de désirs, d'angoisses, d'effusions, qui fait la passion, en même temps que je conservai la redoutable lucidité qui permet de mesurer les obstacles et de sonder les abîmes. Quand les nuages se sont amassés, que l'orage a grondé et que ma pauvre Lucile a été menacée, j'ai frappé, sans pitié comme sans regret, quiconque se plaçait entre elle et moi. J'ai tué son mari, qui me la disputait, et, si elle eût vécu, je l'eusse emportée n'importe où, comme mon bien suprême, comme ma proie; elle est morte, et je ne suis resté debout qu'en apparence. Après tant d'années d'égoïsme ou de lâches jouissances, cette tardive explosion de toutes mes forces aimantes a été si complète, si souveraine, que rien en moi ne lui a survécu. Ç'a été là mon châtiment; la passion, à laquelle je ne croyais point, m'a frappé comme l'eût fait la foudre, et n'a laissé sur son passage que des cendres éteintes. J'ai plus que le dégoût de la vie, j'en ai l'indifférence absolue.

— Tu n'as que quarante ans, fit Hersent; tu aimeras encore.

— Non, répondit le comte avec une tranquille sécurité; la guérison n'est point là, cher docteur.

— Pourquoi ne deviendrais-tu pas ambitieux? Tu peux prétendre aux plus hauts grades de ta carrière.

Maxime haussa les épaules. — A quoi bon? fit-il; je ne comprends qu'on soit ambitieux que par devoir ou par plaisir. Or rien ne m'y force, et je n'ai pas de goût à l'être. Le jour où l'on se battra, j'irai à mon poste; j'aurai même une joie réelle à m'enivrer de poudre, de bruit et de violences; puis, s'il vous arrive alors les illuminations soudaines du génie, on a quelque chance de devenir un Nelson; cela en vaut la peine. Autrement, non. En dehors des champs de bataille, l'ambition n'est plus que l'intrigue. Elle se réduit, sur

une moindre échelle qu'à la cour, à l'art banal du courtisan, à de petites manœuvres, à de petites perfidies, à de grandes courbettes. Combien j'en ai vu qui suivaient ce chemin, humbles, effarés, inquiets, et qui, après toute une vie de dépendance et de convoitises, retombaient à leur mort des plus hauts sommets de la gloire factice à laquelle ils avaient su atteindre dans l'obscurité de l'histoire et dans l'oubli de tous. C'est puéril et malsain, et j'y éprouverais encore moins de répugnance que d'ennui. Non, Hersent, non, mon ami, le comte d'Arbray ne sera le serviteur que de lui-même et le courtisan que de sa dignité.

— Il te reste l'argent. Prends ce qu'il donne. Distrais-toi.

— Il ne donne que la sensation. Je n'y tiens plus, et je n'ai la curiosité de rien.

— Que comptes-tu faire alors?

— Rester ici. Ou je deviendrai plus malade, et j'y suis résigné, ou ma constitution réagira d'elle-même contre l'existence que je mène. Alors je serai guéri, et je me remettrai à vivre comme tout le monde. La nature se charge parfois de ces phénomènes tout physiques auxquels n'ont part ni l'esprit ni la volonté. En attendant, cette mer battue du vent, ces nuages sombres, ces rochers grisâtres, ont pour moi une tristesse en harmonie avec mon cœur, qui ne bat plus.

— Tu n'as donc plus d'amitié pour moi? fit Hersent.

Le comte se leva, et prit vivement les mains du docteur, mais il se rassit presque aussitôt en lui disant d'une voix calme : — Si fait, je t'aime bien.

II.

Hersent ne resta aux Roches que peu de jours, pendant lesquels Maxime ni lui ne revinrent plus sur la conversation qu'ils avaient eue ensemble. Très inquiet toutefois, le docteur essaya de tirer le comte de sa torpeur en lui témoignant le désir de faire quelques promenades en mer ou dans les environs de Labervrac'h. Maxime se montra d'une docilité amicale, mais toute passive, sous laquelle il était facile de voir la contrainte et la fatigue. Aussi éprouva-t-il une sorte de soulagement quand son ami le quitta. Il allait du moins retomber dans cet accablement volontaire où il appartenait tout entier à sa douleur et à ses regrets.

Il avait repris sa vie habituelle, lorsqu'un jour, dans une de ces promenades lentes et continues qu'il faisait par le salon, il s'arrêta devant un petit meuble Louis XV, moitié cabinet, moitié secrétaire, en bois de rose et d'un travail fort curieux. Le tablier, relevé, n'avait point de serrure et présentait un capricieux assemblage de clous dorés. Maxime appuyait machinalement son doigt sur chacun d'eux,

quand, au dernier qu'il toucha, le tablier s'abattit brusquement. Il y avait dans l'intérieur du secrétaire un cahier dont le comte lut aussitôt, sans même le vouloir, le titre écrit en grandes lettres. Ce titre portait :

NOTES SUR MA VIE ET SUR MA PERSONNE.

Maxime aurait voulu refermer le secrétaire, mais pour cela il fallait sans doute connaître quelque ressort caché, et il n'y put réussir. Le cahier resta donc ainsi exposé à sa vue, et il lui prit bientôt la curiosité de le lire. C'était une indiscrétion, mais comme il se sentait capable de garder avec le plus tranquille désintéressement un secret, quel qu'il fût, il ne vit aucun inconvénient à ce qu'il allait faire. — Voici ce qu'il lut :

« J'ai vingt-cinq ans, je suis grande, mince et bien faite. Mes cheveux sont d'un roux ardent, ma peau blanche et d'une extrême finesse, mes yeux d'un bleu pâle et changeant et d'une expression indéfinissable; mon nez est légèrement recourbé avec des ailes frémissantes et mobiles, ma bouche dédaigneuse et sensuelle, et mon menton très ferme. Si du visage je passe à ma personne, mes épaules sont tombantes et d'un irréprochable modelé, ma poitrine est ample et riche, ma taille ronde et souple. J'ai enfin de très jolies jambes, le pied cambré et excessivement petit. J'oubliais mes mains, qui sont longues, transparentes, et le plus souvent brûlantes.

« Je suis née de père français et de mère irlandaise qui, tous deux, si j'en crois les miniatures de Mme de Mirbel, étaient remarquablement beaux. Je ne me souviens en effet que très imparfaitement de mes parens, les ayant perdus de fort bonne heure. Mon père a l'air et l'attitude d'un fier gentilhomme, et ma mère est une vraie fille de la verte Érin. Il y a d'ailleurs dans sa physionomie comme dans la mienne un caractère d'étrangeté. C'est quelque chose d'énigmatique et d'ondoyant. Je croirais que nous sommes moins faites de limon terrestre que de l'écume des flots au bord desquels nous avons vu le jour.

« C'est mon oncle, un frère de ma mère, qui m'a élevée, ou plutôt j'ai grandi auprès de lui sans qu'il s'occupât de moi le moins du monde. Je l'ai toujours connu fort âgé. Il était venu s'établir à Penfelt et vivait, tout à la science, au milieu de cornues et d'alambics. Je m'imagine qu'il cherchait la pierre philosophale. Il est mort à plus de quatre-vingts ans. Je dois lui rendre cette justice, qu'il n'a pas fondu dans ses creusets une seule parcelle de ma fortune, qui est considérable, et qu'il l'a au contraire parfaitement administrée.

« J'ai passé toute mon enfance à courir en liberté, au grand air, sur les galets, dans les algues et les rochers, à demi dans la mer,

et la plus grande partie de ma jeunesse enfermée à lire dans la bibliothèque du château. Personne ne me surveillant, j'ai lu, sans exception, au hasard de ma fantaisie, avec une ardeur inconcevable, fébrile et jamais assouvie, les quinze cents volumes qui se trouvaient là. J'allais des uns aux autres avec le même étonnement ravi et la même impatience de savoir. Ma mémoire est prodigieuse, et je n'oubliais rien. Aussi vivais-je en une sorte d'hallucination cérébrale. J'assistais par l'histoire, par la poésie, par les romans, à un spectacle sans fin, et qui recommençait à toute heure sous un aspect différent. J'accumulais d'ailleurs mes impressions. Je ne les discutais ni ne les classais. Où étaient le vrai et le faux, le bien et le mal? Je n'en savais rien, et ne m'en préoccupais pas. Ils se faisaient plutôt contre-poids, et mon intelligence n'essayait même pas de contrôler mes plaisirs d'imagination. Ceux-là étaient sincères, sans cesse renouvelés et d'une spontanéité complète. Je ne commençai à réfléchir que lorsque je n'eus plus, pour ainsi dire, aucun volume à lire. Pour la première fois, je m'arrêtai avec une espèce d'inquiétude, puis je revins sur mes pas, prise d'une hésitation et d'un trouble mal définis. Certains livres m'attiraient, avaient pour moi un charme secret et dangereux. J'avais dix-huit ans, et j'étais encore une jeune fille; mais d'esprit je devins femme en analysant ce qui m'avait vaguement sollicitée d'abord, en cherchant un sens aux confuses émotions qui m'avaient agitée. Quand je me fus rendu compte de ce qu'est la vie du cœur et des conséquences positives qu'elle entraîne, quand j'eus pressenti, deviné, compris l'amour sous sa double face, avec ses élans vers l'idéal et ses voluptés dont la signification précise ne m'échappa point, je ne me décidai, tant était indécis et flottant en moi le sentiment de la vertu et du vice, ni pour une voie ni pour l'autre. Je fus uniquement saisie d'un irrésistible et froid désir d'aller au monde, à la foule, au bruit, au combat, et de substituer pour mon propre compte et à mes risques et périls à la fantasmagorie qui me hantait la pleine réalité de l'existence.

« La mort de mon oncle, qui arriva vers ce temps-là, me laissa une complète liberté d'action, et j'en profitai pour aller à Paris. J'y avais une tante, sœur de mon père, que je ne connaissais pas, mais qui me reçut à ravir et se prit pour moi d'une espèce de passion. Elle prétendait que je lui ressemblais de visage et de caractère, et que je lui rappelais sa jeunesse. Cette jeunesse, je le savais par ouï-dire, avait été très brillante et fort légère. Mme de Sennepré était sous la restauration une de ces rares et excentriques duchesses qui continuaient, avec un scandale adouci par une exquise élégance de ton et un respect absolu de certaines convenances, les traditions des femmes de l'ancienne cour. Raisonnable et folle, sans principes,

mais très fière, sûre de l'impunité par son rang, par sa fortune, par l'affection du roi, elle avait porté à l'extrême la hardiesse de ses choix et de ses aventures. En même temps toutefois elle s'était si peu livrée, avait dominé de si haut les hommes qui s'imaginaient avoir surpris son cœur ou sa fantaisie, qu'elle avait maintenu sa position intacte. Elle n'avait jamais eu de ces affections vives qui amoindrissent une femme en accusant son rôle ordinaire de dépendance et de faiblesse C'était la patricienne qui entrait au bain devant ses esclaves. Cette galanterie hautaine, assaisonnée d'un esprit implacable et d'une perfidie charmante, s'était continuée fort longtemps pour elle. Elle y avait pourtant renoncé, par orgueil plus encore que par prudence, aux environs de ses cinquante ans, et quoiqu'elle fût très belle encore. Si faibles que fussent sur sa personne les atteintes de l'âge, elle eût redouté et presque rougi de les laisser constater par ses courtisans, dont l'admiration avait été jusque-là sans restriction.

« Elle n'était point femme à renoncer au monde du même coup, mais dès lors elle n'eut plus qu'un salon. Ce salon, très vivant, à la mode du temps, avait néanmoins un parfum d'ancien régime. C'était une société d'élite, polie et spirituelle, avec beaucoup plus de hardiesse dans les idées que dans les mots, ce qui est le contraire de ce qu'on voit aujourd'hui. On y causait de tout avec un éclectisme parfait et sans aucune sévérité de morale. On voyait que ma tante s'était recruté un état-major parmi ses anciens amis et ses anciennes rivales. Les hommes avaient traversé trois révolutions et les femmes deux générations d'adorateurs. Le jeune monde qui venait après celui-là se modelait un peu sur lui pour les idées, mais était fort lancé dans les plaisirs et les fêtes. Ma tante l'y retenait. Elle aimait autour d'elle, autant que les causeries délicates, l'éclat et le bruit. A mes débuts dans ce monde, je fus un peu dépaysée et comme effrayée. Quoique mon immense lecture eût fait de moi une sorte de monstre dans l'ordre moral, je n'avais pas impunément mes vingt ans. Je sentis d'instinct le besoin d'échapper à cette solitude bruyante et de m'appuyer sur un homme que j'eusse aimé et qui m'eût épousée. Vraiment je ne me croyais pas bien exigeante. Je ne tenais ni au rang ni à la fortune, point même à l'âge. Je voulais seulement un homme que je me reconnusse supérieur par l'intelligence et par la volonté, qui m'aimât de façon douce et protectrice. J'étudiai les hommes qui m'entouraient et dont aucun ne répondit à ces conditions. Je ne m'en étonne plus maintenant. L'orgueil d'une jeune fille telle que je l'étais ne pouvait être dompté que par l'amour qu'elle eût ressenti. Je me rebutai vite de cette poursuite que je traitai de romanesque, et m'acclimatai au milieu où je vivais. La duchesse de Sennepré avait, je crois, caressé le rêve

de se voir revivre en moi, et me donnait en toute naïveté des conseils dans ce sens. J'étais pour elle bien plutôt une jeune femme qu'une jeune fille, et il n'y avait, si je puis m'exprimer ainsi, que mon état de célibataire qui la gênât un peu. Aussi aurait-elle voulu que je prisse un mari; mais il me le fallait, au rebours de mes intentions premières, de composition facile, car j'étais trop bien douée, me disait-elle, pour m'astreindre aux vertus et à la fidélité d'une bourgeoise. Ce qu'elle me vantait comme d'un attrait sans égal, c'était cette royauté féminine qu'elle avait si longtemps exercée, et qui lui avait valu tant de succès, tant de plaisirs de tout genre.

« — Mais, ma tante, lui dis-je un jour qu'elle m'induisait en tentation, il faut, quoi qu'on en dise, la payer de sa personne.

« La vieille duchesse eut un intraduisible haussement d'épaules et un sourire d'une malicieuse éloquence où se lisaient toutes les joies disparues de son passé. — Va, tu n'es qu'une enfant, me répondit-elle.

« Ce qui est certain, c'est que cette omnipotence de la femme sur ce qui l'entoure, je la rêvais, à part moi, avec une âpreté violente. Il y avait à cela de l'orgueil, du dépit, presque de la haine. J'en voulais à tous ces hommes dont nul ne m'avait fait battre le cœur. Je les désirais à mes pieds, asservis, humiliés, subissant ma vengeance et mes dédains. J'avais aussi de tumultueux mouvemens. Ce n'était pas de bonheur que j'avais soif, c'était de vie, de sensations partagées. Ma jeunesse s'élevait en moi avec d'indomptables soubresauts de désir et d'ardeur. Ma bizarre éducation portait ses fruits. J'avais la fièvre et le vertige. Je voulais, semblable aux prêtresses de l'antiquité, toucher du doigt, lire de mes yeux, ces livres sibyllins des destinées de la femme dont mon imagination seule avait pénétré le secret.

« Je pris mon parti avec une curiosité maladive. Je me sentais assez forte pour me rejeter en arrière, s'il le fallait, et j'avais néanmoins le ferme propos de marcher en avant. Parmi les nombreux jeunes gens qui me faisaient la cour, je choisis donc pour mon expérience, car c'est le vrai nom à donner au dessein que je formais, non point celui qui m'eût été le plus sympathique peut-être d'esprit ou d'intelligence, mais celui dont l'extérieur fut le plus à mon gré. J'accueillis ses soins avec une émotion et une réserve calculées qui pussent lui donner le change sur mes sentimens réels. M. de Méritens songea tout de suite à un mariage qui eût été pour lui une affaire solide, et fort peu à l'aventure que je tentais, mal définie encore dans ma pensée, et dont, je dois l'avouer, il n'osait même entrevoir la possibilité. Aussi, quand il crut démêler que je voulais l'entraîner en plein roman, eut-il des hésitations et des étonnemens assez comiques. A la fin pourtant il se risqua dans ces

sentiers galans qui paraissaient s'ouvrir complaisamment devant lui et dont je ne lui fermai pas l'accès. Ces menus suffrages de l'amour, pour employer le langage de ma tante, me causèrent une impression singulière. Je les accordais, il est vrai, ce qui rentrait assez dans ce rôle de condescendance satisfaite auquel je voulais bien me prêter, mais en même temps je les subissais.

« Les situations n'étaient pas interverties, comme l'eût rêvé mon orgueil de femme, et à chacune des entreprises, si légères qu'elles fussent, que je permettais, je m'apercevais que j'étais, dans de certaines limites, humiliée et vaincue. Quant à la sensation que j'avais cherchée, elle me venait indécise et sans rien de ce trouble et de ce plaisir que ma solitude avait pressentis. Était-ce donc, ainsi que me le criait ma conscience, qu'une femme bien née ne saurait avoir de joies vulgaires, si son cœur n'est touché le premier? Et certes je n'aimais pas M. de Méritens, et je n'eusse aimé personne. Je ne me refusais pourtant point encore à la voie où j'étais entrée; j'y marchais avec une résolution cauteleuse, scrutant d'un œil défiant, de plus en plus désenchanté, et sous les fleurs douteuses dont je m'obstinais à les recouvrir, les précipices au bord desquels je me hasardais. Un soir, je me trouvais seule avec M. de Méritens dans le jardin de l'hôtel. Nous étions assis à côté l'un de l'autre sous une charmille. La nuit tombait lumineuse et pure avec toute sorte de senteurs s'échappant des arbres. Il me parlait avec feu de son amour et de ma beauté. Entre ses mains brûlantes, ma main était sèche et glacée. Je ne lui répondais pas, mais je l'examinais fixement. J'étais oppressée et dans l'attente. Il cessa tout à coup de parler, m'entoura la taille d'un de ses bras et se pencha vers moi. J'eus son souffle sur mon visage, et pour la première fois ses lèvres touchèrent les miennes. D'un bond, je me dégageai et fus sur pied. L'épreuve était faite. Dans ce baiser, si rapide qu'il eût été, dans ce contact d'une seconde, j'avais eu la perception nette, foudroyante à froid, si je puis dire cela, de l'ardeur emportée, dominatrice de l'homme et de la soumission passive imposée à la femme. Qu'était donc cette royauté prétendue qu'on m'avait vantée, à laquelle j'aspirais, si, à quelque degré que ce soit, pour l'obtenir ou pour la conserver, il faut être l'idole, moins exaltée que profanée, sur laquelle ses adorateurs portent leurs mains hardies?

« Non, aucune femme ne saurait réaliser pour elle, ainsi que j'en avais un instant conçu le fol espoir, une destinée à la don Juan. Tout lui manque pour cela, le port, les allures, la force, la superbe. A l'heure même du triomphe, elle n'attaque plus, elle se rend. Elle marche de conquête en conquête à la condition dérisoire d'oublier, non de se souvenir. Sa victoire de la veille est sa défaite du lendemain. Elle a, quoi qu'elle fasse, appartenu à l'amant qu'elle

quitte, et ne conserve l'équivoque prestige du désir et de l'inconnu que pour ceux qu'elle n'a point possédés. Pour ceux-là, en les tenant à distance, elle reste ceinte de lauriers imaginaires; mais quelle singulière victorieuse que celle qui s'abstient du combat! Telle femme a joué cette comédie pendant les trente premières années de ce siècle, qui est demeurée surtout une énigme médicale, tandis que les illustres écrivains qui la courtisaient, bien moins hommes d'action que d'idées, s'accommodaient d'un amour platonique en harmonie avec leur maturité d'âge et la placidité de leur système nerveux. J'avais assez lu pour juger à leur vraie taille les femmes célèbres de l'histoire. Les maîtresses des rois n'ont jamais tenu qu'un sceptre d'emprunt. Le jour où le royal caprice s'est lassé d'elles et ne les a plus soutenues, elles sont tombées dans le cloître, dans l'opprobre ou dans l'obscurité. La vraie Marie Stuart, et même, si l'on veut, celle de la légende, n'a que l'auréole de ses malheurs. Les seules femmes qui aient véritablement fait servir les hommes à leurs plaisirs avec un absolutisme et un mépris égaux à ceux dont certains hommes usent avec nous étaient des monstres par l'obésité ou par la laideur; mais Élisabeth et Catherine avaient pour armes, et ce ne sont point celles dont leur sexe peut disposer d'ordinaire, la puissance et l'échafaud.

« Ces réflexions m'occupèrent longtemps. Je m'arrêtai aussi à Marguerite de Bourgogne, qui, celle-là, était femme par la beauté et les passions. Le dénoûment tragique de ses caprices me plaisait. Puisque notre lot est de nous humilier dans l'amour, périssent du moins les imprudens par qui nous nous laissons surprendre en ces heures de faiblesse! Il en advint mal de mes dernières méditations sur ce sujet à ce pauvre M. de Méritens. Ce n'était pas un homme d'esprit, et il avait le tort de ne se comporter qu'en amoureux à demi éconduit. Comme cela m'irritait au dernier point et que je n'avais pas de tour de Nesle d'où je pusse le précipiter, je lui laissai chercher querelle par un jeune homme qu'il s'imaginait être son rival. Le duel eut une issue plus funeste que je ne le prévoyais. M. de Méritens fut tué, et j'avoue que, le premier saisissement passé, je me sentis soulagée d'un grand poids. Je ne fus mêlée à aucun propos à l'occasion de cette rencontre, et je rentrai ainsi en pleine possession de moi-même.

« Dès lors, je n'eus plus aucune velléité, je ne dirai pas d'aliéner ma liberté, mais de renouveler des expériences dont la première m'avait si mal réussi. Bientôt aussi je me dis que, si j'étais probablement faite pour vivre seule, en dehors des entraînements comme des affections de la femme, mon indépendance du moins, aussi absolue qu'elle pût l'être, m'appartenait à jamais avec mon nom et

ma fortune. La duchesse de Sennepré, qui ne voyait déjà plus en moi la continuatrice éventuelle de ses succès d'autrefois, me laissa partir sans trop de chagrin, en répandant ces larmes qui coulent aussi aisément dans la vieillesse que dans l'enfance. Je retournai d'abord aux Roches, que je me plus à installer comme on les voit aujourd'hui ; toutefois au bout de peu de temps je fus prise d'un ennui mortel en ces mêmes lieux d'où j'étais partie inquiète et troublée à coup sûr, mais vivante et avide d'émotions, tandis que j'y revenais désillusionnée et fatiguée. Je n'étais pas entrée dans la bibliothèque. N'en savais-je pas plus que tous ces livres qui ne m'avaient appris que l'erreur et le doute? J'eus envie de voyager, d'aller très loin, aux pays sauvages; mais comment? Allais-je me mêler de nouveau au monde, me heurter à ses exigences, à ses obstacles, subir ses hommages ou sa recherche? J'étais misanthrope dans l'âme, franchement, sans composition d'aucune sorte. J'hésitais donc sur les moyens de mettre mes projets à exécution, quand le hasard vint à mon aide. Dans une visite que je fis à Brest à mon notaire, je rencontrai chez lui un de ses cliens, un capitaine au long cours que de mauvaises spéculations forçaient de vendre son bâtiment, une admirable goëlette, disait-il. Il parlait les larmes aux yeux, et paraissait tellement désolé que je le pris en pitié et me proposai pour acquéreur. Sa joie fut grande, mais non sans mélange. Sur quel navire allait-il naviguer désormais? Ce fut alors que, mon dessein s'achevant soudain dans mon esprit, je demandai à ce brave homme s'il ne lui plairait point de naviguer pour mon compte, en me conduisant où il me plairait de voyager. Je crus qu'il embrasserait mes genoux. Le notaire était là, et le traité fut signé séance tenante. Le sieur Yvenin devenait le capitaine de la goëlette l'*Errante*, sous les ordres de l'amiral demoiselle de Penfelt.

« Voilà trois ans que je cours la mer, m'arrêtant quelques jours, quelques heures, où mon caprice me porte, où ma fantaisie me retient. J'ai dans Yvenin le plus intrépide, le plus doux, le meilleur, le plus dévoué serviteur. Je suis maîtresse absolue à mon bord, et dans le monde où je passe je ne suis qu'une voyageuse. Je ne reçois point de lettres et n'en écris point. J'ignore s'il existe encore vraiment des femmes ou des hommes, car, pour ce qui regarde ces derniers, ceux que j'ai sur l'*Errante* n'en sont pas. Ce sont simplement des matelots pour moi, comme je ne suis guère pour eux que leur maître et non une femme.

« Je crois que dans cette solitude, dans ce spectacle des grands horizons, dans cet oubli profond de ce qui pour moi était le monde, je suis devenue meilleure. J'ai l'apaisement que donne la vie calme, repliée sur elle-même, isolée de la lutte et des passions; mais je

n'oserais dire pourtant que je sois heureuse. Où vais-je en effet, et qu'adviendra-t-il de moi?

« Écrit et fait dans une de mes relâches à Labervrac'h et laissé aux Roches, afin qu'en me relisant plus tard je puisse comparer ce que je serai à ce que je suis présentement. »

Le comte d'Arbray relut une seconde fois cette confession assez étrange dans sa crudité et son réalisme, resta songeur, puis remit le cahier où il l'avait trouvé, en haussant les épaules et en se contentant de dire : — Drôle de fille que cette demoiselle de Penfelt!

III.

Trois mois plus tard, le comte Maxime d'Arbray était assis sur la terrasse du château des Roches. Cette après-midi de février était aussi belle qu'elle peut l'être en Bretagne. Le soleil, quoique pâle, brillait sur les flots avec de tièdes rayons de printemps. La mer, comme fatiguée des violences de l'hiver, expirait sans force au pied des rochers. Une légère brise chassait de petits nuages blancs dans un ciel d'un gris-bleu. Les mouettes rasaient l'eau et décrivaient de grands cercles en poussant leur cri rauque. Maxime, renversé dans son fauteuil, jouissait presque en malade de l'adoucissement de la température. Son visage s'était encore amaigri et creusé. Sa belle chevelure, à demi blanche, tombait en longues boucles autour de son front. Ses sourcils, épais et pendans, ombrageaient ses yeux, qui gardaient leur expression tranquille et morne. Le comte ne s'ennuyait ni ne pensait; il se laissait aller à cet engourdissement qu'Hersent lui avait prédit, et qui l'envahissait par degrés. Ses forces, qu'il n'entretenait point, l'abandonnaient, et son intelligence s'égarait en d'indécises rêveries. Sa douleur ne l'occupait même plus ainsi qu'autrefois. On eût dit qu'elle s'usait en usant sa vie. Les heures s'écoulaient pour lui comme pour les enfans, d'une façon distraite et inconsciente. Il regardait patiemment le flot qui montait le long de la falaise, puis qui en redescendait à la marée basse. Il s'inquiétait de la chasse heureuse de la mouette et du goëland, quand ils se rapprochaient par leur vol concentrique de la surface de la mer et plongeaient tout à coup à la crête d'une lame pour y saisir le poisson. Parfois il fermait les yeux et sommeillait.

Ce jour-là, il examinait à l'horizon un petit bâtiment dont on n'apercevait encore que la voilure, mais qui semblait plus gros que les barques de pêcheurs. Ses voiles d'ailleurs, au lieu d'être peintes en rouge et triangulaires comme celles des bateaux de la côte, étaient blanches et carrées. La brise poussait droit de l'arrière

vers la baie de Labervrac'h le petit navire, qui grossissait à vue d'œil. La carène en émergea bientôt des flots, et Maxime reconnut une goëlette d'un assez fort tonnage, très élégante et très fine, quoique bien assise sur l'eau qui rejaillissait en volutes aux deux côtés de sa proue. Bien qu'elle ne portât point de flamme, son gréement était tenu et ses voiles orientées comme à bord d'un navire de guerre. Le Drevez, qui était venu sur la terrasse, regardait aussi la goëlette. — Voilà un joli bâtiment, monsieur le comte, dit-il à Maxime, et qui a l'air d'avoir le cap sur Labervrac'h.

— Va me chercher ma longue-vue, répondit Maxime.

Il put alors distinguer les objets et les matelots sur le pont de la goëlette. A l'arrière, près de la roue du gouvernail et surveillant la route, était un homme d'une cinquantaine d'années, à longs favoris blanchissans, coiffé d'un chapeau de cuir bouilli, et vêtu d'un caban de marin, mais sans autres marques distinctives que des ancres d'or aux revers. Quant aux matelots, ils étaient en chemise de laine et en bonnet phrygien. Ils avaient les mains et le visage hâlés et basanés à un tel point que Maxime s'en étonna et les examina à deux fois. A cette seconde inspection, il vit que c'étaient des noirs. Il y avait, presque à la poupe et appuyant une lorgnette sur les enfléchures des haubans de grand mât, un dernier personnage près duquel se tenaient gravement assis deux énormes chiens de Terre-Neuve. Ce furent ces animaux qui attirèrent sur lui l'attention du comte. La goëlette s'était alors considérablement rapprochée, et n'était plus guère qu'à un mille de l'entrée de la baie. Ce personnage braquait précisément sa longue-vue sur le château des Roches. Le comte put aisément découvrir son visage, qui lui parut celui d'une femme. Les cheveux, séparés en bandeaux et ramassés à la nuque, s'abritaient sous un large chapeau de marin maintenu par une jugulaire. Les mains qui soûtenaient la lorgnette, bien en évidence, étaient nues et chargées de bagues. Le costume se composait d'un caban bleu long, descendant jusqu'au genou, d'un pantalon et de bottines de mer en cuir jaune. Sous les plis du vêtement, la taille se devinait haute et svelte. — Parbleu, se dit le comte après un certain effort de mémoire, c'est la demoiselle de Penfelt, et la goëlette est l'*Errante*.

La goëlette, alors à l'avenue des roches de Labervrac'h, avait tour à tour à loffer et à laisser porter pour en suivre les sinuosités. Elle accomplissait ces mouvemens avec une précision rare. Enfin, après avoir franchi le dernier coude, elle cargua ses voiles, et mouilla sous les murailles mêmes du château.

Maxime ne s'était pas trompé. C'était bien Mlle Aurélie de Penfelt. Les Roches se remplissaient de bruit sous les pas des domestiques qui prenaient possession des appartemens et des marins qui

montaient les bagages. Le comte, qui habitait le rez-de-chaussée, entendait marcher au-dessus de sa tête et avec assez de légèreté pour qu'il pût penser que ce fût Mlle de Penfelt elle-même. Il était dans une certaine perplexité sur ce qu'il allait faire. L'arrivée inattendue de la maîtresse des Roches le gênait au plus haut point. Elle l'arrachait momentanément, en supposant que le séjour de la jeune femme fût de courte durée, sinon à la solitude, au moins au silence dont il s'était fait une habitude. Il songeait aussi que Mlle de Penfelt pourrait le prier de lui céder la place, et il se demandait où il irait. Ce site désolé, cette mer sauvage, avaient été les témoins, presque les confidens de sa douleur. Il les aimait et tenait à eux. Il ne pouvait cependant se dispenser de saluer la châtelaine des Roches, et il lui envoya Le Drevez pour savoir à quelle heure elle lui permettrait de se présenter chez elle. Le Drevez revint bientôt. Mlle de Penfelt s'excusait auprès du comte de sa brusque arrivée, le suppliait de ne rien changer pour elle à son genre de vie, et le prévenait qu'elle lui ferait visite le lendemain. Maxime n'en était plus à s'étonner d'un caprice de femme; il attendit donc tranquillement Mlle de Penfelt. Le lendemain en effet, après avoir à peine donné à Le Drevez le temps de l'annoncer, elle entra brusquement dans le salon où se tenait Maxime. Il était alors étendu sur une chaise longue, de sorte qu'avant qu'il se fût levé, il put apercevoir Mlle de Penfelt de bas en haut. Certains visages, ainsi entrevus, ont leur expression vraie, toute différente de celle qu'ils paraissent avoir d'ordinaire. Le comte eut la rapide conscience de cette fille orgueilleuse, dépourvue de sens moral, agitée de confus désirs, telle d'ailleurs qu'elle s'était décrite elle-même. Quand il fut debout et la vit en face, elle lui apparut avec une physionomie d'un charme tourmenté, d'une rare et inquiétante beauté. Ils échangèrent quelques phrases de politesse après lesquelles Mlle de Penfelt, avec une certaine témérité de pensée et de langage, entretint Maxime des nombreux voyages qu'elle avait faits dans le Levant.

— Est-ce l'influence de l'Orient, lui demanda le comte, qui vous a fait composer votre équipage presque exclusivement de noirs?

— Oui, fit-elle hardiment, ce sont des bêtes intelligentes préférables à des hommes avec la prétendue dignité desquels il faut compter. On fait ce qu'on veut de ces gens-là, sans bruit. Il suffit de la bastonnade ou de quelques bons traitemens. J'ai vite changé mes matelots blancs au fur et à mesure que les noirs étaient dressés.

Maxime, sans dire un mot, considérait Mlle de Penfelt avec curiosité. Elle se troubla quelque peu, jeta les yeux autour d'elle, et aperçut, dans le petit meuble ouvert, son manuscrit de notes. Ce fut à son tour de regarder Maxime. Le comte lui raconta simplement ce qui s'était passé.

— Et vous avez lu le cahier? fit-elle.

— Oui, mademoiselle.

Elle hésita, puis au bout d'un moment : — Tant mieux, monsieur, je suis ainsi pour vous une vieille connaissance, quoique, ajouta-t-elle avec une grâce extrême un peu triste, je ne me sois point flattée, et que je vaille peut-être mieux que cela. Moi aussi, je vous connais, de réputation au moins, et c'est pour cela qu'au premier avis de mon notaire je me suis empressée de mettre les Roches à votre disposition. Je sais, pour y avoir longtemps vécu seule, que l'ennui vague et le chagrin réel s'y trouvent à l'aise. Maintenant pardonnez-moi une dernière fois mon voisinage, qui ne sera pas long, je le pense, et qui, je l'espère, ne vous sera point importun.

Pendant les jours qui suivirent, Maxime put croire que le château n'était toujours habité que par lui seul. L'unique bruit qui lui parvînt était, au-dessus de sa tête, celui de ces pas légers qu'il attribuait à Mlle de Penfelt. Elle veillait tard et se promenait, comme lui, par la chambre. Parfois il réfléchissait à l'existence bizarre de la jeune fille. Dans le cours de sa carrière, il avait connu quelques femmes excentriques qui voyageaient à l'aventure sur un yacht ou se faisaient en Orient les imitatrices de lady Stanhope. Il ne conservait de ces femmes qu'un souvenir mélangé de bien et de mal. Ne sont-elles pas de vivantes énigmes, comme le sphinx, prêtes, ainsi que lui, sinon à dévorer, du moins à perdre dans sa vie et dans son amour l'insensé qui se laisse interroger par elles, prêtes à obéir à celui qui les devine? Mais, ainsi défini, le sphinx féminin n'est déjà plus une énigme. C'était là ce que se disait Maxime, et cependant la présence de Mlle de Penfelt sous le même toit que lui le distrayait de cette inertie de corps et d'esprit où il s'était plongé jusque-là. Il se surprenait à des impatiences de la mieux connaître et à la pensée qu'il n'était peut-être point étranger à la visite qu'elle faisait aux Roches.

Le plus souvent, dans l'après-midi, Mlle de Penfelt sortait avec son yacht de la baie de Labervrac'h et allait évoluer au large. Elle reprenait pour cela ses habits de marin, et, à l'entrée comme à la sortie, il lui arrivait souvent de se tenir au gouvernail et de diriger elle-même la course de la goëlette. Bien que le capitaine Yvenin restât auprès d'elle pour l'aider, car la manœuvre de la barre eût été parfois pénible pour une femme, elle n'avait recours à lui que lorsqu'il le fallait absolument. Maxime passait de préférence ces heures-là sur la terrasse. Il saluait Mlle de Penfelt, qui lui rendait son salut d'un geste, tout occupée qu'elle était aux changemens de barre dans les étroits méandres du chenal. Quelquefois, dans les grains de pluie et de vent ordinaires à la saison, la goëlette se couchait sur son plat-bord et disparaissait entre deux

lames et sous leurs embruns. Le comte tressaillait malgré lui, si on ne filait pas assez tôt une écoute, si l'on ne bordait pas assez vite une voile. Un instant après, il apercevait Mlle de Penfelt trempée d'eau, mais souriant avec un certain air de défi dans les yeux et de joie sur le visage. Quelques jours s'écoulèrent, et il lui rendit sa visite. Il la trouva au retour d'une de ses courses, venant de dîner, vêtue d'un long peignoir de laine blanche, enfoncée dans les coussins d'un divan et fumant son houka. Elle le reçut sans trouble aucun, amicalement, avec une nuance pourtant d'estime et de déférence. Ils parlèrent marine et voyages, prirent à cet entretien un égal plaisir, et se promirent de se revoir. Mlle de Penfelt avait proposé au comte d'essayer l'*Errante*, et il avait accepté. Ces excursions en mer lui firent du bien. Il y ressaisit quelques lueurs d'énergie et presque de gaîté. Quand il s'animait un peu en discutant avec le capitaine Yvenin quelque point du métier, Mlle de Penfelt demeurait à l'écart, le regardait, tombait dans une rêverie de quelques instans et n'en sortait qu'en soupirant. Le soir, ils causaient en fumant, chez l'un ou chez l'autre, car la jeune femme affectait de traiter son hôte avec une camaraderie toute masculine qui paraissait d'ailleurs convenir à Maxime. Il se montrait avec Mlle de Penfelt d'une courtoisie facile, presque reconnaissante, nullement émue. L'idée ne lui venait point qu'il pût être aimé d'Aurélie, ou, si elle lui venait, il la chassait comme importune et gênante. Aimer! il frissonnait à ce mot-là comme si l'amère douleur du passé lui eût encore tordu le cœur. Alors il redevenait inquiet et brusque, ou avec une douceur subite, un peu hautaine, demandait à Mlle de Penfelt la permission de se retirer. Il était fort rare que leur conversation abordât les sentimens. Dans ce cas, Maxime était bref, Mlle de Penfelt hésitante et timide. Il semblait qu'il y eût une question qu'elle avait à faire au comte et qu'elle ne se décidait point à risquer. Un jour pourtant, après un assez long silence, elle lui dit tout d'un coup : — Vous l'avez profondément aimée?

— Qui cela? répondit Maxime comme en sursaut.

— Celle que vous pleurez et dont on m'a raconté l'histoire.

— Dont on vous a raconté l'histoire? fit-il doucement.

— Oui, se hasarda-t-elle à dire, Lucile.

— Lucile! répéta encore le comte à voix si basse qu'elle semblait un souffle. Et sans que rien pût faire pressentir chez lui cette commotion subite, il jeta comme un sanglot et se cacha le visage dans ses mains. Cela ne dura que quelques secondes. Il offrit presque aussitôt aux regards anxieux de Mlle de Penfelt un visage calmé, aux yeux humides, empreint d'une tristesse domptée. — Pourquoi m'avez-vous demandé cela? reprit-il.

— Ah! mon ami, s'écria-t-elle, je ne vous le dirai pas. Vous

n'avez eu d'émotion que pour celle qui est morte, mais qui vit tout entière dans votre cœur.

Elle l'aimait donc. Qu'allait-il faire? Garderait-il le silence pour ne le rompre, au bout de quelques instans, que par un mot banal qui n'aurait point trait à ce qu'ils venaient d'éprouver tous les deux. C'était un détour cruel et peu digne de lui. Répondrait-il au contraire à ce cri de l'âme qui avait échappé à Mlle de Penfelt par quelques paroles de sympathie et d'espérance? Oui, s'il se sentait capable de tenir ce qu'il promettrait... Maxime s'interrogea au vif avec la soudaineté que réclamait la circonstance, et ne trouva dans son cœur qu'une compassion froide et le néant de l'amour. Il n'aimait pas, il n'aimerait point Aurélie. Elle était là cependant près de lui, assise sur le divan, mais le dos à la muraille, les pieds étendus sur un tabouret, avec une certaine rigidité de pose, la tête pensive, le cou baissé, confuse et rougissante. Maxime la voyait de profil, elle s'offrait à ses regards et à sa pensée telle qu'une de ces belles statues de l'antiquité dont on entrevoit les formes sous les larges plis du *peplum*. Il se rapprocha d'elle avec une émotion et une curiosité indécises. Une des mains de la jeune femme pendait abandonnée le long de son corps. Il la prit, mais en la soulevant, pour ainsi dire, sans la serrer : il songeait certes moins à provoquer des sensations en elle qu'il n'épiait celles qui pourraient s'éveiller en lui; puis lentement il entoura de son bras gauche la taille de la jeune femme, qui se tendit légèrement en se recourbant comme un arc. Le cou, qui demeurait baissé, offrait, entre le bord du vêtement et le bas de la nuque, où voltigeaient des boucles de cheveux soyeuses et rebelles, une place blanche et ferme, savoureuse à l'œil qui la voit, au baiser qu'elle appelle. Ce fut alors qu'un souvenir vint au comte : il se rappela dans la vie de Mlle de Penfelt, qu'elle avait écrite elle-même, cette soirée, analogue à celle-ci, où elle avait attendu d'un homme, presque pris au hasard, la révélation, moins de l'amour que de ses réalités. Était-ce donc une épreuve semblable qu'elle s'imaginait de tenter? Il lâcha la main qu'il tenait, releva brusquement le front d'Aurélie, et l'enveloppa tout entière d'un regard dur, profond, auquel nul secret ne se fût dérobé. Elle avait peut-être fait le même retour vers le passé, car elle ne se méprit pas à l'expression du visage de Maxime. Les yeux grands ouverts, toute frémissante, les mains à demi tendues, elle se tourna vers le comte, attendant son arrêt, et lui jetant, de son regard humide, de la grâce et de la supplication de son sourire, cette protestation qui n'osait descendre en paroles sur ses lèvres : — Je ne suis plus cette femme-là; oubliez. — Maxime la vit ainsi, et ses traits se détendirent. Il crut à la loyauté qu'elle affirmait, et fut presque ébloui du changement qui s'opérait en elle, de la jeune

fille qu'il avait eu le droit de soupçonner à la femme honnête et vaillante qui se montrait à lui. Une fois encore il fit comme un appel désespéré aux forces vives de son être, aux facultés aimantes de son âme. Rien ne lui répondit, hélas! ni l'élan de son cœur, ni le trouble de ses sens. Alors il se leva, attira doucement à lui Mlle de Penfelt, l'embrassa au front et sortit.

La nuit se passa paisiblement pour Maxime. Si ce nouvel incident de sa vie l'affligeait en ce qui concernait Mlle de Penfelt, il se perdait pour lui dans le courant égoïste de cet autre chagrin qui, à force de le hanter, l'avait rendu inaccessible à toute émotion étrangère. Le lendemain pourtant, il se préoccupait de sa première rencontre possible avec Aurélie, lorsque vers deux heures de l'après-midi il vit appareiller la goëlette. C'était l'heure habituelle des excursions en mer de Mlle de Penfelt, et Maxime se sentit plus à l'aise. Ainsi la scène de la veille ne modifierait en rien l'existence de chaque jour, et par une convention tacite elle s'effacerait dans le silence, peut-être dans l'oubli. Toutefois, vers six heures, la goëlette, au lieu de rentrer, se mit, sous sa petite voilure, à courir des bordées devant la passe. En même temps une embarcation s'en détacha et nagea vers la terre. Le trajet était assez long, et la nuit commençait à se faire. Ce fut à peine si Maxime, de la terrasse où il s'était accoudé, put distinguer le canot au moment où il accostait le rivage. Il ne fit d'ailleurs que mettre un homme à terre et reprit la direction du large. Quand il eut rejoint son bord, la goëlette fit aussitôt route vent arrière. Après avoir suivi ces divers mouvemens avec quelque surprise, le comte rentra au salon et sonna Le Drevez. Le Drevez ne répondit pas, et Maxime, saisi d'une vague inquiétude, sortit du château et s'avança sur le chemin qui menait au village. Le Drevez le gravissait, une lettre à la main. Il la remit à son maître, qui reconnut l'écriture d'Aurélie.

Cette lettre n'avait que quelques lignes. « Mon ami, écrivait Mlle de Penfelt, je n'ai pas besoin de vous dire que je vous aime. Depuis que je vous vois, je comprends que la vraie destinée de la femme est de s'abandonner sans réserves à la protection de l'homme que son cœur a choisi; mais, hélas! hier soir, j'ai compris aussi que les imprudences de son passé pouvaient compromettre à jamais pour une femme son bonheur à venir, et que, de votre côté, vous aviez trop pleinement aimé, vécu et souffert pour avoir le courage de recommencer. Si toutefois il n'était trop tard ni pour vous ni pour moi, si vous croyiez possible de me rappeler, allumez cette nuit, à dix heures, sur la terrasse, le fanal qui servait à nous guider à l'entrée du port. L'*Errante* croisera en vue de ce petit phare et reviendra bien vite. Sinon, elle emportera à jamais loin de vous celle qui se dit votre tendrement dévouée, AURÉLIE DE PENFELT. »

Le comte d'Arbray demeura en proie à une douloureuse incertitude, se demandant à quoi il allait se résoudre, et ne se résolvant à rien. Il tenait cette lettre entre ses mains et rentrait parfois au salon pour la lire de nouveau. C'est qu'il n'était plus dans le même état que la veille. Mlle de Penfelt était partie, et il ne la reverrait point. Ces mots, qu'il se répétait, le pénétraient d'une tristesse intense que, le soir précédent, il ne se fût point cru capable de ressentir. Et cependant, pour que Mlle de Penfelt revînt, il n'avait qu'un geste à faire. Le ferait-il? Se laisserait-il aller à une surprise du cœur, et, s'il s'y abandonnait, où en serait-il le lendemain quand se dresseraient en face de lui les sérieuses réalités d'un amour qu'il ne saurait plus éprouver. En même temps il ne se faisait point à l'idée de perdre Aurélie sans retour. Il se la rappelait à ses côtés comme une amie qui allégeait sa peine, et sa volonté faiblissait. La soirée marchait toutefois, et la nuit sombre s'était étendue sur les eaux. Tout à coup Maxime tressaillit. Dix heures sonnaient à la petite horloge du village. Chacun de ses coups, grêle et plaintif, qu'entendait le comte lui retentissait dans l'âme. Il prit sa longue-vue, et loin, bien loin devant lui, il distingua dans l'obscurité la silhouette de l'*Errante*. Il se dit que là-bas, à ce point perdu de l'horizon, Mlle de Penfelt tendait sans doute les bras vers lui. A ce moment, soit hasard, soit à dessein, Le Drevez s'approcha.

— Monsieur le comte, dit-il, il faudrait peut-être allumer le fanal pour que la goëlette puisse rentrer.

Maxime ne bougea point; mais il sentait à deux pas de lui le brave serviteur l'interrogeant du regard. Une fois encore il regarda l'horizon, baissa les yeux, secoua la tête, et, se tournant vers Le Drevez : — Non, lui dit-il seulement.

IV.

A partir de ce jour, il se fit chez le comte d'Arbray un grand changement. Jusque-là, dans cette retraite qu'il s'était choisie aux Roches, il avait vécu de son chagrin et s'y était progressivement absorbé au point de n'y plus réfléchir. Tel se sent frappé, que le coup terrasse, et qui ne cherche à reprendre ni ses sens ni ses esprits. Néanmoins, comme il l'avait dit au docteur Hersent, le temps eût peut-être fait son œuvre. La nature à la longue eût réagi, et Maxime se fût remis à vivre à l'exemple des autres hommes, chez qui la douleur finit par s'user parce qu'elle n'a d'autre aliment qu'elle-même; mais l'épreuve à laquelle les circonstances venaient de le soumettre lui avait rendu l'activité de sa pensée et l'avait disposé par suite à envisager la situation sous un jour funeste. Puisque vis-à-vis d'une femme comme Mlle de Penfelt rien dans tout

son être n'avait tressailli, c'était donc qu'en lui toute source d'émotion s'était tarie. Il eût pu faire honneur de cette insensibilité au souvenir de l'affection qu'il pleurait; mais non, cet amour lointain ne le laissait plus qu'indifférent et étonné. Ainsi il s'éveillait d'une nuit profonde, où la perception des impressions extérieures avait cessé de lui parvenir, pour se retrouver en pleine lumière avec la seule sensation d'un isolement absolu, sans autre perspective à son regard qu'un horizon fermé de tous côtés. Alors, comme les solitaires, il se mit à argumenter avec lui-même et à demander à la vie ce qu'elle est, d'où elle vient, et de quel droit, en ses phases diverses, elle s'impose à l'homme. L'idée de Dieu fut la première qu'il discuta. Que Dieu existe, soit. La raison, trop faible encore pour prouver son existence, est impuissante à le nier; mais le sentiment, et mieux que le sentiment, l'instinct de tous les peuples et de tous les âges, le reconnaît et le réclame. Il est donc, et ce qui nous intéresse, c'est la relation possible entre lui et nous. Or là, se disait Maxime, il faut se l'avouer, de par les droits de l'intelligence humaine et par l'immutabilité des lois physiques, il n'y a dans l'ordre matériel des choses qu'une fatalité mécanique à laquelle Dieu, qui l'a créée, est soumis tout le premier. Il a voulu que toute cause ait son effet. Dans tout bouleversement de la nature, nous ne crions pas moins à lui, et nous avons raison. Maxime se rappelait ces nuits de tempête où la pensée, comme une prière, s'élève à Dieu. Le vent hurle dans sa furie aveugle, le navire craque et gémit, les écueils se devinent sous l'écume des flots. Il est alors des instans où l'esprit vacille, où la route que l'on suit se sème, en ce tourbillon des élémens, d'appréhensions et de doutes. A ces instans, on se souvient que Dieu existe, et on a recours à lui. Ce n'est pas en vain. Certes il n'ordonne ni au vent de se taire, ni à la mer de s'apaiser; mais il fait descendre au cœur de celui qui l'implore la volonté lucide et sereine, ennemie du trouble et des visions. Il semble qu'un pilote hardi et tranquille soit tout à coup venu en aide au navigateur hésitant et lui montre son chemin. Là cependant, de même que dans les crises morales où l'âme effarée et suppliante invoque son créateur, l'influence sur nous de ce Dieu tout-puissant n'est qu'indirecte. Elle est plus en nous qu'elle n'émane de lui. Sans y songer, nous lui reprenons à notre profit ce que nous lui avons prêté de force.

Cet acte de prier ou de ne pas prier, qui relève du libre arbitre, constitue pourtant à lui seul, par l'espoir qu'il nous ramène ou l'affaissement dans lequel il nous laisse, ce qu'au fond il y a pour nous de logique dans nos rapports avec la Divinité. Hors de là, que serait-il de ces rapports? Comment s'exerceraient-ils d'elle à nous avec une protection efficace? Dieu sait à l'avance ce que nous fe-

rons, mais cette prescience même, infaillible comme celle d'un esprit suprême qui conclut des prémisses au résultat, enchaîne sa volonté. Que deviendrait en effet l'infaillibilité de la prescience, si la volonté de Dieu flottait ou se modifiait plus tard au gré de nos objurgations ou de sa pitié? Il est donc le spectateur immobile, sinon impassible, de la manière dont nous nous servons, dans tous les actes de la vie, de ce libre arbitre qu'il nous a donné. Si, après nous avoir armés, Dieu se tient, dans sa justice et sa sagesse, en dehors de nos luttes, la prière n'est plus pour nous, par une évolution heureuse de la pensée, qu'une aspiration noble où l'âme se retrempe; mais où nous mènent de tels sentimens, lorsque cette prière que nous adressons à Dieu, lorsque nos élans vers lui, reconnus déjà par nous comme fatalement impuissans à déterminer l'intervention divine positive et directe, le sont également à changer l'état de notre âme et ne lui apportent plus le rassérénement, la clarté ou le courage? On marche à la lassitude de la vie, à de secrets désirs d'en sortir. Maxime en était là. N'ayant plus la foi qui sauve, ne recevant de l'idée de Dieu aucune consolation, il ne se préoccupait d'une existence qu'il se sentait disposé à quitter qu'au point de vue de ce qu'il pourrait rencontrer au-delà. Et la question se résumait pour lui dans un court dilemme. Ou il y a le néant, ou il est une vie future. Le sommeil répond trop bien à l'idée du néant pour que cette idée soit une inquiétude ou un effroi. Elle symbolise au contraire le repos et l'oubli, et quiconque a souffert les accepte aisément. Quant à une autre vie, elle n'est admissible avec quelque intérêt pour l'homme que s'il y conserve le sentiment exact de son individualité. Toute autre immortalité n'est que spéculative, et au fond le touche peu. Eh bien! l'autre vie, ainsi conçue, avec la permanence du moi, qu'elle soit d'ailleurs de châtimens ou de récompenses, a de plus que celle-ci, qu'on a épuisée, l'attrait du changement et de l'inconnu.

En regardant ce vaste océan aussi monotone en ses colères qu'en son calme, en plongeant dans ces profondeurs du ciel que le jour et la nuit remplissent indifféremment tour à tour, le comte d'Arbray se fatiguait et s'irritait. Cette matière en mouvement lui pesait. Or qu'était-il autre chose lui-même? Avec le commencement de monomanie qui atteint les rêveurs et les chercheurs, il sentait et traînait impatiemment le poids de son corps. Il avait de soudaines ardeurs à s'en débarrasser, et, adoptant alors en projet le genre de mort dont la perspective lui était la plus familière, il se courbait sur la balustrade de la terrasse et se plaisait à regarder l'eau d'un vert glauque qui bruissait et miroitait en bas. Il la regardait longtemps et avait peu à peu le clair frisson des voluptés de l'abîme. Le vertige n'a de sensation douloureuse que pour ceux qui ne

veulent pas mourir; il a pour ceux qui caressent la pensée du suicide le charme attirant de l'espace et du vide. Quand l'impression qu'il subissait prenait trop d'empire sur lui, Maxime se reculait en souriant. N'était-il pas sûr de la goûter pleinement au jour et à l'heure qui lui conviendraient? Sa résolution était assez ferme pour qu'il n'en hâtât point l'accomplissement. Toutefois il le préparait avec un soin singulier, tant il vivait en étroite communauté avec l'idée fixe qui le dominait. La terrasse était élevée de cent cinquante pieds environ au-dessus de la mer. A marée haute, par les temps calmes, la nappe d'eau, gonflée d'une légère ondulation, s'étendait silencieuse et s'irisait des rayons de la lune. C'était de préférence la nuit que le comte se proposait d'exécuter son dessein. Par les coups de vent, le flot en colère rejaillissait tout blanc contre la droite muraille du roc. Maxime ne savait pas encore ce qu'il choisirait de la tempête ou du calme. Un point le préoccupait. Un homme dont la vie avait été si élégante ne voulait pas mourir défiguré. Il se rendait un compte assez exact de ce qu'il adviendrait de lui quand il se précipiterait. Dans une telle chute, le corps, livré aux hasards de l'air et aux lois de la pesanteur, tournoie sur lui-même. Le trajet si rapide supprime la respiration; on arrive au terme étouffé... L'immersion, en supposant qu'on la perçoive, c'est-à-dire que l'on vive encore, amortit seulement le choc qui doit achever cette vertigineuse agonie. Deux ou trois mètres d'eau en effet, et c'était à peu près le mouvement moyen de la marée, ne sont point une profondeur suffisante pour neutraliser l'effet combiné de la vitesse et de la masse. Il était donc intéressant de déterminer la place où il fallait que le corps, à la fin de sa course, allât frapper. Maxime examina le fond que la mer découvrait en se retirant. C'était de la roche, que des pointes plus ou moins aiguës bossuaient çà et là. Après de lentes recherches, il trouva un endroit assez large, tout uni, tapissé de varech. C'était ce qui lui convenait. Il tomberait, s'arrêterait là, et quelques heures plus tard, au jour, Le Drevez l'apercevrait à la laisse du flot et le reconnaîtrait aisément, car il se serait endormi foudroyé, mais non mutilé, sur ce dernier lit de repos. Afin de ne se point tromper, le moment une fois venu, il fit à la balustrade de pierre, sur la terrasse, une marque correspondant à l'emplacement du varech. Ces préparatifs minutieux lui causaient un plaisir âpre. En les faisant, il se cachait de Le Drevez avec une gaîté malicieuse. C'est que le brave serviteur était sur ses gardes et observait le comte, dont le changement d'humeur ne lui semblait pas naturel. Enfin, un jour du mois de septembre, Maxime se montra dès le matin d'une animation plus vive encore et d'une impatience qui n'avait point de motifs apparens. Il consultait le baromètre, qui baissait, allait sur la terrasse, examinait le ciel. La tem-

pérature était lourde, l'océan tout plombé, et la brise soufflait par rafales. Serait-ce un coup de vent d'équinoxe? Le comte l'espérait. Il s'était, à propos de son secret dessein, après quelques dernières réflexions allégrement menées, décidé pour la tempête. Vers les sept heures, au moment où vint la nuit, le vent se mit à gronder, et la mer se souleva. La marée grossissait, elle aussi. A dix heures, l'océan n'était plus qu'une onde blanchâtre fouettée par l'ouragan. Le comte, qui avait donné congé à Le Drevez en feignant de vouloir dormir, sortit du salon, dont il referma la porte avec précaution, et s'approcha de la balustrade. Là, il se pencha et frissonna de contentement à la vue du gouffre. — Enfin! dit-il. Il était sur le point d'enjamber le rebord de la pierre et de se laisser aller lorsqu'une détonation éloignée, semblable à celle d'une bouche à feu de faible calibre, lui parvint. Il s'arrêta. La détonation fut suivie d'une autre, puis d'une autre encore, à intervalles réguliers. L'obscurité était si complète d'ailleurs qu'il eût été impossible de rien distinguer.

— C'est un navire en détresse qui tire correctement du canon, se dit Maxime. Bah! eux et moi, nous allons peut-être nous retrouver bientôt dans l'autre monde.

Comme il prononçait ces mots, la porte du salon s'ouvrit violemment, et Le Drevez, tout haletant, courut au comte. — Commandant, lui dit-il, c'est la goëlette de Mlle de Penfelt qui est échouée à l'entrée de la passe.

Dans le premier instant, Maxime, presque en défaillance, ne bougea point. Le Drevez s'y trompa. — Est-ce que vous voulez vous tuer encore? fit-il brusquement, car il avait deviné pourquoi le comte était là.

— Non, mon ami, non, répondit Maxime. Je vais la sauver; viens vite.

Ils arrivèrent en courant au bas du château, sur le bord de la mer. Une dizaine de pêcheurs écoutaient le canon, se consultant autour d'une barque qu'ils n'osaient mettre à l'eau, car la vague était déchaînée, roulait vers eux avec un bruit sauvage, et les femmes en désordre les empêchaient de partir.

— La barque à l'eau, mes enfans! s'écria Maxime, il y a là-bas des malheureux qui nous appellent.

Et tout le premier, saisissant la barque d'un bord avec une étonnante vigueur, tournant vers les pêcheurs son visage empreint d'une ardente énergie, il ébranla l'embarcation sur ses rouleaux. Le Drevez la tirait de l'autre côté; elle descendit vers le flot. Les pêcheurs, entraînés, allèrent à elle en poussant un hourrah, la maintinrent contre la lame, qui la soulevait, puis l'abandonnait, et y entrèrent enfin quand elle flotta. Ils l'avaient munie de ses

avirons et d'une longue corde destinée à servir de va-et-vient, et dont les femmes tinrent l'extrémité sur le rivage.

Il n'y avait guère qu'un quart de mille à franchir, mais au milieu de roches, dans l'étroit chenal, par une mer horriblement montueuse et courte. Maxime avait pris la barre, les hommes étaient à leurs bancs et nageaient. Le plus souvent les avirons battaient l'air, mâchant à vide la lame qui se dérobait. L'embarcation sautait lourdement, retombait dans les creux, n'avançait pas. On se taisait, prêt au découragement, prêt à la peur, prêt au murmure. Maxime, avec autant de défi que de prière, se souvenait qu'il y a un Dieu, et, comme en ses nuits d'autrefois, malgré lui, il l'invoquait. On avança, on le sentit, on était plus fort que la tempête et grandi par elle. Il n'y avait plus qu'à continuer. La goëlette était tout près, entre deux rochers. On allait la toucher, on la toucha.

Le comte d'Arbray saisit une corde qu'on lui jeta et s'élança sur le pont de l'*Errante*. — Mlle de Penfelt, s'écria-t-il, Mlle de Penfelt, où est-elle?

— Mais, lui répondit tranquillement le capitaine Yvenin, elle n'est pas ici. Nous l'avons laissée en Syrie, et d'après ses ordres je venais avec sa goëlette nous mettre à votre disposition quand je suis tombé sur ces bêtes de rochers que je n'ai pu voir. C'est que la nuit est si noire que le diable se marcherait sur la queue.

Maxime, atterré, ne répondait pas.

— Si je n'avais pas eu mes canots enlevés, continuait le capitaine, et la crainte avec cela que la goëlette ne se défonçât, je ne vous aurais pas dérangé avec mon canon. Nous aurions fait notre va-et-vient sans l'aide de personne, car j'ai tout bons matelots, meilleurs que les moricauds que vous avez vus, et que la demoiselle a lâchés, comme elle les avait pris, sans dire gare.

Les matelots que montrait Yvenin s'étaient enhardis, s'approchaient et souriaient à Maxime d'un air de connaissance. — Est-ce que vous ne me reconnaissez pas, commandant? fit l'un d'eux.

— Et moi? fit un autre.

— Si, dit faiblement le comte d'une voix douce, si, mes enfans.

— Je crois, reprit le capitaine, que c'est pour vous faire plaisir qu'elle vous les a retrouvés en les cherchant un à un, à Brest et à Toulon, où nous avons relâché.

Yvenin, lui aussi, regardait Maxime en souriant, comme s'il eût deviné ce qui se passait dans le cœur du comte.

Maxime lui serra fortement la main. — Et votre bateau, lui dit-il, occupons-nous-en ; comment se comporte-t-il?

— Pas trop mal; il a les côtes un peu serrées, mais de l'eau sous la quille. Si le mauvais temps vient à cesser, ce qui est bien pos-

sible, car le coup de fouet a donné, je crois que l'*Errante*, qui est solide, se tirera de là.

V.

Le capitaine Yvenin ne s'était pas trompé. Au matin, la tempête s'était apaisée, et la goëlette, toujours saisie entre les roches, n'avait pas trop souffert. Un remorqueur la tira de sa prison et la conduisit à Brest, où elle se répara. Un mois plus tard, elle était sur rade, prête à appareiller. Maxime allait en Syrie rejoindre Mlle de Penfelt. Toutefois il n'avait point eu de ses nouvelles et ne savait que ce qu'Yvenin lui en avait dit. Elle était retournée en Orient, puis à Caïpha, près de Jaffa, elle s'était sentie fatiguée et avait loué une maison. Elle y était restée en ordonnant au capitaine de conduire l'*Errante* au comte d'Arbray. Yvenin avait tout simplement obéi sans en demander davantage. Le voyage de Brest à Caïpha fut long et pénible à cause de la saison, car on était en octobre au moment du départ, et l'*Errante* n'atteignit qu'en novembre le milieu de la Méditerranée, où elle fut, un mois encore, retenue par les calmes. Quoique le comte d'Arbray et Yvenin eussent à différentes reprises écrit à Mlle de Penfelt, ils ne trouvèrent aucune lettre d'elle dans les diverses relâches qu'ils firent et qu'ils lui avaient indiquées. Ce n'était pas très surprenant, les lettres ayant pu se croiser. Maxime n'avait point d'inquiétude; il allait devant lui avec une confiance calme, heureuse, quitte envers le passé, qu'il avait expié par sa douleur et ses souffrances, ne sachant encore ce que serait pour lui Mlle de Penfelt, ce qu'il serait pour elle, mais l'associant aux joies saines de sa vie à venir, aux viriles espérances de sa carrière, qu'il comptait reprendre. Le comte était de toute façon un convalescent, et se sentait plus de forces pour revivre que pour souffrir de nouveau. Le 26 décembre, l'*Errante* mouilla devant Caïpha. La chaleur était très forte, et le soleil brûlait le sable fin de la plage, d'où s'élançaient de hauts palmiers. Maxime et le capitaine Yvenin descendirent à terre aussitôt et s'acheminèrent vers la maison blanche, entourée d'un jardin de figuiers, de citronniers et d'arbousiers, où demeurait Mlle de Penfelt. Ils étaient assez étonnés tous deux qu'elle ne vînt point à leur rencontre; ils pensaient que, dans ces heures chaudes du jour, elle reposait, et qu'on ne l'avait pas prévenue de l'arrivée de la goëlette. Au moment où ils touchaient à l'habitation, un Arabe, qu'ils avaient vu sortir du village et se diriger ensuite vers leur canot accosté à la plage, les rejoignit avec une lettre. Elle était de Mlle de Penfelt. — « Je viens, disait-elle à Maxime, de reconnaître l'*Errante* et je vous écris. Je suis au Carmel et trop fatiguée pour

descendre au-devant de vous. Venez vite. » L'écriture était tremblée et indécise, Maxime se douta de quelque malheur, de quelque accident tout au moins. — Je vais la voir, dit-il à Yvenin.

Le mont Carmel finit à pic sur la mer. Du côté où le comte l'abordait, au-delà du petit village de Caïpha, ses flancs sont couverts d'oliviers et de chênes; mais le sentier qui le gravit, contournant la face qui regarde la mer, est creusé dans le roc. Au bout d'une heure, à la nuit tombante, le comte atteignit la plate-forme où le couvent est bâti. C'est moins un couvent qu'une hôtellerie. Il y a tout un corps de logis réservé aux touristes. Un homme en sortit précipitamment et courut à Maxime, qui, avec autant de surprise que d'alarme, reconnut le docteur Hersent. — Que fais-tu donc ici? lui dit-il.

— Il y a un mois qu'elle m'a appelé près d'elle. Je la soigne. Elle est bien mal, mais n'aie pas l'air de t'en douter; elle se croit mieux et se fait belle pour te recevoir. Je sais que tu n'as pas voulu d'elle, et c'est là peut-être la première cause de son mal. Puisque tu es venu, sois bon pour la pauvre fille, qui ne vivra pas longtemps.

— Qu'a-t-elle donc?

— Elle est poitrinaire.

— Elle, la vigueur même, c'est impossible.

— Elle a fait des imprudences.

En entendant ce mot, Maxime ne dit plus rien et fut conduit par le docteur Hersent chez Aurélie, qui l'attendait. Deux femmes du pays l'avaient aidée à s'habiller et l'avaient assise à demi sur son lit. La chambre était blanchie à la chaux, sans autre ameublement que quelques siéges et de grands coffres peints.

Aurélie accueillit le comte avec une grande émotion, et, le faisant asseoir à son chevet, le pria de lui raconter tout ce qu'il avait fait depuis qu'elle ne l'avait vu. Elle le savait un peu déjà par les lettres qu'il lui avait écrites, elle voulait le savoir entièrement. Quand Maxime en fut à la nuit de l'échouage et à cette heure de suprêmes efforts où, la croyant à bord de la goëlette, il avait voulu la sauver, le visage d'Aurélie, après une vive reconnaissance, peignit le plus affreux regret. — Ah! dit-elle, si j'avais su cela, je n'aurais point fait ce que j'ai fait.

— Eh! quoi donc? dit Maxime.

Aurélie se troubla ainsi qu'un enfant pris en faute et chercha des yeux le docteur, qui s'approcha. — Demandez-le-lui, répondit-elle à Maxime.

— Comme toi, dit Hersent, elle a voulu mourir. Elle courait à cheval la nuit, puis, tout en sueur, se plongeait dans la mer.

. . . .

Mlle de Penfelt vécut quelques jours encore, pendant lesquels Maxime la soigna, moins en amant qu'en frère. Aurélie ne s'aperçut point de cela. Après l'immense joie que lui avait causée la venue du comte, elle était tombée en une sorte de délire doux et tranquille. Quand Maxime lui eut fermé les yeux, il sortit de la chambre et s'en fut sur la terrasse du couvent. De là comme aux Roches, mais dans un horizon plus grandiose, il apercevait le ciel radieux et la vaste mer, toute tamisée de lumière et dont la respiration était puissante et calme. Son premier sentiment fut de la révolte. Quoi! partout, et de quelque malheur que nous soyons atteints, éclate, dans le tumulte ou la sérénité, l'implacable indifférence de la nature! Rien ne s'émeut autour de nous, et nous restons le même atome que nous n'avons jamais cessé d'être, emporté dans l'impassible tourbillon! Toutefois, ce sentiment de révolte, Maxime l'avait subi déjà. Il le connaissait, non dans ses défaillances, car il en avait poussé l'audace jusqu'au suicide, mais dans ses évolutions possibles. Il savait que l'âme, à quelque degré qu'elle se soit jugée anéantie par la douleur, renaît cependant sous un choc soudain aux émotions généreuses, et, ce qui atteste moins encore sa faiblesse que son impérissable vitalité, aux espérances qu'elle devait croire sans retour évanouies pour elle. Aussi le comte d'Arbray s'attendrit lentement, plus qu'il ne s'irrita. Il demeurait immobile, le cœur oppressé, les yeux humides. Alors de la baie de Caïpha, où l'*Errante* se balançait à une petite houle, des chants lui arrivèrent. C'étaient ceux des matelots de la goëlette. Il écouta l'harmonie lointaine en songeant à ces hommes qu'Aurélie, avec l'instinct de la femme aimante, avait réunis et lui avait envoyés à l'époque où il était solitaire et désespéré, comme pour le rappeler, par le souvenir de son passé, aux luttes fécondes et au courage. Et du jour en effet où il les avait revus, il s'était remis à vivre. Qu'y avait-il donc de changé? Son devoir n'était-il plus le même? Certes cette nouvelle épreuve le lui faisait plus rude, mais il n'avait pas le droit de faiblir. D'un geste involontaire et énergique, il salua ses anciens marins, qui ne le voyaient point et qui bientôt, ainsi que lui, recommenceraient au service de leur pays leur existence d'abnégation et de périls. N'était-ce pas qu'il comprenait désormais, comme il l'avait entrevu déjà, que l'homme a pour destinée d'être aimé et d'aimer, de souffrir et de combattre, qu'il peut, en une heure douteuse, penser à se tuer, mais que cette heure, une fois franchie, ne se représente plus à lui, parce qu'au-dessus de ses affections et de ses souffrances égoïstes il y a, pour lui faire accepter la vie, le sacrifice et le dévoûment?

HENRI RIVIÈRE.

LA

SUISSE ET SES BALLADES

II.

LES CHANTS DE LA GUERRE.

I. *Liederchronik der Eidgenossenschaft*, von Dr Rocholz. — II. *Die Urschweiz, Land und Leute*, von Osenbrügg, Berlin 1867. — III. *Les Origines de la Confédération suisse*, par M. A. Rilliet, Genève, 1868. — IV. *Die Sage vom Tell*, von Ludwig Häusser. — V. *Recherches critiques sur Guillaume Tell*, par M. Hisely. — VI. *Die Waldstätte, mit einem Anhang über Wilhelm Tell*, von Alfons Uber, Inspruck, 1862.

I. — LES COMBATS DE LA LIBERTÉ.

Jusqu'ici ces chansons populaires nous ont appris comment un peuple de laboureurs et de pâtres a pris naissance à force de courage contre la misère, comment ensuite il s'est reconnu lui-même dans un enfant de ses montagnes, dans un héros fait à son image, indépendant et courageux comme lui (1). Voici maintenant ce peuple devenu guerrier, car les ballades racontent l'histoire non-seulement de la liberté, mais des faits d'armes de la démocratie. Grâce aux pentes abruptes dans lesquelles il se retranche, le paysan s'enhardit, et, se mesurant avec la chevalerie bien montée et bien armée, s'élève à la dignité de soldat.

La liberté livra ses premières batailles autour du lac des Cantons, cette petite mer intérieure fermée au nord par les pointes de

(1) Voyez la *Revue* du 15 août.

Buochs et de Vitznau, et séparée par elles du lac proprement dit de Lucerne et de ses deux croisillons d'Alpnach et de Kussnacht. Le large bassin enclos entre quatre ou cinq monts énormes est comme le cœur où circule la vie de ces populations, et où viennent aboutir les coulées tortueuses comme autant de veines. Des feux allumés sur les cimes donnaient l'éveil d'un bout à l'autre de la petite confédération; des barques de sapin, effilées et légères comme celles qui sillonnent encore aujourd'hui le lac, permettaient aux confédérés de passer de l'un à l'autre de leurs remparts comme dans une forteresse. Cette merveilleuse enceinte de la Suisse primitive n'était abordable que sur trois points, dont deux à l'ouest : le passage du Brünig, qui, nous l'avons vu, sépare l'Unterwalden de l'Oberland, et le bras d'Alpnach, qui en face de Stanz n'est qu'un étroit canal entre l'Unterwalden et le pays de Lucerne; le troisième se trouve à l'est, c'est la vallée de Schwyz. De ce côté, à cause de la largeur de la vallée, la forteresse de la nation naissante était ouverte; mais la prévoyance des montagnards avait suppléé à l'insuffisance des remparts naturels. Une muraille et des tours de distance en distance enfermaient le pays depuis Arth, au pied du Rigi, jusqu'à Rothenthurm, où il en reste encore des traces. Le rempart grimpait le long du Rossberg et du Sattel, et achevait ce que la nature avait commencé pour la défense de ce berceau de la liberté. Ainsi ces paysans qui les premiers dans le monde se suffirent à eux-mêmes n'avaient que trois portes ouvertes sur la féodalité, qu'ils avaient mise dehors, le Brünig avec ses hautes forêts, le canal de Stanz, fossé jeté entre deux vallées ravissantes, et le plateau du Sattel, qui regarde les pays d'Einsiedeln et de Zurich. C'est autour de ces trois portes que se livrèrent les premiers combats de la liberté.

« Alors une généreuse confédération commença de grandir pour résister aux assauts. L'ennemi vint en forces; mais il trouva de sérieux adversaires, et fut accablé sous nos coups. Il n'en put réchapper. Morgarten le vit anéantir.

« Là nous battîmes la noblesse avec tous ses soldats, nous rebroussâmes le brillant éventail du paon (1) qui nous méprisait. Une flèche nous avertit. Le succès était douteux. Nous remportâmes à grand'peine deux victoires en un seul jour.

« L'ennemi, qui nous attaquait en plusieurs lieux à la fois, avait préparé de longue main notre ruine. Nous dûmes courir au Brünig et recommencer la bataille pour venir au secours de nos fidèles amis. Le paon nous avait préparé une chasse qui nous coûta bien des sueurs et bien du sang. »

(1) Nous avons déjà vu que le paon était l'emblème de l'Autriche.

Tout est ici en allusions, et le commentaire qui les explique est sous vos yeux, si vous voulez repasser sur les traces de ces guerriers improvisés. La flèche qui avertit les confédérés fut lancée par-dessus la muraille d'Arth par un noble du camp autrichien à son parent : elle annonçait l'attaque pour la veille de saint Omer, au lieu appelé Morgarten. En quittant à Rothenthurm la route qui mène de Schwyz à Einsiedeln, si vous appuyez sur la gauche, vous apercevez bientôt le petit lac bleu d'Égeri, enfermé et comme endormi au soleil dans sa couronne de vertes collines. C'est de ce côté que le 16 novembre 1315, après une nuit froide, sous un soleil rougissant et enveloppé de vapeurs, les comtes et chevaliers de l'Argovie, de la Thurgovie et de la Souabe, conduits par leur chef et suzerain Léopold, duc d'Autriche, s'acheminèrent le long de la rive étroite du lac. Ils venaient du pays de Bade, sur la Limmat, au nord de Zurich, et voulaient prendre à revers le pays de Schwyz, confiant dans ses montagnes et ses remparts. Qui pouvait douter alors qu'une poignée de paysans rebelles ne fût bientôt châtiée par un duc d'Autriche suivi de sa brillante noblesse? Nulle part on n'avait vu jusque-là des manans à pied tenir tête à des hommes d'armes bardés et cuirassés sur leurs grands chevaux de bataille. Les manans furent « de sérieux adversaires, » dit la chanson. Ces coups « dont l'ennemi fut accablé » ne sont autres que les rochers détachés de la montagne, les arbres coupés et précipités sur lui quand il se fut engagé dans le défilé que vous voyez au-dessous de vous. Ce petit pré enfermé là, entre la côte et le lac, est le célèbre Morgarten. Il fut impossible aux chevaux de tenir sur cette surface que la nuit avait glacée. En avant et en arrière, le chemin fut bientôt interrompu par les arbres renversés; les pierres roulaient d'en haut; les combattans, fondant tout à coup sur une foule en désordre, écrasèrent la noble armée et la jetèrent dans le lac. Le poète a raison, « elle n'en pouvait réchapper. » Pour la première fois, le paon, trop dédaigneux du taureau suisse, perdit quelques-unes de ses plumes les plus brillantes. Cependant la fortune était douteuse tant que les amis de l'autre côté du lac étaient assiégés. Les paysans victorieux redescendirent à la course leur vallée de Schwyz, désormais hors de danger, et les barques du lac des Cantons portèrent la petite armée triomphante dans la vallée d'Unterwalden, où elle acheva cette chasse du paon, qui coûta, suivant la chanson, « tant de sueurs et de sang. » Malheureusement nous n'avons pas de ballade sur Morgarten; tout est indiqué, rien n'est raconté dans les strophes que nous venons de traduire, qui sont tirées de la chanson de Guillaume Tell, et forment un lien de plus entre l'histoire nationale et la légende de l'héroïque arbalétrier; mais il ne manque rien à la

gloire de la journée de Sempach. Elle est reproduite en détail; elle a donné matière à l'une des meilleures ballades du recueil national, et le poète qui l'a chantée s'est trouvé à la bataille.

Entre Morgarten et Sempach, il s'est écoulé soixante-dix ans, deux tiers de siècle bien remplis. Les petites républiques suisses se sont affermies et agrandies; elles sont sorties de leur nid dans les montagnes et ont commencé de prendre leur essor. Avec elles, la liberté, plus confiante, s'est établie de proche en proche dans des vallées plus larges, et a remporté des victoires nouvelles, Sempach et Naefels. Lucerne est agglomérée aux cantons forestiers, et la liberté prend position tout autour du lac, qui peut s'appeler désormais le lac des Quatre-Cantons. Glaris, peu opulente, mais brave, placée au revers des montagnes qu'habitent les hommes de Schwyz et d'Uri, allie sa destinée à celle de ces cantons simples et pauvres comme elle. Zug était faible et petite, aussi peu assurée de son indépendance que de son sol étroit toujours miné par son lac; elle quitte l'Autriche et grossit le parti des cantons forestiers. Berne et Zurich, les deux grands marchés du pays, se lient d'intérêts avec ces pâtres et ces laboureurs qui font d'excellens soldats; mais ce n'est pas encore la nation helvétique : les Suisses n'existent pas pour ainsi dire; ils ne prennent guère d'autre nom que celui de confédérés, *eidgenossen*, hommes liés par serment. Il n'y a pas même de confédération, si ce n'est entre les trois cantons primitifs, et les autres jurent amitié à ceux-ci; aucun traité ne lie les cantons nouveaux entre eux. D'ailleurs point de lois communes, point de gouvernemens hors des murs : rien que des contrats entre les villes, des baux perpétuels ou renouvelables confirmés par serment, et dont, suivant l'usage de ces temps, l'église était le notaire.

Nous sommes en 1386, sur la rive orientale du lac de Sempach, plus riche de souvenirs que de vues pittoresques. La physionomie plus calme des lieux nous avertit elle-même du changement qui s'est fait depuis Morgarten. La liberté des cantons n'est plus réduite à se défendre en d'inaccessibles retranchemens; elle est presque descendue dans la plaine et défend contre l'ennemi autre chose que des rochers et des précipices. Cependant le théâtre du combat est tel que le touriste l'admirerait encore, s'il n'était pas dans le pays des beaux sites. Partout ailleurs qu'en Suisse, on serait enchanté de cette prairie à mi-côte qui s'ouvre devant une chapelle sous de grands arbres, à une petite distance du bourg; quatre croix de pierre enferment l'espace où succombèrent, dit-on, les ennemis de la liberté; dans le lointain, on aperçoit la surface miroitante du lac. La chanson parle d'un premier engagement dans les bois. Les ennemis venaient le long de ces sapins sur la droite :

les Suisses se mirent en devoir de leur couper la route avec les arbres; ils leur firent trouver des nids, dit le poète, sans avoir la peine de grimper aux branches. Les nobles seigneurs autrichiens ne s'arrêtèrent pas longtemps à chercher les nids que leur envoyaient les confédérés; ils se souvinrent de Morgarten, et descendirent de cheval. Alors, les voyant se former en une masse compacte et marcher en avant, les confédérés firent sous bois un mouvement en arrière et les vinrent attendre dans un coin adossé à la montagne. Qui n'a présent à la mémoire le récit du combat livré sur cette petite lande verte? C'est ici que, pour entamer l'impénétrable bataillon des chevaliers autrichiens, Arnold Winkelried saisit une brassée de leurs piques et se les fit entrer dans la poitrine, afin que ses compagnons pussent faire leur trouée par-dessus son corps.

La chanson de Sempach a été divisée en quatre parties ou romances, *romanzen*, ce qui la fait ressembler à certaines ballades anglaises. Défis et bravades avant le combat, détails de la bataille, épisodes de la déroute, deuil de l'ennemi et chants de triomphe du vainqueur, voilà le fond des quatre romances. Dès le commencement de la première, il y a mouvement et vivacité, il y a l'accent d'un poète. Une image tirée de la vie rurale lui suffit pour peindre la situation.

« C'était l'an treize cent quatre-vingt-six : la puissance de Dieu se rendit manifeste. Çà! nous étions au jour de saint Cyrille, quand le Seigneur se rangea du côté des confédérés, comme je vais le dire et le chanter.

« Un laboureur vint en hâte à Willisau, et dit : Un essaim d'abeilles s'est envolé; il s'est allé poser dans les tilleuls. Çà! il fallait voir comme l'essaim fuyait vers le duc quand le duc porta la guerre chez les Suisses! »

Ces abeilles fuyardes sont les hommes de Berne, qui ont tourné contre les confédérés en voyant le duc apparaître; ce château qui brûle est un de leurs exploits.

« Que signifie cela? s'est dit le laboureur. Cela signifie que les abeilles ont cherché un nouveau logis. Et voilà que les hommes de Willisau ont vu leur château en feu. — Çà! criait l'ennemi plein d'arrogance, mettons à mort tous les Suisses, vieux sang, jeune sang, tous également! »

La lettre de convocation n'a manqué à aucun chevalier, aucun ne fait défaut. Ils s'avancent tous sous leurs riches armures, tous ils livrent au vent les armoiries bigarrées de leurs enseignes. « Nous voulons, disent-ils, donner des maîtres à ces paysans! » Et

voilà la terreur qui commence dans les campagnes; tout fuit devant eux, les gémissemens des femmes outragées s'élèvent jusqu'au ciel et demandent vengeance.

« Ah! beaux seigneurs du bas pays, vous voulez venir dans notre Oberland, et vous ne savez pas seulement si vous y saurez trouver votre nourriture! Çà! songez d'abord à y faire votre confession, car il pourrait bien vous arriver malheur dans cet Oberland!

« Où est le curé qui confesse en ce pays? Il demeure à Schwyz, et il vous réserve une rude pénitence. Çà! il vient à votre rencontre, il a des hallebardes pointues pour vous donner la bénédiction!

« — Si notre pénitence doit être si dure, ô révérend père, vénérable *Domine*, s'il faut que nous en passions par votre volonté, malheur à nous! Çà! quel sera notre refuge, si nous devons être ainsi traités par les Suisses? »

On est en juillet, et le duc, qui se regarde comme chez lui et ne veut pas perdre une moisson mûre et bien en point, s'est fait précéder par quelques centaines de moissonneurs; il leur ordonne de faucher le blé autour de Sempach. Ainsi la récolte sera ramassée, et l'on se battra plus à l'aise. Là-dessus un chevalier d'humeur plaisante crie aux bourgeois de Sempach qu'il est temps de donner le déjeuner aux moissonneurs. « Nobles chevaliers, voici venir le déjeuner qu'on vous prépare! A vous de vous bien tenir, et prenez garde que la cuiller ne tombe des mains à plus d'un d'entre vous! »

Au début de la seconde romance, le poète oppose les deux camps l'un à l'autre. D'un côté règne la témérité, la forfanterie du discours : un chevalier qui parle de précautions est traité de cœur de lièvre. On met pied à terre, mais on laisse par derrière valets et fantassins pour garder les chevaux et le bagage. Ne convient-il pas que les maîtres se réservent le plaisir de battre les manans? Ils lient gaîment leurs casques et ôtent de leurs chaussures les pointes à la poulaine dont on eût rempli, dit la chanson, toute une charrette. De l'autre côté, les Suisses sont résolus comme des héros et humbles comme des pénitens. Ils poussent vers le ciel un cri que la ballade a répété et qui a retenti à travers l'histoire. Le combat est raconté comme un duel entre le lion d'Autriche et le taureau des cantons : c'est le duel de la chevalerie féodale et des paysans confédérés. Ce taureau, emblème de la nation naissante, est celui qui laboure la terre des hommes de Schwyz, nation d'agriculteurs, qui mugit au milieu des batailles par la corne d'Uri; la vache d'Unterwalden, qui nourrit de son lait les enfans de ses deux vallées, est sa sœur. Quand au lion autrichien, il désigne un ordre de chevalerie

dont cet animal est le symbole. L'allégorie est partout au moyen âge, et, comme un vêtement léger, couvre souvent d'abstractions apparentes l'idée qui passionnait les hommes. Quoi de plus naturel que ces images de lion et de taureau dans un temps où la force physique était presque tout? Quoi de plus éloquent pour des hommes décidés à mourir autour des bannières où ces images étaient représentées?

Au premier choc, le lion est fier et menaçant. Il compte ses nombreux soldats, il jure par son serment (le serment de son ordre) de venger ses échecs d'autrefois, il rugit, il se bat les flancs de sa queue redoutée. Le taureau n'a que des paroles d'une rage concentrée, paroles entrecoupées, haletantes de la soif du sang. Celui-ci ne peut d'abord entamer son adversaire; mais quand le dévoûment d'Arnold Winkelried a fait une trouée dans la muraille de fer des chevaliers, le taureau suisse s'y précipite, il bondit au milieu des autres animaux héraldiques, foule aux pieds leurs enseignes, et enfonce ses cornes dans les flancs du lion. C'est alors que ce dernier commence à gémir, à miauler, dit la chanson; force lui est de reculer. A son tour, le taureau vainqueur se bat les flancs; puis, la tête en avant, il porte un tel coup à son ennemi qu'il le jette hors de son chemin, et le contraint de lui laisser en toute possession sa verte pâture. Il s'enorgueillit de sa victoire, et lance au lion blessé et mis en fuite l'invective et la raillerie. Tout n'est pas allégories dans le récit; les faits réels, les noms, les hommes, sont mêlés à la peinture idéale sans transition, avec la brusquerie familière à la ballade.

« La troupe de la noblesse était serrée, les rangs épais et larges, fâcheuse rencontre pour nos braves compagnons! Un certain Winkelried dit alors : — Çà! vous en paierez la dette à ma femme et à mes enfans, et moi je vous tirerai à l'instant de ce mauvais pas!

« Chers et fidèles confédérés, je vous sacrifie ma vie! Ils sont si bien enfermés que vous ne les pouvez briser!.. Çà! je ferai une brèche dans leurs rangs, si vous en rapportez aux miens la récompense!

« Là-dessus, d'un mouvement agile, il saisit une brassée de piques, il prend pour lui la mort et ouvre à ses amis un chemin. Çà! n'était-ce pas un vrai courage de lion? Sa mort héroïque fut le salut des quatre cantons forestiers.

« Et d'estoc et de taille, et de force et d'intrépidité, ils commencèrent à rompre les rangs de cette noblesse. Çà! il se trouva donc un héros pour se dévouer à la mort! Sans lui, c'en était fait encore de bien des hommes braves. »

Les louanges de Schwyz, d'Uri, d'Unterwalden et de Lucerne

terminent cette dernière partie; chacun des quatre cantons a son hymne de victoire en une strophe; chacun des états recueillait ainsi dans l'auditoire sa part égale d'applaudissemens.

Toute fière et toute glorieuse qu'elle est de sa victoire, la petite épopée ne se maintient pas sur le ton sublime; c'est une victoire démocratique, et les paysans ne peuvent se réjouir comme des chevaliers. Aussi le court épisode qui forme la troisième romance est-il purement satirique : c'est une belle et bonne lâcheté d'un seigneur, qui est fort complaisamment racontée par le poète avec la juste punition qui en est la suite. Un chevalier, le seigneur de Gree, échappé de la bataille, prie l'honnête batelier Hans Roth de lui sauver la vie, et lui promet une bonne somme pour le fret de son bateau. Marché conclu; la nacelle fend les eaux du lac dans la direction de Nothwyl, à l'ouest; c'est aujourd'hui la station du chemin de fer avant celle de Sempach. A mesure que le danger diminue pour le seigneur de Gree, le prix dont il a acheté son salut lui semble plus fort; plus il approche de Nothwyl, plus le marché lui parait onéreux. Il fait signe à son valet, embarqué avec lui, de payer le batelier d'un coup de poignard; mais Hans Roth n'a pas l'esprit moins prompt que la rame : il devine le coup et fait chavirer sa barque. « Çà! dit le poète, allez prendre au fond du lac une bonne leçon, pour vous apprendre à poignarder un honnête batelier! » Hans Roth court aux magistrats et leur annonce qu'il a fait bonne pêche. Le lac de Sempach est connu pour être fort poisonneux, mais jamais si beaux poissons n'y avaient été pris. Il sont si gros qu'il faut de l'aide pour les apporter. Le pêcheur les donnera volontiers, pourvu qu'on lui en laisse les écailles. On retira du fond de l'eau le seigneur de Gree, son serviteur et sa valise.

« Que contenait la valise? Deux coupes de bon argent. Elles furent données à Hans, qui les porta gaîment dans sa barque, sans les vendre ni les engager, à Lucerne pour les mettre en lieu sûr. »

D'après les chroniques, il n'est pas douteux qu'un certain sire de Gree ou Gray, d'autres disent de Clèves, Bourguignon, vassal de l'archiduc, s'échappa de Sempach, retrouva son valet, mais non les chevaux qu'il lui avait donnés en garde et qui lui avaient été enlevés dans la déroute; il est également certain qu'il se servit de la barque et du secours du batelier Roth pour traverser le lac, et qu'il y fut noyé. Le reste du récit est-il également vrai? Le même fait est raconté à propos d'un des nombreux combats dont le lac de Zurich fut le théâtre : même trahison et même châtiment. Le batelier de Zurich, du nom de Rochs, fait la plaisanterie obligée sur

les gros poissons et sur leurs écailles. Évidemment c'est une histoire identique en deux éditions : laquelle est la première? celle de Zurich ou celle de Lucerne? Encore un problème analogue à celui de la pomme de Guillaume Tell et à l'histoire de l'enfant qui dénonce un complot en s'adressant à un poêle. Dans la poésie populaire, le plagiat est la règle. Faut-il croire que cette troisième romance est un morceau de rapport, un embellissement de seconde main? Autre difficulté. Le poète a négligé de nous expliquer comment Hans Roth apporta dans sa barque les deux coupes d'argent à Lucerne. Comme il y a des hauteurs et même de vraies montagnes entre le lac de Lucerne et celui de Sempach, l'explication n'était pas superflue. Si les ballades suisses avaient la dignité des poèmes antiques sur les Argonautes, les érudits se seraient peut-être attachés à résoudre cette difficulté, comme les poètes grecs cherchaient à ramener le vaisseau Argo de la Mer-Noire dans la Méditerranée sans passer par le Bosphore. Ce qui n'offre pas matière au doute, ce qui est plein de vérité et de justesse, c'est le batelier mettant en sûreté la valise. Ce brave pêcheur et le poète qui chante sa bonne fortune sont bien les ancêtres des vainqueurs de Charles le Téméraire et des hôteliers de la moderne Helvétie.

Après le combat, le deuil et les pleurs : c'est le sujet de la quatrième et dernière romance. Les pâles messagers, rompus de fatigue, blêmes de terreur, courent annoncer de toutes parts le désastre. Ah! noble dame d'Autriche, votre seigneur est couché sur la terre au loin; les paysans lui ont donné la mort! L'archiduchesse jette des cris au ciel; elle voudrait être morte avec son cher époux. Courez à ce champ de désastre, à Sempach, devant la forêt, et ensevelissez le noble archiduc! Portez-le dans un couvent, portez-leà Kœnigsfelden; c'est là qu'il doit être enterré. Il faut entendre aussi les lamentations des chevaliers tout le long du Rhin.

« Les seigneurs sur le Rhin disent en recevant leurs messagers qui pleurent : — L'archiduc est donc mort dans et sur son bien, au milieu de ses possessions (1). Çà! voilà qui change notre compte! S'il était resté chez lui, il n'eût pas souffert de mal!

« A quoi sert d'avoir apporté un grand tonneau avec lui, un grand tonneau de cordes, et des provisions de lacets de potence? Çà! si Dieu lui avait donné la victoire, tous ces confédérés eussent été pendus!

« S'il n'avait mené tout ce bruit, s'il n'avait montré cette arrogance, la noblesse serait demeurée dans ses terres, comme par le passé. Çà! il faut bien le dire, trop est toujours trop, et voilà pourquoi le jeu a fini si tristement! »

(1) Ce sont les propres paroles de Léopold : « *Dans, sur et parmi* mon bien. »

C'est ensuite le tour des villes qui ont combattu pour Léopold. Les bourgeois de Schaffhouse, de Winterthur et de Frauenfeld ont laissé bon nombre des leurs sur le champ de bataille. Fribourg a fait un fâcheux voyage et qui lui coûte bien cher. Et tous ceux du Bodensee (lac de Constance), tous ceux des bords du Rhin, qui ont voulu faucher l'herbe d'autrui, ils ont été mal payés du travail qu'ils avaient entrepris. Hommes de Constance, vous aussi vous étiez venus pleins d'espoir; mais votre bannière est maintenant pendue dans une église de Schwyz suivant l'antique usage! La bannière de Zofingen n'est point tombée aux mains des vainqueurs, quoique ses défenseurs aient tous succombé : elle est rentrée à Zofingen avec le porte-étendard, qui avant de mourir l'avait déchirée en morceaux et avalée; on a trouvé celui-ci avec la hampe du drapeau entre les dents. Ainsi le poète jette ses strophes vengeresses aux ennemis; il parcourt le champ de bataille, reconnaît les morts, compte les tombeaux des vaincus. En terminant, il reprend le ton de l'allégorie; le taureau et la vache rentrent dans leurs montagnes en devisant de leur victoire. C'est le cachet imprimé à la petite épopée populaire.

« Dans ses railleries et ses gais propos, la vache brune dit au taureau : — Un seigneur voulait traire mon lait dans son cuvier; çà! j'ai renversé le cuvier, et je lui ai si bien donné de mon sabot sur l'oreille, que maintenant il est bon à mettre sous terre! »

Aujourd'hui vainqueurs et vaincus ont disparu de la terre, les tombes mêmes se sont effacées. Il ne reste sur le terrain silencieux de la bataille qu'une chapelle modeste, comme toutes celles de ce pays, se dérobant à moitié derrière les trois petits arceaux de son porche. Dans l'intérieur, on voit aux deux côtés d'un grand crucifix deux hommes agenouillés et priant : c'est Goldundingen, le maire de Lucerne, et l'archiduc Léopold, morts tous deux, le premier au début même, le second à la fin du combat; sur la porte est représenté le dévoûment d'Arnold Winkelried. On prie encore tous les ans dans cette chapelle pour les uns et les autres, Autrichiens et Suisses. La passion humaine, même la plus noble, celle de l'indépendance, n'a point ici sa place; mais on la retrouve dans un autre trophée que possède la ville de Lucerne. On le visite au-dessus du petit arsenal du canton. Là sont réunies en une salle étroite les vénérables reliques des combats de la liberté : ce sont des panoplies de chevaliers tués sur le terrain, de longues piques comme celles où s'enferra Winkelried, des bannières toutes noircies et tachées de sang. Voilà les dépouilles ramassées à Sempach :

c'est en les comptant que le poète a rimé ses strophes et que les vainqueurs les ont chantées.

Nous avons vu et nous verrons encore comment les ballades corrigent l'histoire; elles rendent le même service à la littérature : grâce à la chanson sur la bataille de Naefels, il sera curieux, je crois, de mesurer jusqu'à quel point la physionomie de ces temps reculés est falsifiée par les poètes modernes. Dans cette bataille, qui fut livrée deux ans après celle dont nous venons de parler, l'Autriche reçut à l'orient la même leçon qui lui avait été infligée à l'occident. La seconde victoire, confirmant la première, dessina autour du haut pays, comme une circonférence passant par Sempach et par Naefels, une enceinte en-deçà de laquelle il était défendu aux ennemis de la liberté de pénétrer.

C'est une rareté qu'une composition suisse dans un poète de la Suisse au XVIIIe siècle, et alors surtout ce pays était en littérature un simple département de l'Allemagne. Il y a cependant une idylle nationale, une seule, dans Salomon Gessner; elle a pour titre *das hölzerne Bein, la Jambe de Bois*, et pour sujet le combat de Naefels. Avant de rapprocher cette églogue de la vieille ballade, il convient de se placer dans le milieu où vivait l'auteur. Figurons-nous un bon libraire de Zurich, peintre à ses momens, graveur de réputation et poète studieux, s'échappant tous les ans de sa ville savante au moment des vacances, lorsque ses amis Füssli, Breitinger, Lavater, prenaient aussi leur volée. La plupart d'entre eux faisaient à pied quelque pérégrination dans l'Appenzell. Pour lui, en qualité de poète, il cherchait des sites plus sauvages, des montagnes plus abruptes, des chalets plus primitifs. Gessner accordait ses préférences à la verte Limmat, et remontait tous les ans la belle rivière qu'il voyait couler à travers sa ville. Il la suivait d'abord à travers le joli lac riant qui causa l'impatience de notre Victor Hugo, mais qui était si bien fait pour plaire au siècle des Boucher et des Watteau. Il la retrouvait dans la plaine et dans les joncs qui séparent ce lac du Wallensee; il n'avait garde de s'en séparer lorsque, tournant brusquement vers le sud, la vallée se rétrécit, et, franchissant de hautes cascades, se dresse entre les âpres rochers du canton de Glaris; il s'arrêtait enfin à droite, dans le Klönthal, à l'extrémité d'un petit lac qui est placé au pied de l'immense Glärnisch comme un miroir pour en refléter l'image. Une inscription gravée sur le rocher rappelle au touriste que le poète bucolique de la Suisse venait là tous les ans passer quinze jours dans le chalet d'un berger, manger son pain, son miel, son fromage, et recueillir sans doute les élémens de quelque pastorale à la Théocrite. Il coudoyait à chaque pas sans la voir la véritable idylle. S'il avait deviné que

la pastorale l'assiégeait ainsi dans ce petit vallon, l'un des plus aimables et des plus fleuris de la Suisse, il serait resté célèbre; sa petite étoile n'aurait point si fort pâli au milieu des astres qui allaient s'élever dans le firmament germanique; il aurait aussi prêté l'oreille aux chants populaires, et nous n'aurions pas en ce moment à montrer combien son idylle nationale s'éloigne des couleurs vraies et de la réalité.

En remontant sa bien-aimée rivière, il visitait donc tous les ans le champ de bataille de Naefels, les onze petites croix de pierre qui portent le millésime de 1388 et rappellent que le combat recommença onze fois, enfin le Rüti escarpé, contre lequel les Glaronnais s'adossèrent pour résister aux Autrichiens. De ce patriotique souvenir, qui était une bonne fortune pour un poète, voici le parti qu'il a tiré. Il suppose qu'un vieillard blessé gravissant le Rüti malgré sa jambe de bois rencontre un jeune chevrier et lui fait le récit de la bataille dont le théâtre est à leurs pieds. Fidèle aux descriptions que nous lisons dans les poètes classiques, le vieillard montre à son jeune interlocuteur de quel côté s'avançaient les ennemis en un bel ordre de bataille. Des milliers de lances brillaient au soleil, et l'on voyait entre autres deux cents cavaliers portant de magnifiques armures; sur leurs casques flottaient des panaches, la terre tremblait sous les pas des chevaux. Du côté des Suisses combattaient à peine quelques centaines d'hommes. La désolation était partout. La fumée de Naefels livrée aux flammes remplissait la vallée, et annonçait aux populations le triste sort qui les attendait. Au pied de la montagne se tenait le chef de la petite armée suisse, là où deux sapins s'élèvent du sein des rochers. Le vieux soldat voit encore son général ralliant la troupe, agitant la bannière dans les airs, rappelant à lui les guerriers épars. Les piques brillantes, les panaches, la ville incendiée d'une part, de l'autre les deux sapins, le général, la bannière et le petit groupe des Suisses, tout cela est un tableau qui peut faire honneur au peintre ou au graveur : pour un poète, c'est une action qui ressemble à tous les combats possibles. Voyons maintenant la mise en scène de la vieille ballade, pour laquelle d'ailleurs nous ne réclamons d'autre mérite que celui de la vérité des couleurs.

« Le capitaine des seigneurs leur cria : Frappez à cœur-joie, et qu'il n'en échappe aucun de cette misérable troupe! Le capitaine des hommes de Glaris cria au seigneur Dieu du ciel : Accorde-nous ton secours, viens à notre aide, seigneur Jésus!

« Là-dessus l'ennemi dit avec une orgueilleuse joie : Aujourd'hui l'on ne fait pas de prisonniers, aujourd'hui l'on passe tout au fil de l'épée!

Mais le brave Matthias de Büeley répondit : Soit, et bon nombre d'entre vous seront de la partie!...

« Serrez vos rangs, braves hommes de Glaris, formez votre bataillon en invoquant Dieu, vous êtes en sa garde!... »

Des milliers de lances, deux cents cavaliers, le poète moderne qui a souci de la vraisemblance n'ose pas dire davantage : la chanson, qui ne doute de rien et qui a peut-être raison, parle de quatorze mille Autrichiens et de trois cents Glaronnais seulement. La manière dont elle rend compte de la victoire fait tout passer; elle est comme un témoin qui exagère, mais qui a vu de ses propres yeux. Le poète au contraire demeure dans le vague, et, cherchant la vraisemblance, ne réussit pas à saisir la vérité. Le vieillard à la jambe de bois, embarrassé pour expliquer la bataille, se rabat sur les comparaisons. « Tu vois, dit-il, en bas des rochers, ces fontaines? Des pierres, des roches, des racines d'arbres, voudraient les arrêter : vois cependant, elles passent à travers et se rejoignent en un bassin. Ainsi les nôtres, se précipitant, percèrent les rangs ennemis, et se groupèrent autour de leur chef, jurant, malgré leur petit nombre et avec l'aide de Dieu, de vaincre ou de mourir! » Les Suisses reviennent à la charge onze fois de suite, toujours ramenés vers le rocher, toujours inébranlables comme lui. Enfin, avec le secours de trente braves du pays de Schwyz, ils se jettent sur les Autrichiens comme une montagne qui s'écroule, et la bataille est gagnée. Que nous préférons à ces lieux-communs le libre mouvement de la ballade!

« Tour à tour ils s'élancèrent sur l'ennemi, ou plièrent écrasés; plusieurs succombaient, hélas! les autres continuaient une lutte désespérée.

« De nouveau ils s'avancèrent, durent céder et se replièrent sur le Rüti. L'ennemi venait toujours sur eux, les enveloppant, ne leur laissant ni relâche, ni repos. Alors cette petite troupe recommença le combat, et accabla de nombreux ennemis sous les quartiers de roche.

« Les pierres retentissaient sur les morions, et le bruit en était répété par les montagnes. On vit de toutes parts courir aux pierres; toutes les mains en étaient pleines. La pierre prit alors la parole, elle se mit à siffler, si bien que les chevaliers en perdirent la langue et les oreilles. »

Voilà bien une guerre de montagnes et un combat de paysans; on comprend que l'issue de la bataille ait été suspendue; mais ce qui suit l'explique mieux encore. Le petit renfort de Schwyz apparaît; c'est assez pour que les Autrichiens croient à la présence d'une seconde armée. Des cris nouveaux, d'autres bannières, s'annoncent

au sommet d'une montagne : ainsi se décident et s'achèvent les victoires de la liberté suisse.

« Alors, au milieu du combat, parurent comme un éclair trente braves soldats de la fidèle Schwyz; alors l'inquiétude s'empara de ces hommes vantards, et ils s'écrièrent : Sauve qui peut! Ils fuirent le long de la Linth jusqu'aux joncs de la plaine!

« Au pont de Wesen, un bon coup à boire les attendait; le pont se brisa et bien des chevaliers plongèrent. Ceux qui ne plongèrent point là, ceux qui n'en eurent que jusqu'au mufle, burent dans la Limmat et furent noyés dans le lac. »

Les chevaliers demandent grâce, ils offrent de l'or, on ne les écoute pas; c'est une tuerie générale. Une fois la bataille terminée, on compte les cadavres sur le champ de Naefels; la ballade n'exprime qu'un regret, celui de ne pouvoir compter ceux qui sont au fond de la rivière et du lac.

On pense bien que le poète de Zurich tire un voile sur ces atrocités; mais ce qu'on ne peut imaginer à moins de l'avoir lu, c'est le romanesque dénoûment de la pastorale de Gessner. Le vieillard raconte qu'au milieu du combat, ayant été foulé aux pieds par un cheval, il a eu une jambe brisée. Un de ses compagnons le charge sur son épaule et le confie à un bon religieux qui est en oraison là tout exprès pour le recevoir. Il se trouve que le jeune chevrier qui entend le récit est le fils du compagnon d'armes qui a sauvé le blessé. Explication touchante et reconnaissance, suivie d'un mariage entre le chevrier et la fille du bon vieillard. Tous les détails de l'églogue sont ainsi justifiés, même la jambe de bois, laquelle seule manquait pour rendre la ressemblance frappante entre le vieux combattant de Naefels et un brave sergent de la garde suisse blessé à Fontenoy ou à Raucoux.

II. — LA GRANDE NATIONALITÉ ALLEMANDE.

Nous avons trouvé dans les ballades historiques les échos des combats soutenus pour la liberté. Voici d'autres batailles plus rapprochées de nous par le temps, plus intéressantes peut-être, soit par le bruit qu'elles ont fait dans l'histoire, soit par la nature des questions que la victoire y a tranchées. Ce sont encore des accens guerriers que nous allons entendre, des champs de bataille nouveaux que nous devons parcourir avec le lecteur; mais il ne s'agit plus seulement de liberté. Une nation s'est formée dans ces hautes vallées où les hommes dispersés se contentaient jusque-là de leur indépendance personnelle.

C'est à peine si dans le XIVe siècle ces populations de pâtres et de laboureurs se regardaient comme unies entre elles par un lien de famille; elles n'avaient ni un drapeau commun, ni un cri national pour se rallier dans la mêlée, au milieu des sanglantes confusions, dans ces redoutables momens où le sort de tous dépend d'un patriotisme discipliné. A vous, confédérés! voilà l'unique mot d'ordre qui retentit dans les dangers et que la chanson répète. Les *Suisses*, disaient déjà les Autrichiens et la noblesse qui embrassait leur cause; mais ce nom dans leur bouche était une sorte d'injure adressée à la petitesse et à l'obscurité de ces cantons groupés derrière le modeste état de Schwyz, qui avait tant fait parler de lui dans les premières luttes de la liberté. Zurich, très autrichienne alors et très acharnée contre ses voisins de Schwyz, contribua beaucoup à mettre ce nom en circulation vers le milieu du XVe siècle. Notre Philippe de Comines, qui traita souvent avec les Suisses au nom de son maître Louis XI, les désigne encore sous le titre des *vieilles ligues allemandes*. « Quatre villes, dit-il, Berne, Lucerne, Fribourg, Zurich, et leurs cantons, qui sont leurs montagnes. Suisse en est un, qui n'est qu'un village. J'en ay veu de ce village un, estant ambassadeur avec autres, en bien humble habillement, qui néantmoins disoit comme les autres son advis. » Le rameau suisse tenait donc encore au grand arbre germanique par l'origine, par la langue, par une soumission de respect et de tradition, sinon de fait, au saint-empire allemand. Nous approchons du moment où le rameau se détache et devient arbre à son tour, où la dénomination méprisante devient le nom glorieux de la patrie. Les chants dont nous allons présenter une analyse ont ce mérite de nous apprendre comment s'élève une nationalité. Jusqu'ici le peuple helvétique a secoué le joug des ducs d'Autriche sans rompre avec l'empire. Dans ses combats contre Charles le Téméraire, avec le secours des populations de sa race et de sa langue, il va repousser la domination d'une race française et défendre sa nationalité originelle. Dans ses combats contre l'empereur Maximilien, il se sépare de l'Allemagne et fonde la nationalité suisse.

C'est dans ses montagnes les plus hautes que nous avons vu naître et se former ce peuple de pionniers et de pâtres. Il a défendu sa liberté là où ses vallées deviennent plus larges, sur un plan moins élevé, mais d'un abord encore bien difficile. Descendons un étage de plus. Les champs de bataille où nous allons le suivre sont dispersés sur ses frontières, depuis le lac de Neufchâtel jusqu'à celui de Constance. Jean-Jacques Rousseau, dans une lettre au maréchal de Luxembourg, compare la Suisse entière à une grande ville où les maisons seraient dispersées, et dont le canton de Neuf-

châtel à l'est et celui de Saint-Gall à l'ouest seraient les faubourgs. La Suisse a mis deux siècles à chasser l'ennemi du cœur de sa citadelle jusqu'à ses faubourgs, qu'elle va désormais affranchir comme le reste.

La guerre contre Charles le Téméraire commença de ce côté du Jura, en Alsace et en Franche-Comté; elle se continua de l'autre côté, sur les bords du lac de Neufchâtel. Quant à la bataille de Nancy, elle ne fut qu'une revanche prise chez l'ennemi et un achèvement de la victoire. Les chants historiques relatifs à cette guerre en suivent exactement les vicissitudes. On y trouve l'alliance des nations allemandes contre le Téméraire, le procès de Hagenbach, les combats de Héricourt et de Blamont, les batailles de Granson et de Morat, celle de Nancy, enfin le triomphe de la cause commune, qui est celle non-seulement de la Suisse, mais bien de tout l'empire allemand. La ligue allemande et suisse, à laquelle les historiens me semblent avoir accordé peu d'attention, est manifeste et vivante dans les chants populaires. Elle se forma et serra ses premiers nœuds autour de l'échafaud de Pierre de Hagenbach. Ce malheureux Hagenbach mourut si noblement que je soupçonne d'exagération la plupart des récits qui sont faits de ses crimes. Jean de Muller, Walter Scott, M. de Barante, tant de plumes aux riches couleurs, en ont fait de si monstrueux portraits, qu'il est malaisé d'obtenir pour lui quelque pitié. Ce qui est certain, c'est qu'il fut la bête noire des populations de langue allemande, qui lui comptèrent pour crime principal de les avoir voulu soumettre aux hommes de langue française. S'il n'était pas Français, comme on serait d'abord tenté de le croire en lisant Comines, qui l'appelle Archambauld (1), sa politique au milieu des populations du Rhin fut française à outrance, et il servit aveuglément les ambitieux desseins de son maître sur les différentes ligues allemandes.

« Ah! pauvre bailli de Bourgogne, tu es prisonnier des soldats payés par toi!...

« Si tu avais toujours fait le bien, tu serais encore un digne gentilhomme dans les domaines de ton duc... »

Ainsi s'exprime une ballade qui rapporte les dernières pensées du serviteur de Charles dans les termes suivans :

« Et voulez-vous entendre quelles furent ses paroles lorsqu'il vit le

(1) Des lettres patentes de 1472 l'appellent également Archambauld, en y ajoutant le surnom de *Boute-Feu*. — Archives historiques du département de l'Aube, citées dans la *Biographie générale* de Firmin Didot, article *Hagenbach*.

grand tribunal? — Faut-il que je monte ces degrés, disait-il, et que j'entende mon jugement? Oh! puissé-je être encore parmi les miens! »

A Héricourt, à Pontarlier, à Blamont, la ligue allemande et suisse agit comme un seul corps, combattit comme un seul peuple. Une chanson sur le combat de Héricourt énumère les alliés qui firent la campagne contre les Bourguignons, contre leurs amis de la Savoie et contre les mercenaires de la Lombardie. On y voit les soldats de Strasbourg et de Schelestadt avec leur vêtement rouge, ceux de Colmar en rouge et bleu; ceux de Kaisersberg portent tous également un même habit, Brisach et tout ce qui est entre Bâle et Strasbourg a aussi son uniforme. Le bleu et le blanc distinguent les hommes de Villingen en Souabe, ceux des villes de la Forêt-Noire portent le noir costume que nous leur voyons encore les jours de fête, costume allégorique et national; les hommes blancs et verts sont venus de Lindau, de l'autre côté du lac de Constance. Meinstett, Rothwyl, Schaffhouse, qui n'était pas encore Suisse, Constance, Ravensburg, nombre de villes de Souabe et d'autres provinces figurent dans les rangs. Toute la Suisse et une bonne partie de l'Allemagne sont venues au rendez-vous contre le duc welsche. *Welsche* signifie étranger parlant une langue que nul ne comprend. L'empire, la chrétienté même, pour les peuples de l'autre côté du Rhin, c'était tout ce qui parlait l'allemand; le reste était welsche. Or le reste était le voisin, c'est-à-dire le Gaulois ou Français, le Français de Bourgogne, de Franche-Comté, de Savoie, de Lorraine, de Picardie, d'Artois, de Belgique. Toutes ces provinces plus ou moins dans la main du Téméraire composaient déjà un empire occidental pour ce prince, qui avait dans ses armes un lion grimpant à une montagne. Déjà il y atteignait, et, désormais enfermés par lui, « nous n'aurions pu saillir que par mer, » dit Comines; mais Louis XI, qui avait mis dans ses armoiries un cerf ailé, courait en effet comme un cerf le long de ce rempart où le Téméraire prétendait l'étouffer. Sans le combattre lui-même, il lui suscitait des guerres de tous côtés; il semait l'argent, il nouait des alliances, il ourdit enfin la vaste conspiration du Rhin, de la Suisse et de l'Autriche, cette ligue allemande qui empêcha le lion de parvenir au sommet de la montagne.

« La ligue a été formée dans le secret et dans le silence; plus d'un a été surpris qui n'en savait aucune nouvelle. »

Quant aux desseins de Charles, toute l'Allemagne, toute la Suisse, les avaient devinés.

« La Bourgogne a fui, disait un poète après Granson. C'est pourquoi réjouis-toi, ô chrétienté, car tu étais perdue! S'il avait vaincu, le saint-empire romain serait en ruine, le duc n'avait pas d'autre pensée. »

Et après la mort de Charles :

« Il s'estimait l'égal d'Alexandre, il prétendait soumettre à son joug tout l'empire. Dieu a fait tourner son dessein à l'enseignement des hommes. La ligue est venue et l'a châtié. L'orgueil de Charles s'est vite évanoui dans la bataille. »

A Blamont, comme à Héricourt, la ligue est donc ferme et sincère, chevaliers et hommes du peuple combattent côte à côte. Et que dire de l'archiduc d'Autriche, qui a oublié ses éternels combats contre les Suisses? L'habile et pénétrant Comines n'en revient pas; ce lui est un motif de plus d'admirer le savoir-faire de Louis XI. Il a raison, et ce savoir-faire consista précisément à mieux juger que le Téméraire le parti que l'on pouvait tirer de ces masses allemandes mal unies, toutes rompues en morceaux, mais qui s'attiraient entre elles.

« Les vexations, dit la chanson de la paix éternelle avec l'Autriche, et les violences ont établi entre nous la communauté. Grands et petits dans les cités allemandes ont dit également : Plutôt que d'être Bourguignons, nous deviendrons Suisses et confédérés! »

Plus de haines entre l'archiduc d'Autriche et les cantons! Les ballades ne désignent plus ces fâcheux souvenirs que par les euphémismes les plus naïfs.

« Dignes confédérés, vous fîtes bien quelque peine autrefois au noble prince; mais cela est bien oublié, tout à fait oublié, grâce à son extrême indulgence! Vous êtes désormais la flèche dans laquelle il se confie, la base sur laquelle il veut bâtir. »

Toute la physionomie de cette armée bariolée qui n'avait de commun que la langue se retrouve dans les chants. Ses divers sentimens respirent à travers ces strophes et les enflamment. Et, par exemple, d'où venait que les Suisses étaient si redoutés quand la victoire commençait à pencher pour eux? C'est qu'ils ne savaient pas encore faire de prisonniers, le commerce des grosses rançons leur était inconnu. Quel échange pouvait exister entre des chevaliers et des paysans révoltés? Tous les combats pour eux finissaient donc par des tueries.

« Les téméraires de la grosse armée welsche furent terrifiés; ils prirent la fuite en toute hâte, ils craignaient d'être égorgés... »

Et deux strophes après :

« On fit des paquets de leurs vêtemens, puis on larda leur peau; on les coupa, on les mit en pièces, ni plus ni moins que des herbes taillées menu. »

Avarice et férocité! on ménage les habits, on met en pièces les corps! Rien ne manque ici à la couleur nationale, pas même la grossière comparaison des fines herbes!

L'enthousiasme fut général tant qu'on fit la guerre de ce côté du Jura : les villes d'Alsace et les seigneurs d'Allemagne y allaient de franc jeu; mais quand le danger fut de l'autre côté des montagnes, ils se montrèrent plus froids. Quand l'incendie fut chez leurs alliés, ils furent moins pressés de l'éteindre. Une ballade sur la bataille de Granson se plaint que l'Autriche dorme trop longtemps. Les oiseaux chantent, la ballade crie, mais l'Autriche ne fait pas mine de se réveiller. C'est que le puissant et opulent duc de Bourgogne lui avait fait espérer, ce qu'il avait promis d'ailleurs à bien d'autres, la main de sa fille. Il se faisait un jeu de combattre la jalousie par la cupidité, de diviser par l'appât de son héritage les ennemis que lui faisait sa richesse. Les cantons suisses ne pouvaient épouser Marie de Bourgogne. L'ours de Berne, le taureau d'Uri et la vache d'Unterwalden, ne se laissant pas apprivoiser par cette amorce, se trouvèrent un instant seuls à combattre en face du duc welsche. Ce fut à Granson. Heureusement leur bonne étoile, celle de la liberté, et l'orgueil aveugle du duc Charles furent leur salut. Leurs bonnes montagnes, qui avaient si souvent été leurs forteresses, leur donnèrent encore cette fois la victoire.

Le long du lac de Neufchâtel, le Jura forme des lignes parallèles qui courent du sud-ouest au nord-est. Ces lieux sont remplis du souvenir de J.-J. Rousseau; ces montagnes où se joua le sort de la Suisse, il les parcourut en tout sens. Dans la haute vallée par laquelle on avait attendu les Bourguignons, l'auteur de *la Nouvelle Héloïse* vit la chaîne de fer qui avait été rivée dans le rocher pour arrêter la cavalerie. La gorge profonde où il promenait ses rêveries, les Suisses l'avaient remontée deux cents ans avant lui pour tomber à l'improviste sur l'ennemi. Ces coteaux à travers lesquels ils descendirent et qui portaient sans doute déjà leurs beaux vignobles, ils ont fourni le vin que Saint-Preux aimait trop. De temps en temps, ces montagnes s'inclinent vers le lac : alors les collines tapissées de vignes, les montagnes étagées au-dessus, les bois qui forment en haut une belle chevelure, non plus sombre comme ailleurs, mais brillante et variée, se rapprochent des eaux et s'y reflètent, puis elles s'en écartent encore pour s'en rapprocher bien-

tôt, et elles serrent de plus en plus près la nappe d'eau légèrement bleuâtre jusqu'au point où elles débordent du lac et le séparent de celui de Bienne. Ces étranglemens successifs donnent naissance à des enfoncemens resserrés de terrain où il n'y a d'autre issue que l'étroit chemin entre la montagne et les eaux. C'est là que le duc, plus que jamais téméraire, engagea sa brillante armée après avoir pris Granson. Les Suisses, fidèles à la stratégie de leurs aïeux, avaient contourné le lac du côté du nord, passant par les domaines du comte de Neufchâtel (car ce pays n'appartenait pas encore à la confédération); ils s'étaient glissés entre les montagnes comme des loups rôdant autour de leur victime. Ainsi *logés*, suivant l'expression de Comines, qui les connaissait bien, ils attendaient. Charles sortit du camp où il était en sûreté derrière ses remparts, ayant à droite le lac, à gauche le Jura, derrière lui des montagnes encore. Cette imprudence dut paraître aux Suisses un châtiment du ciel.

« La volonté de Dieu trancha bien vite la difficulté, dit une ballade; les hommes de Bourgogne marchèrent en avant. N'eût été cette résolution, ils se seraient joués longtemps derrière leurs remparts de nos menaces et de nos coups.

« A ce moment, Dieu voulut que les nôtres descendissent dans la verte prairie pour tomber sur les Bourguignons, pour les frapper d'estoc et de taille. »

Cette prairie étroite est celle que l'on voit au-dessous de la Lance, une ancienne chartreuse près de Granson. L'avant-garde de Charles y fut prise comme dans un piége où elle ne pouvait se mouvoir; elle se replia sur le reste de l'armée, qui se mit en déroute. Alors on entendit le taureau d'Uri, qui fit retentir dans les hauteurs ses mugissemens.

« Confédérés, voici Charles qui gémit et qui hurle! Il a entendu le taureau qui beuglait en fondant sur ses soldats. — C'est toute la race des démons! s'écria-t-il. Aussitôt cavaliers et fantassins se mirent à fuir en désordre. »

Ce beuglement d'Uri, qui fait tressaillir encore les échos de la postérité, Jean de Müller l'a fait passer de la ballade populaire dans tous les livres des historiens.

Une autre chanson plus prosaïque, mais non moins nationale, énumère le riche butin qui fut recueilli dans le camp de Bourgogne; on y retrouve les armes, les canons, le sceau du prince, les couronnes de perles, les ostensoirs, les riches étoffes, que les villes de Suisse se partagèrent et qui sont dispersés dans les églises et

les musées du pays. Les diamans seuls ne figurent ni dans les chansons que nous parcourons, ni dans les trésors que l'on montre aux touristes : ils brillent au premier rang parmi les joyaux des cours de l'Europe. A cette époque, ni les soldats ni les poètes de la Suisse ne connaissaient les diamans.

Soit que la fille du Téméraire eût trop perdu de ses richesses, soit que la fortune et le nom de son père se fussent éclipsés dans ces étroites vallées d'où les messagers coururent dans toute l'Europe apporter de si étonnantes nouvelles, les Suisses ne se trouvèrent plus seuls. Ils étaient riches, ils étaient forts, ils avaient dispersé en un coup de main la plus belle armée qu'on eût vue dans les temps modernes. A Morat, les Suisses n'avaient que l'embarras de choisir parmi les alliés. Cette fois le duc remonta le même lac de Neufchâtel par la rive orientale, il alla se faire battre et détruire (car cette nouvelle défaite fut très sanglante) sur les bords du petit lac de Morat, au nord-est de celui de Neufchâtel. Le lac de Morat servit de sépulture à une partie de l'armée. Les Suisses y tuèrent des milliers de soldats bourguignons et lombards qui y avaient cherché un refuge, et qui, n'ayant que la tête hors de l'eau, imploraient un ennemi sans pitié.

« L'un fuyait par en haut, l'autre par en bas; on tua celui-ci dans les blés, celui-là dans les buissons. Quelques-uns coururent dans les bois, et ils n'étaient pas des cerfs, les autres dans le lac, et ils n'étaient pas des poissons : là ils purent abreuver leur soif.

« Ils s'y tenaient debout jusqu'au menton, et on les tirait comme des canards. On sauta en barque et l'on poussa sur eux pour les mettre à mort. L'eau verte en fut toute rouge; rouges aussi étaient tous les bateaux. »

Le lac ne garda pas ses victimes; les orages rejetèrent leurs ossemens, et c'est avec ces malheureux restes que les Suisses élevèrent le funèbre mausolée qu'une demi-brigade française détruisit en 1798 quand la république occupa la Suisse. Le malheureux duc avait presque aussi mal choisi son champ de bataille que la première fois. On raconte à Morat que le général Bonaparte, se rendant au congrès de Rastadt en 1797, dit à un jeune officier suisse avec lequel il visitait les lieux : « Si jamais nous livrons bataille ici, soyez persuadé que nous ne prendrons pas le lac pour retraite. »

Suisses et Allemands repassèrent le Jura et les Vosges, afin de porter le dernier coup au grand et puissant duc welsche, à ce Charles le Téméraire qui suscita contre lui le premier effort de la nationalité germanique. Les ballades suisses le suivent jusqu'à Nancy. Nous ne ferons pas comme elles; nous resterons sur le sol

helvétique, achevant cette ébauche des origines d'une nation, et interrogeant tour à tour l'accent de la poésie populaire et l'aspect des lieux.

III. — LA PETITE NATIONALITÉ SUISSE.

La confédération n'avait désormais rien à craindre de la Bourgogne et de la Savoie. Plus de danger de ce côté, les gorges et les vallées du Jura cessaient d'être des portes ouvertes sur la Suisse : la destruction du grand duc Charles et l'alliance de la France les fermaient mieux que les chaînes de fer qui avaient servi à les barrer. Ayant assuré sa clôture de l'ouest et du midi, la Suisse va se retourner vers l'est et le nord. Ses voisins de ce côté, qui l'ont aidée à élever son mur contre les Welsches, ne tardent pas à lui fournir l'occasion de le prolonger entre elle et l'Allemagne. Elle les repousse partout où ils se présentent, et cette fois son rempart est terminé et complété sans le secours de personne, si ce n'est de la France, qui donne de l'argent et prête des armes.

Ici encore la vue des localités, comme l'accent des ballades, explique et anime les faits dont le sens et la vie échappent quelquefois dans les livres. On a vu que le sentiment national allemand ne combattait pas avec moins d'énergie que l'amour de la liberté à Granson et à Morat; si les historiens n'ont montré dans ces journées fameuses que la lutte idéale et classique d'un peuple pauvre et républicain contre la tyrannie, c'est que les idées de leur temps ont altéré pour eux la physionomie de ces anciens combats. La dernière guerre des Suisses contre l'Autriche, dont nous allons nous occuper, a eu le même sort. Les livres en ont effacé le caractère, mais les chansons en raniment et rafraîchissent les vraies couleurs. Elles nous jettent dans la mêlée des batailles, où nous distinguons les cris opposés de deux peuples différens; elles nous font assister au déchirement définitif qui sépare la petite nation de la grande. « Je suis un vieillard du pays des Grisons, et je veux vous dire une chanson sur le roi des Romains, qui est venu prêter main-forte à nos ennemis; il reprit les anciennes menées de sa maison pour mettre les Suisses en captivité. Il avait entendu cette leçon de son aïeul; son père lui avait toujours répété qu'il devait, tant qu'il serait dans cette vie, employer les forces de son empire pour donner un maître à cette confédération. »

Tel est le début du *Schwabenlied* ou chant de la guerre de Souabe; telle est aussi l'origine de la lutte suprême. Les confédérés se trouvaient sur le chemin de l'empereur Maximilien, ou plutôt du roi des Romains, car ce prince, qui était destiné à n'obtenir ja-

mais que des demi-succès, ne put réussir à se rendre jusqu'à Rome pour y être couronné : il dut se contenter de recevoir la consécration et le diadème dans ses montagnes du Tyrol. Ses états héréditaires et ses feudataires d'Allemagne enfermaient la Suisse dans un arc immense dont il eût bien voulu rejoindre les extrémités. Comme le duc Charles, il nourrissait de grands desseins. Faire la guerre à la France, qui devenait tous les jours plus redoutable, repousser les Turcs, qui menaçaient Vienne, réclamer ses vieux droits périmés sur les cités d'Italie, établir l'ordre, l'obéissance et surtout des impôts en Allemagne, c'était une suite d'entreprises non moins vastes que celles du Téméraire ; mais, à la différence de celui-ci, il n'avait que des titres, des droits plus ou moins légitimes et point de ressources, une magnifique couronne, mais pas d'argent et pas de soldats. La Suisse tenait au saint-empire par un lien de respect plutôt que de nationalité; il prétend la rattacher à la loi commune. La Suisse fournissait les meilleurs soldats; il voulut les avoir pour l'accomplissement de ses projets. D'ailleurs ce pays sans chef et en apparence sans lois était d'un mauvais exemple au moment où l'empereur voulait se rendre le maître en Allemagne et remonter à son rang d'arbitre de l'Europe. Il commença donc par diviser l'empire en un certain nombre de cercles, et somma les cantons d'y prendre place. Il fit lever des impôts, et mit les confédérés en demeure de payer. Il favorisa l'établissement de la ligue de Souabe, et ordonna aux Suisses de s'y affilier. Il ne s'agissait plus d'hommages et de suzeraineté; il s'agissait d'impôts, de redevances, de sujétion réelle. En consentant, les Suisses perdaient leur autonomie, puisque leur soumission à l'empire était jusque-là purement nominale; en refusant, ils avaient la guerre, et, s'ils étaient battus, ce n'était pas seulement l'empereur, c'était l'archiduc d'Autriche qui était vainqueur : ils retombaient dans la condition de vassaux héréditaires, ils devenaient Souabes ou Tyroliens. Ou nation indépendante, ou sujets de l'Autriche, la question était ainsi posée; ainsi l'entendaient leurs ennemis. Une chanson répétée par les lansquenets recommandait au prince d'exiger ses droits non d'empereur, mais d'archiduc. « Noble roi d'Autriche, dit-elle, laisse ton aigle s'envoler et prends ta queue de paon brillante, les paysans seront bientôt à tes pieds. »

Le paon et les paysans, voilà les adversaires. Le paon est l'oiseau de Junon, des impératrices, qui rappelle tant de mariages heureux pour la famille d'Habsbourg : *tu, felix Austria, nube*; toi, heureuse Autriche, épouse, et c'est assez pour assurer ta grandeur. Le terme de paysans était dans la bouche des lansquenets et des Souabes une expression de mépris. Les Suisses s'appelaient eux-mêmes *land-*

männer, hommes de la campagne; leurs voisins leur donnaient le nom de *bauern*, travailleurs des champs, journaliers, c'est-à-dire misérables. Les *bauern* acceptèrent l'injure, comme plus tard les gueux de la Flandre, et ils plumèrent le paon orgueilleux. Leurs ennemis accumulaient contre eux les outrages. Dans une chanson sur la bataille de Dornach, les Allemands imitent le beuglement des vaches, et les Suisses irrités en tirent bonne vengeance. Ailleurs un lansquenet blessé insulte à ses vainqueurs en répétant le mugissement dérisoire, et ceux-ci lui font subir un affreux traitement, qui est réservé, disent-ils, aux mauvais taureaux. Toutes les bouffonneries, toutes les médisances grossières ou infâmes que les Zuricois avaient autrefois dirigées contre les bons amis des vaches sont renouvelées par les Souabes et les Autrichiens. La haine entre jusque dans l'église et travestit la religion des deux partis. « Tout un village de Souabe, dit le *Schwabenlied*, a pris un nouveau crucifix; il l'a baptisé et il lui a parlé ainsi : Tu es un Dieu nouveau, soutiens notre cause, bats l'ennemi et fais fuir les Suisses. » Et le poète ajoute qu'il en peut venir de ces Christs nouveaux tant qu'on voudra, pourvu que la Suisse ait pour elle l'ancien et le véritable. La croix blanche était le signe de ralliement de ses concitoyens, la rouge celle des Souabes. Tantôt ils blasphémaient à l'envi contre la sainte image quand elle portait la couleur ennemie, tantôt ils en changeaient la couleur. Il arriva aux Souabes de menacer non-seulement les Suisses, mais le Dieu que ceux-ci invoquaient; ils prétendaient allumer un tel incendie dans le pays des ignobles paysans que leur vieux Dieu, *der alte Gott*, quand même il serait assis sur l'arc-en-ciel, aurait les yeux aveuglés par la fumée et les pieds tellement incommodés de la flamme qu'il serait contraint de les tirer à lui. Souabes et Suisses formaient deux ligues, l'une des villes, l'autre des campagnes, et la haine qu'ils se portaient était si visible qu'elle a été remarquée par Comines (1). Cette haine, Maximilien la mit à profit. « Il s'avisa d'un moyen, dit la chanson, et forma une ligue avec l'empire et avec les villes de Souabe; on promit aux soldats une forte paie, on promit de l'or, de l'argent et de bons lits. » Tout ce qui devait hommage à l'empereur envoya son contingent, ce fut toute l'Allemagne soulevée contre des paysans qu'on appelait des sauvages et des impies. « Les princes, dit la ballade de Schwaderloch, ont marché impétueux et menaçans contre le pays des Suisses. Ils se sont donné rendez-vous à Constance. » Ces princes sont le duc de Bavière, le margrave de Brandebourg, le comte de Wurtemberg. Autrichiens, Hongrois, Danois, Polonais,

(1) Mémoires, liv. VIII, chap. 21.

Bohémiens, Westphaliens, Hessois, sont à leur suite. Parmi les pays libres, le *Schwabenlied* prend à partie la ligue des casaques ou de la Souabe, le Hegau, dans la vallée septentrionale du Rhin, Constance, le Wallgau, au sud du Bodensee, et la ville libre de Strasbourg. « O Strasbourg, dit-il, ta bannière sera suspendue à Zurich, à ton grand déplaisir. Si tu es encore tentée de faire la guerre à la Suisse, aie soin de fondre d'aussi bons canons pour les occasions prochaines. » Une chanson de Dornach parle de Colmar et du pays de Westerich, qui est le territoire situé entre la Moselle et le Rhin; elle y ajoute toute l'Alsace et tout le Brisgau. C'était donc la grande nation qui voulait absorber la petite, et cette fois encore, grâce à ses montagnes et à ses lacs, la petite put résister et maintenir pour toujours son indépendance.

Du côté de l'est, la Suisse présente l'aspect d'une vaste forteresse dont le Rhin, qui la contourne, est le fossé; le Bodensee ou lac de Constance en est la douve la plus large. En-deçà de cette ligne d'eaux sont les dernières pentes des montagnes, souvent abruptes et perpendiculaires comme des bastions avancés, en quelques endroits douces et fuyantes comme des remblais de terre. Traversez le gigantesque fossé et retournez-vous, la Suisse tout entière semble se dresser devant vos yeux, défiante de l'étranger, menaçante et irritée avec son couronnement de glaciers. Telle elle dut apparaître aux Allemands du saint-empire, au moins après que six mois de défaites leur eurent appris de quels courages opiniâtres elle disposait pour sa défense. En face et de l'autre côté de l'eau, le pays s'étend et se déploie, cachant dans des plis relativement peu accentués les villes, les clochers, les cultures, les accidens insignifians d'une vie uniforme, celle des peuples qui se sont donné des maîtres pour protéger leur travail et garantir leurs richesses. Ici finit la Suisse républicaine et agricole, là commence l'Allemagne industrieuse et monarchique. Ici se sont livrés les premiers combats, les plus poétiques aussi, parce que la lutte s'y engage dans les défilés des montagnes, dans les gués des rivières, et que les hommes s'y prennent corps à corps. C'est au nord, du côté de Constance et de Bâle, que se livrent les batailles définitives. La scène y change complétement. Devant Constance, le pays est ouvert, c'est la Suisse plate : point de gorges impénétrables, point de torrens ni de rochers à pic, mais de beaux horizons, des campagnes en longues perspectives, tout ce qui invite un ennemi et rien de ce qui l'arrête. L'Allemagne possède ici l'avantage du terrain; elle a pour elle les hauteurs de la Souabe montagneuse, qui forcent le Rhin à se tourner vers l'occident, et la ville impériale de Constance, rendez-vous naturel des seigneurs et chevaliers. Aussi la Suisse y fait-elle bonne garde; sur ce point,

des postes avancés veillent toujours. Reste la vallée de Bâle, par où elle attend l'Alsace et la Lorraine allemande. Ainsi préparée, elle ne se laisse entamer nulle part; pour continuer l'image déjà employée, la lutte a lieu à l'extrémité même des faubourgs.

Le *Schwabenlied*, autrement appelé *der graue Greis, le Vieillard grison*, est la ballade guerrière la plus célèbre de la Suisse, celle dont les copies sont le plus répandues, et cette circonstance prouve l'importance du rôle qu'elle a joué dans l'histoire de la confédération. Elle est un résumé complet de la guerre de Souabe, crise suprême de la nationalité (1499). « L'ennemi s'avança jusqu'à Luziensteig; mais la ligue grisonne eut bientôt chassé ces pauvres fous, et celui qui n'y perdit pas la vie perdit au moins ses souliers dans le torrent et dans le marais de Balzers. » Entre le Fläscherberg et le Falkniss, semblables à deux sentinelles, Luziensteig, ou le sentier de Sainte-Lucie, défend l'entrée des Grisons; encore de nos jours il est fortifié, et les descendans des héros du *Schwabenlied* y font l'exercice en automne. Aujourd'hui l'on y boit du vin digne de faire déjà honneur au Rhin, qui court dans la profonde vallée, et l'on y monte pour admirer un magnifique point de vue. Au nord-ouest, on voit se dresser la longue chaîne dentelée des Churfürsten, au nombre de sept, tous debout au nord du lac de Wallen-See, comme les sept princes électeurs du saint-empire, à l'ouest la grisâtre pyramide du Falkniss, au midi les cimes glacées de la Scesaplana, dans les Grisons. Il y a trois cent soixante-neuf ans, les montagnards précipitaient lansquenets et confédérés souabes de ces hauteurs au milieu des neiges. On était en février. Le froid n'arrêtait pas ces natures de fer. Sept jours après, ils traversaient le Rhin à gué, et s'arrêtaient au milieu du fleuve pour attendre leurs amis attardés. Plutôt que de rebrousser chemin devant les Souabes, ils restèrent deux heures au milieu du Rhin, ayant de l'eau jusqu'à la poitrine, écartant avec leurs piques les glaçons que le fleuve charriait contre eux. La vengeance, non moins que la victoire, entretenait en eux la flamme.

« Vos cris et vos hurlemens, ô Souabes, à Fussach comme à Hard, ne les ont pas trouvés tendres. Ils ne vous laissaient pas respirer, n'est-il pas vrai? Vous voilà bien punis d'avoir crié si fort! »

Toujours les cris des vaches, toujours la même insulte, qui mettait les Suisses hors d'eux-mêmes. La plupart des Souabes ne les connaissaient que sous le nom de paysans ou d'autres noms de fantaisie dont le même animal faisait toujours les frais. Un fuyard tiré de sa cachette implora leur clémence en les appelant mes bons, mes chers *Kuhmäuler, museaux de vaches*. Le nom même des Suisses

n'existait pas : ils étaient en train de le conquérir les armes à la main.

« Il y a près de Hard un fossé profond; c'est là qu'on baptisait les Souabes. Ils y étaient couchés avec des cris, avec des lamentations!... Tandis qu'on les baptisait à la mode suisse, avec l'ours de Berne pour parrain, on les entendait hurler : Ahi! quels méchans paysans! »

Le lendemain, comme les vainqueurs n'avaient plus de souliers, ils s'en procuraient sur leurs victimes. Ils les tiraient de la glace et leur coupaient les pieds pour les faire dégeler et se chausser à neuf.

La guerre reprend une nouvelle activité au mois d'avril 1499 : le *Schwabenlied* nous transporte au nord, du côté de Constance. C'est le point faible; les ennemis ont surpris le poste suisse à Ermattingen, sur une pointe avancée du lac.

« Constance, tu es pleine de finesse; on t'a dit que le mois de mai ne fleurissait pas encore, que l'herbe n'était pas bien haute. Aussi tout ton monde de soldats n'est-il pas allé plus loin qu'Ermattingen, il ne s'est pas risqué en rase campagne avec les grossiers paysans.

« Et pourtant tu ne nous a pas échappé; les paysans sont maîtres de tes canons. Ils t'ont dépouillée de tes beaux habits, ils ont fait danser à treize cents des tiens la danse des morts! »

Une autre ballade raconte en détail la surprise d'Ermattingen et le combat du Schwaderloch. Elle dit comment cavaliers et lansquenets vinrent à grand bruit de chevaux et de tambours chercher les Suisses dans la plaine, comment ceux-ci, cachés par un bois, les tournèrent en silence, les prirent au milieu de leurs bagages, les poursuivirent, les culbutèrent dans le Bodensee, les mirent en pièces jusque sous les murs de Constance, qui parvint à peine à fermer ses portes. C'est l'auteur de cette ballade qui, après avoir achevé les fuyards dans les joncs du lac, se promet, comme nous l'avons dit plus haut, de revenir à la charge avec ces Souabes détestés. L'occasion ne se fit pas attendre. A neuf jours de là fut livrée la bataille de Frastenz, dans la même vallée du Rhin où la guerre avait commencé.

« Devant Frastenz, au pied du Lanzengast, ces beaux fils ont tiré trop haut par peur. La place était bonne, bonnes aussi leurs munitions : rien que le courage suisse n'a pu les détruire en si peu de temps.

« Ils parlaient comme à l'auberge, devant les pots. Apporte du vin! Verse à boire! Je veux boire et m'enivrer! Les Suisses sont une troupe

de lâches, je tiens tête à trois d'entre eux, même armés de leurs mauvais petits sabres!

« Ils criaient sur la montagne : *Juhei! Ahei!* Alors vint le taureau suisse, et il fit si bien de ses cornes, que tous allèrent sauter dans le Rhin; tous les gobelets furent pleins, tous les hommes en eurent à discrétion.

« C'était le samedi. Les gens de Feldkirch regardèrent à l'eau et s'écrièrent : Voilà qui est merveilleux! Ce doit être autant de confédérés que l'on aperçoit dans la rivière, réjouissons-nous!

« On les tira, on les regarda. Grand Dieu! ils sont amenés l'un après l'autre, et ils portent tous la croix rouge! Il n'y a que des nôtres, Dieu du ciel! rien que de nos soldats que le taureau d'Uri a traités de la sorte! »

L'empereur avait soutenu tous ceux qui combattaient contre les Suisses; il avait convoqué ses chevaliers, envoyé ses généraux, ses reîtres, ses lansquenets; cependant il se voyait battu sur tous les points. Quoiqu'il fût occupé de ses préparatifs contre les Turcs, il écrivit de Fribourg en Brisgau à tous les états de l'empire. Il leur rappela le soulèvement des cantons primitifs contre les ducs d'Autriche, les sermens illégitimes par lesquels ils s'étaient confédérés, la rupture des liens qui rattachaient le pays à ses souverains, la noblesse obligée de choisir entre l'exil ou l'accession à leur ligue coupable. Aujourd'hui ces confédérés, pires que des Turcs et des païens, contrairement à toutes les lois, pénètrent dans l'empire, étendent leur confédération monstrueuse; chose affreuse à entendre, des membres du saint-empire romain combattent dans les rangs de ces paysans insolens et impies, aussi dépourvus de vertus que de titres de noblesse! La chrétienté se couvre de honte, l'honneur de la nation allemande est outragé! Pour châtier une pareille arrogance, l'empereur annonce qu'il se propose de combattre en personne ces misérables, et il convoque à cet effet les princes, comtes et villes de l'empire.

« Dans l'Engadine! dans l'Engadine! s'écrie ici le *Schwabenlied*, le combat recommença avant les six semaines. » En effet, le 22 mai, les Grisons et les Suisses s'emparaient d'un camp retranché à Malserhaïde, dans une gorge du Tyrol, à l'embouchure de l'Adige. C'était le pays des serviteurs fidèles, des soldats dévoués des Habsbourg. Maximilien, chassant le chamois, se plaisait à courir sur leurs montagnes, à y faire admirer sa hardiesse, son agilité : aujourd'hui encore les étroites vallées du Tyrol sont remplies de son souvenir. Ç'a été la destinée de cette maison de contenir chacun des peuples soumis à son empire par quelque autre qui en était le

voisin et l'ennemi naturel. Ne semble-t-il pas qu'en expiation de ce passé fatal elle soit condamnée à relier, sous peine d'anéantissement, ce qu'elle a toujours divisé autrefois? Les Grisons étaient donc les ennemis des Tyroliens. Le bouquetin ou bouc sauvage, emblème des premiers, n'était jamais en paix avec la corneille, signe de ralliement des seconds. Une ballade sur le combat de Malserhaïde contient des strophes curieuses sur ces symboles d'inimitié.

« Le noble bouquetin, quand il vit des étrangers chez lui : O corneille, dit-il, est-ce que j'ai fait quelque dégât dans ton nid? Jamais ton arrivée n'est d'un bon présage, je saurai châtier ton insolence...

« Et le bouquetin donna la chasse à la corneille dans la forêt. — Corneille, tu ne pourras m'échapper cette fois, tu paieras pour tout ce que j'ai souffert, et je te ferai tant de mal que ce bois et cette prairie en seront rouges de sang.

« Elle s'envola à travers la forêt, lissant de son mieux son plumage; mais on pluma si bien le vieil oiseau, on tira, on éplucha si bien sa queue qu'elle en perdit toutes ses plumes : jamais elle ne s'était trouvée à pareille danse.

« O corneille, tu résistes en vain, on te lavera dans ton sang jusqu'à la chemise; tu seras peignée et démêlée avec nos piques. Tu connaîtras désormais les paysans de la ligue grisonne! »

Le bouquetin désormais fit alliance offensive et défensive avec le bœuf d'Uri et la vache d'Unterwalden. Remarquez qu'aucun lien de parenté ne les unissait : les Grisons, nation hybride, se composent d'Allemands, d'Italiens et surtout de Romanches, fond principal de la vieille Rhétie. Le bouquetin parle plusieurs langues, et l'auteur de la ballade de Malserhaïde nous avertit qu'il chante ses strophes en pays welsche comme en pays allemand. Déjà la Suisse n'était plus allemande.

C'est à Dornach, près de Bâle, le 22 juillet 1499, que se termine la guerre de Souabe avec notre dernière tournée. Quand on va de Liestal à Dornach en traversant un pays plantureux d'herbages et de vergers, on rencontre le village de Gempen dans une de ces pâtures un peu hautes qu'on appelle dans le pays *haiden*. Là s'arrêtèrent les confédérés, qui, appelés au secours par leurs amis de Dornach et avertis que les ennemis n'étaient pas sur leurs gardes, avaient quitté Liestal, où ils étaient chargés de défendre l'entrée de l'Argovie et de garder pour ainsi dire le seuil de la Suisse. Si vous montez sur l'un des rochers crénelés de la Schartenflue, qui est tout auprès, ainsi que le firent les chefs de cette troupe, vous voyez de-

vant vous, comme ils virent eux-mêmes, une vaste prairie qui s'étend de Dornach à Arlesheim, un admirable champ de bataille pour y vider la querelle de deux nations. Tous les combats qui ont décidé de la nationalité des Suisses se ressemblent : toujours c'est un ennemi qui ne connaît pas ou qui dédaigne les dangers du terrain, toujours ce sont des confédérés qui s'approchent des étrangers sans en être aperçus, se logent dans son voisinage, suivant l'expression de Comines, grimpent le long de quelque hauteur et tournent l'ennemi; toujours enfin il y a derrière celui-ci un lac ou une rivière dans lesquels ils le culbutent; les belles eaux limpides de ce pays ont régulièrement servi de tombe à tous ceux qui ont voulu l'asservir. Ici c'était la rivière de la Birs, qui avait déjà quelques lieues plus bas servi de témoin à la bataille de Saint-Jacques, d'où Louis XI s'était retiré humilié et réellement battu, quoique vainqueur. Ce jour-là, comme les Bourguignons à Granson, l'armée allemande, croyant les Suisses bien loin, se livrait à toutes les fantaisies du soldat en goguette. Une chanson parle des cuisines que l'on voyait établies çà et là, des marmites que les valets écumaient, d'un cuisinier même qui est surpris par le combat et qui s'écrie : « Malheur! malheur! je ne ferai plus le dîner du lansquenet, je n'ai pas même haché mes herbes... Il n'avait pas fini de parler qu'on lui sala pour tout jamais son souper. » Comme à Granson, les Suisses marchent au combat en silence, à pas de loup, passant sous des bouquets de bois et sous les vergers, pliant le genou dans le chemin creux pour faire leur prière, tandis qu'ils entendent les éclats de rire et les cris de joie qui retentissent chez leurs ennemis les Souabes. Comme à Granson enfin, l'alphorn au milieu de la bataille encore indécise annonce l'arrivée des cantons forestiers : les Suisses reprennent force et courage, les ennemis à ces sons redoutables lâchent pied, la déroute commence, le succès de la journée n'est plus douteux.

Dans cette bataille de Dornach, la Suisse est définitivement délivrée des lansquenets, des reîtres, des seigneurs plus ou moins pillards. De nouveaux cantons de langue allemande ou française deviennent des confédérés; la Suisse est maîtresse chez elle et ferme sa porte. Suivant une expression de notre temps, la Suisse était faite. Bâle fut admise dans la confédération, et il fut remarqué qu'à l'entrée des députés des cantons la jeunesse de la ville cria : « Ohé la Suisse! » Ce nom, pour désigner le pays, était nouveau, et parmi les ballades que nous avons lues, c'est dans le *Schwabenlied* qu'on le rencontre pour la première fois. Une nation nouvelle était créée, libre, fière et sans crainte pour son avenir. A partir de ce jour, Bâle, comme si elle n'avait plus rien à redouter, ouvrit ses

portes, et mit à la place de ses gardes une vieille femme avec sa quenouille pour demander le péage.

Le plaisir est quelquefois, suivant un mot de Byron, le plus sérieux des moralistes, et l'idylle cache le drame. Sous les apparences de bonheur inaltérable que présente ce pays, nous avons retrouvé la faim, la pauvreté, la guerre, les passions avides ou sanguinaires du passé. L'avenir sera-t-il un âge d'or, et les choses humaines sont-elles destinées à perdre leur côté obscur et triste? Ne nous flattons pas. Ce ne sont pas seulement les avalanches ou les chutes de montagnes qui menacent ce beau pays. Il aura toujours, comme ses voisins, comme nous tous, à suivre l'exemple des aïeux, à maintenir l'héritage de la nationalité. Nous le parcourions dans cette redoutable année 1866, et il nous semblait que nous entendions gronder la tragédie sous l'églogue. La nation était émue : les bruits d'annexion couraient de toutes parts. Un instant la Suisse a eu peur de la France : on parlait du retour des Welsches, non plus dans des ballades, mais dans les journaux. Bientôt, comme au xv[e] siècle, on se retourna vers l'Allemagne. Les griefs contre nous avaient changé : on nous accusait d'avoir livré l'Autriche. Chose imprévue, l'Autriche n'avait que des partisans parmi les petits-fils de Guillaume Tell : le paon et le taureau étaient réconciliés, les journaux du xix[e] siècle étaient en complet désaccord avec les ballades du xv[e]. Au fond, le sentiment était le même, et la Suisse indépendante de nos vieux poètes se retrouvait. Bon gré, mal gré, nous partagions ces inquiétudes : qui pouvait dire si cette contrée, chef-d'œuvre de la nature et du travail humain, n'allait pas être violée, ensanglantée, si ce peuple tranquille n'allait pas être victime des excès de la force? Ces craintes, grâce à Dieu, se sont trouvées vaines. Puisse l'Helvétie, durant de longues années, continuer d'être le terrain neutre du repos et de la paix! Puisse également, si ce retour sur notre pays nous est permis, puisse la France actuelle n'être pas plus mal inspirée que celle de Louis XI et même de Louis XII!

LOUIS ÉTIENNE.

FLEURETTES

ET RÉALITÉS [1]

I.

Dans ce vaste organisme qu'en France on appelle « administration » et que les Anglais désignent sous le nom de « service public, » M. John Eames occupait une position secondaire, mais agréable. Il était attaché aux bureaux de l'*income tax*, et le commissaire en chef, l'honorable sir Raffle Buffle, lui avait confié les fonctions enviées de secrétaire particulier. Ce choix ne surprit aucun des collègues de « Johnny » (ainsi désignaient-ils familièrement M. Eames), et pas un d'eux ne s'en montra offusqué. Sans parler de sa belle écriture et de la facilité avec laquelle il tournait ces billets officiels dont l'inanité calculée se dérobe sous des formules imposantes, John Eames se recommandait par ses allures de parfait *gentleman* et par l'élasticité relative de son budget. Non qu'il appartînt à une famille riche : sa mère et sa sœur, dont il était l'idole, menaient en province une existence médiocre et tout juste à l'abri de la gêne; mais, pour une raison ou pour l'autre, un patron généreux, lord de Guest, qui s'intéressait à notre jeune homme, lui avait légué quelques années auparavant une somme assez rondelette, dont le chiffre flottait, dans les *on dit* de bureaux, entre six et huit mille livres sterling. Un pareil capital, qui fait mince figure

(1) *Fleurette*, — la prononciation du mot anglais nous en avertit, — est le plus exact équivalent de ce que nos voisins appellent *flirtation*. M. Anthony Trollope, dans un de ses derniers romans (*The Last Chronicle of Barset*), a esquissé avec talent quelques variétés de ces escarmouches amoureuses. Nous lui empruntons aujourd'hui ces épisodes, qui, détachés ainsi de l'œuvre principale, conservent, nous le croyons du moins, leur valeur propre.

dans le monde de la haute banque, constitue aux yeux d'un employé de l'état une aisance hors ligne. Pour beaucoup de ses collaborateurs, Johnny était donc une sorte de millionnaire, et quelques-uns d'entre eux auraient volontiers tiré à boulets rouges sur la caisse de ce camarade si bien renté; mais, sans se refuser à rendre service dans l'occasion aux plus pauvres et aux plus méritans de ces emprunteurs, M. Eames savait tenir en bride l'indiscrétion de ceux qui recouraient trop fréquemment à son obligeance. Jaloux de se montrer bon garçon, il ne tenait aucunement à passer pour une dupe.

Il y tenait d'autant moins qu'une légende de sa jeunesse, en circulation parmi les employés de l'*income tax office*, l'aurait facilement exposé à leurs plaisanteries plus ou moins inoffensives. C'était un secret, — mais un secret connu de tous ou presque tous, et auquel on s'abstenait par pure bienveillance de faire la moindre allusion, — que John Eames, amoureux dès sa première jeunesse, et sur le point d'épouser celle qu'il aimait, s'était vu préférer un de ses rivaux qui était en même temps un de ses amis, et cela dans des circonstances spécialement désobligeantes, alors que, sous les auspices du noble protecteur qui devait plus tard l'inscrire sur son testament, les paroles étaient échangées, les actes dressés, toutes choses enfin réglées et en apparence conclues. Le dénoûment de cette historiette variait d'une manière assez notable suivant les informations ou la fantaisie du narrateur. Celui-ci disait, par exemple, que la volage fiancée, après avoir rompu les engagemens pris en son nom, avait contracté avec l'homme qu'elle préférait un mariage secret, lequel en définitive s'était trouvé nul. Un second affirmait que l'heureux vainqueur s'était brusquement éclipsé, laissant inconsolable la victime de ses séductions. Suivant un troisième, le rival de John Eames, mis au pied du mur, s'était vu contraint d'avouer un mariage antérieur. Dans toute cette fumée, rien de précis, rien d'exact, et toutefois un fonds de vérité, comme nous l'allons voir en lisant par-dessus l'épaule de notre jeune employé une lettre qu'il venait de décacheter avant de toucher à la correspondance officielle, et qu'il parcourut sans même prendre le temps d'éteindre son cigare, nonobstant la prohibition réglementaire qui en interdisait l'usage dans le sanctuaire administratif où il venait de mettre le pied. Cette lettre, datée de Guestwick-Cottage, lui était adressée par lady Julia de Guest, la propre sœur de ce *nobleman* dont la générosité posthume lui créait une sorte d'indépendance. Lady Julia s'était toujours intéressée, en sa qualité de vieille demoiselle, aux amours du protégé de son frère. Mieux que personne, elle avait compati à ses déboires juvéniles; mieux que personne, elle sympa-

thisait avec les espérances qu'il s'obstinait à conserver malgré tout, bien décidé à ne se regarder comme définitivement refusé, définitivement libre, qu'après le mariage de celle qu'il prétendait désarmer à force de constance et de persistante obstination. A la suite de force menues commissions, — assortir ses laines chez tel mercier, faire raccommoder ses lunettes par tel opticien, — l'excellente fille ajoutait ces lignes significatives :

« J'ai vu dimanche dernier notre chère Lily quelques minutes seulement, et je l'ai trouvée plus jolie que jamais. Elle était avec sa cousine, miss Grace Crawley, à qui sa mère donne pour le moment l'hospitalité. Vous savez sans doute l'histoire étrange de ce procès qu'on intente au révérend Josiah Crawley, accusé sans rime ni raison, je l'espère, d'avoir détourné un billet de banque de 20 livres? Ni Lilian ni moi ne doutons qu'il ne se lave très complétement de cette imputation, que sa pauvreté seule a permis d'élever contre lui, grâce à un concours fatal de circonstances accusatrices : encore faut-il l'y aider tous tant que nous sommes en lui prêtant notre appui moral; c'est ce qu'a voulu faire mistress Dale, et c'est pour cela qu'elle a prié miss Grace de venir passer quelques semaines auprès de sa fille.

« Je vous confirme ce que je vous ai dit au sujet des Courcy. M. Crosbie, votre indigne rival, est en procès avec eux relativement à la dot de sa défunte femme, qui ne lui a jamais été payée, et qu'on prétend contester à ce pauvre veuf, justement puni de sa déloyauté. Depuis la mort de lady Alexandrina, ils ont toujours été sur le pied de guerre. Si le ciel m'eût écoutée, cette malheureuse jeune femme serait encore de ce monde, où elle faisait assez bien nos affaires. Ma conviction est que Lily ne reverrait pas volontiers à ses pieds l'homme qui l'a si indignement trahie. Pourtant l'annonce de cette mort qui le faisait libre lui a causé une certaine émotion, et lui a peut-être remis en tête des idées qui s'effaçaient chaque jour. Je me suis permis de la gronder bien fort là-dessus (sans mêler, bien entendu, votre nom à mes reproches); elle ne m'a répondu que par des caresses, en m'assurant avec cette malice tranquille dont vous connaissez la nuance que je ne pensais pas un seul mot de ce que je venais de lui dire... »

Suivaient de nouvelles instructions, de nouvelles recommandations pour les commissions déjà données. John Eames les nota soigneusement sur son agenda; ensuite, profitant du loisir qui ne manque guère aux heureux serviteurs du public, il s'absorba dans une méditation profonde sur les deux paragraphes que nous avons voulu transcrire : ils ne lui apprenaient pas grand'chose qu'il ne sût déjà, mais n'en provoquaient pas moins chez lui de sérieuses

réflexions. Lui aussi aurait voulu conserver à l'existence cette lady Alexandrina pour laquelle son victorieux rival avait abandonné Lilian Dale, et qui depuis près d'un an était morte aux eaux de Baden. Lui aussi se défiait de l'effet produit par ce trépas inattendu sur celle qu'il espérait reconquérir. La lettre de lady Julia n'était pas faite pour le rassurer. Lilian Dale évidemment pensait encore à cet homme qu'elle avait aimé jadis, et qui avait payé son affection d'une si monstrueuse perfidie. Était-il bien certain, malgré l'affirmation de lady Julia, qu'elle ne le revît pas volontiers à ses pieds? Il y avait là matière à doutes, et John Eames n'envisageait pas sans inquiétude cette situation si complexe. — Il serait un peu trop cruel, pensait-il, d'être encore une fois supplanté par ce triste personnage après l'insigne châtiment que j'infligeai naguère à sa félonie... Qu'il y prenne garde!... S'il osait reparaître dans le voisinage d'Allington (Allington était la résidence de Lilian), je réitérerais la leçon et tâcherais de la rendre moins incomplète.

Il en était là de ses mélancoliques réflexions et de ses amers souvenirs répartis sur un espace de quatre années, il se demandait compte de cette étrange constance, dont parfois il tirait vanité, mais qui parfois aussi lui semblait quelque peu humiliante, lorsqu'un craquement de bottes, le bruit d'une respiration légèrement asthmatique et quelques interjections qu'une voix rude éparpillait çà et là l'avertirent que le commissaire en chef venait d'entrer dans le cabinet contigu à celui où le secrétaire particulier était censé travailler. — Il y a de l'orage dans l'air, se dit-il, décachetant en toute hâte deux ou trois lettres, et de pied ferme il attendit qu'un huissier vînt expressément le mander à comparaître devant son chef. Même alors il se garda bien de tout empressement servile, et tira tout à loisir quelques dernières bouffées de son cigare expirant.

L'homme important, assis à son bureau, faisait mine de parcourir les pièces d'un épais dossier. — Tenez, Eames, dit-il sans tourner la tête vers son subordonné, voici quelques documens... Il s'interrompit tout à coup, et d'un ton beaucoup moins familier : — Je croyais, reprit-il, avoir proscrit l'usage du tabac dans l'intérieur des bureaux...

— Effectivement le chef du secrétariat, M. Kissing, nous a parlé de quelque chose comme cela.

— L'ordre émanait non de M. Kissing, mais de moi, repartit aussitôt le commisaire en homme jaloux de son autorité.

— On a supposé que M. Kissing prenait cela sous son bonnet... Et, sans laisser plus de marge aux explications, John Eames avançait la main vers le timbre placé au coin du bureau...

— Que faites-vous? demanda sir Raffle.

— Je sonne pour qu'on apporte le règlement.

— Qui vous a demandé de sonner? quel besoin ai-je du règlement? ma parole ne vaut-elle pas tous les règlemens du monde? Mais puisque vous faites si grand cas de M. Kissing...

— M. Kissing m'est tout à fait indifférent, intercala ici, par manière de parenthèse, l'objet de cette furibonde interpellation.

— Vous retournerez sous ses ordres, et il m'enverra quelqu'un qui comprenne mieux les devoirs de l'obéissance hiérarchique... Voici deux lettres de première importance qui sont restées ici toute la journée, quand elles auraient dû m'être acheminées à la trésorerie.

Notons en passant un faible de sir Raffle Buffle. La trésorerie était son grand cheval de bataille, le prétexte constamment invoqué pour justifier ses absences parfois nombreuses et toujours assez prolongées. On se disait tout bas dans les bureaux que neuf fois sur dix le commissaire passait en compagnie beaucoup moins austère les heures qu'il prétendait consacrées à ses conférences avec le lord-chancelier. C'est à quoi John Eames se permit de faire allusion. — Il est vrai, dit-il du plus beau sang-froid, que ces lettres sont restées ici; mais je vous croyais à votre club...

Cet appel indirect à sa conscience étourdit quelque peu l'homme important, qui n'en continua pas moins à balbutier, pour l'honneur des principes, quelques phrases désapprobatrices : — Je vous avais prévenu... J'ai passé la matinée avec le chancelier... Il faut que ces irrégularités prennent fin... Si vous préférez le service extérieur, dites-le tout de suite...

— J'y réfléchirai, sir Raffle, répliqua le secrétaire particulier avec une légère teinte d'ironie. N'avait-il pas le matin même, parlant à M. Kissing, dénoncé hardiment l'incapacité de son chef? — Personne, lui disait-il, ne se doute à quel point sir Raffle rédige mal... Il ne devrait jamais écrire lui-même... Il ne dit guère que la moitié de ce qu'il faudrait, et en deux fois plus de mots que n'en réclamerait une lettre complète... J'ai beau le lui répéter, il n'en tient compte... Vous devriez essayer de le convaincre. — Il appert de ces propos que M. Eames avait une certaine confiance en lui-même, et ils permettent d'apprécier la portée quasi menaçante de sa dernière réplique à sir Raffle. — *J'y réfléchirai* voulait dire tout simplement : Tremblez d'être pris au mot!

En bonne logique, le commissaire eût dû s'en formaliser. Pourquoi donc glissa-t-il légèrement, — ayant, disait-il, bien d'autres chiens à fouetter, — sur cette bravade indirecte? Peut-être bien par cette raison que donnait à l'impunité relative de John Eames la secrète jalousie de quelques employés : — Il est à son aise, disaient-

ils sournoisement, et quand on n'a pas besoin de sa place, on la remplit à peu près comme on veut.

— Grâce à vous, reprit sir Raffle, me voilà au travail jusqu'à sept heures... Pouvez-vous rester?

— S'il le faut, je passerai la nuit, répondit Eames avec un sourire intérieur. Il n'était pas dupe de cette velléité laborieuse. Sir Raffle en effet s'aperçut une demi-heure plus tard que l'une des deux lettres qui demandaient une réponse exigeait au préalable une démarche à la trésorerie. — Voilà pourtant le résultat de ce maudit retard! ne manqua-t-il pas d'ajouter.

— Comptez-vous revenir? lui demanda le secrétaire particulier, laissant tomber à plat cette allusion désobligeante...

— Je... je ne crois pas, répondit sir Raffle.

— En ce cas, reprit Eames, je puis me retirer? La correspondance est à jour.

— Comme vous voudrez, dit l'homme important.

Ainsi fut donnée licence à notre amoureux d'aller méditer soit chez lui, soit à son club, sur la conduite à tenir désormais vis-à-vis de Lilian Dale. Pour la dixième fois tout au moins, il résolut de « savoir à quoi s'en tenir » sur les intentions de cette énigmatique personne. Il projeta de l'aller trouver, de lui poser un formidable *ultimatum*. Et si elle refusait de s'expliquer?... — Oh! alors elle saura ce que je pense, murmura John Eames, beaucoup plus vaillant de loin que de près.

II.

Un malheur de ce véridique récit, est que notre héros et notre héroïne, — nos héros, si vous voulez, et nos héroïnes, car ils sont plusieurs, — ne gardent rien de véritablement héroïque dans leur attitude, et se conduisent généralement comme les plus simples mortels. Il faut bien se le tenir pour dit, afin qu'on pardonne à John Eames, par exemple, sa désinvolture de secrétaire intime, et à miss Lilian Dale, cette douce victime d'amour, une sérénité, voire une gaîté qui ne semble point appartenir à son rôle. Admis à vivre avec elle sur le pied le plus familier, le plus intime, vous n'auriez jamais soupçonné dans son existence passée une crise douloureuse, un déchirement plein d'angoisses, tant la force native de son caractère lui avait permis de prendre peu à peu le dessus, et de rentrer, désabusée, mais non désespérée, dans les habitudes routinières de la vie qu'elle menait depuis son enfance. Sa mère elle-même, bien qu'elle dût connaître à fond les ressources de cette âme élue pour la résignation, s'étonnait de tant de vaillance muette et calme après

un choc aussi terrible et aussi vivement ressenti. Pendant quelques jours, — les huit ou dix premiers jours tout au plus, — elle avait pu craindre qu'une si rude atteinte n'eût les conséquences les plus funestes; mais, déjà depuis plusieurs années, à l'époque où nous prenons les choses, elle ne redoutait plus aucune catastrophe de ce genre, et remerciait le ciel pour avoir doué sa fille chérie d'une énergie si rare mêlée à tant de douceur, à tant d'affectueuse abnégation. Au-delà du cercle étroit où elle vivait confinée, Lilian ne semblait jamais regarder ni dans le passé ni dans l'avenir. Son lot si modeste était accepté sans vaine amertume, sans retours jaloux. C'était un décret providentiel, dont elle n'appelait à aucun tribunal, et dont elle ne demandait aucun compte à celui qui l'avait rendu. Son attitude paisible et volontiers gaie, une pointe de malice familière dont elle ne songeait nullement à émousser l'aiguillon, un solide équilibre que donnait à son esprit comme à son cœur le désintéressement personnel le plus complet, prêtaient au deuil de ses espérances un caractère tout particulier. Ce deuil n'était pas exempt d'une certaine coquetterie, il se dérobait par le sourire à la compassion. Par maintes et maintes saillies, — dont quelques-unes lui coûtaient sans doute, — il tâchait d'éloigner les consolations importunes. Sa patience était à l'épreuve de tout, hormis de la pitié, qui lui pesait et l'humiliait, et cependant cette pitié même était subie sans révolte, au moins extérieure, quand elle venait d'un cœur ami.

On en sait maintenant assez pour comprendre l'intérêt que pouvait offrir un léger incident survenu vers la fin du déjeuner auquel venaient de prendre part les trois femmes résidant alors dans la petite maison d'Allington, mistress Dale, sa fille et miss Grace Crawley. Le facteur rural arrivait en général à ce moment de la journée, et les lettres étaient distribuées par la maîtresse de la maison, à qui la femme de chambre les remettait toutes ensemble.

Lily, ce matin-là, les mains occupées par le service du thé, jeta un regard oblique sur la correspondance. — Deux lettres pour moi, dit-elle avec empressement. — Non, ma chère, une seule, répondit sa mère, dont la voix légèrement tremblante attestait une certaine émotion... — Et de qui sont les vôtres? demanda Lily, à qui ce symptôme n'avait point échappé. — L'une est de lady Julia,... l'autre... l'autre est une lettre d'affaires. — Lily n'ajouta pas un mot, ni dans ce moment-là, ni pendant les heures suivantes, consacrées à des travaux d'aiguille, ni pendant le *lunch* qui les interrompit, ni pendant la promenade succédant au *lunch*. Elle était patiente et discrète, la chère Lily. Elle comprenait qu'aucune explication ne devait lui être donnée devant Grace Crawley, et ne voulait pas que

celle-ci pût se croire un seul instant importune ou gênante. Enfin la mère et la fille restèrent seules. — De qui était la lettre de ce matin? demanda celle-ci sans essayer de dissimuler un vif mouvement de curiosité. Mistress Dale, pour toute réponse, lui remit sans balancer une épître ainsi conçue :

« Bureau du Comité général, janvier 18...

« Vous serez sans doute surprise, madame, que j'aie cru pouvoir m'adresser à vous directement, et je sais que je n'ai le droit de compter sur aucune réponse, pas même sur un simple accusé de réception. Je ne puis cependant me dispenser de vous écrire. Vous ferez ensuite ce que vous aurez jugé convenable.

« A certain épisode de ma vie trop connu de vous, je ne veux faire allusion que pour reconnaître combien je fus coupable, et combien mal inspiré. Je m'abstiendrai de vous expliquer longuement les circonstances dont le concours fatal m'entraîna dans une voie mauvaise; mais j'invoquerai, comme atténuant ma faute, et l'erreur de jugement qui me la fit commettre, et les pénibles conséquences qu'elle a eues pour moi.

« Sans plus de circonlocutions, je viens au fait. Vous savez que j'ai contracté alliance avec une des filles de lord de Courcy; vous savez aussi qu'après quelques semaines ce mariage a été suivi d'une séparation amiable. Il y a près d'un an que ma femme est morte à Baden, où elle résidait chez sa mère. Depuis le jour où nous nous étions quittés, je ne l'ai jamais revue. Je n'ai pas une plainte à former contre elle. Je fus seul coupable en épousant par ambition une femme que je n'aimais point, que je n'ai jamais aimée. Au moment même où j'acceptais pour femme lady Alexandrina, ce n'est pas elle, c'est votre fille qui avait toute mon affection, oserai-je dire tout mon amour?

« Le sien m'appartenait, je ne crains pas de l'affirmer. Je puis dire aussi en toute confiance que je n'ai jamais compromis par aucune indiscrétion le nom sacré de celle qui m'avait honoré de sa préférence. Personne ne l'a entendu sortir de ma bouche, ce nom que mes lèvres eussent profané, ce nom que je n'ose pas écrire ici, même pour vous demander si vous regardez comme tout à fait impossible qu'une affection perdue par ma faute puisse renaître tôt ou tard. Mon amour, à moi, n'a jamais cessé, n'a jamais rien perdu de sa force, j'en atteste mes souffrances pendant ces longues années de complète séparation, j'en atteste aussi l'immense joie que j'éprouverais, s'il m'était permis de la revoir.

« Vingt pages de plus ne vous feraient pas mieux comprendre ma pensée. Je n'ai formé aucun plan délibéré pour me rapprocher

de votre fille. Comment l'aurais-je pu raisonnablement, avec tant de chances contre l'accomplissement de mon désir? Mais si vous me laissiez entrevoir la moindre lueur d'espérance, je me soumettrais avec bonheur à tous les ordres qui me viendraient de vous. Je suis affranchi, elle est encore libre. Je l'aime de tout cœur, et la perspective de me voir uni à elle serait pour moi le comble de la félicité que je puis attendre ici-bas. Je ne sais, et vous pouvez savoir si quelque chose subsiste encore en elle de l'attachement qu'elle avait bien voulu m'accorder. De lui seul je peux attendre le pardon d'une infidélité que mon cœur a toujours désavouée.

Suivait, après les formules d'usage, la signature : « *Adolphus Crosbie.* »

Mistress Dale avait frissonné en reconnaissant sur l'enveloppe l'écriture du seul homme qu'elle crût avoir le droit de haïr. Elle s'était demandé, lecture prise de cette lettre dans le secret de sa chambre à coucher, si elle en donnerait communication à sa fille. Entre elles, depuis la catastrophe dont elles gardaient un si pénible souvenir, c'est à peine si ce nom d'Adolphus Crosbie avait été prononcé dix fois. Pourtant mistress Dale savait à merveille qu'elles ne pensaient pas de même au sujet de l'homme qui le portait. Le regardant un peu comme l'assassin de sa fille, et ne lui reconnaissant nul droit au pardon, elle lui avait voué une de ces haines implacables qui n'admettent aucune excuse, aucune atténuation, et se refusent obstinément à une froide analyse des griefs qui les ont causées. Lily au contraire, — et sa mère s'en indignait quelquefois, — Lily avait pleinement amnistié le coupable, s'étudiant à lui chercher toutes les excuses qui pouvaient pallier l'indignité de ses procédés envers elle, et s'inquiétant encore de son bonheur, comme si elle eût dû le partager quelque jour. — J'ai vraiment peur qu'elle ne l'aime encore, s'était dit mistress Dale, et alors que vais-je faire en lui montrant cette lettre? — D'un autre côté, comment prendre la responsabilité de la cacher à une personne aussi bien à même de veiller sur ses propres destins? C'est pourquoi, sommée directement par Lilian, et jugeant avec raison qu'il serait inutile et hasardeux de vouloir lui dissimuler une pareille démarche, elle s'était décidée d'assez bonne grâce.

Pourtant elle n'était pas sans inquiétude. Jamais, à son sens, Lilian ne pourrait trouver le bonheur dans le mariage qui s'offrait ainsi. Un pareil hymen la dégraderait bien autrement encore que l'injure autrefois soufferte, et qu'on aurait semblé mettre en oubli. En manquant ouvertement aux exigences de sa dignité féminine, elle donnerait à penser qu'elle n'avait pas été traitée trop légèrement pour ses mérites. Toutes ces pensées étaient dans le regard qu'elle attacha

sur sa fille au moment où celle-ci venait de prendre en ses mains la lettre décachetée. — Puis-je lire? lui demanda Lilian. — Comme vous voudrez, mon enfant; mais auparavant sachez ceci : je regrette profondément que cette lettre ait été écrite. Elle ne dit rien qui vaille en faveur de cet homme. Je ne comprends pas qu'il ose encore, après ce qui s'est passé, s'adresser à vous ou à moi...

— Nos idées sur ce point peuvent différer, repartit Lilian, qui tenait encore suspendue au bout de ses doigts la lettre de son ancien prétendant... Pensez-vous cependant que je ne doive pas lire ceci?

— Je vous répète que vous êtes libre.

— Et, supposé que je m'abstienne, que ferez-vous, chère mère?

— Rien au monde... Attendez cependant! Peut-être enverrai-je un simple accusé de réception.

— Voilà qui serait dur.

— Je ne vois pas qu'un pareil correspondant mérite mieux...

Lily se tut, et, regardant la lettre : — Je vous la rendrai, dit-elle après un moment, si vous pensez que je ne dois pas en prendre connaissance... Sinon, je l'emporterai chez moi pour la lire à loisir.

— C'est à vous de juger ce qui convient.

Demeurée seule après cet arrêt stoïque, mistress Dale s'absorba dans de mélancoliques réflexions. Elle voyait déjà Lilian mariée, autant vaut dire malheureuse, et loin d'elle, cette Lilian qu'elle s'était par degrés habituée à regarder comme l'inséparable compagne de sa vieillesse, la sœur de charité appelée à lui fermer les yeux. Ce n'est pas qu'elle ne fût disposée, comme presque toutes les mères, à se sacrifier complétement au bonheur de sa fille; mais ce bonheur, elle ne pouvait l'attendre d'une telle union.

Quand Lily redescendit, à l'heure du dîner, Grace Crawley était là. Pas un mot ne fut échangé au sujet de la lettre. Il n'en fut question, et bien sommairement, que le lendemain vers midi. — Quand devez-vous répondre à M. Crosbie? demanda Lilian. Je ne pense pas que ce soit aujourd'hui même?

— Non certes, et rien ne presse.

— En ce cas, nous en reparlerons demain. La chose mérite qu'on y pense.

— Je n'aurai pas besoin pour mon compte de longues réflexions.

— Peut-être bien, si *vous* étiez *moi*, prendriez-vous le temps de vous décider... C'est tout ce que j'ai prétendu dire...

Le lendemain, toujours patiente, Lilian attendit le crépuscule, dont la venue lui assurait une heure de tête-à-tête avec sa mère. — Maman, lui dit-elle, s'asseyant à ses côtés, je viens chercher appui près de vous. Êtes-vous de force à me supporter?... Elle se penchait, disant ces mots, sur l'épaule de mistress Dale, qui ne put s'empêcher, lui passant un bras autour du cou, de la baiser au front avec

tendresse. — C'est cela, dit Lilian en souriant, et maintenant causons un peu de cette merveilleuse épître.

— Je ne sache pas que j'aie à vous en parler.

— Beaucoup au contraire, et vous n'allez pas vous montrer si sévère pour votre Lily.

— Sévère !...

— Oui, sévère, je n'en rabats rien... Oh ! je sais bien que vous ne me refuserez, à moi, ni indulgence ni tendresse (ici l'étreinte maternelle se resserra quelque peu); mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit maintenant... Il faut que votre cœur se laisse fléchir. Il faut vous résoudre à parler de certain personnage sans trouble, sans rancune amère, pour me donner vos précieux conseils. Seulement je vous supplie de voir avec mes yeux, d'écouter avec mes oreilles, de sentir avec mon cœur. Sans cela j'aurai le droit de vous trouver sévère,... et, dussiez-vous me nourrir de votre sang, comme le pélican sa couvée, je me plaindrai d'avoir pour mère un impitoyable pélican.

— Je vous envie de pouvoir traiter si légèrement certaines questions... Il est des souvenirs que j'hésiterais toujours à évoquer.

— Eh bien! maman, laissez-moi vous dire, malgré votre bonté, votre tendresse infinie, malgré tout ce qui m'ôte le droit de vous blâmer, laissez-moi vous dire que vous êtes lâche,... lâche comme moi, lorsque je recule devant un nom à prononcer. Pour ce qui est d'évoquer des souvenirs,... croyez-vous donc qu'ils ne viennent pas sans qu'on les évoque?... Vous figurez-vous que je puisse oublier celui que j'ai tant aimé, que son image ne soit pas chaque nuit à mon chevet, que je traverse ces allées familières, que je foule ces gazons où il a marché près de moi, sans que son invisible fantôme ne m'accompagne? Ces souvenirs s'entretiennent d'eux-mêmes, comme les végétations incultes de nos bois abandonnés. Un peu de pluie que le ciel envoie sur un peu de terre, et la vie se fait sans autre aide, une vie que rien n'a sollicitée et que rien ne peut détruire... Au surplus, vous en êtes-vous rendu compte? ce n'est pas pour fuir de pénibles souvenirs que nous avons d'un commun accord évité toute conversation sur ce sujet. Le vrai motif de notre silence est que nous n'étions pas d'accord.

— Peut-être bien.

— Oh! j'en suis sûre. Vous ne pouvez parler de M. Crosbie sans ressentiment et sans amertume; je n'aurais pu, pour ma part, l'entendre maltraiter ainsi... Voilà pourquoi nous étions muettes... Eh bien! il faut aujourd'hui rompre le charme. Qu'on lui réponde ou non, sa lettre appelle certains éclaircissemens. Et tout d'abord, maman, êtes-vous chrétienne?

— Chrétienne? répéta mistress Dale, prise à court.

— Chrétienne, oui, chrétienne?... Notre religion ne nous prescrit-elle pas le pardon des offenses?... Vous irez au ciel, chère maman, — oh ! ne m'interrompez pas, je me porte garant que vous irez; — mais à quelle condition? C'est que vos fautes vous seront remises,... ces fautes sans nombre que vous commettez chaque jour, et dont vous êtes tenue de vous accuser vous-même... Comprenez-vous bien la force de cet argument?

— Il me semble légèrement profane; mais enfin qu'appelez-vous pardon? J'ai pardonné à cet homme dans la mesure de mes forces. Je ne lui ferais et ne lui souhaite aucun mal.

— Est-ce là le pardon qui nous ouvrira les portes du paradis?... Je dis nous, car j'espère bien y prendre place à côté de vous, tout auprès de vous, là, comme nous voici... Et maintenant que nous nous entendons mieux, quelle réponse à lui faire?

— C'est à vous de la dicter, mon enfant... Je ne saurais pénétrer le secret de vos pensées. Désirez-vous le revoir?

— Tout bien considéré, il me semble que non... Pourtant je ne voudrais pas en jurer.

— Eh bien ! la réponse est toute faite. Laissez-moi lui répéter tout simplement ce que vous venez de me dire.

— Un instant, bonne mère... Nous avons ici deux personnes, ou plutôt trois, dont il faut tenir compte.

— Ne me comptez pour rien, je vous en supplie.

— Oh ! que si fait, ne vous en déplaise : trois personnes donc, vous, lui et moi. Pour le moment, je ne m'occupe que de lui. Entre nous trois, c'est à lui qu'est échu le plus mauvais lot...

— Et Dieu sait s'il lui était dû !

— Encore un fâcheux retour sur les choses passées !... Je croyais que nous en avions fini avec elles. Il est donc très malheureux, et il cherche un remède à ses malheurs. Examinons. M'accusera-t-on d'une sotte vanité, si je me regarde, moi, comme le bienfaisant dictame auquel il veut avoir recours ?

— Peut-être envisage-t-il autrement la situation; peut-être est-ce à *votre* souffrance qu'il s'occupe de chercher un remède.

Tournant lentement la tête du côté de sa mère : — Voici, lui dit Lilian, une véritable cruauté... Je ne vous en aurais jamais crue capable... Vous qui l'accusez d'égoïsme, comment lui supposez-vous cette pensée ?

— Sait-on jamais à quels mobiles un homme peut obéir? Je n'ai jamais accusé celui-ci d'être à ce point pervers qu'il ne désire réparer le mal dont il se sent responsable.

— Si j'adoptais votre façon de voir, ma réponse ne serait pas douteuse... Espérons que vous expliquez mal sa conduite.

— Je ne me charge pas en effet de l'expliquer par un seul motif. Quelque regret peut se mêler à son repentir,... un reste d'amour...

— A la bonne heure... Espérons pour lui qu'il n'a pas absolument perdu la mémoire.

— Mais, continua l'implacable mistress Dale, comme on connaît les saints on les honore. Vous n'iriez pas, ce me semble, cueillir des raisins sur des tiges de chardon après avoir vérifié à vos dépens que le chardon n'est pas un cep de vigne.

— Soit; mais sur le même arbuste dont les épines m'ont déchiré la main, je retourne cueillir des roses.

— Cueillez-vous celles dont votre souffle disperse les feuilles?

— Les roses, une fois flétries, le sont à jamais. L'homme ne peut-il redevenir bon après une première défaillance?

— Je ne m'y fierais que sous garantie...

— Eh bien! mère, voyez comme nous différons, je dis mieux, combien on diffère quand on juge pour soi ou pour autrui. S'il ne s'agissait que de ma personne et de mon avenir, je les lui confierais dès demain, sans attendre un mot de plus. J'irais à lui comme le joueur va au tapis vert, sachant combien peu m'appauvrirait la perte de tout ce qui me reste. Mes chances d'ailleurs ne seraient pas aussi désespérées que celles du joueur. J'ai en moi une certaine confiance, et je crois à la salutaire influence que je pourrais exercer sur cet homme. Il vaudrait mieux à mes côtés que séparé de moi, pourvu cependant qu'il apprît à juger comme je le juge ce qui s'est passé entre nous et à m'apprécier comme je suis capable de l'apprécier lui-même.

— Que peut-il en tout cas avoir à vous reprocher?

— Rien en ce moment; mais si je l'épousais?... Si je l'épousais, il aurait un grief qui serait mon pardon lui-même. Il m'en voudrait de n'avoir pas mieux ressenti l'outrage qu'il m'a fait, de l'aimer encore après et malgré tout. Il verrait en ceci un acte d'irrémédiable faiblesse, et ce serait en effet une faiblesse. Une fois imbu de cette idée, il me prendrait en mépris. Il ne tiendrait pas compte du dévoûment absolu qui m'aurait poussée à braver, pour retourner vers lui, les railleries, les sarcasmes d'un monde toujours incrédule, vos dédains, chère mère, et mon propre blâme. Peut-être ne soufflerait-il mot de ces mauvaises pensées, mais je les lirais sur son visage, je les devinerais dans l'accent de sa voix, et voilà ce que je ne saurais endurer... Son mépris, dont je suis à peu près certaine, ferait notre malheur à tous deux. Donc, mère chérie, dites-lui de ne point venir, dites-lui que cette démarche ne saurait avoir aucun résultat; mais dites-le-lui avec ménagement, avec douceur, sans le blesser, et...

Lily s'était levée en commençant cette phrase qu'elle n'acheva point; sa mère, la voyant s'éloigner et déjà près de la porte, se hâta de la rejoindre : — Lily, lui dit-elle, si vous pensez que vous puissiez être heureuse avec lui, laissons-le venir, c'est moi qui vous en prie.

— Non, chère mère, à mon tour de ne pas céder... La lumière s'est faite, et je crois maintenant y voir clair. Je vous dois cependant un aveu. Depuis la mort de cette malheureuse femme, j'ai vécu dans une agitation constante. C'était une faiblesse misérable, une infirmité de cœur dont je me repens et qui me laisse fort humble. Que voulez-vous? je ne pouvais m'empêcher de me demander si, maintenant libre, il ne penserait plus à moi. Il a tranché la question. Il m'a placée en face d'un parti décisif. Ce parti est pris, et je crois qu'il est bon.

La réponse de mistress Dale à M. Crosbie était froide, mais très courtoise. Le nom de sa fille n'y fut pas même écrit. Lue par un homme du monde, elle n'impliquait aucune accusation, aucun reproche; elle indiquait nettement en revanche que toute démarche ultérieure de la part de M. Crosbie prendrait le caractère d'une persécution parfaitement inutile. — Voici, dit-elle, en la remettant tout ouverte aux mains de sa fille; mais la loyale enfant refusa d'en prendre connaissance. — Faites-la partir, ajouta-t-elle. Je suis parfaitement sûre que vous m'avez comprise, et que vous ne l'aurez pas *grondé*.

— Non, je ne l'ai pas grondé, très certainement, répliqua mistress Dale, souriant à bon droit de cette singulière expression.

Et la lettre fut expédiée sans autre forme de procès.

III.

M. John Eames, tel que nous l'avons présenté à qui de droit, était déjà, dans le West-End, un convive assez volontiers recherché. Enrichi par le testament d'un comte, secrétaire particulier d'un haut fonctionnaire, on ne pouvait le regarder comme le premier commis venu. D'ailleurs, à part ces titres personnels, il était connu pour vivre dans l'intimité très étroite d'un brillant artiste qui, depuis deux ou trois ans, avait conquis une vogue incontestée. Conway Dalrymple, avec qui John s'était lié longtemps avant sa récente célébrité, comptait parmi les *portraitistes* les plus à la mode. Ce n'était plus l'artiste besoigneux avec lequel Johnny, — le Johnny non encore doté, — partageait naguère un modeste appartement composé de trois pièces et meublé à frais communs. Il travaillait maintenant dans un vaste atelier situé aux abords de

Kensington-Palace, et vers lequel affluaient les belles dames affriolées par le bruit de son nom. Dans ce *studio* très coquettement disposé, on avait vu se hasarder plus d'une comtesse; — une jeune duchesse même, s'il en fallait croire la renommée, était venue poser devant l'habile peintre qui savait, sans choquer le goût, atténuer la raideur des portraits contemporains et ajouter une valeur pour ainsi dire anecdotique au mérite intrinsèque de chacune de ses toiles. Lady *** avec des ailes de fée, lady **** en déesse et coiffée d'un casque, amusaient, intéressaient l'oisive curiosité des salons. Ces petites mascarades avaient eu leur succès d'un jour, et en attendant un autre caprice de la mode Conway Dalrymple escomptait largement ses priviléges d'enfant gâté. Sans trop se méconnaître *in petto*, il était assez diplomate pour afficher certaines prétentions et garder vis-à-vis de sa clientèle aristocratique l'attitude réservée, indifférente et quelque peu hautaine qui le mettait de pair avec elle. Aussi avait-il beaucoup de succès, et, pour apprivoiser cet artiste un peu farouche, on prodiguait à sa vanité les caresses élogieuses, sans parler des bonbons dorés qui, sous forme de *bank-notes*, pleuvaient autour de son chevalet, et qu'il appréciait tout comme un autre.

—Laissez-moi vous présenter chez Dobbs Broughton, avait-il dit un jour à son ami... La maison est bonne... Vous me direz des nouvelles d'un certain *claret* que je vous recommande tout spécialement... Il est si rare maintenant de rencontrer du *claret* qui se laisse boire.

Cette remarque fit sourire John Eames. Il se rappelait le temps où le peintre ne connaissait d'autre boisson que la bière et déplorait que le *bitter*, brusquement renchéri, coûtât quatre *pence* au lieu de deux; mais il écarta cet inopportun souvenir. — Votre homme est donc riche? demanda-t-il simplement.

— Scandaleusement riche, répliqua l'artiste, et sa femme est charmante... C'est elle qui m'a fourni le sujet des *Grâces*.

Effectivement mistress Dobbs Broughton avait demandé son portrait au peintre en renom, qui, par un tour de son métier et pour faire mieux valoir les magnifiques épaules de cette beauté bourgeoise, avait imaginé de la reproduire trois fois dans un même groupe, et sans plus de vêtemens que la tradition mythologique n'en attribue au trio des Charites. L'idée avait été merveilleusement bien accueillie, même par mistress Dobbs, — surtout par mistress Dobbs, — qui montrait ainsi, pour le plus grand bénéfice des curieux, à droite son épaule gauche, à gauche son épaule droite, et en face enfin, sous des draperies fort succinctes, la somme à peu près totale des attraits dont la nature l'avait pourvue en mère pro-

digue. Pénétrée de reconnaissance pour le triomphe qu'elle devait à Conway Dalrymple, elle n'avait pas cru que six cents bonnes livres sterling l'eussent acquittée envers lui, et il était peu à peu devenu le commensal familier de la maison, le visiteur assidu de la femme, l'hôte bienvenu du mari, car celui-ci posait volontiers en Mécène sans savoir au juste ni pourquoi ni comment. — Qui trouverons-nous là? demanda négligemment John Eames à son ami.

— On ne saurait trop vous le dire, repartit Dalrymple. Le salon est quelque peu... *panaché*. On y coudoie toute sorte de gens, et jusqu'à des membres de la pairie. Au moins suis-je certain d'y en avoir rencontré *un* dans je ne sais quelle circonstance particulière. Ces jours-là disparaissent quelques habitués qui feraient tache. Je vous recommande surtout un certain Musselboro, que vous reconnaîtrez à ses moustaches laborieusement tordues, à son gilet laborieusement tendu, à la joaillerie dont il se cuirasse, et peut-être aussi à ses mains peu gantées qui semblent parfois avoir dédaigné les ablutions prescrites par l'usage.

— Je ne vois pas, à vous parler franc, le charme d'un tel compagnon.

— Aussi n'a-t-il rien de charmant; mais il est le plus constant des habitués, et j'ai dû vous le présenter par avance. Je le crois mêlé, comme associé peut-être, peut-être comme simple agent, aux affaires passablement compliquées de notre hôte.

— Quelles sont-elles, ces affaires?

— Vous m'en demandez beaucoup, car je ne suis pas un habitué de la Cité. Je crois cependant avoir entendu dire que ces messieurs vendent et achètent des valeurs industrielles. Aucuns prétendent qu'il se mêle un peu d'usure à leur honnête métier. Ce qu'il y a de certain, c'est que les écuries de Dobbs sont très bien montées, et qu'il vous prêtera tant que vous voudrez une bête de race pour vous promener au parc.

— Vous m'en direz tant, repartit en riant John Eames, que j'accepte la présentation.

Elle eut lieu trois jours après, et je dois dire que Conway Dalrymple commit un léger délit de lèse-convenance en arrivant avec son ami un bon quart d'heure trop tard. Peut-être y mit-il quelque préméditation, quelque prétention d'homme à la mode. Le maître de la maison l'accueillit avec une certaine contrainte et un mécontentement mal déguisé. Il lui semblait un peu fort qu'un simple artiste prît de si grandes licences avec un amphitryon réputé millionnaire. Mistress Dobbs Broughton au contraire se montra des plus avenantes, et ses reproches n'étaient, à tout prendre, que des flatteries. — Je vous remercie, Conway, de m'avoir amené M. Eames...

Monsieur Eames, permettez que je vous présente à miss Demolines. Vous voudrez bien la conduire à table.

Cette familière façon d'interpeller le jeune peintre par son nom de baptême avait fait dresser l'oreille à Johnny; mais M. Dobbs y était fait depuis longtemps. — Personne ne l'appelle autrement que Conway, lui avait dit sa femme avec une assurance doctorale, et il était habitué à la regarder comme un juge infaillible en matière d'étiquette. Au surplus le moment n'était pas propre aux réflexions critiques, et notre jeune secrétaire, présenté officiellement à une jolie personne, cherchait dans sa cervelle une entrée en matière digne de l'occasion, quand une rencontre inattendue le fit tressaillir. Il venait d'apercevoir, adossé à la cheminée, son ancien rival Adolphus Crosbie, et, ne sachant encore s'il devait ou non le reconnaître, il se sentit devenir pourpre d'impatience et d'embarras. Leur dernier entretien avait eu tous les caractères de la plus violente explication, et John Eames, cédant à une folle colère, s'était même oublié jusqu'à lever la main sur cet ancien camarade d'université. Comment celui-ci allait-il prendre l'incident fortuit qui les replaçait face à face? John Eames, en se posant cette question, le regardait à la dérobée, et constatait avec une sorte de satisfaction jalouse les changemens survenus dans la personne de cet homme à bonnes fortunes. Sa taille élégante avait épaissi, ses traits étaient marqués, son front commençait à se dénuder, ses yeux fatigués et rougis avaient perdu leur regard assuré, presque triomphant. Ils se portaient de temps à autre vers Johnny avec une expression d'inquiétude et d'indécision. Tout à coup cependant Crosbie traversa le salon, et, tendant la main à son ancien condisciple : — Il y a longtemps, monsieur Eames, que je n'ai eu le plaisir de me trouver en même lieu que vous.

— C'est vrai, répliqua l'autre sans oser se refuser à la politesse qui lui était faite... Je ne sais pas au juste combien d'années, mais il y a longtemps.

M. Crosbie fut dispensé d'en dire plus long, vu qu'on venait d'annoncer le dîner, et que la maîtresse du logis réclamait son bras. Cette personne si forte sur l'étiquette s'imaginait lui devoir cette distinction à cause du mariage qu'il avait contracté avec la fille d'un comte; mais elle oubliait que la femme n'anoblit pas son époux, et un *barrister* qui était présent trouva fort mauvais qu'on eût méconnu ses incontestables droits de préséance. A compter de ce jour, cet homme grave et modéré ne parla plus de la pauvre mistress Dobbs que comme de la femme « la plus mal apprise qu'il eût encore rencontrée dans le monde. » A sa place, on aurait pu se montrer plus indulgent, car l'étiquette est une science difficile à

débrouiller. Choisissez, si vous l'osez, entre un chevalier de l'ordre du Bain et un amiral de l'escadre bleue. Et pourriez-vous nous dire, sans consulter vos auteurs, si le père du jeune Thompson, du temps qu'il était maire de Londres, reçut le titre de *baronet* ou celui de simple chevalier?

M. Dobbs, plus heureux que sa femme, n'avait pas de bévue à commettre. Il devait évidemment son bras à lady Demolines, la seule femme titrée de la réunion. Son mari, médecin spécialiste de quelque réputation, avait été anobli à la prière d'une princesse du sang royal de France soignée par lui pendant un séjour qu'il avait fait à Paris avant 1848. Le rang de lady Demolines n'était donc pas en soi chose très importante, mais il la classait, et dans l'occasion pouvait lui servir.

Grâce à la distraction que lui avait donnée sa rencontre avec Crosbie, John Eames, en conduisant à table la charmante miss Demolines, ne lui avait pas encore adressé la parole. Miss Demolines, personne avisée s'il en fut, était également restée muette. Outre qu'une femme assise ne cause pas facilement avec un homme debout, elle se réservait volontiers pour le moment où on était définitivement installé à table; il est bon de savoir qui on *entreprend*, et il n'est pas toujours si facile qu'on peut croire de recommencer à deux fois ces sortes d'entreprises. En s'asseyant l'un auprès de l'autre, ils regardèrent tous deux quel voisin le sort leur avait assigné. John Eames aperçut à sa gauche mistress Ponsonby, la femme du *barrister* déjà mentionné, une matrone anglaise, grave, lourde, fraîche, reposée, avec des yeux très écartés, des cheveux rares, un sourire vague et bienveillant. Miss Demolines constata qu'elle avait à sa droite M. Ponsonby lui-même, l'heureux époux de cette respectable dame. Ils virent dès lors l'un et l'autre plus clair dans leur jeu, et les hostilités s'engagèrent avant même que le maître de la maison eût achevé le semblant de prière par lequel il était censé appeler la bénédiction céleste sur un potage à la tortue placé devant lui. — Aimez-vous, comme moi, les dîners d'hiver? — Ainsi débuta miss Demolines, empressée de rompre la glace et notifiant sans retard à Johnny qu'elle n'entendait pas laisser chômer leur conversation.

— Un bon dîner, en toute saison, ne m'est pas désagréable, répondit-il sans hésiter.

— Je ne comprends pas, quant à moi, qu'on dîne au grand jour. On peut, il est vrai, fermer les volets, mais la chaleur, comment s'en garer? Je saluerais avec plaisir un acte du parlement qui prohiberait tout dîner en ville pendant les mois de mai, juin et juillet. De ce qui se fait plus tard, je n'ai pas grand souci, car le 1er août

me trouve rarement à Londres. En hiver au contraire, les dîners priés sont vraiment comfortables.

— Très comfortables, vous avez raison.

— Sans compter qu'ils aident à se connaître, ajouta miss Demolines avec un regard tout à fait engageant.

John Eames à partir de ce moment examina de plus près sa voisine. Elle ne pouvait à aucun titre passer pour belle; mais agréable, elle l'était certainement. Ses cheveux noirs crêpés et massés sur son front, ses grands yeux noirs sans trop d'expression par eux-mêmes, mais auxquels sa volonté semblait communiquer une ardeur singulière, sa physionomie vive et mobile, ses allures soudaines et son imperturbable aplomb formaient un ensemble qui l'autorisait à compter sur elle-même. — Vous pensez donc, remarqua John Eames assez gauchement, que notre connaissance est chose faite?

— Faite ou à faire,... si j'en vaux la peine, répondit-elle gaîment.

— Ceci, j'imagine, ne peut être mis en question.

— On verra ce que valent vos complimens... Mais, dites-moi donc, M. Crosbie est de vos amis?... Vous avez échangé une poignée de main.

— La poignée de main entre hommes est à peu près le baiser entre femmes, et celui-ci, l'expérience en est faite depuis longtemps, se concilie avec de belles et bonnes aversions.

— Dois-je comprendre que vous haïssez M. Crosbie?

— Je le hais, répliqua John en donnant à ces mots une emphase qui ne permettait point de les prendre au sérieux.

— Ah! bon, je comprends!... Il est de vos intimes, et vous lui répéterez mot à mot notre conversation... L'étrange histoire que celle de son mariage!

— On m'en a parlé; mais je ne suis pas assez intimement lié avec lui pour la connaître en détail. Je sais seulement qu'il a perdu sa femme.

— Oui, sans doute, il y a deux ans.

— Moins que cela.

— Peut-être bien,... assez longtemps en somme pour qu'il puisse se remarier. La connaissiez-vous?

— Je ne l'ai jamais vue.

— Je la connaissais, moi, mais à peine. Sa sœur au contraire était de mes amies. J'ai dîné ici avec elle... Voyons, monsieur Eames, prenez ce *menu*, et dites-moi ce qu'il faut choisir... Se douterait-on jamais, en voyant ce monsieur, qu'il est... ce qu'il est.

— Quoi donc, je vous prie?

— Un monstre, une sorte de Barbe-Bleue... Il n'a pu vivre qu'un tout petit mois avec sa femme; encore en est-elle morte peu après,

et avant d'épouser lady Alexandrina ce terrible homme avait, dit-on, courtisé une autre jeune personne qui est morte, elle aussi, le cœur brisé... Avec ces deux assassinats sur la conscience, voyez comme il se prélasse tranquillement... Épousez donc un ogre pareil!... A propos d'ogre, vous avez omis le pâté dans votre petite liste.

— Il est vrai, j'ai commis cette grave erreur, et je n'ose me flatter qu'elle soit la seule. Aussi vous prierai-je de prendre à votre tour le *menu* et de m'arranger vous-même un dîner à votre guise. Vos lumières, à ce que je vois, dépassent de beaucoup les miennes.

Pendant que nos jeunes gens gazouillaient ainsi, une conversation bien différente s'engageait à l'autre bout de la table, où siégeait, à côté de M. Musselboro, la vieille veuve d'un négociant hollandais, mistress Van Siever. Très petite et fort maigre, avec de grands yeux hagards qui occupaient les deux tiers de sa face blême, elle affichait le sans-gêne spécial des gens qui possèdent, argent comptant, de quoi s'estimer très haut. M. Musselboro lui parlait d'ailleurs avec toute la déférence d'un ancien serviteur, ayant débuté dans le monde comme secrétaire de son défunt mari. — D'où vient, lui demanda-t-elle sans trop ménager sa voix, d'où vient que ces gens-ci n'ont pas de vaisselle plate?

Musselboro, placé justement à la gauche de mistress Dobbs, jeta un regard timide de son côté pour s'assurer qu'elle n'avait pas entendu l'impertinente question de l'antique millionnaire, à laquelle il essaya de ne pas répondre; mais elle insista sous une autre forme. — Combien Dobbs a-t-il payé cette peinture des trois femmes toutes nues que j'ai vue là-haut?

— C'est, je crois, six cents livres qu'il a données, répondit à voix très basse le malheureux ainsi interrogé sur faits et articles.

— Payer six cents livres un méchant tableau et manger dans du plaqué! poursuivit l'abominable septuagénaire.

Cette fois, entre deux propos de M. Crosbie, la maîtresse du logis crut avoir entendu quelques paroles malsonnantes. Un léger haut-le-corps qu'elle ne put réprimer jeta Musselboro dans une sorte de trépidation nerveuse. — Vous savez, glissa-t-il à l'oreille de sa voisine, que l'auteur du portrait dîne ici?

— Certainement; je le connais de reste. Et cet autre jeune homme qu'il mène en laisse, comment l'appelle-t-on, je vous prie?

Pour répondre à cette question, Musselboro dut recourir à mistress Dobbs Broughton, qui, se penchant du côté de mistress Van Siever, lui glissa dans l'oreille le nom de John Eames. — Il est, ajouta-t-elle, le secrétaire intime de lord... lord... le nom ne me revient pas en ce moment, un membre du cabinet, m'a-t-on dit.

De plus il a hérité d'une fortune considérable que lui a léguée un autre lord, lord..., encore un nom que j'ai oublié.

— Tout est lord ici, remarqua obligeamment l'opulente Hollandaise, et mistress Dobbs Broughton se redressa brusquement, n'ayant pas oublié certaines incartades démocratiques de cette insupportable convive, à elle imposée par l'expresse volonté du maître de la maison. Ce soir-là d'ailleurs, elle avait toute raison de la ménager.

Mistress Van Siever effectivement avait une fille bonne à marier depuis déjà quelques années, et que l'amitié dévouée de mistress Dobbs Broughton destinait secrètement à Conway Dalrymple. Elle s'était crue obligée de prévenir ce dernier quelques jours auparavant; mais il avait galamment rejeté bien loin toute idée de ce genre. — On ne sait pas ce qu'elle aura un jour, continuait en insistant sa belle amie. Sa mère est épouvantablement riche.

— Elle est épouvantable autrement que par sa richesse.

— M. Van Siever faisait de grandes affaires sur le marché de la Cité. La veuve continue à spéculer, et gagne, dit-on, énormément. Elle et M. Broughton ont des intérêts communs dans je ne sais quelles affaires... Voyons, Conway, lâchez ma main, et soyez raisonnable.

— Eh bien, soit, parlons raison. Rien n'oblige cette dame à doter sa fille.

— Encore lui laissera-t-elle sa fortune, un jour ou l'autre.

— Si bon lui semble, madame.

— Elle n'a que cette enfant... Tenez, Conway, il faut faire ce portrait... Vous verrez quelle tête expressive, quel caractère, quel galbe, quelles lignes classiques.

Mistress Dobbs déployait en vain tout ce qu'elle avait pu emprunter d'éloquence au jargon des ateliers; Conway, son cher Conway, prêt à faire le portrait de miss Van Siever pour peu qu'il la trouvât au gré de ses instincts d'artiste, se refusait par avance à toute spéculation matrimoniale. — Vous savez bien que cela est impossible, disait-il avec l'accent du reproche, en regardant son amie de manière à gêner celle-ci; mais alors elle l'avait grondé très sérieusement. — La moindre démarche compromettante, la plus légère inconvenance devait mettre fin, disait-elle, à leur innocente intimité. — A quoi Dalrymple avait répondu que *pour une Grâce* elle se montrait bien peu gracieuse. En somme, il était venu voir l'héritière qu'on lui destinait, et pour le moment ils étaient placés à côté l'un de l'autre, la maîtresse de la maison ayant ainsi réglé les choses.

Miss Van Siever justifiait à beaucoup d'égards les éloges de mistress Broughton. Blonde, élancée, n'ayant avec sa mère aucun point

de ressemblance, la régularité de ses traits, l'éclat particulier de son regard, attiraient d'abord l'attention. Ce regard un peu fixe et dont l'expression n'était pas précisément souriante étonnait par sa hardiesse inusitée, — sa sincérité, si l'on peut dire ainsi, — et ne laissait pas d'embarrasser les gens timides. Sa bouche était belle, bien qu'un peu trop accentuée pour certains connaisseurs en beauté féminine; ses dents étaient irréprochables, peut-être même un peu trop irréprochables, car elles semblaient découpées en compartimens réguliers par quelque outil d'une précision mathématique dans le même bloc d'ivoire. Elle se doutait peut-être qu'il y avait là quelque excès de perfection, car elle ne les montrait pas volontiers. La coupe du nez et du menton, les attaches de la nuque, étaient admirables. Dalrymple, très capable d'apprécier tous ces mérites, en fut d'abord saisi, puis il éprouva une sorte de répulsion purement morale dont il ne pouvait se rendre compte. Cette élégance, cette correction de formes à laquelle on n'aurait pu marchander une admiration sans mélange, s'il se fût agi d'un cheval ou d'un tigre, le frappaient sans le captiver. Sa première pensée fut qu'il ne se déciderait pas aisément à prendre miss Clara Van Siever pour le modèle conjugal appelé à poser devant lui durant le reste de sa vie. En revanche il serait très flatté de travailler d'après elle, si mistress Van Siever était disposée à ne lui point refuser ces dragées *sonnantes* dont il était, nous l'avons laissé comprendre, tout aussi friand que n'importe quel autre artiste. Telles étaient au juste ses idées tandis qu'il offrait son bras à miss Van Siever pour la conduire dans la salle à manger.

Entre eux, la conversation ne s'engagea point facilement. Le jeune peintre, gâté par tant de succès, ne voulait pas marquer trop d'empressement; sa *partner* en revanche ne répondait guère que par monosyllabes et sans aucune apparence de sympathie. Après un silence de deux ou trois minutes qui menaçait de se prolonger, l'artiste se dit qu'il fallait brûler ses vaisseaux, et sans autre exorde lança la question qu'il avait en tête depuis le début du dialogue :
— Vous a-t-on jamais peinte? demanda-t-il brusquement à sa voisine.

— Peinte?... répliqua-t-elle avec un étonnement très sincère. Qu'entendez-vous par ce mot?

— Rien qui vous doive offenser, reprit-il en souriant. Je ne songeais certes ni au fard, ni à la céruse, ni aux artifices de l'*émailleuse* Rachel... Non, je vous demandais tout simplement si on a jamais fait votre portrait.

— Ma photographie, comme celle de tout le monde, répondit la belle, tant soit peu radoucie.

— Mais vous n'avez jamais posé pour personne?

— Jamais... Ma mère seule aurait pu désirer mon portrait, et ma mère a la peinture en horreur.

— En horreur?... Le terme est vif...

— Et les portraits tout particulièrement, continua miss Van Siever sans tenir compte de l'interruption. Je crains même que cette aversion ne s'étende à ceux qui les font.

— Voilà qui est cruel! Il y a là-dessous sans doute quelque histoire tragique,... un souvenir, un ressentiment quelconque?

— Pas le moins du monde, il y a un instinct qui l'éloigne de tout ce qui est beau et brillant. Elle n'aime que ce qui est terne et solide...

— Ah! oui! cette table d'acajou par exemple?...

— Cette table, si vous voulez...

— Il est heureux que ce goût-là ne soit pas général, les artistes auraient quelque peine à vivre.

— Non, car il n'y en aurait pas.

— Et le monde n'en irait pas plus mal... N'est-ce pas là votre pensée?

— Ce n'est pas de moi que je parle... Je regretterais fort une pareille perte. J'aime les anciens maîtres, sans les comprendre peut-être aussi bien que je le souhaiterais.

— Vous croyez enfin que, comme le vin, les tableaux gagnent à vieillir?

— Oui, et les statues de même, et les monumens par-dessus tout. L'éclat, les tons criards des peintures contemporaines, la netteté violente des moindres détails, les font ressembler pour moi aux grossières enluminures dont on *illustre* les livres destinés à l'enfance. Tout y est exprimé, rien n'est à compléter par l'imagination...

— Merci de moi! je ne m'attendais pas à rencontrer une critique aussi sérieuse, et ma surprise est grande devant un juge de votre ordre.

— Ne pourrais-je à mon tour m'étonner de votre surprise? De tout ce que je fais, de tout ce que je dis, j'exclus, autant qu'il est en moi, les vains semblans et les affectations mensongères. Les trompe-l'œil ne sont point à mon usage.

Tout ceci avait été dit avec l'accent d'une certaine irritation, et l'artiste eut à se demander si ce langage passablement amer était exempt de toute allusion personnelle. — Mon Dieu, miss, se borna-t-il à répondre du ton le plus naturel, il est bien difficile dans la vie de ne jamais se donner pour ce qu'on n'est pas... Les plus loyales et les meilleures natures éprouvent le besoin d'un

certain relief qu'elles ne peuvent attendre d'une simplicité trop absolue.

Les dames venant alors à se lever de table, miss Van Siever n'eut pas à discuter cette thèse difficile. Le maître de la maison, chez qui la susceptibilité ne poussait jamais de très profondes racines, et qui avait depuis longtemps pardonné aux deux *tard-venus*, s'occupait maintenant de faire goûter à Johnny son fameux *claret*, Crosbie lui donnant la réplique avec une complaisance admirable,.. si toutefois elle était désintéressée. — Oui, disait Dobbs, je vous le donne comme du 41 premier choix... Le vieux Ramsby, bien connu des amateurs, me fit avertir, il y a trois ou quatre ans, qu'il venait d'emmagasiner une *partie* d'excellens crus bordelais : vingt-six douzaines de bouteilles, et, ma foi, je pris le tout...

— A combien? demanda Crosbie, sachant que sa question était prévue et désirée.

— Je ne payai le lot que cent quatre livres... On ne l'aurait pas aujourd'hui à moins de cent vingt... Et pour celui-ci, je n'en vendrais pas une bouteille, n'importe à quel prix... Allons, Dalrymple, faites circuler; mais garnissez d'abord votre verre!

— Mille fois merci,... je préfère du xérès!... Je n'ai pas grand goût pour ce bordeaux-là.

— Bah! vraiment? s'écria Dobbs stupéfait.

— N'est-ce pas, c'est bizarre?... que voulez-vous? chacun a ses manies.

John Eames ne comprenait rien au caprice de son ami, qui lui avait vanté avec tant d'éloquence le *claret* de leur hôte. — Ce vin est réellement de premier ordre, lui répliqua Conway, lorsqu'ils en causèrent le lendemain; mais j'ai pour principe de ne jamais accepter ce qu'un maladroit me sert avec toutes ces vanteries et ces détails marchands.

Les deux amis passèrent en revue dans le même entretien les incidens de la veille. John Eames était invité par lady Demolines à venir prendre le thé quand il pourrait disposer d'une soirée. — C'est tout un voyage, car elle loge à Porchester-Terrace; mais je puis en général quitter le bureau d'aussi bonne heure que bon me semble.

— Vous comptez réellement aller chez ces dames? demanda Conway, à qui John Eames n'avait pas fait mystère de ses mécomptes amoureux. Et l'autre? vous n'y pensez donc plus?

— Pour qui me prenez-vous?... Qu'ont à faire ensemble un amour comme le mien et quelques relations sans conséquences avec une petite évaporée comme miss Demolines?... Je ne me pique ni de poésie ni de roman... Pour être amoureux, je ne me crois obligé

ni à la diète ni aux larmes... Je mange, bois et ris comme une personne naturelle...

— Et même mieux que beaucoup de ces personnes...

— Mieux si vous voulez, et je ne m'en trouve pas plus indigne de voir se réaliser un jour les espérances qui me soutiennent.

— Écoutez, mon cher Johnny, reprit l'artiste, qui, tout en causant (la scène se passait dans son atelier), plaçait de temps à autre quelques retouches sur une toile presque achevée, — il m'est difficile de vous croire amoureux pour tout de bon. A un moment donné, vous avez pris ce rôle, et vous y persistez en homme qui veut se montrer conséquent avec lui-même; mais votre cœur n'est plus en jeu comme il l'était autrefois.

— Ah! vous en jugez ainsi?

— Vous êtes comme ces gens de plume qui, ayant mis la main sur un sujet neuf, se promettent de composer un livre, et en prennent l'engagement presque public. Au début, ils ont réellement l'intention de l'écrire, et cette intention vivra longtemps à l'état passif. Cependant notre auteur en perspective sent fort bien qu'il n'aboutira pas, et se résigne en toute patience à cet avortement prévu. Il n'éprouve plus la moindre ardeur, le moindre enthousiasme pour cette tâche, devenue peu à peu irréalisable, mais il se doit à lui-même, pense-t-il, de ne la pas déserter... C'est ainsi que vous comptez épouser miss Dale, d'ici à cinq, dix, vingt ans, si Dieu le permet.

— Pardon, Conway, et laissez-moi vous signaler quelques différences. Votre auteur en projet ne manque pas une occasion de signaler à tous venans son futur chef-d'œuvre. Or, excepté vous et deux ou trois membres de ma famille, personne oncques ne m'entendit parler de miss Dale, et cependant, avec une persistance exemplaire, j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour obtenir sa main. Je n'ai encore aucune raison de compter sur un succès, mais je suis aussi fermement résolu que le premier jour,... peut-être le suis-je davantage. Si je n'épouse pas ma cousine, je ne serai jamais le mari d'une autre femme, et si on m'apprenait demain qu'elle est décidée en ma faveur, je crois que j'en deviendrais fou de joie... Maintenant, — et je m'en estime, — je ne veux point, au profit de mon amour, abdiquer le droit de vivre. C'est pourquoi j'irai chez lady Demolines...

— Conter fleurette à sa fille?...

— Homme perspicace, vous l'avez dit. Si j'en trouve l'occasion, je serai très galant avec cette intéressante demoiselle.

— Puisqu'elle vous plaît, en somme, pourquoi pas?...

— Oui, pourquoi pas?... Ce n'est pas qu'elle me plaise outre mesure, mais vous avouerez qu'elle est jolie...

— Remarquablement jolie, répondit l'artiste, dissimulant un sourire.

— Allons, à l'autre maintenant!... Non, pas si jolie, ni très attrayante, ni très réservée, à ce qu'il me semble.

— Et pourquoi donc iriez-vous chez elle?

— Par politesse,... comme vous allez chez mistress Broughton... A propos, que dirons-nous de cette maison?

— Soit, changeons de sujet. Quelle impression vous en est restée?

— Permettez d'abord une question : sur quel pied y êtes-vous accueilli? La maîtresse du logis vous traite avec une aménité...

— Qui ne doit point vous gêner le moins du monde, pour peu que le cœur vous en dise. Nous sommes fort bons amis, mais c'est tout. Elle prétend me faire épouser cette miss Van Siever, qui est, paraît-il, une héritière du plus fort calibre, avec des lingots d'or gros comme elle, des boisseaux de diamans, des billets de banque plein son chapeau, et par-dessus le marché une mine dans le comté de Cornouailles.

— Sans compter qu'elle est fort bien.

— Dites fort belle, et vous ne mentirez point.

— Sa mère est affreuse en revanche... Et que de faux cheveux, mon ami! N'importe, je m'inscris pour être votre beau-père... Je ne serais pas fâché de vous escamoter une mine ou deux... Ce n'est pas l'embarras, pour me trouver de pair avec Dobbs Broughton...

— Il n'est pas méchant, cet homme.

— Peut-être bien; mais il pue l'or... Est-il donc si riche après tout?

— Il gagne, dit-on, beaucoup d'argent.

— Oui-da! mais s'il en dépense plus qu'il n'en gagne?... A certains signes, on le croirait... Son *claret* est bien d'un millionnaire, mais avez-vous tâté de son vin de champagne? Quelle piquette! Un homme devrait passer aux assises quand il met en circulation des liquides pareils... Ah çà, je me sens pris de quelque remords... Je traite un peu légèrement votre excellent ami...

— A votre aise, mon cher, les opinions sont libres. Seulement je ne vous mènerai plus nulle part...

— Cette menace tombe mal. J'allais vous remercier de m'avoir procuré de si agréables connaissances...

— Et mis en relation avec un si parfait *gentleman*.

— Ne me faites point parler, je vous prie... Quant à mistress Broughton...

— Eh bien?

— Je ne la confonds point avec son époux. Ils ne sont pas de

la même caste. D'ailleurs, quand on a une taille comme celle de votre amie, on est exactement tout ce qu'on veut être. Plaisanterie à part, je retournerai chez eux quand vous le voudrez.

— En attendant, dites-moi ce que vous pensez de ceci.

Conway Dalrymple à ces mots alla prendre dans un portefeuille et plaça sous les yeux de son ami une esquisse au fusain terriblement embrouillée, où l'œil du peintre lui-même devait avoir quelque peine à se démêler.

— Vous connaissez le sujet, ajouta-t-il avec une confiance imperturbable.

— Moi?... Pas du tout... J'entrevois un bon vieux qu'on a jeté par terre d'un coup de bâton,... un bras levé qui s'apprête à le frapper encore,... une sorte de nuage qui danse;... bref, un inextricable fouillis qui ne me dit absolument rien.

— Je présume cependant que vous avez lu la Bible?

— Pas aussi souvent que je le devrais... Ah! j'y suis!... C'est l'aventure de Sisarah mis à mort par Jaël!... Une historiette apocryphe de toute évidence... Matériellement la chose est impossible. Jamais femme n'a fixé son homme en terre en lui perçant le crâne avec un clou,... ce pourquoi du reste en bonne justice on aurait dû la pendre...

— Que m'importe, pourvu que mon tableau soit réussi!... Reconnaissez-vous Jaël?

— Ce visage-là ne m'est pas tout à fait nouveau...

— C'est que vous n'avez pas tout à fait oublié miss Van Siever.

— Précisément. Je la retrouve maintenant très bien, mais le nuage aussi me rappelle quelqu'un.

— Chut!... Je placerai peut-être dans ce nuage la figure de l'ange exterminateur...

— En lui donnant les traits de maman Van Siever?... Si c'est pour vous recommander à sa bienveillance...

— Non,... mais pour me venger, si elle me refuse sa fille...

— Comme femme?

— Allons donc, quel entêtement!... comme modèle, mon bon. Il me faut absolument une Jaël, et je n'ai pour le moment aucune idée de mariage.

— Que n'en puis-je dire autant! répliqua Johnny, qui, se rappelant à propos l'existence de sir Raffle Buffle, venait de gagner la porte après avoir raccroché sa pipe turque au râtelier de l'artiste, chez qui elle était en pension.

IV.

De même que nos devanciers appelaient « esprit de l'escalier » celui qui nous vient un peu trop tard, au sortir du salon où il eût été de mise, nous connaissons, tous tant que nous sommes, ces remords « de l'escalier » dont on se sent saisi tout à coup après avoir affronté avec une gaîté plus ou moins sincère les censures amicales des gens qui s'intéressent à nous.

John Eames n'était pas en paix avec lui-même tandis qu'il ruminait les paroles de son ami, et, tout en maugréant contre sa susceptibilité de conscience, il s'examinait à fond, cherchant à se rendre un compte exact de ses sentimens pour Lilian Dale. Elle avait été le rêve de son enfance avant de devenir l'idéal de sa jeunesse. Après s'être vu préférer un rival dont l'indignité devait se manifester bientôt après, il s'était résigné, nonobstant les révoltes de son orgueil, à solliciter encore cette affection dédaignée par un autre. — Si ce n'est pas ce qu'on appelle aimer, se demandait-il, quel sens donnera-t-on à ce mot? — Il se rappelait d'ailleurs certains momens de sa vie où il avait ambitionné de mourir pour Lily Dale, et d'autres encore où il s'était dit que, sans elle, autant valait en finir tout de suite avec l'existence. Encore maintenant, ces frayeurs, cette haine instinctive que lui inspirait Crosbie, frayeurs déraisonnables, haine chimérique, attestaient la durée de cette passion, traitée par Conway avec si peu de cérémonie. Ce sentiment indestructible s'alimentait d'espérances qui n'avaient rien d'absolument insensé. Pourquoi Lilian ne lui appartiendrait-elle jamais? Elle l'aimait *presque*; elle le lui avait franchement laissé voir, elle le lui avait *presque* avoué. Sans doute le veuvage de Crosbie était en lui-même un contre-temps; mais, à supposer même que ce félon eût la malencontreuse idée de revenir à Lilian, Lilian certes ne l'écouterait plus. Sur un point du reste, les reproches de Conway pouvaient être fondés : cet amour qu'il gardait pieusement à Lily ne s'affirmait pas avec assez de suite et d'énergie. Vaguement bercé depuis deux ou trois années dans une incertitude somnolente et inerte, satisfait de vaines spéculations, il prêtait au doute, à la raillerie. D'autres pouvaient, comme Dalrymple, l'assimiler à ces livres projetés qui ne s'écrivent jamais.

Pendant huit jours entiers, John Eames fut tourmenté de ces pensées, qui lui inspirèrent l'héroïque résolution d'en finir, de risquer encore une tentative auprès de miss Dale, et, si cette tentative échouait, de prendre courageusement son parti, de renoncer pour

jamais à une idole inflexible. En attendant, irait-il, n'irait-il pas chez lady Demolines? Une si mince distraction le rendrait-elle coupable de lèse-fidélité? Tantôt il répondait oui, tantôt non à cette question délicate, suivant l'heure, la disposition, le courant d'idées. Un beau soir enfin, l'ennui d'une part, la curiosité de l'autre, lui firent franchir le pas, et après une heure de course un *cab* le déposa devant une de ces élégantes maisons que des entrepreneurs fantaisistes élèvent, on ne sait à l'usage de quels locataires, par-delà les faubourgs les plus mal habités.

Le *page* qui lui vint ouvrir, après l'avoir informé que « ces dames étaient chez elles, » le conduisit dans un petit salon fort coquet où, dix bonnes minutes durant, on lui laissa le loisir d'admirer une innombrable quantité de menues curiosités éparses sur les consoles et les étagères, après quoi parut la divinité du lieu, la charmante miss Demolines, dont la coiffure était encore plus merveilleusement ajustée que le soir du dîner chez les Broughton; ses yeux semblaient aussi plus noirs et ses joues un peu amaigries. — Je crains, lui dit-elle, entrant en matière, que ma mère ne puisse descendre. Elle prétend que le vent d'est lui est contraire, et chaque fois qu'il souffle, elle s'enferme chez elle absolument.

Notre jeune secrétaire, qui n'avait pas compté sur un tête-à-tête, s'inclina poliment, et pour répondre à cette ouverture : — On pourrait peut-être, remarqua-t-il, essayer de lui persuader que le vent souffle de l'ouest...

— La première girouette lui dirait qu'on la trompe, objecta l'avisée demoiselle.

— Vous avez sans doute raison, mais à la condition que madame votre mère entende mieux que moi le langage des girouettes... Je n'ai de ma vie essayé de connaître la direction du vent.

— Soyez donc indulgent pour ceux dont il fatigue les nerfs, et, si ma mère ne descendait point, veuillez l'excuser... C'est une bien charmante personne, savez-vous, que mistress Dobbs Broughton?

Johnny convint que mistress Broughton était charmante.

— Et son mari, poursuivit miss Demolines,... j'aime beaucoup son mari.

— Moi de même, reprit John Eames... Je le trouve tout à fait aimable... C'est, je pense, la formule d'usage pour les gens chez qui on a dîné.

— Que vous êtes méchant!... Je vois bien ce qui en est. M. Broughton vous a sans doute paru,... comment dirai-je cela?... un peu... vous savez?...

— Non, je ne sais pas,... je serais en peine de trouver le mot.

— Ou bien vous ne voulez pas vous compromettre... Mais quoi?

si le mari de notre amie n'est pas tout à fait ce qu'il pourrait être, la faute ne s'en peut reprocher ni à elle ni à lui.

— Ceci, je l'admettrais volontiers... On vise toujours à la perfection.

— Quand la naissance et l'éducation font défaut, certaines lacunes demeurent irréparables... Maria le savait de reste en épousant M. Broughton ; mais elle en prit son parti.

— Ce fut bien de la bonté. N'en êtes-vous pas convaincue?

— Je connaissais Maria Clutterbuck bien avant qu'elle ne fût mariée... Ce n'est pas qu'elle ne soit de beaucoup mon aînée ; mais notre liaison n'en était pas moins intime. Je crois que j'avais douze ans lorsque nous entrâmes en correspondance réglée. Elle en avait alors plus de vingt... Vous le voyez, monsieur Eames, je ne fais point mystère de mon âge.

— Ce serait vraiment peine perdue.

— Maria Clutterbuck, tout le monde vous le dira, était généralement admirée; mais son histoire, que je sais sur le bout du doigt, je n'entends la raconter ni à vous, ni à personne.

— Ah ! tant pis !... Je comptais sur cette marque de votre confiance.

— Eh bien ! vous en serez pour une déception... Nous fûmes bien déçues, nous autres aussi, quand on nous apprit que Maria Clutterbuck se résignait à épouser Dobbs Broughton... Elle avait vécu jusque-là dans une tout autre sphère... Vous comprenez, monsieur Eames?

— Certes, certes ! mais elle faisait sans doute entrer en ligne de compte le chapitre des compensations?

— C'est bien cela. Ils ont voiture et chevaux de selle, table ouverte, train superbe, domestique nombreux. Maria passe chaque année six semaines hors d'Angleterre;... mais il y a dans tout cela quelque chose de précaire...

— La vie elle-même est précaire, ma chère miss.

— Encore des plaisanteries?... Vous conviendrez cependant que l'argent des spéculateurs est en butte à une foule de périls. Il vient et s'en va bien vite.

— Pour ce qui est de s'en aller, je ne connais guère d'argent qui n'en soit là.

— Hormis les fonds publics pourtant et les immeubles... Tout ce que possède ma mère est en rentes d'état ou en hypothèques privilégiées... La terre, après tout, ne s'envole pas...

— Tandis que l'argent du pauvre Broughton...

— N'est pas plus en sûreté que celui de tout autre joueur. Sa femme n'y a jamais songé, perdue qu'elle est dans les entraînemens d'une vie fiévreuse. Elle sait du reste à quoi s'en tenir sur le

compte de son mari. Vous la feriez convenir sans peine qu'il n'a ni les manières ni les connaissances d'un *gentleman*...

— Je ne verrai pas d'ici à longtemps la nécessité de la consulter sur ce point délicat.

— Elle l'a reconnu plus de vingt fois en ma présence; mais Dobbs est si bon, il la gêne si peu... Elle serait bien coupable, si elle abusait de cette confiante nature...

— Vous craignez qu'elle n'exagère ses dépenses?

— Ce n'est pas tout à fait ce que je voulais dire... Ces existences fiévreuses coûtent toujours fort cher... Je pensais à autre chose... Je crains pour elle des... étourderies.

— Ah! Dieu, que dites-vous là?... Je la supposais en vérité trop... trop...

— Allons donc, lâchez le mot!... trop âgée pour être si inconséquente... Mais, monsieur, Maria Broughton n'a pas plus de trente-trois ans,... pas un jour de plus, notez bien ceci!...

— Ce qui vous en donne vingt-trois, ajouta John Eames, qui dans le secret de sa pensée assignait cinq ou six printemps de plus à son aimable interlocutrice.

— Mon âge n'a rien à faire en tout ceci, monsieur,... et je vais vous expliquer pour quelle raison je traite avec vous un sujet aussi scabreux. Vous savez à quel point votre ami M. Dalrymple a tourné la tête de cette pauvre femme?

— Au contraire je n'en sais pas le premier mot.

— Vous le savez, vous dis-je; mais vous n'en voulez pas convenir. Si elle était votre femme, vous plairait-il de l'entendre appeler Conway par-ci, Conway par-là, un homme qu'elle connaît à peine depuis deux ans?... Remarquez bien que je n'en tire aucune conclusion fâcheuse. Je connais trop bien les principes de Maria pour la croire en tout à fait mauvaise passe... Sans cette vie fiévreuse qu'elle mène...

— Il est vrai que la fièvre légitime une quantité de choses, remarqua Johnny.

— Sans doute, sans doute, repartit miss Demolines avec un signe de tête qui, bien interprété, devait attester qu'elle était disposée à donner aux déportemens les plus étranges de son intime amie toute la marge possible; mais ne pensez-vous pas, monsieur Eames, que vous pourriez intervenir utilement en cette affaire?

— Qui cela?... Moi?... s'écria notre jeune homme, pris à court par cette interpellation tout à fait imprévue.

— Vous êtes étroitement lié avec M. Dalrymple... Ne pourriez-vous par quelque remontrance obtenir de lui...

— Obtenir quoi? qu'il ne se laisse plus appeler Conway? car

c'est là le plus précis de vos reproches... Quant à le croire épris de mistress Broughton, oh! détrompez-vous!...

— Épris? je n'ai rien dit de pareil... Savez-vous bien que ce serait abominable?... Mais, ajouta miss Demolines en secouant tristement la tête, il n'en faut pas tant pour amener d'irréparables malheurs... Réfléchissez, monsieur, réfléchissez aux bons conseils que vous pourriez donner!... J'ai du reste une autre demande à vous adresser, et je suis charmée que vous ayez pris la peine de venir nous chercher... Les circonstances semblent vouloir établir entre nous un étroit concert... Vous ne sauriez croire tout le bien que nous pourrions faire, si nous pratiquions ce que les diplomates appellent une entente cordiale.

Devant cette proposition d'alliance offensive et défensive, Johnny ne put que s'incliner en silence.

— Avez-vous, continua miss Demolines, avez-vous entendu parler de certain tableau?

John Eames demeura muet comme devant; mais, tandis que sa réponse se faisait attendre, il ne pouvait s'empêcher de remarquer que les beaux yeux de son interlocutrice, attentivement fixés sur lui, ne manquaient vraiment pas d'expression.

— De quel tableau est-il question? demanda-t-il quand la politesse lui fit un impérieux devoir de reprendre la parole.

— Un tableau de M. Dalrymple,... c'est-à-dire un tableau qu'il doit peindre. Voyons, ne jouons pas au plus fin.

— Un portrait peut-être?

— Je ne sais pas... Une ressemblance, voilà qui est plus sûr... Tant soit peu de franchise entre nous ne ferait pas mal... Vous connaissez miss Van Siever?

— J'ai dîné avec elle, comme avec vous, chez les Broughton.

— Peut-être aussi avez-vous entendu parler de Jaël et de Sisarah,... deux personnages bibliques?

— Je les connais un peu... de réputation.

— Veuillez donc me dire si vous n'avez jamais entendu mentionner ensemble les noms de Jaël et de miss Van Siever?... Tenez, je vois que vous savez tout...

— Du moins puis-je deviner à quoi vous faites allusion.

— Voilà qui est heureux... Eh bien! monsieur, il est de mon devoir, il est aussi du vôtre, d'empêcher que ce tableau soit jamais fait.

— Je ne vois pas cela très clairement.

— C'est alors que vous ne connaissez ni miss Van Siever, ni sa mère. Or je les connais, moi qui vous parle.

Le *moi* de miss Demolines ne le cédait presque pas en expression tragique au fameux *moi* de Médée.

— Quel mal pouvez-vous trouver dans une transaction pareille? demanda John Eames, qui commençait à se sentir intrigué.

— D'abord ce tableau doit se faire dans le boudoir de mistress Broughton.

— Du moment où miss Van Siever s'y trouve en tiers...

— Mais miss Van Siever encore une fois, la connaissez-vous?... Je ne lui conteste pas sa beauté... Elle est belle à faire peur, c'est entendu; mais en même temps c'est l'être le plus perfide, le plus envieux, le plus méchant, le plus cruel, le plus déloyal...

— Une vraie furie d'après cela?

— Vous l'avez dit, monsieur Eames... Et sa mère donc!... Mais des deux je préfère encore celle-ci, tout odieuse qu'elle puisse être... Pourquoi notre pauvre Maria les a-t-elle jamais connues?... Je vous le dis entre nous, ce sera sa perte...

— Mais que voulez-vous que j'y fasse? demanda Johnny, peu à peu gagné à l'émotion que semblait éprouver miss Demolines.

— Usez de toute votre influence pour empêcher votre ami de donner suite à son projet!

— Encore faudrait-il savoir pourquoi!

— Pour ne pas donner une pâture à cet immense orgueil... La tête va lui tourner, à cette poupée, s'il faut que M. Dalrymple la mette ainsi en relief... Encore ceci n'est rien auprès des malheurs auxquels ce maudit tableau expose Maria... Je ne puis aujourd'hui m'expliquer plus ouvertement, et si vous ne voulez pas tenir compte de mes paroles, si vous refusez de me venir en aide... Mais là vraiment, refuserez-vous?

Miss Demolines était assise fort près de Johnny, et dans le feu du discours elle avait plusieurs fois posé sa petite main sur le bras du jeune secrétaire. Celui-ci, se rappelant qu'il la voyait pour la seconde fois, et que miss Van Siever, comme mistress Dobbs Broughton, comptaient à peine parmi ses relations les plus indifférentes, commençait à trouver la situation des plus originales. Du reste il ne voyait aucun inconvénient à laisser la main de miss Demolines se poser doucement sur son bras.

— Je ne me mêle pas volontiers des affaires d'autrui, reprit-il dès qu'elle eut achevé cette véhémente apostrophe.

— Les affaires de vos amis ne sont-elles point vôtres? Comment donc comprenez-vous l'amitié? Tenez-vous pour rien, absolument rien, l'intérêt que je porte à ces arrangemens? Et moi qui comptais sur votre appui, sur votre cordiale assistance!... car j'y comptais, vrai, j'y comptais...

La petite main blanche était encore à son poste de combat, les grands yeux noirs exprimaient une ardente supplication, et Johnny

remarqua pour la première fois que le merveilleux échafaudage d'une chevelure luxuriante peut ajouter beaucoup au charme naturel d'un visage agréable. Il cherchait cependant une défaite, et sommé de venir communiquer très prochainement à miss Demolines le résultat de ses réflexions : — C'est que, voyez-vous, répondit-il, je pars demain pour la province.

— Et vous y resterez ?

— Dix grands jours au moins.

— Eh bien! soit... D'ici là rien ne sera compromis. Clara Van Siever s'absente aussi, et ne reviendra que dans trois semaines, je le sais de très bonne source. Nous aurons donc tout le temps d'agir; mais vous pourriez dès ce soir parler à M. Dalrymple ?

— Je ne compte pas le voir aujourd'hui.

— Tout ce que je vous demande alors, c'est de venir me trouver, aussitôt rentré en ville.

Cet engagement fut pris avant qu'on eût échangé des adieux très suffisamment affectueux. — Je ne sais pas de théâtre où je me fusse autant amusé, se disait John Eames après que le page eut refermé la porte derrière lui. Miss Demolines lui était au fond tout à fait indifférente, et il se promettait bien de lui laisser mener toute seule sa petite campagne contre miss Clara Van Siever; mais il se promettait également de ne pas manquer au rendez-vous qu'elle avait obtenu de lui. — Elle entend le vaudeville comme personne, se répétait-il pour se bien définir à lui-même l'attrait dont il ne savait se défendre.

V.

Nous devinerons aisément sans être sorcier où allait la même après-midi M. Conway Dalrymple en costume du matin, costume qu'il prenait volontiers quand il se rendait en voisin chez les Broughton, comme lui logés près des *Kensington-Gardens*, — une jaquette, un surcot, si vous voulez, de velours nacarat très foncé, des gants paille et un chapeau espagnol à forme plate, à bords retroussés comme celui que nos belles dames ont adopté depuis lors. Il venait et fut reçu en familier de la maison, ne demandant même pas si mistress Broughton était ou non chez elle, car il se savait attendu. Il l'était en effet, et ses premières paroles furent des excuses sur ce qu'il arrivait un peu après l'heure fixée. — Pour le bien que vous venez faire, lui répliqua du fond de sa bergère la belle maîtresse du logis...

— Plaît-il, madame ? interrompit-il étonné...

— Oui, plus j'y songe, et j'y ai songé tout le jour, moins cette idée me paraît acceptable. Franchement il y faudrait renoncer.

— Allons donc! ce scrupule un peu tardif n'a vraiment pas le sens commun.

— Naturellement!... Voilà de quoi vous me régalez, à peu près dans les mêmes termes, chaque fois que je n'adopte pas aveuglément toutes vos idées. Ceci, par parenthèse, me paraît d'assez mauvais goût...

— Ai-je donc besoin de m'excuser?... Non, certes, et vous me comprenez de reste. Rien ne doit moins vous surprendre que mon ennui, mon désappointement à propos de ce tableau. Qui donc, si ce n'est vous, me l'a mis en tête?

— Et je le regrette à présent de tout mon cœur... Il n'est pas généreux de tourner contre moi une imprudence que mon intérêt pour vous m'a fait commettre.

— Donnez-moi quelques bonnes raisons...

— Je ne puis donner toutes celles que j'ai,... celles surtout qui me sont personnelles.

— J'ignore en vérité ce qu'elles peuvent être, car je n'ai point pris au sérieux, je vous assure, quelques insinuations...

— Si vous faites allusion à ce que je vous ai dit de miss Van Siever, sachez, Conway, que je vous ai suggéré après mûre réflexion le meilleur parti à prendre... pour vous... et pour d'autres encore. Vous ne sauriez croire à quel point je me féliciterais d'avoir uni vos deux destinées.

— Eh bien! moi, je ne m'en féliciterais aucunement.

— Pourquoi cela?

— Parce que... parce que... Faut-il parler franchement, *carina?..* parce que mon cœur n'est pas libre.

— Tant pis, monsieur, il devrait l'être. Il faut qu'il le soit... C'est une amie, une véritable amie qui vous tient ce langage... Voyons, restez en place, prenez un siége,... ne vous démenez pas ainsi dans ce boudoir!... Vous pouvez bien répondre sans prendre un air désespéré... Tenez! on frappe en bas, c'est Clara bien certainement. Elle m'a promis de passer chez moi.

— Vous lui avez donc parlé du tableau?

— Sans doute... Elle assure que la chose est impossible, que sa mère ne permettra jamais...

La phrase ne s'acheva point, miss Van Siever ayant fait son entrée. Dalrymple put constater alors que cette belle fille était de celles à qui l'éclat du jour n'ôte rien, et qui n'ont pas besoin de toilette pour faire valoir leurs avantages naturels. Ni le soleil ni le négligé n'avaient pour elle leurs trahisons ordinaires. Ceci devait

sauter aux yeux d'un artiste et lui inspirer une sorte de respect pour cette beauté si grandiose et de si bon aloi. Par exemple, il retrouva le regard ferme et viril dont la dureté l'avait effarouché tout d'abord, et qui, sans exclure l'idée qu'on pût apprivoiser cette superbe créature, laissait à craindre d'elle la révolte subite et le coup de griffe inattendu. — Que m'importe? se disait le jeune peintre... Elle est pittoresque, et je ne lui demande pas autre chose.

— Clara, continua mistress Broughton, cette mauvaise tête que vous voyez là prétend, bon gré, mal gré, vous *pourtraire*.

— Monsieur le voulût-il réellement, je ne crois pas que cela dépende de lui, repondit miss Van Siever avec une incrédulité marquée.

— Voici la preuve du contraire, riposta Dalrymple en déroulant son esquisse, qu'il avait apportée tout exprès... Vous êtes désormais dans ma mémoire, et pour faire de vous un portrait ressemblant je ne réclamerais pas même une séance.

Mistress Broughton cependant s'extasiait devant l'ébauche étalée sous ses yeux. — Quelle ordonnance, quels effets!... Comme tout cela est enlevé!... Je vois déjà le tableau... Je dirais comment la lumière sera distribuée, comment le rayon du fond viendra effleurer la tête du clou... Le mouvement furtif et haineux de cette femme est d'une vérité!... Quelle pose! Que de force et de grâce tout à la fois!... Personne ne dramatise une toile comme vous savez le faire.

Toutes ces absurdités, Conway Dalrymple les jugeait aussi sévèrement que personne; mais il goûtait néanmoins ce miel grossier, et savait gré à celle qui le lui offrait.

Miss Van Siever écoutait sans y mêler un seul mot les billevesées de son amie. — Il me semble, remarqua-t-elle enfin, que M. Dalrymple peut mettre sur toile la mort de Sisarah sans me donner le rôle de la perfide Jaël...

— Sans doute, ajoutait déjà mistress Broughton...

— Mais non, mais non, interrompit l'artiste. J'ai conçu mon tableau en vous voyant, et ces deux idées, Jaël et vous, sont inséparables pour moi.

— Si vous croyez que je prends ceci comme un compliment...

— Personne ne songe à vous complimenter... Veuillez seulement remarquer que les artistes de toute époque, ayant à rendre des scènes de violence et de crime où une femme joue le principal rôle, ont toujours cherché des types d'élite, ce dont ils ne s'inquiètent guère quand ils n'ont à reproduire que des modèles de vertu ou de piété. Comparez leurs Judiths, leurs Lucrèces, leurs Charlottes Corday à leurs saintes Céciles et à leurs madones...

— Donc, ma belle, il n'y a aucun déshonneur à poser pour Jaël, ajouta mistress Broughton par manière de conclusion.

— Permettez!... je ne suis pas convaincue... A quoi vise M. Dalrymple?

— A faire un tableau de quelque valeur, répondit Conway.

— Pour cela, il n'est pas nécessaire que j'y figure.

— Vous êtes au contraire indispensable à celui-ci... D'où vient d'ailleurs votre répugnance? Rien n'est plus ordinaire que de poser ainsi pour une œuvre d'art.

— Cela se saurait...

— Difficilement, et d'ailleurs où serait le mal?... Nous ne vous demandons rien qui blesse les convenances... C'est bien votre avis, n'est-ce pas, madame?

— Moi d'abord je ne veux pas qu'on fatigue cette enfant. Je ne souffrirai ni qu'on la presse ni qu'on la tourmente, si cela ne lui convient point.

— Vraiment, reprit miss Van Siever avec une ombre d'hésitation, je ne suis pas très disposée... Ma mère d'ailleurs...

— Certes oui, voilà l'obstacle!... Maintenant, continua mistress Broughton, votre chère maman est si... bizarre, que vous ne sauriez espérer de lui complaire en toute chose.

— Je crains bien, — et miss Van Siever prit ici sa voix la plus douce, — je crains bien de lui complaire aussi peu que possible.

— Oh! Clara!...

— Pardon!... Vous m'avez poussée à cet aveu, sans lequel j'aurais fait acte d'hypocrisie; mais je ne devais pas, j'en conviens, m'exprimer si librement en présence de M. Dalrymple.

— Avant que le tableau soit fini, vous en saurez plus long que maintenant sur le compte l'un de l'autre, observa mistress Broughton avec une sorte de philosophie qui n'était pas tout à fait dénuée d'amertume.

Il ne fallut pas désormais beaucoup d'efforts pour amener la plus jeune des deux dames à se laisser peindre, et l'autre à permettre que les séances eussent lieu dans son appartement. Les détails cependant soulevèrent de nouvelles objections, et le peintre put croire à maintes reprises que son laborieux édifice allait crouler devant la difficulté d'installer son chevalet ou de loger ses pinceaux. Tout enfin se trouva convenu, et l'*humeur fiévreuse* de mistress Dobbs Broughton, pour parler comme miss Demolines, parut trouver son compte au mystère des entrevues projetées. — Qu'en pensera Dobbs? s'était-elle écriée plus d'une fois, et il fut convenu que Dobbs ne serait pas du complot... — On le mettra au courant, mais plus tard, disait sa femme... Dieu me préserve de rien cacher

à ce cher ami!... Mais, si on le prévenait dès aujourd'hui, votre mère aurait immédiatement l'éveil par Musselboro.

— Convenons aussi d'une chose, ajouta miss Clara d'un ton péremptoire : le jour où ma mère me ferait la moindre observation à ce sujet, je cesserai de poser, sans qu'on me rende responsable des inconvéniens qui résulteraient de ma désertion.

Ce beau pacte conclu, miss Van Siever, se retirant, laissa tête à tête nos deux autres personnages. Aussitôt que le bruit de la voiture qui l'emmenait fut parvenu aux oreilles de mistress Broughton : — Maintenant, dit-elle au peintre, sauvez-vous le plus vite possible.

— Vous me chassez?

— Je vous chasse.

— Mais pour une personne qui tout à l'heure m'accusait d'impolitesse...

— Eh bien! rendez-moi le reproche, mais partez à l'instant!... Il faut m'obéir ponctuellement, à la baguette... Sans cela, je retire ma promesse. Je regrette au surplus de vous déranger, vous êtes si bien sur ce fauteuil...

— D'où je vous contemple à mon aise... Oh! voyons, un si mince madrigal ne vaut pas qu'on s'en offusque... Tenez du reste, me voilà parti.

— Se lever et s'en aller ne sont pas synonymes, répliqua mistress Broughton d'un ton assez doux pour autoriser une certaine désobéissance. En effet, une fois debout, Conway reprit la conversation.

— Vous tenez donc bien à me faire épouser cette jeune personne?

— Certainement, si vous vous sentez disposé à l'aimer.

— Oui-da? Mais son amour, à elle...

— Votre affaire est de le gagner, cela va sans dire... Le fruit ne tombera pas de lui-même sur vos lèvres.

— Un fruit du jardin des Hespérides;... mais, pour arriver à la cime de ces arbres aux rameaux dorés, il faut, ne le pensez-vous pas? qu'un peu d'amour vous soutienne... Or, moi qui vous parle, je suis péniblement monté jusqu'à une certaine hauteur, et voici que, les branches cassant sous mes pieds, je me trouve en passe de faire une lourde chute... Me comprenez-vous?

— Je ne veux pas vous comprendre.

— Ce n'est pas une réponse. Vous ne comprenez pas que, sur le point de retomber à terre et d'y demeurer brisé pour jamais, je ne saurais m'engager à renouveler mon ascension?

— Non, très décidément, je ne comprends pas, repartit mistress Broughton, dont la voix tremblait quelque peu.

— Il suffit. Je vais donc me constituer amoureux de Clara Van Siever. Je me sens encore assez d'énergie pour lui demander sa

main, et, si elle me l'accordait par hasard, assez de force pour jouer mon rôle jusqu'au bout de la cérémonie...

— Doucement, j'exige que vous l'aimiez.

— J'espère bien finir par là, pourvu qu'elle n'attente pas à mes jours. Pourrai-je me présenter en votre nom?

— Par exemple!... Je défends que mon nom soit prononcé. Je vous ai suggéré l'idée d'un mariage qui peut faire votre bonheur et donner à votre existence une assiette, une sécurité dont elle est dépourvue... Peut-être vaut-il mieux m'expliquer tout à fait... Si vous restez libre, je ne puis continuer à vous voir. Vous avez dans ces derniers temps prononcé des paroles qui me l'interdisent... J'y ai réfléchi, beaucoup réfléchi, et ma ligne de conduite est toute tracée. Belle, riche, intelligente, miss Van Siever est très capable d'apprécier la préférence d'un homme de votre mérite... Allez maintenant, et sans plus de paroles!...

Mistress Dobbs Broughton s'était levée, et son geste impérieux congédiait le jeune peintre, qui sortit en effet sans réplique. L'entrevue lui semblait de longueur suffisante, et il ne voyait pas ce qu'il pourrait ajouter utilement aux paroles qu'il avait risquées.

Le *croquet* est un agréable passe-temps pour le dehors; pour l'intérieur, on a les échecs. Les volans et même le furet ne manquent pas de charme, un proverbe bien joué occupe délicieusement une soirée, et l'absurdité de ces réponses que le hasard marie à des questions tour à tour sorties du panier a quelque chose d'assez divertissant; mais pas une de ces distractions ne vaut celle que procure l'amour à ceux qui « le font. » Qui le font sans l'éprouver, entendons-nous bien, car, si peu que le cœur se mette de la partie, voilà le joueur dérouté, les cartes brouillées, la grâce et l'esprit à tous les diables. C'est pourquoi certaines gens y sont si gauches, et ressemblent à un goutteux contraint de jouer une partie de *croquet*. Entre notre amie mistress Dobbs Broughton et notre ami Conway Dalrymple, rien à craindre de semblable. Leurs deux cœurs battaient à l'unisson du même mouvement régulier et sain. Pas plus de danger pour l'un que pour l'autre, bien que des gens aveugles ou bornés, — M. Dobbs par exemple, qui dans ces matières était l'un et l'autre, — pussent aisément s'y méprendre et ne point partager la parfaite sécurité des deux brillans *partners*.

Évitons les malentendus. Je ne prétends pas le moins du monde que ces prétendus amoureux fussent absolument dénués de cœur. Mistress Dobbs Broughton aimait probablement son mari, sans se dissimuler qu'il l'ennuyait, sans méconnaître la vulgarité de ses allures, et en trouvant assez peu flatteur qu'il donnât fréquemment dans certains excès bachiques qui chaque jour davantage caracté-

risaient en lui l'homme mal élevé. Oui, malgré tout cela, elle aimait à sa façon, dans la mesure de ses facultés, cet être grossier, et le lui témoignait en prenant soin que ses appétits matériels eussent pleine satisfaction; mais il ne pouvait lui procurer ces petites « fièvres » dont elle avait le goût, et c'est à quoi lui servait admirablement Conway Dalrymple. De même serait-on injuste envers ce dernier, si ses coquetteries à l'adresse de mistress Broughton le faisaient trop sévèrement apprécier. Elles n'avaient rien d'incompatible avec les vertus futures d'un bon chef de famille, travaillant dur pour établir ses enfans, et dûment reconnaissant envers la femme qui surveille l'armoire au linge, contrôle les fournisseurs et maintient l'équilibre du *doit* et de l'*avoir*. En cette occasion spéciale néanmoins, il éprouva un certain trouble de conscience quand il se trouva sur le palier du premier étage en face du maître de la maison, qui, rentré à l'improviste, montait l'escalier assez péniblement. L'œil trouble et le teint animé de M. Broughton donnaient à craindre qu'il n'eût laissé son sang-froid au fond de quelque bouteille, et ce soupçon était autorisé par quelques fâcheux précédens. — Que diable faites-vous ici ? on vous y voit bien souvent, s'écria-t-il en reconnaissant Conway.

— Vous êtes souffrant, mon cher Dobbs? répondit l'artiste du ton le plus sympathique.

— Pas le moins du monde, et d'ailleurs que vous importe?... Je ne vais pas vous chercher pour payer ce que je dois...

— Et vous faites bien, murmura Conway, qui cherchait à éviter toute occasion de conflit...

— Cela n'empêche pas... qu'il faut enrayer, poursuivit le pauvre mari, très gêné pour trouver les mots applicables à la circonstance... A dîner, quand j'ai des amis, passe encore!... Mais rappelez-vous que je n'aime pas ces visites,... ces assiduités,... et tenez-vous-le pour dit, je vous prie !

Quand ils ont trop fêté la dive bouteille, les maris sont incapables de comprendre ces jeux subtils qui semblent menacer, et laissent néanmoins tout à fait intacts leurs priviléges sacrés. Conway n'essaya point, cela va sans dire, d'endoctriner celui-ci. Dès qu'on lui eut livré passage, il s'échappa, non sans accorder un vif mouvement de compassion aux dégoûts dont sa belle amie allait sans doute se trouver abreuvée.

VI.

John Eames, à qui nous ne connaissons encore que les qualités de ce qu'on appelle un bon enfant, — était presque un grand homme pour sa famille. Depuis qu'un lord l'avait choisi pour l'objet de ses libéralités posthumes, depuis que sir Raffle Buffle l'avait élevé au rang de secrétaire intime, la mère et la sœur de cet aimable jeune homme, songeant au peu d'espoir qu'on avait d'abord fondé sur lui, — alors qu'on le jugeait absolument incapable de faire son chemin, et que, tout en lui portant beaucoup d'amitié, on regrettait de lui voir user en pure perte pour la famille tant et tant de blouses et de jaquettes, — sa mère et sa sœur s'enorgueillissaient d'une transformation si complète et si peu prévue. Elles le grandissaient à leurs yeux, et se faisaient illusion sur la très petite part que son mérite y avait eue.

C'est chez elles que Johnny pensa tout d'abord à établir son quartier-général pendant la campagne qu'il allait ouvrir; puis il se ravisa, et alla s'installer chez son excellente amie lady Julia de Guest, qui près de Guestwick-Manor occupait un charmant *cottage* assez voisin de la *petite maison* d'Allington, où, comme nous l'avons dit, résidaient mistress Dale et sa fille. Bien décidé à mettre de son côté toutes les ressources stratégiques dont il se pourrait aviser, et reculant d'ailleurs, par instinct de timidité, l'heure de la lutte décisive, de l'épreuve qu'il regardait comme finale, le jeune secrétaire s'arrangea pour rester quelques jours sans se présenter à Allington, où il voulait arriver précédé par la rumeur publique, afin de donner à Lilian le temps des réflexions salutaires, le loisir des partis-pris suffisamment arrêtés; mais l'événement contrecarra tous ces beaux projets. En débarquant chez lady Julia, il y trouva Lilian et miss Grace Crawley, qui étaient venues à l'heure du *lunch* et qui parurent également enchantées l'une et l'autre de pouvoir lui offrir la plus affectueuse poignée de main que jamais cousin ait reçue de ses cousines. Que n'eût-il pas donné, lui, pour un accueil moins franchement amical! Plus de réserve, quelque embarras pudique, la moindre rougeur, eussent mieux fait son affaire; mais non : telle il l'avait laissée, telle il retrouvait l'aimable Lilian, animée pour lui des meilleurs sentimens, sous la réserve tacite qu'il ne prétendrait pas au plus vif, au plus absorbant de tous.

Un peu découragé par ce premier contre-temps, John Eames alla passer deux ou trois jours chez sa mère, après quoi, revenu près de lady Julia, dont il attendait les meilleurs conseils et au be-

soin les meilleures consolations, il suspendit encore sa visite à mistress Dale, qui eut la bonté de s'en apercevoir. — Votre cousin nous tient rigueur, dit-elle à sa fille.

— Soyez tranquille, lui répondit Lilian avec cette demi-malice qui animait ses moindres propos, nous pouvons compter sur lui, et je ne suis pas autrement pressée de le voir... Je l'aime pourtant bien, ce pauvre Johnny... Pourquoi donc n'aimerais-je pas ce compagnon de mon enfance, maintenant que le voilà, — ce qu'il n'était guère alors, — un aimable et gentil cavalier?

— Allons, allons, pensa mistress Dale, les affaires de ce pauvre garçon ne vont pas encore très bien chez nous.

Lady Julia, qui n'avait pas reçu les confidences de Lily, et à qui celle-ci n'avait jamais avoué comme à sa mère qu'elle aimait encore l'indigne Crosbie, ne voyait aucun obstacle à la démarche projetée par Johnny. Avec elle, avec elle seule, ce brave garçon s'épanchait tout entier. — Décidément, lui dit-il un soir, j'irai demain chez ces dames. Ce sera, lady Julia, mon suprême effort.

— Vous le dites, cher enfant; mais permettez-moi de n'en rien croire.

— On ne peut cependant pas se heurter sans cesse à une porte close... A quoi bon se buter ainsi contre sa destinée?

— Jacob courtisait Rachel avec plus de patience.

— Bon pour un patriarche qui a sept ou huit cents ans devant lui.

— La Bible ne leur en donne pas tant que cela,... tout au plus la moitié, si j'ai bonne mémoire.

— Soit! Il en reste assez pour expliquer une constance de quatorze années, et dans l'intervalle, si l'histoire dit vrai, ce prétendu si patient eut de quoi se tenir en haleine. Songez donc, lady Julia, que j'ai vécu plus de sept ans depuis le jour où Lily m'apparut comme la plus charmante fille que j'eusse jamais rencontrée.

— Vous avez?...

— Vingt-sept ans; elle en a vingt-quatre.

— Donc l'affaire peut se remettre encore.

— Non, je me donne jusqu'à demain et pas un jour de plus... Quand je pense que sans ce misérable Crosbie... Ah! je ne pourrai jamais lui pardonner... Et s'il osait... Pensez-vous qu'il eût la moindre chance?...

Le lendemain, à l'issue du déjeuner, Johnny, — lady Julia n'avait pas manqué de constater, sans y faire la moindre allusion, certains petits *extra* dans sa toilette matinale, — Johnny lui demanda si elle n'avait pas quelque message à lui confier pour les dames d'Allington, un ouvrage de tapisserie, un pot de confitures...

— Non, cher enfant, mes amitiés, et rien de plus. Ce n'est pas que, si j'en avais le droit, je ne vous misse deux paniers sur le dos.

John partit sous le coup de cette cavalière épigramme. Il faisait un bon petit froid piquant; la terre était dure et craquait sous les pieds. A chaque pas, le pauvre amoureux rencontrait un souvenir, parfois poignant. Dans ce bosquet par exemple, il était allé cacher après un premier refus de Lily sa confusion et son chagrin. Là s'étaient écoulées les plus cruelles heures de toute sa vie. Depuis lors, il avait encore été refusé à maintes reprises, mais jamais il n'avait ressenti pareille amertume ni découragement pareil. Arrivé près de la petite maison, il éprouva une certaine répugnance à frapper et à se faire annoncer comme le premier venu. Il prit un détour, franchit une porte à lui connue et traversa le jardin, où il se flattait, — bien gratuitement, hélas! — de rencontrer Lily dans quelque allée solitaire. En franchissant un petit pont jeté sur le fossé qui séparait le jardin potager des plantations et des pelouses, il fit encore malgré lui un retour vers un temps déjà lointain. Là même, accoudés tous deux sur cette rampe de bois, il s'était hasardé à lui parler pour la première fois de son amour.

Personne, toujours personne!... Cette déception pouvait se prévoir, la gelée n'étant pas très favorable aux promenades des belles dames dans un enclos planté de rosiers. Il arriva donc jusque sur la petite terrasse où donnaient les portes-fenêtres du salon, et par l'interstice des rideaux il les vit toutes trois s'appliquant à leurs occupations du matin. Lily dessinait, mistress Dale parachevait une lettre, Grace Crawley avait l'aiguille en main. Aucune d'elles ne parut se douter de son arrivée, et pour leur notifier sa présence il fut contraint de frapper légèrement aux carreaux. Toutes alors, levant la tête en même temps, le reconnurent aussitôt. — Ah!... enfin! s'écria mistress Dale. Lily ne s'écria point, mais, sans mot dire, s'empressa d'ouvrir la fenêtre; sa main fut la première qu'il serra.

— J'ai honte d'arriver ainsi... Vous allez prendre froid... Que voulez-vous? j'ai reculé devant la traversée du village, dit-il s'excusant et avec une légère contrainte.

— On vous pardonne, car on est charmé de vous voir... N'est-ce pas, mère, nous sommes charmées de voir Johnny?

— D'autant qu'on pouvait en désespérer, répondit mistress Dale... Il aurait bien mérité de nous trouver sorties...

La conversation, bientôt remontée au ton d'une gaîté familière, voltigea pendant près d'une heure sur toute sorte de sujets insignifians. A l'écouter, on n'aurait pas aisément deviné qu'il y avait là, presque face à face, un amoureux plein d'angoisses, décidé à jouer

tout à l'heure son va-tout, et une jeune fille appelée à prononcer en même temps sur le sort de son prétendant et sur sa propre destinée.

On allait servir le *lunch*, et Johnny n'avait pas même préparé les voies à l'explication décisive qu'il venait chercher. Comment se ménager quelques instans de tête-à-tête avec Lilian? Ce fut elle qui prit l'initiative.

— Viendrez-vous vous promener avec nous? demanda-t-elle à son cousin.

— Il aura bien assez de s'en retourner, observa mistress Dale.

— En ce cas, on lui fera la conduite pendant un bout de chemin.

— A moins que vous ne me chassiez, je ne m'en vais pas encore, dit John avec une assurance affectée.

— Encore faut-il sortir avant la nuit, remarqua Lilian. Elle avait du premier coup d'œil jugé la situation, et puisque John Eames se décidait à de nouvelles instances, elle lui devait de ne pas se refuser à les entendre. Personne mieux qu'elle ne savait se plier à certaines nécessités plus ou moins pénibles. Mistress Dale, en mère bien avisée, lui donnait la réplique. — J'ai promis, dit-elle, d'aller assister chez votre oncle à quelques expériences de microscope... Si Grace voulait nous accompagner, et si John avait le temps...

— John retarderait le dîner de lady Julia, reprit Lilian; mais voici comment tout peut s'arranger... Nous prendrons les devans, lui et moi... Grace vous accompagnera jusque chez notre oncle et ensuite viendra au-devant de moi, qui sans cela me trouverais seule pour le retour... Si elle ne nous a pas rejoints plus tôt, nous l'attendrons, John et moi, sous le grand chêne où finit la sente des pâturages... De là, nous ne la perdrons pas de vue un seul instant... N'est-ce pas, Grace, vous n'aurez point peur?

Ces arrangemens étaient admirables, et M. John ne pouvait que remercier *in petto* mistress Dale et miss Lily, qui mettaient à combler ses désirs une bonne volonté si transparente. D'où vient que toutes ces facilités le troublaient et lui semblaient de fâcheux augure? Sans se bien rendre compte de ses impressions, il regrettait que Lilian se montrât si peu inquiète, et dans son ferme bon sens allât si franchement au-devant de l'entretien qu'il avait paru solliciter. Ce bon sens, il est vrai, l'avait toujours caractérisée, — un peu trop au gré de Johnny, — et il n'avait pas lieu de s'étonner qu'elle en donnât ce jour-là une preuve nouvelle; mais il eût souhaité quelque chose de moins simple, une exclusion moins absolue de tout élément romanesque. Il regrettait d'ailleurs d'être resté tout à fait étranger à la combinaison adoptée. L'invention, la présence d'esprit, lui avaient manqué pour prendre les devans et me-

ner les choses. — Je serai donc toujours aussi gauche? se demandait-il avec dépit.

Nos deux jeunes jeunes gens partirent côte à côte, mais sans se donner le bras. A peine échangèrent-ils quelques mots avant d'arriver à l'église, située à la limite des champs voisins. Le premier était traversé par un sentier que les marmots du village avaient élu pour leurs ébats, et qui par là même ne se prêtait guère à des communications intimes. Aussi, le long de ce chemin trop fréquenté, John Eames ne trouva-t-il que cette simple remarque: — Voilà un beau temps pour la promenade à pied!.. — Cependant, choqué lui-même de cette banalité, il ajouta presque aussitôt: — Je vous sais bien bon gré, Lily, d'avoir consenti à m'accompagner.

— C'est un plaisir pour moi, mon cher John, et je n'ai pas le moindre mérite à vous prouver combien vos visites nous sont agréables.

Moyennant cet échange d'affectueuses paroles, les deux promeneurs, arrivés à la seconde barrière, allaient pour tout de bon se trouver en pleine campagne. Il fallait décidément aborder le vif de la question.

— Vraiment, Lily, reprit Johnny, vous me gâtez en me parlant ainsi chaque fois que je viens du plaisir que vous avez à me voir.

— Je vous en parlerais bien autrement, si je ne craignais de me faire mal comprendre. Cela m'arriverait-il, si je vous disais que de toutes les personnes à qui j'accorde mon amitié vous êtes celle dont la venue me cause toujours le plus de joie?

— Lily!...

— Oui, pas plus tard qu'hier, je disais à notre cousine Grace que vous êtes mon frère d'élection. Je ne sais ce que je donnerais pour que cette étroite parenté nous liât réellement l'un à l'autre. Votre bonheur serait mon plus cher souci, et si vous veniez à vous marier...

— Vous parlez là, interrompit John, d'une affection qui ne saurait exister entre nous.

— Pourquoi donc pas?... sinon maintenant, dans un avenir plus ou moins prochain... Laissez-moi cette espérance. J'attendrai avec patience qu'elle vienne à se réaliser, et cela sans tenir compte de petites rebuffades comme celle-ci. Allons, Johnny, voici la barrière la plus difficile... Prêtez-moi quelque assistance!

Quand avec son aide elle eut franchi l'obstacle, il ne laissa point aller les deux mains qu'elle lui avait confiées. — Prenez-moi donc à jamais pour soutien! disait-il suppliant et triste.

— Oui certes, comme mon frère.

— De vous à moi, cette réponse n'a pas de sens. En vérité, Lily, je me demande parfois quel rôle je joue à vos pieds, et si je ne dois pas avoir honte de vous importuner ainsi par des sollicitations et des plaintes sans fin ni trêve. Oui, j'en suis honteux, et je me jure de n'y jamais revenir.

— N'en ayez aucune honte, et n'y revenez plus!

— Pourtant, continua-t-il sans prendre garde à ce qu'elle venait de dire, il me semble parfois que je suis seul coupable de mon insuccès, et que, si je persistais avec assez d'énergie, je finirais par avoir raison de vos résistances. Alors je jure de ne me rebuter jamais.

— Ah! mon pauvre John, si vous pouviez savoir combien vos poursuites s'adressent à un objet indigne d'elles!

— Laissez-moi juge de ceci, chère enfant. Vous pourriez persuader un homme dont les résolutions légèrement prises auraient quelques semaines, quelques mois de date; mais voici sept ans que je persiste dans les mêmes idées. Voici sept ans que j'ai tracé sur un livre le serment de vous obtenir aussitôt que ma position de fortune me permettrait d'aspirer à vous.

— Vraiment, John?

— Je vous le montrerai quand vous voudrez. C'était longtemps avant que cet homme...

— Ah! Johnny, pas un mot de lui!

— Au contraire, je prétends qu'il en soit question; mais ne craignez pas que je veuille en dire du mal ou même répéter celui que j'ai entendu dire. Je dois croire qu'il vous aimait... à sa façon; mais vous aimait-il comme moi? vous a-t-il été fidèle comme moi? J'ai le droit, je pense, de comparer ma constance et sa trahison? J'ai le droit de dire que fermement je vous veux pour femme, et je me demande si vous avez celui de traiter ceci comme une simple velléité, le caprice d'un moment, une fantaisie éphémère.

— Je n'ai rien dit de pareil.

— S'il était devenu votre mari, tout était dit. Puisqu'il en est autrement, je me suppose encore une chance. Répondez à cette question : croyez-vous que je vous aime?

Lily ne répondit pas.

— Croyez-vous au moins que je suis sérieux et sincère?

— Je le crois.

— Croyez-vous que de tout mon cœur, de toute ma force, de toute mon âme, j'aspire à vous? Le croyez-vous, dites?

Lily voulait se taire encore, mais la question lui fut de nouveau posée, et cette fois il fallut s'exécuter.

— Oui, John, cela, je le crois.

— Consentez donc à me rendre heureux!... En même temps que les miens, vous comblerez les désirs de toute notre famille. Chacun l'espère, chacun nous y convie, et pourquoi refuser? Est-ce donc que je vous déplais à ce point? Mais si vous ne m'accordiez aucune affection, vous ne voudriez pas de moi pour frère. Allons, ne résistez plus!... Un seul mot me rendra le plus heureux mortel de toute l'Angleterre.

En même temps qu'il la suppliait ainsi, John s'était emparé des deux bras de sa cousine et les étreignait de bonne sorte. Elle ne cherchait pas à se dégager et demeurait immobile, le regardant en plein visage, cherchant peut-être à se convaincre elle-même. Pour la première fois il surprit une larme, dont le scintillement indécis au bord de chaque paupière attestait une réelle émotion. — Eh bien! non, pas un mot, reprit John... un mouvement de tête, un sourire... Posez votre main sur mon bras... je saurai que vous acceptez ma vie...

La main qu'il invoquait fit un léger mouvement. Je me figure qu'une parole, arrêtée au passage, fut sur le point de franchir les lèvres de cette bonne et charmante créature; mais, comme domptée par une force supérieure : — Je vous assure, dit-elle d'une voix étouffée, je vous assure que je voudrais,.. et que je ne puis.

— Vous ne pouvez?... Qui s'y oppose?

— Me le demandez-vous, mon ami?... Vous êtes trop bon, trop dévoué pour que je puisse me taire... Vous lirez comme ma mère elle-même dans ce cœur reconnaissant qui vous a donné la meilleure part de son affection. Ce qui m'empêche d'être votre femme, c'est qu'un autre a mon amour... Que voulez-vous, Johnny? nous sommes, vous et moi, de ces natures qui ne changent point. Ce que nous aimons, nous l'aimons toujours... Mieux vaudrait renoncer à moi, et pourtant vous n'y renoncez point... Ainsi fais-je, mon pauvre John.

— Toujours cet homme!...

— Toujours lui... C'est une espèce de sorcellerie. Son image hante mes rêves et trouble ma solitude. Vainement je cherche à le bannir de ma pensée... Cette espèce de possession est indéfinissable pour moi... De lui, je n'attends rien, je ne prétends à rien; mais je vais sur mon petit sentier, pensant toujours à lui et certaine qu'il en sera de même jusqu'au bout. Autrefois j'étais fière de cet amour dont je croyais la blessure mortelle. Maintenant il ne fait plus mon orgueil. C'est à mes yeux une incurable faiblesse, la marque d'un cœur pour ainsi dire inachevé... Vous, John, vous devriez vous montrer plus énergique. Un homme est tenu à plus de force qu'une femme.

— Cette force-là me manque.

— Et à moi de même. Il nous faut donc prendre pitié l'un de l'autre, et nous rabattre sur une bonne, une tendre, une durable amitié. Voici le grand chêne, terme de notre route!... Il faut que je m'en retourne... D'ailleurs que nous dirions-nous de plus?... à moins que vous ne me dissiez, vous, que vous m'acceptez pour sœur.

— Ce serait mentir.

— Adieu donc, Johnny!

Pourtant il tenait encore sa main, songeant à une question qu'il voulait et n'osait lui adresser. N'était-ce pas abuser de cette pleine ouverture de cœur, de cette confiance absolue qu'elle venait de lui témoigner? — Sans doute, commença-t-il enfin, il serait indiscret à moi d'anticiper sur vos résolutions futures...

— Pourquoi cela?... Je vous ai promis une franchise sans réserve... Tout ce que je sais de moi, vous le saurez.

— Eh bien! si... si cet homme, cet homme que je ne puis prendre sur moi de nommer,... s'il revenait à vous, chère Lily?...

— Ce serait en vain, lui répondit-elle sans le laisser achever... Elle ne se crut pas permis d'ajouter que cette prévision de John Eames s'était déjà réalisée. De ses secrets, elle disposait librement, mais ceux d'un autre lui étaient sacrés.

— Maintenant qu'il est libre, vous ne l'épouseriez pas?

Lilian ne répondit qu'après un instant de réflexion : — Non,... je ne crois pas... Ici une pause nouvelle, et d'un ton plus décidé : — Non, je suis sûre que je ne commettrais pas cette insigne folie... Tenez, je vous le promets... Je m'y engage formellement. Voilà qui est dit.

— Je ne veux pas recevoir de vous un engagement pareil.

— Je veux, moi, le prendre et m'y tenir... Seulement, John, pas de méprise... En même temps que je renonce à M. Crosbie, je renonce au mariage... J'abdique mes rêves de jeunesse, ajouta-t-elle, essayant d'atténuer la gravité de ses paroles par le tour plaisant qu'elle leur donnait. Je renonce aux enfans criards, aux nobles soins du ménage, aux gronderies conjugales, à l'anneau nuptial, de plus en plus étroit à mesure qu'on vieillit et qu'on prend de l'embonpoint... De même que vous avez écrit sur votre livre un engagement dont j'espère que vous ne poursuivrez pas la réalisation impossible, — impossible, je le dis à regret, — je vais, en rentrant à la maison, écrire, moi aussi, sur mon livre, à côté du nom de Lilian Dale, deux initiales, un O et un M (1). S'il m'arrivait

(1) *Old-Maid*, — vieille fille. Les désignations professionnelles ou honorifiques par voie d'initiales sont beaucoup plus usitées en Angleterre que chez nous, où l'on s'en sert néanmoins dans certaines circonstances.

jamais de me démentir, vous viendrez réclamer de moi ce feuillet accusateur.

— Puisse arriver le jour où vous me donnerez le droit de le déchirer!

— Personne ne le déchirera, mon ami. Puisque je ne *peux* pas être votre femme et ne *veux* pas être la sienne, vous n'avez pas à vous inquiéter d'un troisième poursuivant, quel qu'il puisse être; mais n'oubliez pas que le titre de *vieille fille* n'exclut pas les bonnes amitiés.

— Comment insister davantage?... Le temps cependant a quelquefois raison des plus fermes volontés... D'ici à quatre ou cinq ans...

— Oh! pour le coup, John, vous plaisantez, s'écria Lily avec un demi-éclat de rire... Et vraiment c'est ce que vous aviez de mieux à faire, car voici Grace, et il est grand temps que je rebrousse chemin... Souvenez-vous que nous savons, ma mère et moi, tout ce que vous valez, et qu'à notre humble foyer nous vous gardons à jamais le culte dont vous êtes digne.

Ce fut ainsi qu'ils se séparèrent, Johnny continuant seul sa route, et Grace Crawley reprochant à Lilian de ne pas savoir se laisser fléchir. Ai-je besoin d'ajouter qu'en dépit de ses magnanimes résolutions, proclamées d'avance par-devant son ami Dalrymple et lady Julia, John Eames était moins décidé que jamais à prendre définitivement son parti des refus de Lilian Dale? — Voilà qui est étrange, disait-il le soir même à sa vieille amie, voilà qui me révolte moi-même, j'éprouve une joie mauvaise, une satisfaction égoïste à m'assurer qu'elle n'appartiendra jamais à ce misérable...

— Elle serait impardonnable, voulut dire lady Julia...

— C'est à *lui* que je ne pardonnerais pas, si pareil malheur arrivait, repartit courageusement Johnny;... mais je sais que Lily ne se démentira pas... Donc, lady Julia, je puis, ce me semble, espérer encore. Qu'en pensez-vous?

E.-D. FORGUES.

(*La seconde partie au prochain nº.*)

L'ANGLETERRE

ET

LA VIE ANGLAISE

XXXVIII.

LA VIE POLITIQUE.

V. — LA CHAMBRE DES PAIRS ET L'ÉGLISE D'ÉTAT.

Tout le monde sait qu'à côté de la chambre élective s'élève chez nos voisins une chambre héréditaire. D'après la lettre de la constitution, la pairie anglaise est le second pouvoir de l'état; elle vient immédiatement après la reine. De quels honneurs n'est-elle point entourée? Elle ouvre dans ses rangs des perspectives chères à toutes les ambitions. Sur ses bancs de velours cramoisi viennent s'asseoir dans toute la majesté de la gloire et de la vieillesse les hommes d'état, les historiens éminens, les magistrats qui ont conquis l'estime du pays. Comment donc se fait-il que dans une précédente étude sur le parlement (1) nous ayons à peine indiqué le rôle de la chambre des lords? C'est qu'en dépit des grands noms et des grands souvenirs qui s'y rattachent cette illustre assemblée n'exerce point une action très directe sur le pays. Isolée dans les hauteurs de la constitution, elle abandonne à d'autres la véritable direction des af-

(1) Voyez la *Revue* du 15 août 1867, et aussi les livraisons du 1er février et du 1er juin 1868.

faires. « La chambre des communes est souveraine, elle est l'état, » c'est M. Disraeli lui-même qui l'a dit. De ce côté part l'initiative de toutes les mesures qui intéressent l'équilibre des finances, la distribution des impôts, la législation du royaume. Inspirée elle-même par le souffle des émotions populaires, la chambre des communes fait et défait les gouvernemens. Elle édicte ses volontés ou celles du pays sans prendre conseil d'aucune autre assemblée. Pour qu'on s'aperçoive au contraire de l'importance de la chambre des lords, il faut entre les pouvoirs rivaux un de ces chocs qui impriment tout à coup une forte secousse à l'opinion publique. Un événement de ce genre vient de rappeler sur la pairie, qu'on oubliait un peu, l'attention de toute l'Angleterre. Nous en profiterons pour chercher le caractère historique de cette institution qu'environne l'éclat des siècles, et pour expliquer la nature des liens qui l'engagent envers l'église. La lutte qu'elle soutient devant le pays nous amènera naturellement sur le terrain des élections de 1868. Cette résistance, je crois, est pleine d'enseignemens, et donne une idée des obstacles avec lesquels doit compter le progrès dans un état libre, mais soumis à la sanction de l'aristocratie.

I.

Entre la salle où les représentans des communes tiennent leurs séances et celle où se rassemblent les lords de la Grande-Bretagne, quel contraste! La première est d'un caractère simple et grave, tandis que la seconde se montre écrasée d'ornemens. Le regard ne sait vraiment où se reposer au milieu de cette profusion, et, il faut bien le dire, de cette confusion de richesses. Est-ce le trône qui doit avant tout appeler notre attention? Sous un massif dais en bois de chêne sculpté, entièrement revêtu d'or, s'élève le fauteuil gothique de la reine, à droite et à gauche duquel sont posés deux autres siéges, l'un que la mort a laissé vide, l'autre sur lequel prend place le prince de Galles à l'ouverture de chaque session. L'estrade qui supporte ces insignes de la souveraineté est recouverte d'un tapis écarlate, armorié de roses et de lions héraldiques. Douze grandes fenêtres à vitraux coloriés, représentant les rois et les reines d'Angleterre depuis Guillaume le Conquérant, écrivent en raits de lumière l'histoire de la monarchie. Les lourdes nervures du plafond ressemblent à autant de barres d'or entre lesquelles se détachent en relief des fleurons et d'autres ornemens symboliques. Six peintures murales couvrent les arcades et les parois que n'ont point envahies à une certaine hauteur les sculptures, les arabesques

et les rondes-bosses. Le choix des sujets a été naturellement dicté par les traditions et les sympathies de la noblesse anglaise. Ce sont l'Esprit de chevalerie, la Religion, l'Esprit de justice, le Baptême d'Éthelbert, le Prince Noir recevant la jarretière des mains d'Édouard III, Henri, prince de Galles (plus tard Henri V), envoyé en prison par le juge Gascoigne et reconnaissant l'autorité de la loi (1). A quoi servirait d'ailleurs de décrire toutes les décorations de cette somptueuse demeure, *house?* Des blasons, des écus, des bannières, quelques-uns des fabuleux animaux de la création héraldique taillés dans le bois ou le métal, mille accessoires, mille couleurs qui se heurtent les unes les autres comme dans un vaste kaléidoscope. Certes l'architecte et les artistes de talent qui l'ont aidé dans son œuvre n'ont épargné ni leur temps ni l'argent de l'état pour faire parler ces murs, et néanmoins il ne s'en dégage aucune idée précise. Si j'en crois les termes du programme, on a voulu exprimer par des signes extérieurs le type de l'aristocratie anglo-saxonne. L'intention était excellente, je me demande seulement jusqu'à quel point elle a été exécutée avec succès. Est-ce la richesse de la pairie du royaume qu'on s'est proposé en quelque sorte de jeter aux yeux? Est-ce d'un autre côté une invitation qu'on lui adresse de se complaire dans les splendeurs évanouies de la féodalité? Ces deux points de vue ne seraient nullement sérieux. N'aurait-il pas mieux valu indiquer que, tout en défendant ses prérogatives, la noblesse britannique sait s'identifier, quand il le faut, à l'esprit et aux conditions de la société moderne?

Un vieil usage veut que les pairs en entrant dans la salle se tournent vers le trône et le saluent, comme si le souverain y siégeait en personne. Cette coutume rappelle du moins l'origine de la chambre des lords. C'était le conseil du roi, présidé par lui-même et composé des barons dont les domaines se trouvaient placés sous

(1) C'est le même dont les aventures de jeunesse, le caractère farouche et les mœurs déréglées appelèrent l'attention de Shakspeare. Il en fit le héros de trois drames historiques. Le trait auquel la fresque se rapporte a été raconté de manières fort différentes par les chroniqueurs; entre ces versions, l'artiste a choisi celle qui pouvait contenir une leçon utile. Le prince avait un serviteur favori qui venait d'être traduit devant la barre de *King's Bench*. A cette nouvelle, il se rendit en grande colère au tribunal, et ordonna que le prisonnier fût mis en liberté. Tout le monde tremblait, à l'exception du juge, qui protesta au nom des lois du royaume. Le prince, exaspéré, essaya de délivrer lui-même son serviteur : on crut un instant qu'il allait tuer ou frapper le magistrat. Celui-ci, calme, immobile sur son siége, lui adressa gravement la parole : « Je tiens ici, lui dit-il, la place du roi votre père, et en son nom je vous somme de donner le bon exemple à ceux qui seront un jour vos sujets. Pour punir votre désobéissance, je vous envoie à la prison de *King's Bench*. » Et le prince, jetant son arme, alla se constituer lui-même prisonnier.

le contrôle immédiat de la couronne. L'orgueil de la pairie anglaise est pourtant de se rattacher à un tout autre souvenir historique. Entre les fenêtres et les fresques de la salle des séances s'étend une rangée de niches destinées à recevoir les statues des fiers barons qui arrachèrent au roi Jean la grande charte des libertés communes, *magna charta communium libertatum* (1). Chez nous, c'est la royauté qui a triomphé de l'aristocratie; chez nos voisins, c'est au contraire la noblesse qui a vaincu et limité la monarchie. Ce seul fait met un abîme entre l'histoire des deux pays. La victoire, ayant été obtenue par les efforts combinés de la noblesse et du clergé, tourna tout naturellement au profit de ces deux ordres. Les archevêques, les évêques, les abbés, les comtes, les hauts barons, forcèrent le souverain à les convoquer de temps en temps, et de ce jour-là date l'indépendance de la chambre des lords comme second pouvoir de l'état. Il ne faut d'ailleurs point oublier que, tout en revendiquant leurs priviléges confisqués par le gouvernement de la conquête, les nobles saxons bardés de fer et campés dans les plaines de Runnemede réclamèrent aussi les droits des autres sujets. Dans cette vieille charte était déposé le germe des libertés personnelles et sociales qui font aujourd'hui la gloire du citoyen anglais. Doit-on après cela s'étonner du respect que témoignent nos voisins pour une aristocratie qui sut associer les destinées de la nation aux heureuses conséquences de sa lutte contre le pouvoir absolu?

En principe et comme institution parlementaire, la chambre des lords remonte très certainement jusqu'à la *magna charta*; mais en est-il ainsi des membres qui la composent? On ne rencontrerait plus aujourd'hui parmi les pairs du royaume-uni un seul descendant en ligne directe des vingt-cinq courageux barons qui conquirent à la pointe de l'épée ce monument de haute sagesse politique. Les Anglais donnent plus d'une raison pour expliquer un tel fait, qui a lieu de surprendre à première vue. Deux puissantes armes ont surtout contribué à frapper de mort civile les rejetons des très anciennes familles : ce sont les lois d'*impeachment* et d'*attainder* (2). Quelques détails suffiront à expliquer le caractère de ces deux genres de poursuites exercées par le parlement sur ses propres

(1) La bibliothèque du British Museum possède deux très précieux documens : l'un est une adresse des barons, contenant sous forme d'articles préliminaires leurs demandes au roi, et sur laquelle celui-ci a apposé son sceau en signe de consentement. L'autre est la *grande charte* elle-même. Cette dernière fut signée, selon les uns, à Runnemede ou Runneymead, une large plaine située sur les bords de la Tamise, dans la paroisse d'Edgham (Surrey), et, selon d'autres, dans une petite île de la rivière qui porte encore aujourd'hui le nom de *Charter Island*.

(2) *Attaint* veut dire tacher, flétrir; l'*impeachment* est une mise en accusation.

membres. Tout député de la chambre des communes étant convaincu qu'un de ses collègues ou un lord a commis des actes gravement entachés d'arbitraire, de trahison ou de déloyauté a droit de demander qu'il soit mis en accusation, *impeached*. Si la majorité y consent, l'accusé est alors envoyé, au nom des communes, devant la barre de la chambre des lords. Ces derniers fixent le jour du procès, qui a généralement lieu dans Westminster-Hall, et la cour est présidée par le lord *high steward* (grand-sénéchal). Le prévenu, confié aux mains de l'huissier de la verge noire, paraît devant ses juges. Un comité de *managers* (commissaires), représentant la chambre des communes, est chargé de soutenir les chefs de l'accusation, auxquels l'accusé et son conseil ont toute la liberté de répondre. Quand les moyens d'attaque et de défense sont épuisés, commence un autre ordre d'épreuves. Le grand-sénéchal demande successivement à chacun des pairs, en commençant par le plus jeune, s'il croit l'accusé coupable des faits qu'on lui reproche. Le lord interpellé se lève sans quitter sa place, et la tête découverte, la main sur sa poitrine, répond oui ou non (*guilty* ou *not guilty*), en ajoutant : « Sur mon honneur. » Le dernier qui donne son opinion est le grand-sénéchal. Il proclame ensuite le résultat du jugement. Dans les soixante années qui précédèrent la révolution de 1788, il y eut en Angleterre quarante cas d'*impeachment*; on n'en compte aujourd'hui que deux depuis plus d'un siècle (1). De ce que la loi frappe moins souvent, il ne faudrait pourtant point conclure qu'elle soit tombée en désuétude. Beaucoup de législateurs anglais sont de l'avis de Burke et de lord Brougham, qui considéraient le décret d'*impeachment* comme le plus ferme gardien des institutions libérales. Les hommes d'état, les fonctionnaires publics sans distinction de rang ni de naissance, les ministres, tous sentent ainsi suspendu au-dessus de leur tête le glaive de la responsabilité.

La différence entre l'*impeachment* et l'*attainder* est que dans le premier cas ce sont les communes qui accusent et les lords qui jugent, tandis que dans le second l'arrêt est rendu par l'une et l'autre chambre. Un bill d'*attainder* suit devant le parlement la même

(1) Ce sont ceux de Warren Hastings (1788) et de lord Melville (1805), gouverneur-général des Indes. Lord Warren Hastings fut accusé par les communes d'actes arbitraires et tyranniques. Le procès dura sept années, et se termina par un acquittement. Les représentans de la chambre des communes qui portèrent la parole contre lui devant la chambre des lords (*managers*) étaient Fox, Burke et Sheridan. Lord Melville, accusé de péculat, fut également acquitté, la pairie ayant jugé qu'il était plutôt coupable de négligence que de participation directe au détournement des fonds publics. En 1848 un député, M. Anstey, proposa, mais sans succès, de lancer un décret d'*impeachment* contre lord Palmerston.

marche que tous les autres bills. Pour qu'il y ait condamnation, il faut qu'elle soit prononcée successivement par la chambre des communes, la chambre des lords et la couronne. La personne frappée de flétrissure (*attained*) est morte aux yeux de la loi. Le sang qui coule dans ses veines est du sang avili, corrompu (*corruption of blood*), et la tache se transmet à ses descendans. On conçoit que dans les temps orageux de l'histoire, quand il était si facile de trouver et même d'inventer au besoin des crimes d'état, cette loi d'*attainder* ait puissamment contribué à ébrancher l'arbre primitif de la pairie anglaise. Il s'en faut pourtant de beaucoup que les rejetons des très anciennes baronnies aient tous été atteints par la même cause de déchéance. Il en est plusieurs qui se sont dégradés et condamnés eux-mêmes. Les uns se ruinèrent par la fureur du jeu, d'autres, pour mener grand train dans le monde, contractèrent des emprunts qui finirent par dévorer leurs vastes domaines. Un pair sans voiture, sans laquais, sans moyens extérieurs de maintenir sa dignité, comprenait lui-même qu'il était déplacé dans les rangs de la noblesse. Pour l'honneur de l'ordre, ses confrères prêtaient, dit-on, la main aux créanciers, et cherchaient sourdement à se débarrasser d'un membre appauvri. Beaucoup disparurent ainsi sans bruit et s'éteignirent dans l'obscurité. La famille survivait quelquefois à ces désastres personnels, mais le titre s'était éloigné d'elle à jamais. Quelques-uns de ces lords ruinés s'exilèrent volontairement de leur contrée, et allèrent promener sur le continent leur mauvaise fortune; d'autres, plus fiers ou moins connus, cherchaient à se cacher dans l'oubli, dans la foule, dans la qualité d'étranger. Parmi ces nobles déclassés et dépaysés, on cite surtout Henri Holland, duc d'Exeter et beau-frère d'Édouard IV, qui durant une douzaine d'années rôda dans les Flandres d'une ville à l'autre, nu-pieds, en haillons, demandant l'aumône et tirant son chapeau à ceux qui passaient sur la route. Les guerres civiles, les complots, les divisions du royaume, contribuèrent aussi beaucoup à la chute de certaines maisons nobiliaires. Ceux des lords, par exemple, qui avaient embrassé la cause de Marie Stuart contre la reine Élisabeth payèrent souvent bien cher leur illusion et leur aveugle dévoûment chevaleresque. Il suffira de nommer parmi eux Charles Nevill, qui avait porté le titre de comte de Westmoreland, et qui, réfugié plus tard dans les Pays-Bas, n'y trouvait point un toit de chaume où reposer sa tête, tandis que ses manoirs et ses domaines étaient vendus par l'état à une autre famille. Les infortunes du roi Lear ont été partagées par plus d'un noble, errant, lui aussi, sous la pluie et le tonnerre, et n'ayant plus même un fou pour le consoler. On retrouve non-seulement à l'étranger, mais aussi dans les rangs obscurs de

la société anglaise les restes des grands naufrages qui ont englouti des races aristocratiques. Naguère s'éteignait à Shrewsbury, dans la maison des pauvres (*workhouse*), une jeune fille de dix-sept ans connue sous le nom d'Émilie : c'était la dernière des Taillebois, barons de Kendal. On parlait aussi à Londres, il y a quelque temps, d'un Stephen Penny, fossoyeur du cimetière de Bayswater et descendant de Thomas, duc de Glocester, fils d'Édouard III. Vit-il encore? Je ne sais, et malgré quelques recherches je n'ai pu le retrouver. Toujours est-il que sa noblesse était authentique, et que, si telle eût été sa fantaisie, il eût eu le droit, comme on l'a dit, de blasonner ses armes royales sur l'un des corbillards qu'il lui aurait plu de choisir pour carrosse (1).

Il est naturel de se demander par qui ont été remplis les vides que faisaient de siècle en siècle dans les rangs de la pairie la loi d'*attainder*, les revers de fortune et souvent aussi les extravagances des anciens lords. Le commerce et l'industrie ont successivement enté beaucoup de branches nouvelles sur le tronc mutilé de la noblesse britannique. Le premier des Campden tenait une boutique de mercier dans Cheapside, et l'on prétend qu'il continua toute sa vie à servir les pratiques, même après avoir sauté du comptoir à la chambre des lords. La maison ducale des Leeds fut fondée par un apprenti horloger, Ned Osborne, qui, ayant sauvé la fille de son maître au moment où elle se noyait, obtint en retour de l'épouser. Berks, le premier des Norreys d'Ockwell, était cuisinier de la reine Élisabeth. La famille de lord Rosebery descend d'un honnête typographe qui, vers 1616, avait obtenu le privilège d'imprimer en anglais et en latin pendant vingt et un ans une brochure intitulée *God and the king* (Dieu et le roi). George III, qui durant son règne nomma beaucoup de pairs, ne créa qu'un seul duc, et c'était le fils d'un apothicaire de Londres. La liste est longue et curieuse de tous les membres de la chambre haute qui sont arrivés aux honneurs par le travail, les affaires et l'intelligence. On se tromperait toutefois, si l'on croyait que ces accessions, en infusant du sang nouveau dans les veines de la noblesse anglaise, aient beaucoup modifié l'esprit de cet ordre. C'est plutôt tout le contraire qui a eu lieu. Les parvenus, puisqu'il faut les appeler par leur nom, sont souvent ceux qui apportent à l'aristocratie les passions les plus acerbes et les préjugés les plus tenaces. Avec un zèle de néophytes, ils s'identifient de cœur et

(1) La chute des grandes familles n'a pas toujours été irrévocable. Le fils d'un père ruiné laissait dormir le titre, se livrant pour vivre à des occupations obscures et lucratives; mais on cite plus d'un exemple de descendans qui, doués d'un mérite personnel et ayant ressaisi une fortune, obtinrent d'être réintégrés sur le siége de leurs ancêtres.

d'esprit aux intérêts, aux traditions et aux mœurs de la classe qui veut bien les admettre à partager certains honneurs. Aussi, quoique la pairie britannique se soit plusieurs fois renouvelée et qu'elle se renouvelle encore tous les jours, le génie de l'institution est demeuré à peu près le même. Les lords diffèrent sans doute entre eux d'opinion tout aussi bien que les autres hommes; c'est même dans leurs rangs que se rencontrent quelquefois les plus ardens et les plus intrépides défenseurs de la démocratie. Lorsque éclata la révolution française, le comte Stanhope renonça par principe à tous les insignes extérieurs de la pairie : c'était le républicain le plus avancé qu'il y eût en Angleterre (1). A part ces conduites personnelles qu'on met d'ordinaire sur le compte d'une certaine excentricité de caractère, il est bien évident que la pairie est le palladium de la noblesse. Le fait n'étonne et n'indigne personne en Angleterre, où l'on admet sans peine que tous les intérêts de la société doivent être constitués dans l'état. On se demande seulement si l'aristocratie n'est pas représentée deux fois, d'abord à la chambre des lords et ensuite à la chambre des communes, où elle compte tant de membres influens. C'est un des argumens que firent valoir les libéraux en faveur de la dernière réforme électorale.

La chambre des lords se compose de deux élémens bien distincts, l'un spirituel et l'autre temporel. L'archevêque de Canterbury vient dans l'ordre hiérarchique immédiatement après le plus jeune duc de la famille royale. Ceux d'York et d'Armagh, selon la date de leur consécration, prennent rang avant ou après le lord-chancelier. Trente évêques, à la tête desquels se placent ceux de Londres, de Durham et de Winchester, se succèdent sur le banc qui leur est réservé. Il y a pourtant entre eux et les autres membres de la chambre une différence dont il faut tenir compte : les évêques sont lords du parlement, mais ils ne sont point pairs du royaume. Dans le cas d'un crime capital, ils seraient jugés par le jury tout comme les autres sujets et non par l'assemblée à laquelle ils appartiennent. La raison de cette disparité est facile à saisir : ils ne sont pas de sang noble (2). Siégent-ils au parlement en vertu de leur charge ou par suite des domaines temporels attachés à leur siége épiscopal? C'est un point sur lequel les juristes anglais ne sont point très d'accord entre eux, et qui d'ailleurs ne changerait rien aux priviléges du clergé. Les lords ecclésiastiques se distinguent en outre par quel-

(1) Tout porte à croire que vers 1802 il avait l'intention de donner un état manuel à ses deux fils, voulant faire de l'un un maçon, et de l'autre un tanneur; mais à son grand regret ce plan fut déjoué par sa fille, lady Hester.

(2) Aussi leur dignité ne se transmet-elle point à leurs enfans, et leurs femmes ne portent-elles point le titre de *ladies*.

ques signes extérieurs : dans les séances ordinaires, les pairs laïques portent leurs habits de ville, tandis que les évêques se montrent toujours revêtus de leur rochet et des autres ornemens de leur ordre. L'élément spirituel, quoique beaucoup réduit de ce qu'il était dans les anciens parlemens, joue encore un rôle très considérable. Ce n'est pas tant le nombre des évêques au sein de l'assemblée, c'est l'alliance intime du principe religieux et de l'aristocratie anglaise qui constitue leur force. Cette alliance est écrite dans les usages de la pairie et jusque dans le caractère même de la salle où se tiennent les séances. Est-ce une chapelle? On le dirait presque au jour mystérieux que versent les vitraux, au ton sévère des peintures. Une cérémonie qui a souvent lieu le matin complète l'illusion. Le public alors n'est point admis dans la salle; mais, grâce à une faveur spéciale, quelques étrangers obtiennent de se glisser dans un corridor, d'où à travers un treillis doré ils perçoivent une scène assez significative. Vers dix heures et demie, précédé de trois assistans dont l'un porte la masse (*mace-bearer*), l'autre la bourse (*purse-bearer*), et dont le troisième accompagne seulement, entre le lord-chancelier. Il s'avance vers le fameux sac de laine (1) qui se trouve placé en face du trône, et à côté duquel l'un des évêques (ordinairement le plus jeune) attend pour commencer l'office. Les assistans déposent sur le banc la masse, le grand sceau de l'état, puis se retirent dans un coin près de la porte qui conduit à la chambre du prince, *prince's chamber*. L'évêque et le chancelier s'agenouillent les mains jointes devant le sac de laine et récitent à demi-voix des prières que répètent mentalement trois ou quatre lords dispersés dans la salle. Le spectacle est édifiant, mais qu'il est loin de nos mœurs!

Ces deux institutions, l'église et la pairie, ont entre elles des intérêts communs qui les rapprochent. L'une et l'autre ont traversé des épreuves qu'elles n'ont point oubliées. A l'époque de la lutte entre Charles Ier et le parlement d'Angleterre, la chambre des lords sombra dans le naufrage de l'épiscopat et de la monarchie. Ce fut la chambre des communes qui prit bravement en main la direction suprême des affaires. Seule elle osa déclarer qu'un roi se rendait coupable de trahison quand il attentait à l'existence de son parlement, et, après avoir institué une cour de justice pour le procès de Charles Ier, elle soumit, selon l'usage, sa décision à la chambre des lords. Seize pairs du royaume se trouvèrent présens à cette séance mémorable; c'était beaucoup, car depuis quelque temps, sachant

(1) C'est un symbole de l'esprit commerçant de l'Angleterre, un hommage rendu à l'industrie des laines, qui a été la première source de la richesse nationale. Il paraît d'ailleurs qu'autrefois on se servait volontiers de balles de laine en guise de sofa.

très bien que leur autorité était illusoire, les pairs s'abstenaient de paraître dans la salle des délibérations. A l'unanimité, ces seize lords annulèrent le vote des communes, et fixèrent à dix jours de distance leur prochaine réunion. Avant que les dix jours ne fussent écoulés, le roi était jugé et exécuté. Quand ils se rassemblèrent de nouveau après l'ajournement, les pairs, pour se donner une contenance, votèrent quelques lois d'intérêt public, et les transmirent aux communes, qui n'y prêtèrent aucune attention. Un peu plus tard, la chambre haute fut déclarée inutile et dangereuse. Cromwell cependant créa un assez grand nombre de pairs; il aurait bien voulu avoir une chambre des lords, mais il ne put y réussir. Les anciens pairs du royaume refusèrent de se rallier, et quant aux nouveaux, ils préféraient siéger dans la chambre des communes. Le fait est que la volonté du protecteur luttait alors contre un ordre de difficultés invincibles. La république était dans les croyances religieuses des puritains, de même que l'ancien édifice féodal s'appuyait tout entier sur les doctrines de l'église établie. On s'en aperçut bien à la restauration, où la monarchie, l'épiscopat et la pairie anglaise reparurent ensemble et par une sorte de commun effort sur l'horizon politique.

Parmi les lords temporels, les uns (et c'est le plus grand nombre) tiennent leur dignité de la naissance, les autres ont été nommés par le gouvernement. Il faut d'ailleurs bien distinguer entre les pairs anglais, créés généralement à perpétuité, les pairs irlandais, élus pour la vie, et les pairs écossais, choisis pour chaque parlement, dont la durée légale est, comme on sait, de sept années. Tous les titres de l'ancienne noblesse se trouvent représentés à la chambre haute, où l'on comptait en 1867 : 1 prince du sang (le prince de Galles), 2 ducs appartenant à la famille royale, 20 autres ducs, 19 marquis, 110 comtes, 22 vicomtes et 209 barons. Le nombre des pairs n'est limité par aucune loi du royaume (1). Tous les souverains qui se sont succédé sur le trône d'Angleterre ont conféré cette dignité à quelques-uns de leurs sujets, soit pour récompenser des services publics, soit pour équilibrer dans l'état la situation des pouvoirs. Toutes les fois, par exemple, qu'une mesure jugée nécessaire rencontre de la part de la chambre des lords une résistance indomptable, le gouvernement n'a guère d'autre alternative que de renouveler, comme on dit, le sang de la pairie (2). Souvent même

(1) Il est aujourd'hui de 459 membres, dont le dernier créé est le baron Napier de Magdala.

(2) Lors du premier *reform bill*, Guillaume IV, effrayé de l'énergie des démonstrations populaires, consentit à déplacer la majorité de la chambre en créant de nouveaux pairs favorables à cette mesure.

la seule menace d'un tel acte politique suffit pour vaincre l'opposition de la majorité, car, extrêmement jaloux de leurs priviléges, les lords n'aiment point du tout qu'on les étende à un plus grand nombre de membres. Le ministère, quel qu'il soit, n'exerce d'ailleurs cette pression que dans des cas très graves et pour ainsi dire à la dernière extrémité. En 1856, lord Palmerston avait voulu nommer des pairs anglais à vie; mais la chambre refusa de le suivre dans cette voie. Un des argumens que font valoir les partisans de l'hérédité est qu'une chambre des lords élective dégénérerait bien vite en un docile sénat destiné à servir les caprices et les vues du chef de l'état.

Quoique la pairie se transmette avec le sang, on cite du moins quelques cas où cette prérogative a été sinon reconquise, du moins redorée par le génie. Ayant atteint l'âge de vingt et un ans, Byron se souvint qu'il était pair d'Angleterre, et, sans un ami pour l'introduire, alla contre l'usage se présenter lui-même à la chambre des lords. Il fut reçu dans une des antichambres par quelques-uns des officiers de service, auxquels il paya les frais de son installation. L'un de ces huissiers sortit alors pour prévenir le lord-chancelier qu'un inconnu nommé George Gordon Byron était là, et demandait à siéger. Quand il entra dans la salle, le jeune pair était plus pâle qu'un spectre; on lisait sur ses traits mâles et expressifs l'indignation de l'orgueil humilié. Il passa devant le sac de laine sans y jeter un regard, et s'avança vers la table où le magistrat d'office devait recevoir son serment. Le chancelier quitta enfin sa place, et, allant droit à lord Byron, lui tendit la main avec un sourire. Offensé, le nouveau-venu se contenta de répondre par un mouvement de tête et de présenter l'extrémité des doigts. Il y avait peu de monde dans la salle, et la séance était morne. Lord Byron alla négligemment s'asseoir sur l'un des bancs vides qui s'étendent à la gauche du trône et qu'occupent d'ordinaire les membres de l'opposition, puis il sortit au bout de quelques minutes. Les causes de cette froide réception sont assez connues : le grand-oncle de lord Byron avait été jugé par la chambre pour avoir tué en duel M. Chaworth d'Annesley; son père, après une vie orageuse, s'était éteint dans l'obscurité, et quant à lui il n'était encore connu dans le monde que par des essais (*The Hours of idleness*). Il n'en fut pas moins profondément mortifié de son isolement et de la négligence de ses nobles confrères à son égard. « Je veux n'avoir rien à faire avec eux, dit-il en sortant à son ami Dallas; maintenant que j'ai pris possession de mon siége, je pars et je m'en vais vivre à l'étranger. » Plus tard, quand il eut redonné de l'éclat à un nom terni, Byron prononça devant la chambre quelques discours qui produisirent un

grand effet, deux notamment en 1812, à propos de la misère des ouvriers de Nottingham. Tel n'est pourtant pas le monument le plus visible qu'il ait laissé dans la maison du parlement. A côté d'autres sujets tirés de Chaucer, de Spenser, de Shakspeare, de Walter Scott, figure dans ce qu'on appelle la salle des poètes (*poets' hall*) une fresque représentant la *mort de Lara*. Le génie est vengé (1).

La chambre des lords se gouverne elle-même en vertu de très anciens usages. Son président, qui est d'ordinaire le lord-chancelier (ce pourrait être au besoin le garde des sceaux) ne décide point, comme fait le *speaker* à la chambre des communes, de la régularité des procédures; c'est l'assemblée qui se charge de prononcer en pareil cas. Chaque orateur adresse la parole à la réunion tout entière (*my lords*) (2). Le sac de laine, en vertu d'une fiction légale, est même censé ne point faire partie de la chambre, et celui qui l'occupe pourrait présider sans avoir un vote. Quand il veut parler, le lord chancelier s'avance jusqu'au banc des ducs : c'est alors seulement qu'il entre, comme on dit, dans l'assemblée. Les pairs peuvent voter de deux manières, en personne ou par procuration, *proxy*. Présent, chacun d'eux se sert des mots *content* ou *non content* pour déclarer qu'il approuve ou qu'il rejette le projet de loi dont la discussion vient d'être épuisée. Absent, il exerce le même droit au moyen d'un papier signé qu'il a remis à un autre pair. Cette dernière forme de vote est hautement condamnée en Angleterre, et ne tardera pas sans doute à être abolie. Comment, se dit-on, un membre qui n'a point assisté aux débats est-il à même de se former une opinion raisonnée? En dehors de la chambre, les pairs jouissent de certains priviléges. Ils ont le droit assez vaguement défini et assez illusoire en pratique d'entrer quand bon leur semble dans le palais du roi ou de la reine et de lui donner leur avis sur la marche du gouvernement. Ils ne peuvent être arrêtés pour dettes. Accusés d'un crime, ils ne seraient point jugés par les tribunaux ordinaires. Outre ces prérogatives, qui sont communes à tous, quelques pairs jouissaient encore, il y a un siècle, de cer-

(1) Byron, on le sait, n'a pas laissé d'héritier à la pairie, mais un descendant de sa famille mourut, il y a six ou sept ans, à Londres dans des circonstances asssez extraordinaires. Tout jeune, il était parti pour l'Australie, où il vécut longtemps d'un travail manuel. Cette manière d'agir lui fut-elle inspirée par des querelles de famille, des goûts excentriques ou le sentiment de l'égalité humaine? On ne l'a jamais su. Toujours est-il qu'à son retour en Angleterre il exerçait le métier de charpentier dans le voisinage des docks, et vivait dans un petit cabaret dont il avait épousé la servante. Cette fin mystérieuse ajoute encore à l'intérêt romanesque d'une famille sur laquelle se portera toujours la curiosité des Anglais.

(2) A la chambre des communes au contraire, il s'adresse à celui qui préside, *mister speaker*.

taines distinctions n'appartenant qu'à leur famille, mais dont le temps a fait justice et qu'on regarderait aujourd'hui comme excentriques ou puériles (1). Tout le monde sait qu'il y a des pairs d'Angleterre; plusieurs ignorent peut-être qu'il existe aussi des pairesses. L'état, voulant honorer les services d'hommes qui étaient morts à la guerre ou dans des entreprises glorieuses, a quelquefois élevé leur veuve à cette dignité. Dans les temps modernes, l'une des pairesses ne dut pourtant un tel titre qu'à son mérite personnel et à l'affection qu'elle avait su inspirer. Le duc de Clarence, alors libre de tout engagement, avait fait la cour à miss Wykekam de Swalcliffe, et lui avait offert sa main, qu'elle refusa par délicatesse. Étant monté sur le trône, Guillaume IV se souvint de celle qu'il avait aimée et pour laquelle il conservait une profonde estime. A partir de 1834, le nom et le titre de la baronne Wenham figura sur le registre de la chambre des lords.

Quoique habitant le même palais que les députés des communes, les pairs sont bien chez eux; ils ont leur vestiaire, leurs corridors richement décorés de peintures, leur chambres de comité et leur salle à manger, qui frappe surtout par la magnificence. Un plafond chargé de pendentifs et d'arabesques, des portes richement sculptées, des tentures délicates ou somptueuses, des murs à panneaux, des cheminées dont le marbre est fouillé à jour et revêtu d'ornemens, tout annonce bien les habitudes de luxe et de bien-être si chères à l'aristocratie anglaise. Cette salle à manger s'étend en face de la Tamise, derrière la bibliothèque des lords. Le service s'y fait au moyen de machines intelligentes qui apportent les plats, les rafraîchissemens, les boissons, des profondeurs de la cuisine ou de la cave, comme par magie. Quant à la salle des séances, elle est le plus souvent déserte durant la journée. Quiconque pénètre alors dans la chambre y trouve pourtant quelquefois un groupe de trois ou quatre sévères personnages revêtus de longues robes et qui semblent gravement affairés : ce sont les *law lords*. On nomme ainsi les membres de l'auguste assemblée ayant rempli autrefois ou qui remplis-

(1) Henri VIII avait accordé à John Forester, issu d'une famille de marchands, le droit de porter son chapeau sur la tête en présence du souverain. La même concession fut faite par le roi Jean à l'un des de Couci, et par la reine Marie à son général Henri lord Ratcliffe. Ce privilége s'étendit plus tard aux descendans de chacune des trois maisons que nous venons de nommer. L'un d'eux y tenait encore au dernier siècle : il entrait dans la salle du trône le chapeau à la main, puis le mettait sur la tête pour affirmer son droit et se découvrait aussitôt par courtoisie. Un jour pourtant, en présence de George III et de la reine Charlotte, il resta si longtemps couvert que le vieux roi lui dit : « Je ne conteste pas votre droit, mais vous semblez oublier qu'il y a une *dame* dans la chambre. » Depuis ce jour-là, on n'entendit plus parler de ce privilége, renouvelé des grands d'Espagne.

sent encore aujourd'hui des fonctions judiciaires. Il ne faut point oublier que la chambre des lords est la suprême cour de justice du royaume, le dernier tribunal d'appel pour les jugemens rendus par tous les autres tribunaux. Cette juridiction ne peut d'ailleurs s'exercer que par un très petit nombre de pairs ayant fait du droit, l'étude spéciale de toute leur vie.

Les vraies séances ont lieu la nuit, comme à la chambre des communes; mais quelle opposition de figures, de situations et de mœurs entre les deux assemblées! Certes personne n'oserait refuser à la chambre des lords l'éclat des noms et des talens : que lui manque-t-il donc? La vie; elle ressemble trop à un musée de gloires nationales. Les réunions sont d'abord peu nombreuses et comptent rarement dans les cas ordinaires plus d'une soixantaine de membres; trois suffisent pour rendre une décision légale. Parmi les membres de l'aristocratie anglaise, plusieurs voyagent à la recherche d'un meilleur climat, d'autres, grands amateurs d'objets d'art, de scènes émouvantes ou de plaisirs, ont vraiment très peu d'opinion politique, et abandonnent volontiers à des mains plus exercées le fardeau des affaires. Peut-être aussi la chambre haute a-t-elle la conscience du peu de pouvoir qu'elle exerce sur l'opinion publique. Les Anglais sont fort revenus, quoi qu'on en dise, de la superstition du sang. Richesse, autorité, influence sociale, l'aristocratie britannique possède tout cela, et pourtant ce n'est plus aujourd'hui ce que nos voisins appellent la classe gouvernante. Il y a sans doute quelques descendans d'anciennes familles qui, formés de bonne heure aux usages du monde, héritiers des grandes traditions de leur parti, élevés dans les universités d'Oxford ou de Cambridge, où ils portent un costume qui les distingue des autres étudians, initiés très jeunes aux mystères de la vie politique et rompus aux luttes de la parole, dédaignant les faciles jouissances de l'oisiveté, aspirent à jouer un rôle dans l'état. Ils y parviennent pour la plupart, mais à la condition d'être de leur temps et de sacrifier bravement leurs goûts, quelquefois même les intérêts de leur caste, à l'invasion lente, pacifique, inéluctable de la démocratie. Les titres de noblesse peuvent bien encore désigner le talent et le mérite personnel à l'attention du pays; qu'ils sont loin de les suppléer! L'aristocratie britannique tient la terre, ou plutôt c'est la terre qui la tient; mais, si par la fortune et les lumières elle règne jusqu'ici dans les campagnes, son influence est assez faible dans les villes. La pairie a dû nécessairement beaucoup perdre de son ancien prestige en un siècle où la valeur des hommes d'état se mesure surtout à leurs œuvres, et où il ne suffit plus de montrer une longue suite d'aïeux, *pictos ostendere vultus*, pour gouverner les

masses. Tout en respectant le principe d'hérédité appliqué à certaines fonctions publiques, les Anglais d'aujourd'hui n'accordent leur confiance et leurs vives sympathies qu'aux représentans qu'ils se choisissent eux-mêmes. On ne se préoccupe guère de la chambre des lords que quand il s'agit d'obtenir sa sanction en faveur d'une loi qu'elle n'a point faite, dont elle a même souvent toute raison de craindre les conséquences, et que veut lui imposer bon gré, mal gré, la chambre élective.

II.

Dans la nuit du 29 au 30 juin 1868, l'assemblée des pairs s'était comme transformée. Elle ne ressemblait plus du tout à la définition qu'en donnait un jour Thackeray, « un olympe sans dieux; » les dieux étaient revenus. A la solitude dont se plaignent trop souvent ces voûtes dorées avaient tout à coup succédé le bruit, l'éclat, une mise en scène imposante. Au dehors, la salle d'attente, *Saint-Stephen's hall*, était bordée dans toute sa longueur d'une double haie d'étrangers qui sollicitaient la faveur d'être admis dans les galeries de la chambre, et combien d'entre eux espéraient contre tout espoir! L'opinion publique, d'ordinaire très indifférente envers les décisions des lords, s'était réveillée comme en sursaut, se souvenant qu'après tout il existe, selon la constitution anglaise, un second pouvoir dans l'état. Le vestibule, les couloirs, les escaliers, étaient assiégés par une foule épaisse et curieuse. Les huissiers, revêtus de soie, véritables maîtres des cérémonies, allaient et venaient d'un air affairé. L'enceinte de la chambre elle-même présentait un grand spectacle. Les marches du trône étaient occupées par une colonne serrée de conseillers d'état, *privy councellors*, qui ont le privilége de remplir cette incommode place d'honneur. Les membres de l'autre chambre, rangés soit en bas et de plain-pied avec les pairs, soit dans la tribune supérieure qui leur est réservée, se pressaient en quelque sorte autour de l'événement de la soirée. Les femmes de l'aristocratie en magnifique toilette, les unes assises, les autres debout, et pour ainsi dire écoutant aux portes, tant les galeries étaient encombrées, répandaient sur cette grave réunion un charme d'élégance et de beauté. Un grand nombre de lords étaient à leur poste, et parmi eux, à la blancheur des surplis, aux ornemens d'église, se faisait remarquer le banc des évêques. On désignait d'un autre côté un groupe à part composé du prince de Galles, du duc d'Édimbourg et du duc de Cambridge. Une atmosphère chargée d'attente et de préoccupations sérieuses pesait sur

l'assemblée. De quoi s'agissait-il, et quelle était la cause de cette émotion? C'est ce qu'il nous faut rappeler en peu de mots.

M. Gladstone avait proposé à la chambre des communes d'abolir comme établissement de l'état (*disestablish*) l'église anglicane en Irlande, et cette mesure, après trois épreuves, avait été votée par une majorité définitive de 65 voix. Pour que le bill eût force de loi, il lui fallait maintenant obtenir la double sanction de la chambre des lords et de la reine. Dans les cas ordinaires, on s'inquiète assez peu de l'assentiment de la couronne, qui est comme assuré d'avance à tous les actes parlementaires. Cette fois pourtant, la circonstance était particulière, et aurait pu donner lieu à des doutes, car la chambre élective demandait au pouvoir royal de renoncer à l'un de ses priviléges, celui qu'il avait exercé depuis trois siècles, et dont il avait quelque raison de se montrer jaloux, — la nomination aux bénéfices vacans de l'église protestante d'Irlande. D'un autre côté, quelques zélés défenseurs du trône et de l'autel soutenaient que la reine Victoria n'était point libre dans cette question, qu'elle s'était engagée le jour de son couronnement envers l'ancien état de choses. La constitution ne lui donnait-elle point en outre le droit de résister aux exigences des communes? Si l'on avait pu concevoir soit des illusions, soit des craintes à cet égard, un message de la reine ne tarda point à les dissiper : elle déclarait s'en remettre avec toute confiance à la sagesse de son parlement. Une fois de plus, celle qui tient aujourd'hui le sceptre de la Grande-Bretagne avait compris son véritable rôle. Nos voisins ont sur nous le grand avantage de ne point se payer de mots. Un peuple, selon eux, peut très bien avoir une constitution sans jouir pour cela du gouvernement constitutionnel, de même qu'un despotisme plus ou moins limité par un parlement ne réalise à aucun titre les conditions du régime parlementaire. Ce qui à leurs yeux caractérise le vrai système représentatif, c'est l'abstention du souverain dans la conduite des affaires de l'état. Quoi qu'il en soit, l'obstacle s'étant abaissé du côté de la couronne, le nouveau projet de loi, *suspensory bill* (1), n'avait plus d'opposition à craindre que de la part de la chambre des lords.

Ici du moins la résistance devait être formidable. L'aristocratie anglaise, on l'a vu, s'appuie à l'édifice des croyances nationales. L'alliance de l'église et de l'état s'est comme incrustée dans les traditions de la noblesse. D'un autre côté, il serait bien plus facile de

(1) Ce nom, *suspensory bill*, lui vient de ce qu'il suspendait les pouvoirs de la reine sur l'église d'Irlande jusqu'à nouvel ordre, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'une nouvelle législation eût réglé la matière.

traiter avec les questions religieuses, si l'on pouvait en séparer les intérêts matériels qui s'y rattachent; mais le moyen qu'il en soit ainsi? Comment attendre que des hommes d'ailleurs éclairés et sincères se montrent très frappés de l'injustice des privilèges qu'ils partagent avec leur ordre? Ce n'est donc point au banc des évêques qu'il faut demander avis sur les inconvéniens de l'église établie en Irlande. Ils sont, comme on dit, juges et parties dans leur propre cause. Les pairs laïques, il est vrai, ne se trouvent point retenus par les mêmes considérations; mais des liens de solidarité les unissent de très près au clergé anglican. « Nous sommes tous dans le même vaisseau, » disait l'un d'eux à un évêque. Il y a par les gros temps un moyen d'empêcher les vaisseaux de couler à fond, et cette méthode bien connue des navigateurs, qui l'ont peut-être enseignée aux sages hommes d'état de l'Angleterre, est de faire la part de la tempête. La chambre des lords elle-même a plus d'une fois pratiqué de tels sacrifices; mais qu'il est dur de s'y résigner du premier coup! Ce qui enlevait beaucoup à l'intérêt de la soirée, c'est que la décision des pairs était connue d'avance. Tout le monde savait très bien qu'on n'allait point assister à une nuit du 4 août. Le clergé anglais, d'accord avec la noblesse, avait au contraire juré de défendre par tous les moyens ses prétentions sur l'Irlande.

La discussion fut tour à tour solide et ardente : pour l'élévation du langage, la force du raisonnement et la véritable éloquence, elle égala, si même elle ne surpassa, la grandeur des débats qui avaient eu lieu dans l'autre chambre sur cette question délicate. Le premier qui prit la parole au milieu du brillant et solennel auditoire fut le duc d'Argyll. Homme de son siècle, quoique fortement attaché à l'esprit de la Bible, nourri de sévères études, nullement étranger aux matières cléricales, il a dans le ton de la voix, dans le geste sobre et raide, tous les traits historiques d'un lord presbytérien. Il soutint le projet de loi de M. Gladstone. A ceux qui traitent de sacrilège la conduite des hommes d'état étendant la main sur les biens ecclésiastiques, il répondit fièrement que « l'argent donné à l'église n'était pas toujours de l'argent donné à Dieu. » Son discours sage, mesuré, un peu froid, s'adressait aux nobles sentimens de la nature humaine. Libéral, le duc ne se faisait guère illusion sur le sort réservé ce soir-là au bill de la chambre des communes; mais « la dignité d'un parti politique, s'écria-t-il, est d'envelopper sa fortune dans les mesures qu'il propose. La défaite en pareil cas est encore une victoire, car elle éclaire le pays. » C'était maintenant aux adversaires d'ouvrir le feu : ils ne pouvaient mieux choisir pour cette manœuvre que l'évêque d'Oxford. Entre les deux orateurs, le contraste est saisissant. Autant le duc d'Argyll s'était mon-

tré grave, autant le très révérend Samuel Wilberforce manie avec une rare habileté l'arme de la plaisanterie anglaise. Fertile en bons mots, en anecdotes, en allusions, frisant quelquefois le trivial, mais avec la légèreté savante d'un lettré maître de la langue et rompu aux études classiques, changeant de ton et d'expédiens oratoires à volonté, tour à tour amusant, vigoureux et pathétique, il est certainement un des types de l'éloquence qui réussit le mieux auprès de nos voisins. On l'a défini « un Garrick en manches de linon. » Il y a très certainement du comédien dans sa manière, mais il y a aussi du théologien, du rhéteur et de l'homme d'affaires. Certes l'évêque d'Oxford ne cherche nullement à dissimuler sa sollicitude pour les intérêts matériels de l'établissement (1) qu'il veut sauver. Dire que l'église protestante d'Irlande tomberait du jour où elle ne serait plus appuyée à l'état ni soutenue par les dîmes de la population irlandaise, n'est-ce point s'attirer la réprimande du maître: « O hommes de peu de foi? » L'évêque d'Oxford avait été entraînant, ironique et passionné, lorsque après quelques discours beaucoup moins remarquables se leva du sac de laine le grand-chancelier, lord Cairns. On n'ajoutera rien à la masse des argumens qu'il fit valoir en faveur du maintien de l'église d'état en Irlande. Il fut admirable; sa parole a toute la précision, l'autorité, l'énergie des magistrats anglais, sans en avoir la sécheresse ni la lourdeur. Deux heures et demie du matin venaient de sonner à l'horloge de Westminster. Le bill fut repoussé par une majorité de 95 voix.

Pour qu'on comprenne bien la situation dans laquelle se trouve maintenant vis-à-vis du pays la chambre des lords, il nous faut revenir sur ce qui s'était passé dans l'autre chambre au moment où avait été votée la proposition de M. Gladstone. Le cabinet, M. Disraeli en tête, venait d'éprouver une défaite, et l'usage du parlement voulait qu'il se retirât. On comprend très bien qu'un roi qui n'intervient jamais dans les affaires de son royaume échappe aux conséquences des actes qui s'accomplissent en son nom; mais qu'un ministre qu'on a constamment devant les yeux en chair et en os, qui parle, qui agit, soit l'ombre irresponsable de la volonté du chef de l'état, c'est une fiction que n'a point encore admise le bon sens pratique des Anglais. M. Disraeli demanda quelques jours de répit, et à la suite d'une entrevue avec la reine, il laissa entendre que sa démission avait été refusée. Cette déclaration, quoique faite en termes très vagues, souleva une tempête dans l'assemblée. Bondissant sur son banc, M. Bright osa traiter le ministre de rebelle (*worse than a fenian*, pire qu'un fenian), pour avoir mis

(1) C'est le mot anglais, *establishment, established church*.

sa responsabilité à couvert derrière le trône. L'alarme se prolongea dans le pays, et la plupart des journaux anglais signalèrent avec indignation la conduite du cabinet tory. Plût au ciel que d'autres nations n'eussent point de meilleurs motifs pour se plaindre des dangers du gouvernement personnel! Sans vouloir justifier la résolution de M. Disraeli, et tout en tenant compte au parti libéral de ses justes susceptibilités sur un point si grave, il faut dire que le chef du cabinet invoquait en sa faveur des circonstances très atténuantes. La dissolution du parlement était décidée en principe bien avant l'échec du ministère. En votant le *reform bill* de 1867, la chambre avait implicitement reconnu qu'elle était nommée par une fraction trop minime du pays, et avait ainsi signé à courte échéance son arrêt de mort. L'avis de la reine, dont M. Disraeli eut sans doute le tort d'entretenir l'assemblée, était qu'on attendît les élections prochaines pour voir de quel côté se rangerait vraiment l'opinion publique. De là à maintenir un ministre contre la volonté de la nation, il y a certes bien loin; mais les Anglais ont aussi leurs raisons pour se montrer ombrageux toutes les fois qu'il s'agit des bases du gouvernement constitutionnel. Ni la reine Anne, ni les quatre George, ni Guillaume III, n'ont pu résister en certains cas à la tentation d'intervenir dans la lutte des partis. Et comment n'en eût-il point été ainsi à l'origine de la monarchie limitée? Voilà un homme élevé dès sa naissance dans l'idée qu'il est supérieur aux autres hommes; excepté la dette publique, tout lui appartient, le trésor royal, l'armée, la marine, les services publics, les colonies, il est le chef de l'état et de l'église; mais que, prenant au sérieux l'illusion dont on l'entoure, il ose étendre la main sur la conduite des affaires, moins que cela, exprimer une opinion, un désir, ses sujets l'arrêtent tout court en lui disant : « Vous êtes roi, que cela vous suffise; laissez-nous gouverner nos intérêts comme nous l'entendons. » Le fait est que le rôle de roi ou de reine constitutionnelle exige de rares qualités; les Anglais le savent bien, et c'est l'une des causes de leur respect pour la femme qui occupe aujourd'hui le trône d'Angleterre.

Le parlement va être dissous, et les élections ne tarderont pas à se faire. Dans de telles circonstances, le vote de la chambre des lords à propos de l'église d'Irlande avait tout le caractère d'un appel au peuple. Les pairs ont donné leur avis; c'est maintenant à la nation de prononcer. Dans un habile discours, lord Russell avertissait les adversaires du bill que plus d'un parmi eux aurait sans doute à revenir sur son premier verdict. Pareille chose ne s'est-elle point vue à diverses reprises? Lors de la loi pour l'émancipation des catholiques, du *reform bill* de 1832 et du rappel des lois sur les céréales, bon

nombre d'antagonistes n'ont-ils point successivement abandonné les positions avancées qu'ils avaient occupées d'abord? La chambre des lords est un frein, mais c'est un frein intelligent qui cède à la pression du temps et des idées. Aussi les Anglais se montrent-ils beaucoup moins préoccupés de la résistance des pairs que de la signification du jugement qui va être rendu par le pays. Qui l'emportera aux prochaines élections, de l'église établie ou de la liberté de conscience? Jamais question plus grave ne s'était adressée dès le début à une réforme politique plus radicale. Ce qu'il y a, je crois, à craindre de la part des nouveaux électeurs est la confusion des idées. Plusieurs d'entre eux ne sont sans doute que trop portés à juger la proposition de M. Gladstone au point de vue de leurs sympathies religieuses. C'est pourtant la considération qu'il faudrait écarter. Les croyances n'ont rien à voir dans la lutte qui vient de s'engager, et il est inutile d'en appeler à l'histoire de la réformation. Que, dans un temps où sur toute l'Europe l'église était indissolublement unie à l'état, l'Angleterre ait choisi la foi religieuse qui se prêtait le mieux à l'alliance du pouvoir et de la liberté, c'est un fait incontestable. Le protestantisme n'a certes point été étranger en Angleterre à la conquête du gouvernement constitutionnel. Une église établie qui, tout en maintenant sa dignité, se montrait soumise au contrôle des pouvoirs civils a pu rendre des services et surtout abaisser de grands obstacles. Aussi n'est-ce point le passé qui est en question, c'est le présent. Il s'agit de savoir si cette église d'état, à laquelle tout le monde rend hommage, ne s'affaiblit point en se soutenant dans l'île-sœur (*sister island*) par une injustice.

Les *meetings* succèdent aux *meetings*, et le signal du mouvement est parti du clergé. Jamais l'union protestante n'avait pris une part si directe ni joué un rôle si actif dans les élections. Un grand *meeting* des évêques dans Saint-James's-Hall a en quelque sorte ouvert la marche. Si l'éclat des dignités, l'importance des positions sociales et la pompe des titres suffisaient à décider de la valeur d'une cause, ce début aurait été un succès, car à un grand nombre de prélats se mêlaient plusieurs membres de la noblesse et le lord-maire de Londres. L'effet moral n'a pourtant guère répondu à ce qu'on attendait. Est-ce le protestantisme qu'on prétend affermir par ces manifestations? Dans ce cas, l'intention est excellente, mais le terrain des débats est mal choisi. Le clergé anglais combat cette fois *pro aris et focis*; on l'accuse même de plus considérer les intérêts du presbytère que ceux de l'autel, et son langage, il faut bien le reconnaître, n'est point de nature à démentir cette opinion. L'église anglicane partage l'illusion de toutes les anciennes suprématies:

elle croit que la richesse est la source de sa force et de son influence. N'est-ce point au contraire cette grande accumulation de biens, cette énorme opulence, si contraire à l'esprit de l'Évangile, qui lui aliène le cœur des populations ? Une doctrine se recommande non point par ce qu'elle possède, mais par ce qu'elle enseigne. Les évêques protestans jettent aujourd'hui ce cri d'alarme : « l'église de Rome est à nos portes; » mais beaucoup se demandent en Angleterre si ce ne sont point eux qui ont ouvert au loup l'entrée de la bergerie. En favorisant au moins de leur silence le parti des *ritualists* (1), n'ont-ils point préparé les voies à une réconciliation avec le chef d'une religion étrangère? Il est un peu tard dans tous les cas pour évoquer le fantôme du papisme quand on a laissé faire tant de sacrifices aux idées qu'il représente. La condamnation des *Essays and reviews*, la déposition de l'évêque Colenso, le langage tenu dans les convocations, ne sont guère de nature à inspirer de la confiance aux libres études historiques. Si l'église anglicane veut rappeler à elle les sympathies des penseurs et des esprits éclairés, qu'elle élargisse le champ des interprétations de la Bible. On peut sans doute préférer les adorateurs d'un livre aux adorateurs d'une statue de plâtre; mais pourquoi toujours des idoles ? En ce qui touche l'église établie en Irlande, les évêques anglais paraissent méconnaître entièrement l'état des choses. Si après trois cents ans elle ne se trouve guère plus avancée que le premier jour de sa fondation (2), ils s'en prennent à l'ignorance des Irlandais, ils accusent le gouvernement, l'esprit d'incrédulité, tout, excepté eux-mêmes. N'est-ce point pourtant leur étroite alliance avec les autorités civiles qui en grande partie a frappé de stérilité leurs efforts de propagande? Un incident fâcheux vint encore altérer l'effet du *meeting* tenu dans Saint-James's-Hall. M. Stanley, doyen de Westminster, tout en approuvant la résistance de ses confrères au bill de M. Gladstone, insinua que l'église unie d'Angleterre et d'Irlande devrait nécessairement subir quelques changemens dans ses rapports avec l'état. A l'instant même, un tumulte épouvantable éclata dans l'auditoire. L'archevêque de Canterbury lui-même, qui présidait cette séance,

(1) C'est le nom qu'on donne à cette fraction de l'église haute qui a introduit dernièrementdans les temples les rites de l'église catholique, tels que les processions, les cierges, les fleurs, les ornemens sacerdotaux. Ce mouvement a un côté puéril, et un Anglais comparait les ministres qui le conduisent à « de grands enfans jouant à la petite chapelle; » mais tout est sérieux dans les croyances, et il y a très certainement lieu de considérer le ritualisme comme un pont jeté sur l'abîme qui sépare de Rome l'Angleterre réformée.

(2) L'œuvre n'avance point; reculerait-elle? En 1672, la proportion des catholiques aux protestans était de 8 contre 3, tandis qu'aujourd'hui on compte 4,505,000 catholiques romains et 1,293,000 protestans, dont moins de 700,000 appartiennent à l'église anglicane.

n'eut point assez d'autorité pour apaiser l'orage, et l'orateur dut se rasseoir au milieu de violens murmures. Les esprits les moins prévenus se demandent ce qu'on peut attendre d'un clergé arrivé à un tel degré d'intolérance qu'il ne veut point souffrir la discussion même de la part d'un de ses membres les plus distingués. Ces saintes passions sont un véritable danger pour l'Angleterre, et il faudrait plaindre le chef politique décidé à se servir de pareilles armes pour s'assurer la victoire.

Il serait pourtant injuste de méconnaître qu'à côté de démonstrations où le clergé défend avec trop d'impatience sa propre cause le sentiment puritain de la vieille Angleterre s'est aussi alarmé des conséquences que pouvait entraîner l'abolition de l'église établie en Irlande. N'a-t-on pas fait depuis un siècle assez de concessions au catholicisme romain? Est-il prudent de découvrir ainsi le protestantisme et de détruire les derniers remparts d'une forteresse déjà fort démantelée? Ce qui ajoute encore à ces appréhensions, c'est le zèle compromettant avec lequel les catholiques ont accueilli la proposition de M. Gladstone. Beaucoup d'Anglais croient avoir de bonnes raisons pour se défier d'un parti religieux qui dans la lutte invoque la liberté, quitte à la confisquer le lendemain de la victoire. Ne l'a-t-on pas vu à l'œuvre dans d'autres pays? La Grande-Bretagne elle-même n'a-t-elle point assez souffert des tentatives d'une église étrangère qui, sous Jacques II, travaillait par des voies ténébreuses au rétablissement du despotisme? « Si c'est là qu'on veut vous mener, s'écriait un orateur dans un autre *meeting* auquel j'assistais, mille fois mieux vaut maintenir à tout prix notre position vis-à-vis de l'Irlande. Le droit d'examen en matières religieuses a été jusqu'ici le plus ferme boulevard de notre constitution. Toute mesure politique n'est point nécessairement bonne parce quelle émane d'esprits éclairés et sincères. Les divers partis se sont bien souvent trompés sur les moyens, et si les libéraux arrivaient à énerver la force du protestantisme en Angleterre, ils auraient travaillé de la meilleure foi du monde contre la liberté. » Ces considérations, toutes puissantes qu'elles soient, n'ont pourtant point ébranlé jusqu'ici la confiance des masses dans ce qu'elles considèrent comme un devoir envers l'île-sœur. Du jour où les principes de la réformation seraient sérieusement menacés, c'est surtout au sein des sectes, c'est parmi les indépendans, les méthodistes, les wesleyens et dans l'église presbytérienne d'Écosse que le vrai protestantisme trouverait ses plus ardens défenseurs. Or dans les circonstances présentes ils sont certes très loin de s'émouvoir. Les dissidens ont le courage de leurs croyances. « La justice, s'écrient-ils, l'égalité pour tous, et l'on verra ensuite de quel côté se

trouve l'église du Christ. » Leurs ministres ont généralement appuyé le projet de M. Gladstone.

S'agit-il après tout de détruire le protestantisme en Irlande? Non vraiment, on propose au contraire d'abaisser l'obstacle à ses progrès. Il serait sans doute à désirer pour l'intérêt des deux pays que l'Irlande et l'Angleterre eussent la même foi religieuse. Cette uniformité de croyances aurait écarté bien des malheurs, adouci les haines, épargné plus d'un crime; mais a-t-on pris le meilleur moyen pour qu'il en fût ainsi? Ce qui a le plus nui jusqu'à ce jour dans l'esprit des Irlandais à l'église anglicane, c'est son caractère officiel et politique. On ne l'a point demandée, elle s'est imposée, et fait nécessairement partie d'un ordre de choses qui réveille dans le cœur de la race soumise des souvenirs humilians. L'établissement forcé d'un clergé qui n'a pour lui ni les convictions ni les sympathies du plus grand nombre n'est peut-être point le grief le plus sérieux dont se plaigne l'Irlande, mais c'est à coup sûr celui qui frappe le plus l'esprit des masses. En voulant dicter ses articles de foi aux vaincus, l'Angleterre a au contraire fourni des armes aux superstitions qu'elle voulait combattre, et planté sur le clocher de chaque village un drapeau de discorde qui ralliera toujours les mécontens. Le catholicisme est en Irlande le symbole de la vieille nationalité précisément parce que l'église protestante est l'un des signes de la conquête. Ce qui donne de la vie aux religions est trop souvent ce qui s'y mêle d'étranger à leur principe. Les Irlandais, en s'obstinant à rester catholiques, ont couvert d'un manteau sacré leurs intérêts meurtris, leur amour-propre froissé, leur patrie éteinte. Entre deux églises dont le centre était également situé au-delà des eaux, ils ont choisi Rome contre l'Angleterre. Pour le reste du royaume-uni, le protestantisme a été un bienfait; pour l'Irlande, il a été une très lourde charge. Obligée de payer un culte qu'elle ne pratique point, elle regarde d'un œil d'envie l'église du riche nourrie par l'église du pauvre. C'est bien en vain que les Anglais vantent, et pourtant avec raison, les vertus, les lumières du clergé protestant. « Que vous vouliez pour vous de l'église établie, leur répondent les Irlandais, nous n'avons rien à y voir; mais que vous en vouliez pour les autres et surtout pour d'autres qui la repoussent, là est l'injustice. » Beaucoup persistent à se demander si l'effet n'eût pas été bien différent dans le cas où les idées de la réformation se fussent présentées à l'Irlande sans le signe de la domination anglaise. C'est la protection qui les a désignées à la défiance et à l'antipathie des masses (1). Le moyen de réparer les fautes com-

(1) Une anecdote qu'on m'a racontée donnera une idée des sentimens qu'éprouve

mises n'est-il point aujourd'hui dans la liberté? Plus on écartera des croyances religieuses la main de l'état, et plus on aura lieu d'espérer les fruits d'une propagande active et désintéressée. Dans un pays comme la Grande-Bretagne, où tout se fait par l'initiative personnelle, une institution officiellement chargée par la couronne de travailler à la conversion des âmes n'est-elle point une choquante anomalie? Que le protestantisme s'introduise en Irlande, mais qu'il y pénètre par les sociétés bibliques, les missions volontaires, l'intervention d'un clergé ne prélevant plus la dîme; c'est le seul moyen pour lui d'exercer une influence vraiment efficace sur les esprits et sur les mœurs.

Quel est, au sujet du projet de loi rejeté par la chambre des pairs, l'avis des classes ouvrières? Telle est la question qui préoccupe beaucoup les hommes d'état, et qui sera bientôt résolue par le scrutin. Le *reform bill* de 1868 a en effet créé toute une nouvelle couche d'électeurs avec lesquels il faut maintenant compter. Une des forces de la démocratie est qu'elle adopte volontiers toutes les souffrances et sympathise avec le malheur. Les ouvriers anglais s'intéressent aujourd'hui à l'Irlande, de même qu'ils tendaient, il y a quelques années, une main amie aux esclaves noirs d'Amérique. Le sentiment de la justice a été plus fort chez eux que l'antagonisme des races. Il ne faudrait sans doute point juger de tous les ouvriers anglais par ceux qu'on rencontre dans les *meetings* libéraux; mais il est très certain que beaucoup d'entre eux ont abjuré leurs anciens préjugés envers l'Irlande, on peut même dire leurs antipathies, du jour où ils l'ont crue opprimée par leur propre église. Un fait a d'ailleurs contribué à leur ouvrir les yeux. Quiconque a observé de près le fenianisme est bien forcé de convenir que la question religieuse y tient très peu de place. Le mouvement est parti de l'Amérique, la terre de l'égalité des cultes. Ce parti fenian n'a pas plus trouvé grâce aux yeux du parti catholique qu'il n'a rencontré faveur auprès du clergé protestant. On peut lui reprocher bien des tentatives funestes, mais on ne l'accusera jamais d'avoir soulevé en Irlande l'étendard du papisme. Ceux même qui, comme M. Gladstone, proposent de rompre le lien entre l'église et l'état avouent très franchement que cette mesure aura peu d'in-

l'Irlandais pour le prêtre anglican, regardé par lui comme un fonctionnaire public et un homme riche. Un vieillard en guenilles, les cheveux et la barbe en désordre, entre un jour d'hiver pour demander l'aumône chez un ministre qui se chauffait devant une cheminée remplie de charbon de terre allumé. « Dans quel état vous êtes, mon brave homme, s'écrie le *clergyman*, on dirait que vous venez de l'enfer! — J'en viens, répond sérieusement l'Irlandais. — Et qu'avez-vous vu là-bas? — Mon Dieu! les choses se passent à peu près comme ici : aux riches, le feu. »

fluence directe sur l'ennemi; tout au plus contribuera-t-elle à éteindre les germes de mécontentement dont se nourrit l'agitation feniane. La vérité n'est-elle point que l'Irlande, quoique très attachée à ses anciennes traditions catholiques, comprend toute la première les dangers qu'elle courrait en donnant trop de pouvoir à son clergé? Le fenianisme d'un autre côté ne se maintient que par les justes griefs sur lesquels il s'appuie; livré à lui-même, il est très faible. Il a bien pu arracher en plein jour des prévenus aux mains de la police, faire sauter les murs d'une prison et atteindre d'une balle un des fils de la reine; mais jusqu'ici il n'a point ébranlé une seule pierre de l'édifice social fondé sur la liberté. L'arme la plus victorieuse pour le combattre est la logique. Tout ce qu'on accorde à l'Irlande est autant d'enlevé au foyer de la révolte. Il importe assez peu d'examiner si, comme le prétendent les évêques protestans, les Irlandais entendent très mal leurs intérêts en réclamant contre l'institution dont on a bien voulu les honorer : le fait est qu'ils réclament. De deux choses l'une, ou l'église établie est un bienfait pour l'Irlande, ou c'est une charge; si c'est un bienfait, il n'y a aucune raison pour le continuer à des hommes qui s'en montrent si peu reconnaissans, et si au contraire c'est une charge imposée par la race conquérante à la race conquise, l'équité veut qu'on l'abolisse.

Dans toute cette affaire, le clergé anglais, et je le regrette sincèrement, a bien plus l'air de défendre sa bourse que de combattre pour ses croyances. Il tient beaucoup sans doute à sa suprématie en Irlande; mais qu'il se montre encore bien autrement jaloux des avantages matériels qui s'y rattachent! De tous les clergés, c'est pourtant celui qui est le moins fondé à se plaindre quand le parlement lui demande des sacrifices. En acceptant et recueillant autrefois la succession de l'église catholique romaine, l'église d'Angleterre a par cela même reconnu à l'état le droit d'intervenir dans la destination et le maniement des biens ecclésiastiques. Le gouvernement crut alors servir l'intérêt général en retirant les dotations d'un sacerdoce qui ne répondait plus aux besoins des temps ni aux vues de la nation pour les transférer à un autre beaucoup mieux en harmonie avec les tendances de l'esprit moderne. Ces motifs, qui déterminèrent alors la conduite des autorités civiles, ne sont pas tout à fait les mêmes que ceux qu'on invoque aujourd'hui contre l'existence de l'église établie en Irlande. Il ne s'agit nullement cette fois de dépouiller un clergé au profit d'un autre ni de chercher le véritable type des croyances nationales. L'état obéit à des considérations d'un ordre beaucoup plus pratique. Il se demande s'il ne conviendrait pas de rompre le lien qui l'attache à l'église anglicane

d'Irlande, parce que cette église a failli à sa mission et déplaît souverainement aux Irlandais. On attendait d'elle une victoire en faveur du protestantisme, et elle a fortifié la résistance aux idées de la réformation (1). On lui demandait de rallier à la mère-patrie des sujets fidèles, et elle a créé des fenians. Une institution ne répondant point du tout, après trois siècles, au but pour lequel on l'avait fondée trouve difficilement grâce auprès de nos voisins, qui consultent en tout la question d'utilité. Un arbre se juge à ses fruits : où sont les fruits de cette expérience? En ne faisant pas de bien, l'église officielle a fait du mal, car elle a entretenu au sein des populations dissidentes l'animosité contre l'Angleterre. Payée à contre-cœur, jalousée par le clergé indigène, étrangère sur la terre conquise, elle a servi à perpétuer de tristes et irritans souvenirs. L'esprit de contradiction envers les maîtres, cette dernière arme des vaincus, a endurci le cœur des Irlandais dans la foi aux doctrines de Rome. Ils se sont ainsi habitués à attendre leur délivrance du dehors, aujourd'hui de la France, demain des États-Unis d'Amérique. Dans ces circonstances critiques, l'état n'a-t-il point le droit de reprendre à l'église anglaise ce qu'il lui a donné? On l'avait comblée de biens pour qu'elle accomplît une œuvre, et elle a été inutile.

La mesure que proposent les libéraux pour pacifier l'Irlande contient deux clauses très distinctes, le *disestablishment*, c'est-à-dire le retrait du privilége accordé à l'église d'état, et le *disendowment* ou recouvrement d'une partie des biens qui lui avaient été affectés. C'est la menace de cette seconde tentative qui a surtout excité chez le clergé anglais un frémissement d'inquiétude. Tous les pays ont leur spectre rouge; chez nos voisins, ce spectre se nomme la spoliation, et il manque rarement son effet chez un peuple riche, très attaché aux droits de la propriété. De même que dans une foule, quand quelqu'un crie « au voleur, » tout le monde met la main dans ses poches, ainsi tout corps de l'état qui se dit dépouillé est à peu près sûr de jeter l'alarme dans la société britannique. L'aristocratie, la classe moyenne, les ouvriers eux-mêmes, ont tant d'intérêts communs à défendre qu'ils tremblent à l'idée de voir n'importe qui dépossédé. Il s'agit pourtant de savoir ce qu'il y a derrière ce fantôme dont l'église anglicane juge à propos d'exploiter les terreurs. La proposition de M. Gladstone déclarait que tous les droits personnellement acquis seraient sauvegardés. On n'abolira pas l'église établie en Irlande, elle s'éteindra. Le ministre

(1) La preuve est que les Irlandais émigrés et fixés en Amérique perdent beaucoup de leur fanatisme religieux. Sur cette terre vierge où rien n'alimente l'hostilité des croyances, ils appartiennent bien plus à l'Union qu'à leur propre église.

protestant investi d'un bénéfice mourra dans son presbytère, et toute la vie continuera de jouir des avantages que lui confère aujourd'hui sa charge. A supposer même qu'on rachète ses services et ses droits pour une somme d'argent, ce sera toujours avec son consentement, et lorsqu'il aura bien reconnu que la compensation offerte par l'état est suffisante. Ce n'est donc pas lui du moins qui sera spolié. Il y a longtemps qu'un esprit éminent et vigoureux, ayant le rare courage de regarder les questions en face, M. Stuart Mill, avait fait justice de ces artifices de langage (1). « Il n'y a point de perte, disait-il, quand on ne sait et ne peut dire qui a perdu. Les lois sur la propriété ont été faites pour la protection des hommes et non des phrases. Aussi longtemps que l'on n'enlève point le pain à nos semblables, nous nous inquiéterions assez peu, quand même tout le dictionnaire anglais irait demander l'aumône dans les rues. Que ceux qui regardent comme un vol pour une nation de reprendre ce qui lui appartient nous disent à quelle personne on a fait tort, non à quelles lettres ou à quelles syllabes. » Tout compte fait, on trouvera, si la mesure s'exécute, qu'il n'y a eu de dépouillé qu'un être de raison, — l'église.

Est-il d'ailleurs vrai de dire qu'on veuille lui enlever quelque chose qui lui appartienne? Détourner d'elle la dîme, l'argent des laïques, n'est à coup sûr point un acte d'extorsion. Tout le monde sait que l'extorqué est ici le paysan catholique d'Irlande. Il est vrai que l'église établie possède en outre des biens très considérables connus sous le nom d'*endowments*, dotations. L'état touchera-t-il à ces biens, et dans quelle mesure? C'est un point à déterminer plus tard par les débats des deux chambres. Déclarons pourtant tout de suite que les Anglais, tout en respectant les anciennes fondations, se demandent jusqu'à quel point ils se trouvent liés par la volonté des morts. De ce qu'un homme qui a vécu il y a plusieurs siècles crut bien faire en laissant sa fortune à une œuvre quelconque, s'ensuit-il que cette œuvre soit nécessairement utile? S'il était donné aux anciens donateurs de revenir à la lumière, beaucoup parmi les plus intelligens d'entre eux reconnaîtraient sans doute l'avantage de refaire leur testament. Qu'on suppose, par exemple, des fonds laissés autrefois à une université quelconque pour établir un cours d'astrologie judiciaire; nul, je crois, ne trouverait à redire dans le cas où ces mêmes fonds seraient appliqués de nos jours à une chaire d'astronomie. L'église anglicane paraît bien avoir reconnu elle-même la vérité de ce principe. Parmi les biens dont elle jouit, une

(1) *Dissertations and discussions political, philosophical and historical*, by John Stuart Mill. — Voyez, t. Ier, *Corporations and church property*.

partie a été léguée sous forme de dotation à l'ancienne église catholique, et elle ne s'est point fait scrupule de s'attribuer ce patrimoine, se regardant sans doute comme la plus digne de succéder aux beaux temps du christianisme et la plus capable de faire un usage judicieux de telles richesses. A part ceux qu'on dépouillait, nul ne s'est plaint en Angleterre de cette mesure. Une obéissance servile qui s'attacherait trop à la lettre de tels contrats et en oublierait l'esprit tendrait à faire des trépassés les arbitres souverains à perpétuité de la destinée des vivans. Tout ce que demandent en pareil cas le bon sens et la justice, c'est que la destination du legs se rapproche le plus possible de la volonté du légataire. Il y aurait par exemple détournement des fonds attribués à l'église établie en Irlande par d'anciens bienfaiteurs, si ces fonds étaient employés par l'état à fondre des balles ou à couler des canons. Le clergé protestant aurait alors quelque raison de crier au sacrilége, non que l'argent ait par lui-même rien de sacré, mais parce que l'intention des fondateurs aurait été brutalement méconnue. Tous ceux qui anciennement ont laissé des dons à l'église avaient très certainement en vue la culture intellectuelle de la nation irlandaise. N'est-ce point alors favoriser leurs desseins que de consacrer aujourd'hui à l'instruction publique le fruit de leur générosité? Aussi telle est la voie que se propose de suivre le parti libéral.

Quoique les *tories* ne se soient jamais expliqués clairement à cet égard, on a prêté un instant à leur chef, M. Disraeli, la velléité de rétribuer le clergé catholique en Irlande. On aurait alors deux églises d'état, dont la seconde présenterait tous les inconvéniens de la première sans en offrir les avantages. Un clergé salarié est d'ailleurs absolument contraire aux idées et aux usages de nos voisins. L'opinion publique s'avance depuis quelque temps dans une direction tout opposée. Une société de libres esprits qui s'intitule elle-même *liberation society* demande ouvertement la séparation de l'église et de l'état. C'est même de ce côté, s'il faut en croire l'évêque d'Oxford, que partiraient les attaques contre l'ordre de choses établi en Irlande. N'osant point assiéger de front la citadelle, ces habiles stratégistes auraient pris une voie détournée pour surprendre un des bastions les plus avancés de la puissance cléricale. M. Gladstone et ses amis renient pourtant toute participation avec ces doctrines. Suivant eux, une église d'état peut être bonne ou mauvaise selon les lieux, les temps et les conditions sociales. Elle est mauvaise en Irlande, où elle ne rallie qu'une minorité insignifiante, et où elle fournit aux mécontens un sujet éternel de récriminations contre le gouvernement. Sur un tout autre théâtre de faits, elle a rendu et rend encore des services, oppose une barrière

aux traditions du catholicisme romain, et incarne en quelque sorte les idées de la réformation religieuse dans une solide hiérarchie. En Irlande, elle est étrangère; en Angleterre, elle est nationale. Cette différence suffit très bien à expliquer comment les mêmes hommes qui demandent la séparation des deux principes pour l'île-sœur n'en veûlent point du tout chez eux. Les libéraux déclarent avec énergie qu'il s'agit uniquement de détruire l'église d'état en Irlande, et Dieu me garde de soupçonner un instant la bonne foi de leurs assertions! Je dois pourtant ajouter que ces assurances solennelles n'ont ni convaincu le clergé anglais ni calmé ses inquiétudes. Il a, comme on dit ici, flairé un rat, c'est-à-dire que sous cette première réforme politique il pressent des dangers bien autrement sérieux dans l'avenir. Quelle sera, se demande-t-il avec anxiété, la limite de ces exigences? A supposer que les chefs du mouvement libéral soient sincères (et l'on n'a guère le droit de se défier de leur parole), n'y a-t-il point dans la marche des choses une logique plus forte que la volonté des hommes? L'égalité des cultes ne franchira-t-elle point avec le temps l'étroit canal qui sépare l'Irlande de l'Angleterre? En un mot, l'église protestante craint que la déchirure ne s'étende, et qu'après lui avoir arraché un membre de sa domination temporelle on ne lui demande plus tard bien d'autres sacrifices. Admettons que les esprits en viennent là. Le culte réformé ne ferait encore que subir une des conditions de la virilité des peuples modernes. Les religions dominantes ont le tort de raisonner comme si elles n'avaient à choisir qu'entre deux alternatives: être incorporées à l'état ou disparaître. N'est-ce point donner une triste idée de leur force et de leur mission divine? Ma conviction est d'ailleurs que l'église anglicane, en raisonnant ainsi, ne se rend point justice. Elle a pour elle les lumières, une longue influence acquise sur toutes les classes de la société, des services incontestables rendus à la raison humaine. Avec cela, on peut défier bien des événemens et des transformations politiques. L'exemple de l'Écosse est là pour nous apprendre qu'un culte enté sur les convictions sérieuses des masses peut très bien vivre sans être soutenu par le gouvernement. Qu'on regarde aussi au-delà des mers les États-Unis d'Amérique, où chacun paie pour son église de même qu'il paie pour son club, et où le sentiment religieux n'a rien perdu à être libre. Le protestantisme anglais a quelque chose de mieux pour durer que l'alliance avec les pouvoirs civils : il a la confiance qu'il inspire aux esprits éclairés, et il ne tient qu'à lui d'étendre cet élément d'autorité morale.

Les craintes plus ou moins imaginaires qu'inspire au clergé la proposition de M. Gladstone viennent d'éclater dans une démons-

tration qui a eu lieu le 17 août au Palais de Cristal (1). S'il fallait en croire les orateurs cléricaux, l'Angleterre se trouverait à deux doigts de sa perte. Rome serait à la veille de ressaisir sa proie par-delà les mers. Encore quelques années, et l'acte fondamental qui assure la succession du trône à une famille protestante serait rapporté par les chambres... Tout cela est sans doute fort exagéré : que l'église anglicane ne regarde point au dehors, c'est en elle qu'est l'ennemi. Le catholicisme ultramontain n'a de force que celle qu'on lui donne. Ou l'église établie représente la liberté de pensée en matières religieuses, ou elle ne représente absolument rien, et c'est pour avoir trop oublié son origine, trop déserté le terrain de sa véritable puissance, qu'elle a depuis quelque temps compromis sa situation dans le pays. Entre elle pourtant et un autre culte encore bien moins favorable aux droits de la raison, les sympathies des masses n'hésiteraient point un instant à se prononcer. Beaucoup de ceux qui réclament en faveur de l'Irlande un acte de sagesse et d'équité se retireraient aussitôt de la lutte ou passeraient du côté de M. Disraeli, s'il leur était prouvé que cette mesure dût entamer les conquêtes de la réformation. On comprend alors l'effet de sinistres prophéties s'adressant à une nation très foncièrement protestante et facile à prendre l'alarme quand on lui parle de ses croyances menacées. La liberté est ici le drapeau que se disputent tous les partis, et chacun d'eux cherche à lui donner ses couleurs. Aussi les orateurs protestans demandent-ils fièrement à leurs adversaires ce qui resterait des droits politiques après un certain temps, si l'Angleterre livrait à l'ennemi les armes spirituelles dont elle s'est autrefois servie pour assurer sa victoire sur le despotisme. Cette intervention des idées religieuses dans une lutte électorale peut offrir des dangers, mais elle a sa grandeur. Il est curieux de voir une nation érigée en concile, maîtresse de ses croyances, et décidant d'un tour de scrutin quel sera le sort de son église. On se tromperait d'ailleurs beaucoup en cherchant dans le résultat, quel qu'il soit, une profession de foi contraire aux traditions nationales. Qui entend le mieux dans cette question les véritables intérêts du protestantisme, M. Disraeli ou M. Gladstone? Tel est le problème qui s'agite en ce moment. Un nuage pèse sur les élections prochaines, et ce nuage, nous n'essaierons pas de le dissiper par de vaines conjectures. L'opinion libérale est après tout celle qui aurait le moins à souffrir d'une défaite. Un parti qui succomberait en Angleterre pour avoir voulu accomplir à ses risques et périls un acte de justice

(1) Ce *meeting*, annoncé avec emphase, a manqué son effet. On s'attendait à un concours de 100,000 hommes, il y avait à peine 7,000 personnes.

remonterait bientôt dans la faveur du pays. Certes rien n'annonce un naufrage; mais honneur aux hommes d'état qui ont le courage et la force de le braver!

Au milieu de ces événemens, la chambre des lords occupe à coup sûr une position dont elle a le droit d'être fière. C'est entre elle et la dernière chambre des communes que va décider le pays. Si les électeurs lui donnent raison, elle aura remporté une victoire; si au contraire ils lui donnent tort, son rôle est tout tracé. Beaucoup moins soumise que l'autre chambre aux impulsions du siècle, la pairie anglaise se donne le temps de la réflexion: elle hésite, elle résiste d'abord; mais quand a-t-elle fermé l'oreille aux réclamations persistantes des masses? Nul d'ailleurs ne s'effraie beaucoup de ces retards. Nos voisins se disent avec assez de bon sens que les conquêtes trop faciles sont sujettes à s'évanouir. Le progrès s'accroît des obstacles qu'il rencontre sur son chemin, et la résistance des lords surexcite la volonté de la nation. Leur dernier vote à propos de l'église d'Irlande a été accueilli par le pays avec tristesse, mais aussi avec respect. C'était leur droit que d'exprimer un avis; ils ont maintenant un devoir à remplir : c'est celui d'éviter un conflit entre les pouvoirs de l'état. Si la majorité dans la prochaine chambre des communes partage les vues de M. Gladstone, serait-il sage de perpétuer un antagonisme dont tout le monde verrait alors les dangers? Le peuple anglais s'irrite lentement, ses colères n'en sont que plus redoutables. Beaucoup parmi les lords soutiennent contre l'opinion publique une lutte dans laquelle ils savent très bien qu'ils seront vaincus tôt ou tard. La trêve électorale, en appelant la discussion, n'a fait que répandre la lumière dans les masses et qu'affermir la conscience des partis. L'honneur de l'aristocratie anglaise, ses intérêts, ses traditions, tout, dans le cas d'un échec, lui conseillerait d'ouvrir les yeux aux besoins des temps et aux transformations nécessaires de l'ordre social : ce serait le moyen de ne point céder ensuite à une menace.

Les circonstances dans lesquelles se trouve placée l'Angleterre montrent assez quel est le caractère politique de la chambre des lords. Issue de la noblesse, quoique aussi recrutée dans les rangs de l'intelligence, elle oppose à la fois une barrière aux envahissemens de la couronne et un frein aux impatiences de la nation. Sans goût particulier pour la démocratie, elle l'accepte comme une force inévitable dont elle cherche à discipliner les progrès. Lors du dernier *reform bill*, elle a donné sa sanction à une mesure qui devait beaucoup étendre l'influence des classes ouvrières sur les affaires de l'état; on lui demande aujourd'hui un sacrifice qui coûte bien autrement à ses opinions. Il s'agit cette fois de l'église, sur laquelle

l'aristocratie anglaise a toujours compté comme sur une alliée naturelle. Ses priviléges lui semblent atteints dès qu'on touche à ceux du clergé. Elle ne pouvait donc se résigner sans lutte à des concessions qui, d'après ses idées, doivent entraîner la ruine du culte dominant en Irlande. Cette attitude n'intimide personne, elle était prévue. Au pays maintenant incombe un sérieux devoir, celui de faire prévaloir sa volonté. Les Anglais n'attendent point de ceux qui les gouvernent des complaisances hypocrites : libertés, droits politiques, réformes dans les rapports de l'église et de l'état, ils savent très bien tout acquérir par eux-mêmes. Ce qu'ils demandent aux pouvoirs établis, c'est de céder à propos et de ne point trop longtemps méconnaître la véritable tendance des esprits. Nos voisins ne veulent pas plus d'un état sauveur que d'un état épuisant dans de folles résistances les forces viriles du pays. Dans un temps où la terre n'est plus la source unique de la richesse, où l'industrie, le commerce, la science, conduisent également à la fortune et aux honneurs, l'aristocratie anglaise exerce bien chez elle une sorte de magistrature; en tout cas, ce n'est plus une caste. Elle commande à la condition d'obéir; on exige d'elle qu'elle se plie et s'accommode à tous les changemens, à tous les besoins des sociétés modernes. Certes les hommes éminens ne lui font point défaut : le caractère et le talent la défendent beaucoup mieux que l'éclat des titres contre l'indifférence des masses; mais pour vivre il faut aujourd'hui aux vieilles institutions quelque chose de plus, — le courage du dévoûment. C'est en se rapprochant chaque jour de l'opinion publique, en sacrifiant dans l'église et dans l'état des priviléges condamnés par le temps, que la pairie anglaise peut encore conserver quelque prestige à la tête d'un pays libre, entre les souvenirs d'un passé féodal qui s'évanouit et les conquêtes de la démocratie qui s'avance.

ALPHONSE ESQUIROS.

L'ENSEIGNEMENT POPULAIRE

DES ARTS DU DESSIN

EN ANGLETERRE ET EN FRANCE.

Nous assistons dans la plupart des grands états de l'Europe à une sorte de lutte pacifique qui ne le cède guère, du moins pour l'unanimité, au besoin qu'on éprouve en même temps d'augmenter les armemens militaires. Ce sont deux courans en sens contraires. L'un correspond aux préoccupations guerrières, l'autre à celles de l'industrie et du commerce. Ils ont tous les deux sans doute leur raison d'être, mais nous espérons bien qu'à la longue le second finira par l'emporter. L'éducation populaire, l'éducation professionnelle, plus spécialement l'enseignement du dessin pour les classes ouvrières, sont l'objet d'études consciencieuses et profitables. Les sacrifices d'argent qui tendent à mettre les peuples sur un bon pied de défense industrielle sont d'ordinaire assez facilement acceptés; ils sont peu onéreux et très productifs; ils ne grèvent jamais un budget de charges hors de proportion avec les avantages poursuivis. Tandis qu'en France nous cherchons à réformer ou à fonder l'enseignement du dessin, souvent absent, plus souvent encore puéril et pauvre dans nos villes de province, tandis que nous présentons comme exemple le vigoureux effort de l'Angleterre, l'Angleterre de son côté prend modèle sur la France. Les débouchés ouverts à ses produits sont devenus moins nombreux. Elle attribue une partie de son discrédit à l'insuffisance de ses écoles de dessin. De l'aveu de M. Stuart Mill, qui croit bien servir son pays en ne lui ménageant

pas certaines vérités, l'Angleterre n'a point été favorisée sous le rapport de l'art. Il ne s'y est point épanoui comme dans d'autres états que l'Angleterre surpasse d'ailleurs sous plus d'un rapport. Les notions relatives à l'art, aimées ou comprises d'une élite peu nombreuse, n'ont point jusqu'ici pénétré dans les masses. On s'est aperçu de l'infériorité que cette sorte d'ignorance communique aux produits de tout un peuple, et l'on n'a trouvé à cela qu'un remède, la culture intellectuelle de l'ouvrier et l'enseignement spécial du dessin dans les écoles professionnelles. Cette question est même devenue d'intérêt public, on pourrait presque dire national, et ce n'est point sans raison.

Si le dessin est la langue de l'industrie, il a droit de cité à coup sûr dans l'industrielle Angleterre. Ce qu'on a regardé si longtemps comme un art d'agrément est bien en effet une langue, langue universelle, indispensable, et qui, tant qu'il y aura une civilisation humaine, ne semble pas devoir mourir. Le dessin ne nous aide-t-il pas à saisir au moyen de quelques lignes significatives des choses que plusieurs pages écrites avec la plus grande précision, accompagnées même de notes et de commentaires, ne nous feraient pas aussi bien comprendre? Tel est le motif, d'ailleurs assez plausible, qui porte avec raison quelques réformateurs à demander avec instance que l'enseignement du dessin proprement dit précède celui de ce dessin abstrait qu'on nomme l'écriture. Nous entendions un jour dire par une personne intelligente : « Je saurai toujours mauvais gré à ceux qui m'ont élevé de ne m'avoir pas fait apprendre, avec ma langue maternelle et de préférence aux langues mortes, les deux langues vivantes. » Ces deux langues vivantes, c'était la musique et le dessin. Nous n'avons pas du reste à nous appesantir sur les avantages immédiats qui doivent être retirés de ce qu'on pourrait appeler les cours d'art pratique. Ces avantages, on commence à s'en rendre compte partout, et c'est ce qui explique la faveur avec laquelle a été accueillie chez nos voisins une tentative hardie, la fondation à South-Kensington d'une sorte de métropole d'art, à la fois école et musée. Nous avons vu à l'exposition de 1867 quelques-uns des résultats que cet établissement a produits, et ils sont de nature à faire réfléchir. Il n'est nullement impossible que les Anglais, partis de plus loin que nous au point de vue de l'objet qui nous occupe, moins favorisés sous le double rapport de la tradition du passé et du génie de la race, avec la vigueur de volonté qui les caractérise, leur ténacité, leur persistance dans ce qu'ils ont une fois résolu, ne viennent à prendre rang, à conquérir l'art et le goût par la science, et à transmettre l'un et l'autre aux générations qui suivront. Leurs efforts méritent cette récompense. On

ne saurait même affirmer qu'ils ne finissent par dépasser plusieurs pays aujourd'hui fort en avant d'eux, si ces derniers ne se tiennent pas en garde par une émulation de bon aloi.

La première exposition universelle de Londres avait mis en lumière un fait accepté généralement comme vrai, mais dont l'évidence n'avait point été frappante, et que le patriotisme anglo-saxon se refusait un peu à reconnaître de bonne grâce. Ce fait était la supériorité acquise par la France dans toutes les productions qui exigent, outre un sage emploi des matières premières, du goût dans l'arrangement, et ces qualités ingénieuses qui jusqu'à un certain point relèvent de l'art. Pour l'agrément de l'aspect, pour l'harmonieuse proportion des parties, pour l'éclat même de la mise en œuvre, l'industrie de notre pays emportait tous les suffrages. L'Angleterre surtout, comme le constatent les rapports officiels, notamment ceux de M. Mérimée, comprit qu'elle était restée en arrière à cet égard. Elle avisa sans délai aux moyens de diminuer l'intervalle qui la séparait de nous. Il lui sembla sans doute qu'il y avait urgence, car, malgré la répugnance qu'éprouvent les Anglais à laisser l'état s'immiscer dans la gestion de ce qu'ils regardent comme leurs propres affaires, l'état intervint. Un an ne s'était pas écoulé depuis qu'on se savait dépassé par des rivaux, et déjà, pour regagner le terrain perdu, l'on avait fondé l'école de South-Kensington. Il y eut dès lors une administration publique des arts du dessin, un ministère de science et d'art, un comité de conseil pour l'éducation. Ce conseil se compose aujourd'hui d'un président, le duc de Buckingham, d'un vice-président, d'un secrétaire en chef, M. Henry Cole, qui est aussi directeur du musée. C'est M. Cole qui récemment, à l'école libre d'architecture de Paris, mû par un sentiment de courtoise émulation, portait un toast à l'avancement de l'art en France. Des inspecteurs-généraux, officiels ou ambulans, des examinateurs de différens grades, des conservateurs des collections, un grand nombre de professeurs des deux sexes pour enseigner le dessin de mécanique et d'architecture, la perspective, le dessin, l'anatomie et le modelage, des agens pour la vente des modèles, sont les principaux instrumens de l'organisation nouvelle. Les professeurs femmes ont une directrice ou surintendante.

L'argent ne faisait pas défaut; la réforme ne tarda point à être efficace. On n'avait pas reculé devant les moyens héroïques. On ne s'était pas contenté de donner l'enseignement gratuit, on avait payé les élèves. A la suite d'examens, on délivrait des prix, des récompenses, des diplômes auxquels sont attachées des dotations. On encourageait la formation de sociétés, fort indépendantes d'ailleurs, dans les villes, au besoin dans les bourgs, — en prenant ce mot

dans le sens que nous lui donnons en France, — et dans les villages. On leur demandait simplement de permettre que les écoles fondées par elles fussent visitées par les inspecteurs et les examinateurs de Kensington. Dès que les sociétés acceptent ces conditions, elles reçoivent de plein droit des subventions assez considérables, dont le chiffre augmente ou diminue suivant que les progrès réalisés par les élèves sont jugés plus ou moins satisfaisans. De la sorte, les comités des villes n'abandonnent que ce qu'il leur convient de leur action propre, et l'effort du comité central se réduit à faire agréer ses services, à mettre à la disposition des sociétés les professeurs dont lui-même a fait l'éducation dans ses écoles d'art et dans son école normale de South-Kensington, *national art training-school.*

C'était, on le voit, placer à côté de la plus élémentaire instruction pour les enfans et pour les adultes une sorte d'enseignement supérieur facultatif. L'état assumait de son plein gré une bonne partie des frais nécessaires pour ce dernier, certain d'être amplement dédommagé par l'accroissement de richesse qu'il devait retirer de la plus-value probable des produits de l'industrie nationale. C'était faire appel, tant pour les particuliers que pour les villes, au bon sens pratique, à l'intérêt bien entendu. Les ressources qu'on met à leur disposition ne concernent pas l'art seulement. Les sciences sont représentées à South-Kensington et y reçoivent aussi des encouragements. Nous omettons volontairement ce côté de la question, pour n'envisager que celui qu'en Angleterre on jugeait alors le plus important. Toutefois le grand catalogue des livres de sciences recommandés par le comité de South-Kensington, les cours qui sont faits dans l'intention d'aider au progrès des sciences, mériteraient mieux qu'une mention rapide.

Dès l'exposition de 1855, l'Angleterre put apercevoir le chemin qu'elle avait parcouru en quelques années et prendre une idée de ce que l'avenir lui réservait, si elle continuait quelque temps encore à marcher du même pas. L'industrie française fut tirée violemment et comme en sursaut de ce sentiment de douce quiétude dans lequel elle se reposait sur la foi des aveux arrachés en 1851 à ses concurrens. A son tour, elle poussait le cri d'alarme. « En dehors de la France, de grands progrès ont été accomplis dans les pays étrangers, notamment en Angleterre, disait le rapport de M. Du Sommerard: les produits anglais sont d'une sobriété d'ornemens tout à fait digne d'éloges. » — « Il ne faudrait pas, reprend sept ans après M. Mérimée, se faire d'illusions ni s'endormir dans une sécurité trompeuse... Des progrès immenses ont eu lieu dans toute l'Europe, et, bien que nous ne soyons pas demeurés stationnaires, nous ne pouvons nous dissimuler que l'avance que nous avions prise

a diminué. L'industrie anglaise a fait depuis dix ans des progrès prodigieux. La situation est grave, même menaçante ; elle appelle de prompts remèdes. » Comment un aussi énorme intervalle avait-il été franchi en si peu de temps, et comment se faisait-il que nous fussions maintenant suivis de si près? Les membres du jury ont répondu d'un commun accord : « C'est l'école de South-Kensington qui a fait cela. » South-Kensington avait en effet étendu le réseau de ses bienfaits sur tout le royaume-uni. South-Kensington était le centre d'où partait le mouvement, et l'affluence de ceux qui s'y rendaient était assez grande pour que le comité dût songer à rendre les communications plus faciles en établissant des embranchemens avec les principales voies ferrées qui aboutissent à Londres. Ces progrès avaient été réalisés en moins de dix ans.

Aujourd'hui, environ 150 écoles principales, rattachées à une vingtaine d'écoles succursales, sont en rapports constans et directs avec le comité du conseil de Kensington. Certaines villes dont la population est cependant peu nombreuse se sont signalées par la quantité d'élèves qui fréquentent ces écoles. Les instituts ouvriers, où se font des conférences sur tous les objets qui concernent les arts manuels, ne suffisent pas. Hommes et enfans sont avides d'apprendre. Les cités manufacturières sont, comme on le doit penser, en tête de ce mouvement. Birmingham, qui compte près de 300,000 habitans, dont l'école date de 1842 seulement, possédait en 1867 plus de 1,000 élèves recevant une éducation spéciale de dessin. Bristol, avec moitié moins d'habitans, a 300 élèves d'art, tandis que les écoles ordinaires en ont près de 3,000. Dublin a 500 élèves d'art sur près de 3,000 écoliers et sur 250,000 habitans. Liverpool, presque deux fois aussi peuplée que la capitale de l'Irlande, possède deux écoles de dessin, une pour chaque district, et voit plus de 1,100 élèves y prendre place pour participer à l'enseignement qu'on y donne. Londres enfin, sur une population de 3 millions d'habitans, a dans ses 10 écoles de dessin près de 3,000 élèves. Encore laissons-nous de côté dans notre résumé l'école d'art pour les femmes, celle de Bloomsbury, qui est suivie par 150 élèves. Une paroisse de 5,000 âmes, Henley, a près de 50 élèves ; une autre, Weston-super-Mare, ville de 8,000 âmes, en a près de 80. Peut-être ces chiffres, que nous regardons comme considérables, paraîtront-ils au premier abord à peine dignes d'être signalés, et sembleront-ils loin d'être en rapport avec les résultats constatés. Il est certain que Paris, par exemple, mis en parallèle avec Londres, présente une population beaucoup moindre et un nombre d'élèves fort supérieur ; mais il est juste de dire que de l'autre côté du détroit l'institution est toute nouvelle, que la France a précédé l'An-

gleterre d'un siècle environ pour la fondation des écoles gratuites de dessin, qu'à Londres même les plus anciennes écoles primaires de ce genre sont de création récente, puisque ce n'est qu'en 1842 qu'on a pensé à les relier ensemble par une direction centrale.

Il n'est pas sans intérêt de chercher comment s'organisent ces écoles, comment elles fonctionnent, et de les comparer aux nôtres. Leurs règlemens sont fort différens de tous ceux que nous avons adoptés jusqu'ici. Une somme annuelle est votée par le parlement et administrée par le ministère de science et d'art. « Une partie de cette somme est employée à répandre et à perfectionner les études concernant les arts dans le royaume-uni. » Ce qu'on a surtout en vue d'encourager et de faire avancer, c'est le dessin, la peinture, le modelage, dans leurs rapports avec les besoins des manufactures et des classes industrielles. Les inspecteurs font connaître chaque année l'état de cet enseignement spécial, les résultats acquis, les plaintes, les lacunes; ils transmettent tout. Ils s'expriment avec une entière franchise, sans être arrêtés, quand il s'agit de mettre le mal en évidence, par la crainte assez peu fondée de faire rejaillir sur tout le département le blâme qui ne doit retomber que sur quelques agens. La presse, les chambres de commerce, les familles, les intéressés, quels qu'ils soient, puisent largement dans ces répertoires d'informations, qu'on ne refuse à personne, et qui forment chaque année presque un volume. Celui de ces documens qui paraît à la fin de chaque année explique très nettement, sous la forme d'un rapport à la reine, les développemens et les limites de l'institution. Le sommaire indique ce qu'on se propose: c'est « d'élever le niveau de l'enseignement pour les artisans et d'aider les classes industrielles à s'instruire dans les branches de sciences et d'art qui touchent directement à leurs occupations. » Le programme ainsi défini n'est pas aisé à remplir. Il s'agit non-seulement d'élever à la notion élémentaire du beau l'enfant des écoles, la génération qui apprend encore, mais aussi l'adulte, qui n'apprend plus guère. Il s'agit de préparer des professeurs assez nombreux pour répondre à tous les besoins de l'avenir. Le comité subventionne donc l'enseignement du dessin, en ce qui concerne les élémens du moins, dans les écoles d'enfans pauvres, dans les classes du soir pour les artisans, dans les écoles spéciales de formation récente, enfin dans son école normale. Ici, on le comprend, l'enseignement devient plus élevé et plus complet.

Que sont les écoles des pauvres dans le royaume-uni? Est-il nécessaire à l'enfant pour y être admis de présenter un bulletin qui certifie de l'indigence de ses parens? Les formalités sont moins sévères; le mot pauvre est entendu dans un sens plus large. Quicon-

que gagne sa vie par l'exercice de travaux manuels peut procurer à ses enfans dans les établissemens qu'on appelle écoles des pauvres le bienfait de l'instruction. Le département fournit les subventions à ces écoles. Il n'y met qu'une condition : le professeur doit avoir subi certains examens et reçu du département un certificat de deuxième ou de troisième classe. Quant aux villes dans lesquelles on commence à apprécier que des notions raisonnées de dessin peuvent être bonnes à vulgariser, soit au point de vue de l'industrie, soit à tout autre, le comité de Kensington vient également à leur secours. Il exige seulement qu'un comité local se mette en rapport avec lui. Il ne consent point à correspondre avec les professeurs, et ne traite qu'avec les secrétaires choisis par le comité local. Il fournit à la ville qui en fait la demande, afin de lui faciliter l'acquisition de bons modèles, des secours en argent qui peuvent s'élever jusqu'à 50 pour 100 du prix d'achat. Le comité estime en effet que les modèles, qui manquent presque partout aussi bien en France qu'en Angleterre, sont un des élémens principaux du succès pour les écoles de ce genre. A ces subventions, dont on comprend parfaitement l'efficacité, s'en joignent d'autres qui risqueraient de paraître en France un peu singulières. Le comité de Kensington paie aux écoles de province 1 franc 20 centimes par élève qui reçoit l'enseignement du dessin, le double de ce prix, si l'enfant a tiré profit de cet enseignement, le triple, si l'examen qu'on lui fait passer est excellent. Ces sortes de primes sont toujours en raison directe des résultats obtenus. On le voit, les moyens mis en pratique, et dont on poursuit avec ardeur l'application, se ressentent du génie de la race, de l'esprit de ceux qui ont senti la nécessité et conçu l'idée de cette éducation spéciale. Ils nous paraissent en définitive empreints d'un grand sens pratique, et doivent correspondre à la situation qu'on a entrepris de modifier rapidement. C'est là tout ce qu'on peut raisonnablement exiger, et il y aurait mauvaise grâce à ne pas constater dans quelle mesure ils ont réussi. On ne s'en tient pas d'ailleurs à ces paiemens en argent. Des prix sont donnés à l'enfant qui paraît justifier cette distinction. Ce sont des objets d'utilité plutôt que de luxe, des instrumens de dessin, des livres, des cartons. Les élèves devenus assez forts sont reçus élèves-maîtres, aspirans-professeurs. Aux examens de fin d'année, on distribue encore des primes.

Après les enfans, on s'est préoccupé d'enseigner le dessin aux hommes, et l'on a organisé à cet effet des classes du soir, généralement réservées aux adultes; on a jugé à propos de ne pas accorder pour ces cours la gratuité complète, mais on a compris en même temps qu'on risquerait fort d'en éloigner beaucoup de travailleurs

peu aisés, si l'on voulait à la fois obtenir d'eux des efforts de volonté et des sacrifices d'argent au-dessus de leurs ressources. On a déclaré que les artisans pouvaient ne rien payer, et la définition du mot « artisans » n'a point été resserrée dans son sens étroit, pas plus que ne l'avait été dans les règlemens sur les écoles primaires celle du mot « pauvres. » On a considéré comme artisans, non-seulement les ouvriers et les manœuvres qui reçoivent leur salaire à la fin de chaque semaine, ainsi que leurs enfans qui ne subsistent pas encore du travail de leurs mains, mais encore toutes les personnes qui n'ont pas des moyens d'existence beaucoup plus assurés, les petits marchands, les hommes qui, exerçant leur profession dans une boutique, n'ont pas d'apprentis, les charpentiers de village, les gardes-côtes, les *policemen*, tous ceux enfin qui sont hors d'état de pourvoir aux frais de leur enseignement. On a, par compensation, refusé le bénéfice de la gratuité à ceux qui, à quel titre que ce puisse être, doivent à l'état l'impôt de l'*income-tax*. Les classes du soir restent toujours sous la direction d'un comité local, qui ne peut être composé de moins de cinq personnes. Ce comité reçoit les subventions octroyées par le ministère. L'initiative de toutes les mesures, de toutes les améliorations, est prise par lui de concert avec le professeur. Ce dernier est muni d'un diplôme pour le dessin élémentaire ou du brevet de maître ès-arts. Le ministère n'entend partager ni avec le comité local ni avec le professeur son droit de juger ceux qu'il estime le plus dignes de ses récompenses. Le degré de mérite auquel les prix sont accordés est même déterminé chaque année par le comité central, qui augmente au besoin la difficulté de les obtenir, au fur et à mesure sans doute qu'il voit plus de progrès généraux réalisés et l'émulation mieux entretenue. Les arrêts des inspecteurs et des examinateurs ne peuvent être frappés d'appel.

Les encouragemens en argent sont répandus avec une véritable munificence. Les Anglais n'ont pas peur de ruiner le trésor de l'état par ces prodigalités, dont nous avons à peine l'idée. Notre organisation administrative ne nous en présente, de quelque côté que nous nous tournions, aucun exemple. Si les Anglais cèdent parfois eux-mêmes aux velléités des dépenses guerrières, ils ont le bon sens de ne pas épuiser tellement le trésor public qu'il ne reste rien pour satisfaire à des besoins non moins pressans et rémunérer d'avance les services pacifiques qu'ils attendent des artisans auxquels ils viennent en aide. Ils montrent mieux que par des paroles, par des sacrifices d'argent, leur sollicitude pour l'amélioration des conditions d'existence de la grande armée industrielle, sur qui repose une si grande partie des intérêts et des espérances du pays. A tout artisan qui a payé pour recevoir l'enseignement, on accorde un peu

plus de 12 francs (10 shillings) pour chaque exercice de dessin, de géométrie, de perspective ou de mécanique exécuté dans un temps déterminé et ayant mérité une mention favorable. Une somme qui n'excède pas 18 francs peut être remise à l'élève pour un bon dessin d'objet d'utilité ou d'ornement, des feuillages, des fleurs d'après nature, ou pour quelque morceau soit d'architecture, soit de mécanique d'après un modèle, s'il a été fait dans l'école durant l'année. Ajoutons que les artisans qui ont réussi dans les travaux de dessin peuvent trouver dans l'objet de leur étude une véritable profession. Après quatre examens, ils reçoivent un diplôme du deuxième degré, et dès lors peuvent être choisis pour enseigner dans les écoles des pauvres et dans les classes du soir. Le ministère ne se croit pas dégagé de tout devoir envers les villes et les villages qui ne posséderaient que des établissemens libres et ne relevant pas de South-Kensington. Il accorde des récompenses dans ces localités, mais la largesse est moindre, et il y a une clause restrictive. Les prix ne sont point remis en argent tant que les professeurs qui donnent l'enseignement ne sont pas en possession des diplômes que délivre le comité. Ainsi South-Kensington a fait la part des premiers, des plus impérieux besoins, ceux de la diffusion, même dans les classes jusqu'ici déshéritées des plus élémentaires notions de l'art. On a pourvu d'abord à l'enseignement primaire.

Il a institué aussi un enseignement secondaire dans tout le royaume-uni, pour faire suite aux écoles des pauvres et aux classes du soir. Certaines écoles spéciales de dessin, — le règlement les nomme simplement « des établissemens consacrés à l'instruction d'art, » — ont des collections en permanence ouvertes à l'étude, et dans lesquelles le professeur est lui-même muni d'un diplôme du troisième degré. Ces collections correspondent à un service particulier de South-Kensington dont nous aurons à parler plus loin. Le comité donne aux écoles spéciales une subvention régulière. Il leur demande cependant de faire acte de bon vouloir en faveur de la vulgarisation générale de l'enseignement qu'on y professe, et de prêter leurs aménagemens plusieurs fois par semaine et au moins deux heures chaque fois aux cours du soir pour les artisans. Les sommes promises pour la direction des examens, celles qu'on accorde aux auteurs de dessins achevés d'une manière satisfaisante, sont réellement considérables. On donne 10 livres pour les élèves-professeurs de chaque établissement fréquenté par 30 artisans, 20 livres lorsque les artisans seront au nombre de 100, 10 livres pour tout diplôme de troisième degré délivré après l'examen annuel de Londres à un artisan ou à un professeur instruit dans l'école.

Les meilleures œuvres sont réservées pour un grand concours,

« un concours national, » qui a lieu chaque année à Kensington, et auquel prennent part toutes les écoles d'art du royaume. C'est une application heureuse du système d'émulation que nous avons établi en France avec moins de succès pour les études littéraires. Dix médailles d'or, vingt médailles d'argent, cinquante médailles de bronze, sont distribuées chaque année aux auteurs des ouvrages les plus méritans. Les élèves peuvent obtenir ces récompenses dans les différentes branches de leurs travaux, sans qu'on regarde, tant s'en faut, plusieurs nominations de ce genre comme un cumul interdit. Les suffrages sont vivement disputés, et, s'il ne s'agit pas pour les vainqueurs d'aller à Rome et de voyager aux frais de l'état, le succès n'a pas moins une influence remarquable sur la carrière des élèves couronnés. Ceux qui sont le plus souvent appelés ont leur place assurée soit dans les plus importantes manufactures, soit dans le personnel enseignant de South-Kensington.

Il y a peut-être lieu de faire remarquer ici jusqu'à quel point les principes qui président à la formation de ces concours sont plus franchement libéraux que ceux qui guident et règlent les organisations des concours entre les écoles de France. Une nation qui a quelque prétention à la condescendance et à la courtoisie à l'égard des femmes les écarte soigneusement de ces luttes, dans lesquelles on suppose qu'elles ne doivent pas avoir naturellement leur place. Sous ce rapport, nous procédons encore du moyen âge et de notre éducation religieuse. Il semble que la modestie, — c'est l'expression consacrée, — qu'on exige de la femme dispense d'être équitable envers elle, et la plupart de ceux qui ont voix délibérative sur ces matières croient se rapprocher de ce qu'ils regardent comme le dessein providentiel en tenant étroitement l'un des sexes dans un demi-jour claustral. Les Anglais sont plus hardis et plus justes que nous. Les femmes ne sont pas exclues du concours général de toutes les écoles. En outre deux prix publics des plus honorés, et connus sous le nom de fondations de la princesse de Galles, leur sont destinés : ce sont deux pensions, l'une d'environ 300 fr., l'autre de 600, données aux jeunes filles qui ont obtenu les plus hautes mentions dans le concours. Il est à noter aussi que ces deux primes annuelles, qui dans certains cas peuvent aider celles qui les remportent à compléter leur éducation, sont gardées quelquefois plusieurs années de suite par les titulaires, mais jamais durant plus de trois ans.

Les examinateurs de South-Kensington ont à se prononcer à cette occasion sur une grande quantité d'ouvrages en tout genre. Qu'on en juge : pour le concours de 1867, on comptait plus de six cents dessins ou peintures de diverses natures et près de cent esquisses

modelées. Ces envois ont résumé les meilleurs travaux des écoles. Si les résultats ne correspondent pas à la grandeur des efforts et des sacrifices faits par le comité, les examinateurs se plaignent en des termes qui ne sont pas toujours exempts d'amertume. Leurs reproches sont publiés. « Nous sommes surpris, est-il dit dans le rapport de 1867, que les nombreuses occasions d'étude, les grandes facilités accordées pour obtenir de bons modèles, la libéralité des encouragemens offerts,... n'aient pas rencontré un accueil plus généreux. » Il s'agit ici d'ailleurs, en ce qui concerne ces récriminations un peu dures, d'une partie de l'art qui demande plus que toute autre peut-être un goût déjà formé, le modelé d'après l'antique. Un peuple nouveau-venu dans ces travaux y réussira moins que ses émules, incapable qu'il est encore de comprendre la calme et sereine beauté des objets qu'il a sous les yeux. Pour en ressentir l'impression, il faut avoir vécu dans une longue familiarité avec les œuvres des anciens. Cette faiblesse signalée par les examinateurs dans les ouvrages des écoliers de Kensington, et qu'on trouverait sans trop chercher dans les statues de bronze ou de marbre des meilleurs artistes de la Grande-Bretagne, n'a donc rien qui doive étonner. L'art élevé n'est pas une plante qui vienne sans culture, et les Grecs, qui sont restés les maîtres de la statuaire, ne sont pas arrivés du premier coup à la claire perception des belles formes qu'ils nous ont laissées. Avec la même franchise qu'ils signalent les défaillances, les documens du comité tiennent compte des succès particuliers ou généraux. Le rapport de 1867 se termine, après une page de plaintes assez nettes, par quelques lignes d'encouragemens en faveur de plusieurs écoles. Les produits manufacturés, exposés avec les dessins qui ont servi de modèles et qui proviennent des écoles de Dublin, de Nottingham pour les tapis, de Kidderminster pour les papiers peints et la joaillerie, de Birmingham, de Glasgow, de Kensington enfin, montrent quelle influence favorable les travaux de ces écoles ont exercée sur l'ensemble des œuvres industrielles du pays.

Nous voyons quels ont été les commencemens de South-Kensington. On a d'abord formé des élèves. On a fait usage, pour ne pas perdre trop de temps à choisir, de tous les élémens qu'on avait sous la main, bons, médiocres ou même plus que médiocres, ce dont témoignent presque tous les rapports fournis par les inspecteurs de Kensington. Il fallait aller au plus pressé. On savait d'ailleurs que les écoliers pourraient devenir des maîtres à leur tour, qu'on trouverait peu à peu parmi eux, par une sorte de sélection naturelle et forcée, une pépinière de professeurs capables de prendre goût à leurs études et de transmettre à leurs élèves un savoir plus

complet et plus étendu que celui que les écoles avaient donné d'abord. L'école normale d'art national, *art training school*, a été ouverte pour les hommes et pour les femmes. Les cours, suivant le programme, y ont pour but de donner aux professeurs des deux sexes « des connaissances qui leur servent à développer l'application de l'art aux usage communs de la vie, aux besoins du commerce et des manufactures. » Ainsi voilà des tendances nettement définies; ce n'est nullement du grand art qu'il est ici question, c'est de l'art susceptible d'une application professionnelle immédiate. Des cours particuliers tendront même à donner aux maîtres d'école de paroisse et d'autres établissemens qui correspondent à peu près à nos écoles primaires le moyen d'enseigner le dessin élémentaire, « comme une portion de l'éducation générale, concurremment avec l'écriture. » Il y a là toute une réforme des matières et des procédés d'éducation. Cette réforme n'est pas annoncée à grand bruit. Elle n'en a pas moins une sérieuse signification. La proposition discrète d'enseigner le dessin concurremment avec l'écriture pourrait être chez les législateurs de nos écoles, s'ils veulent s'y arrêter un instant, l'objet de quelque réflexion; nous nous contenterons d'éveiller l'attention sur ce point.

Les élèves qui veulent devenir maîtres dans les écoles d'art, après avoir fait preuve de certaines connaissances, sont admis gratuitement, quand il se présente des vacances. Dès qu'ils ont le certificat du premier degré, ils peuvent obtenir des secours qui les aident à vivre en même temps qu'ils étudient, et qui s'élèvent à près de 20 francs par semaine. En retour, on leur demande certaines compensations. D'abord ils doivent s'engager à accepter les positions qui leur seront offertes comme professeurs, ensuite pour divers travaux ils suppléent les professeurs eux-mêmes. Accordés pour une session seulement, c'est-à-dire pour six mois, les secours sont, autant qu'il est nécessaire, renouvelés. Comme avec raison on tient également à former des professeurs de l'un et de l'autre sexe, des femmes reçoivent quelquefois la même somme pendant deux ou trois ans, pour arriver à obtenir le diplôme de troisième classe. Le programme offre en effet un ensemble assez compliqué pour exiger beaucoup de temps, et pour rebuter ceux qui se voient livrés à leurs propres ressources et qu'il importe d'encourager. Les études comprennent vingt-trois degrés, qu'on a divisés en six groupes. Elles partent du dessin élémentaire, embrassent la perspective, puis l'anatomie du corps humain, et aboutissent à la peinture, à la sculpture, à l'architecture, non pas à celle des monumens publics, mais aux constructions particulières et à l'ornementation industrielle. A chaque diplôme obtenu, des appointemens sont attachés. Les étu-

dians des écoles d'art entrent quelquefois à l'école normale avec une subvention qui s'élève jusqu'à 50 francs par semaine. Ce sont en général ceux qui se destinent à être dessinateurs de fabrique ou artistes industriels. Nous ferons remarquer que les études même d'anatomie humaine ne sont point interdites aux femmes, et que, malgré la rigueur de certains préjugés passés dans les mœurs, elles peuvent suivre librement ces cours. Nous ne savons point que, malgré la supériorité que nous nous croyons si fermement acquise en matière de goût et de science des choses de l'art, un semblable enseignement ait été accordé aux femmes dans aucune école de notre pays.

A toutes ces études diverses, qui embrassent dans la pratique tout ce que des artistes spéciaux ont besoin de savoir, il fallait un centre de collections, un musée. La *National Gallery* et le *British Museum* ne satisfaisaient pas plus à cette nécessité que ne le feraient chez nous les galeries du Louvre. Ils ne fournissaient ni un enseignement par les yeux, ni des matériaux de travail directement utiles aux élèves de certaines écoles professionnelles. On a accepté les devoirs qu'imposait la situation, on a pourvu largement à tout. Le musée de South-Kensington renferme les objets qui se rapportent à l'histoire, à la théorie, à la pratique de l'art décoratif. On y a réalisé en grand ce qu'a tenté en France, il y a quelques années, l'*Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie*. Seulement les fondateurs de l'*Union centrale*, n'ayant à leur disposition que d'assez faibles ressources, n'ont pu qu'ébaucher leur œuvre. A Kensington, le musée a reçu son organisation entière. Il ne peut que s'accroître et s'enrichir par des acquisitions et des donations successives. C'est ainsi, on l'annonce déjà, qu'on y a formé une collection de peintures à l'aquarelle, genre auquel les Anglais se sont adonnés depuis longtemps avec succès. Dès maintenant les collections renferment tous les élémens essentiels. La sculpture, la peinture ornementale, la gravure, les émaux, les laques, la céramique et la verrerie, les bijoux, le travail des métaux, les armures, les tissus qui servent aux vêtemens du riche et du pauvre, sont représentés en même temps que les dessins d'après lesquels les ouvriers exécutent leurs ouvrages.

Tandis qu'on croit encore chez nous qu'il est impossible de donner autrement que par la photographie aux élèves des villes qui n'ont que quelques milliers d'habitans une idée des plus belles œuvres plastiques du génie humain, les Anglais, sans tourner longtemps autour du problème, l'ont résolu. Le comité de South-Kensington a franchement abordé la question. Il a cherché et trouvé les moyens pratiques d'établir des expositions dans les villes, même

dans les villages, quand ces expositions sont désirées et patronnées par quelques personnes. Aujourd'hui des expositions spéciales très abondamment pourvues d'objets d'art peuvent être organisées partout. Ces expositions ambulantes, préparées avec soin et modifiées en raison des tendances, des aptitudes très diverses des pays auxquels elles sont destinées, produiront des résultats difficiles à calculer. Sans vouloir exagérer en effet la puissance de l'éducation par les yeux, sans ajouter une foi absolue aux merveilleuses légendes helléniques sur le pouvoir du beau, on ne peut croire que ce ne soit un fait important pour des populations jusque-là des plus ignorantes sous ce rapport d'entrer en communication avec un monde qui leur était fermé, et de recevoir une sorte de demi-initiation à l'art.

Cette initiation n'est d'ailleurs pas gratuite. On exige de l'initié un certain effort, et aussi une dépense qu'on a rendue aussi légère qu'il a été possible. Le ministère de science et d'art n'entend pas organiser lui-même et par lui seul ces expositions. Il ne veut qu'y contribuer. Il fait un appel aux particuliers, « afin que tous les objets qui peuvent être intéressans dans l'étendue du district viennent s'ajouter à ses propres collections. » C'est là un procédé ingénieux et commode pour réaliser à la fois une exposition et une enquête utile à tous. Des mesures doivent être prises par le comité local de l'école ou de la ville pour que les bâtimens soient en bon état et assurés contre les accidens, pour qu'ils soient ouverts tant dans la journée que le soir. Le plus souvent le comité local ne paie que le transport jusqu'au lieu de l'exposition. Des séries d'objets sont toutes prêtes, les pièces sont renfermées dans des cadres et mises sous verre. Ce sont des reproductions de statues ou de dessins, des cartons de grands maîtres, des émaux, des gravures, enfin des photographies noires et coloriées. S'il n'y a pas de demandes spéciales, on envoie ces collections dans les villes manufacturières ou les écoles suivant les besoins présumés. Un droit d'entrée modéré est prélevé, plus faible le soir que dans la journée, afin de permettre aux personnes qui travaillent tout le jour de profiter de ces *exhibitions*. Les artisans qui étudient dans l'école sont affranchis de ce droit. Deux soirs par semaine, il est fixé à un *penny*. Nous préférerions sans doute la gratuité absolue, mais alors le comité local n'arriverait pas à couvrir ses dépenses. Il les couvre, et quelquefois même il fait un bénéfice, qui reste acquis d'ailleurs à l'école d'art dont relève l'exposition. Le comité de South-Kensington a organisé en outre, sinon en ce qui concerne les villes, du moins pour ses écoles d'art, le service des bibliothèques roulantes, qu'une société d'hommes de progrès a essayé d'installer en France, mais qui,

par suite de causes malaisées à définir nettement, n'est pas encore entré dans nos mœurs. Ces bibliothèques partielles n'ont, bien entendu, que peu de rapports comme richesse avec celle de la métropole de l'art, de Kensington, qui en même temps qu'une bibliothèque est un cabinet d'estampes, de dessins et de photographies; mais on y a sagement introduit tout ce qui peut servir au développement du goût et des connaissaces de l'artisan. Les livres de prix restent à demeure, avec les collections, dans les écoles spéciales; les autres voyagent constamment et passent de ville en ville.

On se tromperait, si l'on croyait que le comité central prétend limiter le cercle de son action aux frontières du royaume-uni. Son ambition est plus haute et va plus loin. Dans l'intérêt de tous, il a entrepris à l'étranger une sorte de croisade en vue de faire exécuter un inventaire européen des richesses de tout genre contenues dans les galeries, les musées et les collections. Ce qu'il demande, c'est un catalogue particulier pour chaque ensemble qu'on puisse réunir en un catalogue général, comme on fait une histoire à l'aide de documens, de mémoires, de monographies. Il invite les municipalités de toutes les villes à contribuer à cette œuvre en dressant chacune pour sa part un répertoire de ce qu'elles possèdent de remarquable. A son instigation, des lettres sont parties du *foreign-office*, afin de prier les représentans de la reine à Dresde, à Paris, à Munich, à Berlin, à Turin, à Rome, de hâter de tout leur pouvoir cette entreprise, qui fait honneur à l'initiative anglaise.

Nous avons passé en revue les moyens, examinons les résultats qui ont été produits sous nos yeux. Dans le grand concours établi entre les nations en 1867, quel rang tenait l'Angleterre? Nous ne parlons pas de l'exposition spéciale des arts, plus propre à étonner par son originalité qu'à provoquer l'admiration par des qualités extraordinaires. Il est évident, surtout pour ceux qui s'attendent à retrouver un reflet de l'art sculptural des Grecs dans son calme et sa sérénité ou de la peinture large et simple des belles époques, que le génie anglais, encore bizarre et tourmenté, ne s'est point signalé d'une façon victorieuse en ce sens. Si notre examen porte au contraire sur les industries où l'art joue un certain rôle, celle des tissus, des meubles, des faïences, l'impression sera différente. Sans doute on fera valoir que l'Angleterre nous a enlevé à grands frais bon nombre de nos contre-maîtres. Tenons-nous-en donc aux spécimens envoyés par les élèves des écoles. On ne trouvait guère, à vrai dire, dans la section anglaise que des travaux provenant de celle de South-Kensington et de celles qui correspondent avec le ministère de science et d'art; mais c'est là jus-

tement ce qui pourra nous renseigner avec le plus d'exactitude, c'est là que nous rencontrerons le plus sévère contrôle, et que les documens présentés mériteront la plus entière confiance.

Deux vitrines à châssis tournant renfermaient, en même temps qu'un choix des modèles proposés pour l'étude, les travaux des étudians, enfans ou adultes. Les modèles, empruntés aux œuvres des maîtres, n'avaient pas toujours été choisis d'une manière très judicieuse; ils étaient souvent un peu compliqués, surchargés de lignes, de contours, de mouvemens et de couleurs, grave défaut pour des objets qui doivent être reproduits avec le moins d'écart d'interprétation possible. Quelques-uns ne sont que des photographies reprises au pinceau, et peu propres à servir de modèles directs et immédiats. Les modèles s'amélioreront sans doute avec le reste; les rapports signalent la recherche de ce qui est sobre, harmonieux, sans prétention excessive à l'effet, sans usage abusif du noir et des ombres. Quant aux travaux des élèves, fort mêlés d'ailleurs, comme on doit l'attendre d'une exhibition sincère et consciencieuse, ils attestaient un travail bien dirigé. Or c'est ici le point capital. Une habile direction empêchera seule des hommes de bonne volonté incapables encore de discernement dans les choses d'art d'user leur temps et de perdre leur peine, de s'attarder à des détails mesquins, puérils, qui n'exercent ni le regard ni la main et n'exigent d'autre vertu que la patience. Une méthode rigoureuse et rapide est indispensable, si l'on veut apprendre le dessin à des hommes dont on ne peut exiger de grands efforts, et qui viennent s'asseoir sur les bancs d'une école aux heures du soir, leur journée finie. On l'a très bien compris en Angleterre. Quelques-uns des dessins sont d'un singulier mérite d'exécution, larges, précis et serrés. On ne peut pas dire cela de tous, sauf peut-être pour ces dessins de mécanique ou d'ornementation géométrique qui se tracent à la règle et au compas; mais nous avons vu des figures humaines, de celles qu'on nomme des académies, esquissées avec beaucoup de vérité à la sanguine ou au crayon rouge, dans des attitudes diverses, en un nombre déterminé de minutes, d'après le modèle vivant. Cet exercice n'est bon, on n'en peut douter, que pour des élèves avancés déjà, car la première chose est d'apprendre à voir juste plutôt encore qu'à dessiner vite.

Tous ces travaux relèvent de la partie théorique de l'art; mais d'autres moins remarqués et d'une utilité plus directe représentaient des meubles en bois, des bronzes, des fers forgés, reproduits avec un soin minutieux, ombrés au crayon ou lavés en couleur d'une seule teinte et rendant avec vérité les divers aspects des bois et des métaux. Les ornemens, les fleurs, les fruits, tout ce qui chez

nous appartient à la nature morte, et chez les Anglais à la « vie tranquille, » *still life*, tout était détaillé par une exécution rigoureuse, souvent un peu lourde. Ce n'est qu'avec le temps et l'étude que l'artiste et l'artisan acquièrent la certitude et la légèreté de la main. La légèreté sans la science ne produit guère qu'une certaine redondance de formes au moins aussi désagréable pour les yeux que la pesanteur. Quant aux paysages, nous avouons, pour faire bonne justice, qu'ils étaient aussi mauvais en général que ce qu'il y a de plus médiocre dans nos écoles, et que l'enseignement sous ce rapport nous paraît d'une faiblesse qui a peu d'excuses.

En Angleterre, pour l'enseignement et la vulgarisation du dessin, tout le progrès n'appartient point à une seule ville. Tout ne se concentre pas à Londres heureusement. En France, si Paris n'a pas le privilége exclusif d'un bon enseignement élémentaire du dessin, ce qui a été envoyé en 1867 par la plupart des écoles d'enfans et d'adultes des départemens ne témoigne que d'efforts isolés qui n'ont pas toujours abouti, tant par suite de l'indifférence des parens ou des élèves que par suite de l'absence d'une direction éclairée. On peut affirmer que, sauf certaines villes telles que Lyon, Dijon, Nancy, Valenciennes, Toulouse, l'enseignement du dessin est resté à un niveau peu élevé. Quelle est la cause de cette infériorité? La cause n'est pas une, déterminée, distincte, et facile par conséquent à faire disparaître. Il y en a plusieurs, l'insuffisance de l'enseignement général, l'insuffisance des bâtimens d'école, en plus d'un endroit mal aménagés, mal éclairés, mal pourvus. Il y a des communes où l'école n'est qu'une ancienne écurie, et ne reçoit qu'un demi-jour peu favorable à n'importe quels travaux de dessin ou d'écriture. Ajoutez à ces raisons le peu de temps que l'enfant et l'adulte donnent à leur instruction, l'ignorance presque totale de l'instituteur en matière de dessin, la rareté de modèles de quelque valeur. On travaille à combler cette lacune, et bientôt sans doute les modèles ne manqueront pas. Ce qui manquera longtemps encore, ce sont les ressources pour en faire l'acquisition, l'intelligence des services qu'on peut tirer du dessin, le goût et le souci de ces sortes de choses. A ce sujet, l'esprit n'est point éveillé dans les campagnes; il s'éveillera à mesure que la lumière se fera sur d'autres points, à coup sûr plus essentiels. Nous avons tant à créer en matière d'enseignement, qu'il est difficile de préciser de quel côté l'urgence est la plus grande.

Cependant il y a une impulsion donnée qui se continuera sans doute, et qui sera toujours plus favorisée dans les villes, en raison de leurs richesses, que dans les campagnes. Paris ne comptait, il y a six ans, que 1,300 élèves de dessin; il en compte aujour-

d'hui 10,000 : ce chiffre est assez significatif pour se passer de commentaires. En dépit des progrès accomplis par la seule ville de Londres, elle ne peut pas encore, à ce point de vue, rivaliser avec celle de Paris. Bien que les écoles gratuites de dessin n'aient été fondées à Paris qu'en 1766, c'est-à-dire dix ans après celles de Strasbourg et six ans après celles de Nantes, Paris, ayant pris une fois son rang, ne l'a pas perdu. En 1846, le budget de l'instruction primaire pour Paris était arrivé au chiffre déjà considérable de plus de 1 million, et pourtant la ville n'administrait encore par elle-même aucune école de dessin. Elle se contentait d'accorder une subvention d'une trentaine de mille francs aux établissemens chargés de l'enseigner. Aujourd'hui on dépense plus de 5 millions pour l'enseignement primaire municipal. Une seule ville au monde, New-York, dépasse en libéralité la ville de Paris. Les sommes qui y sont affectées à l'instruction suffiraient à défrayer plus d'un petit état européen; elles proviennent surtout de donations particulières. Nous n'en sommes pas là en France. A Paris, 12,000 fr. seulement sur le budget des écoles sont dus à des donations ou à des legs. Quoi qu'il en soit, les arts n'ont pas à se plaindre chez nous du lot qui leur est fait. En 1867, plus de 300,000 francs ont été consacrés à Paris seulement à l'enseignement du dessin.

Nous avons dit que l'Angleterre avait fait des sacrifices notables pour donner l'enseignement du dessin aux femmes. Mentionnons ce qui a été essayé en France. Sans parler des écoles spéciales pour les femmes, d'organisation assez récente à Paris, on a tenté de plusieurs façons de répandre ces notions chez les jeunes filles, et de leur faire trouver dans l'art une carrière honorable. C'est ainsi que nous avons depuis peu une école qui rappelle cette fondation, instituée à Montmorency en 1674, plus tard à Rueil, puis à Choisy, enfin à Saint-Cyr par Mme de Maintenon, et qui, transformée au temps du premier empire, prit le nom de maison de Saint-Denis; nous voulons parler de l'école connue sous le nom de Notre-Dame-des-Arts. Établie d'abord dans un petit hôtel de la rue du Rocher, Notre-Dame-des-Arts s'est développée rapidement. On l'a transférée dans le château de Mme Adélaïde, au parc de Neuilly. C'est, à proprement parler, « un collége destiné à former des artistes femmes pour les industries d'art et des professeurs femmes pour les écoles primaires d'art pratique spéciales aux filles. » Le prix de la pension des élèves est de 1,200 fr.; on l'a doublé pour les élèves étrangères. Cette faveur si grande faite à la nationalité française nous étonne et nous paraît regrettable. Quoi qu'il en soit, Notre-Dame-des-Arts compte aujourd'hui 140 élèves, que dirigent 18 personnes, assistées par 15 « auxiliaires » qui ne sont autres que d'anciennes élèves. L'état,

le conseil-général de la Seine, la ville de Paris, accordent des bourses. Quant au programme de l'enseignement, il est assez complet. L'élève, en même temps qu'elle reçoit une sorte d'éducation classique, apprend un art utile, le plus souvent un de ceux qui se rapportent au dessin, tels que l'ornementation, la tapisserie, la broderie, la fabrication des fleurs artificielles, — art charmant, des plus propres à la femme, et dans lequel il importe à notre pays que nous ne soyons pas dépassés, — quelquefois la peinture, en particulier la peinture céramique sur porcelaine, sur émail et sur faïence, la gravure sur bois et sur métaux. On a compris que les cours ordinaires ne suffisaient pas pour faire une artiste. On y a joint un « cours supérieur d'études pratiques, » que les jeunes filles bien douées, une fois leurs études finies, peuvent suivre durant quatre années. Notre-Dame-des-Arts attend encore sa bibliothèque et son musée, et ne sera guère qu'à ce prix « le chef-lieu de l'enseignement de l'art pour les femmes. » Dès aujourd'hui cependant, il est au pouvoir de tous ceux qui s'occupent de l'industrie dans ses rapports avec l'art de profiter du développement de cette école, d'y aider même dans une certaine mesure. Les sociétés des départemens et des villes, les chambres de commerce, les chambres des arts et manufactures, pourraient à cet effet fonder quelque bourse en faveur d'élèves d'écoles primaires ou d'écoles d'art locales. On ne ferait que suivre en cela l'exemple qui nous est donné par l'Angleterre. Ce n'est pas en ceci seulement que nous imiterions nos voisins d'outre-Manche, s'il est vrai que d'un côté l'on nous prépare, — ce que nous ne désirons point, — un département de l'art appliqué à l'industrie, autrement dit un centre « d'encouragement, » s'il est vrai qu'en même temps, éclairés sur leurs propres intérêts et poussés par les idées de *self-government* qui se font jour de tous côtés, quelques individus, réunis en associations, songent à multiplier les écoles primaire d'art, et à établir, comme on l'assure, une école centrale pour l'enseignement supérieur des artistes industriels.

Il faut le dire, en France jusqu'ici, l'éducation d'art s'est à peu de chose près arrêtée aux villes. On en signale l'utilité, la nécessité même; on va jusqu'à assimiler le parti que les garçons peuvent tirer du dessin dans les écoles primaires des villes à celui que les filles dans les écoles rurales tirent des premières notions de couture. On ne peut méconnaître la vérité de cet aperçu, il faut en tenir compte et en prendre note; on doit même, à notre avis, se demander s'il n'y a pas lieu d'aller plus avant, si la vulgarisation des élémens du dessin ne peut pas arriver jusqu'aux populations des moindres bourgades. « La perfection des divers procédés du moulage, disent les rapports officiels, permet de réunir sans de trop

grands frais et de transmettre sans traducteur à l'enfant des villages les plus pauvres l'inspiration directe d'Athènes et de Phidias... » Avouons-le, la transmission sans traducteur de l'œuvre de Phidias, c'est un beau rêve qui ne se réalisera pas de si tôt. Il s'écoulera encore bien des années avant la formation de ces petits musées ruraux. En attendant, il y a quelque chose à faire. Nous ne nous dissimulons pas les difficultés, nous savons qu'elles sont grandes; mais nous ne les croyons pas insurmontables. Les villes seules, assure-t-on, peuvent être pourvues de professeurs. Cela est malheureusement vrai, mais l'objection est plus spécieuse que juste. De l'aveu même des instituteurs, nombre d'entre eux ne sont pas d'habiles calligraphes: sont-ils hors d'état pour cette raison d'enseigner l'écriture et de former d'excellens élèves? Évidemment non. Plusieurs seraient de même capables, avec l'aide de méthodes claires, progressives, élémentaires, de donner des leçons utiles, d'éveiller, d'exciter le goût du dessin, que les enfans ont presque toujours. Avant de songer à former des lettres, les enfans n'ont-ils pas tenté de faire des bons hommes? Nous nous rappelons tous quelques-unes de ces ébauches grossières que nous ou nos camarades nous dessinions avec tant de joie et de conviction. Ce beau zèle s'éteint faute d'aliment ou de direction, au grand détriment de ceux qui l'avaient possédé. « Nous écrivons trop, disait Goethe, nous ne dessinons pas assez. » Et Goethe avait raison. Trois lignes ajustées bout à bout vous donneront mieux l'idée d'un triangle que les descriptions les plus minutieuses. Le mérite du dessin est de parler aux yeux là où la langue fait défaut. Le jour où les élémens du dessin seraient entre les mains de tous, ce jour-là, un nouvel outil serait donné aux hommes, et un grand service aurait été rendu.

Ch. d'Henriet.

LES

NOUVELLES EXPÉDITIONS

AU PÔLE NORD

Depuis que la vapeur s'est frayé des routes à travers les montagnes et les mers, que les voies ferrées sillonnent la surface du globe, on se figure volontiers que l'homme a pris possession de son domaine, qu'il en connaît les détours. Par intervalles cependant, quelque grand projet d'exploration vient nous rappeler ce qui reste encore à faire. L'intérieur de deux continens est toujours enveloppé de mystère, les extrémités du monde, les deux pôles où le jour et la nuit partagent l'année en deux moitiés égales, ne se sont point encore dévoilés pour des yeux humains. Là se dressent des problèmes dont la solution ne sera probablement obtenue qu'au prix de grands efforts et de grands sacrifices. Il ne s'agit pas ici de découvrir des mines d'or, ni de conquérir des pays fertiles; il s'agit de combattre l'inconnu, d'assujettir à l'homme le globe entier. N'est-ce pas là un objet digne de tenter le courage des plus hardis, un but proposé à l'émulation de tous les peuples?

Les tentatives qui ont été faites pour atteindre les pôles sont nombreuses. Nous ne rappellerons pas les noms de tous les navigateurs qui ont péri dans ces parages glacés ou qui ont dû revenir en arrière, arrêtés par des obstacles infranchissables. Ce qu'il importe de signaler, c'est le progrès incontestable qui se remarque dans les résultats des expéditions successives, progrès qui fait concevoir la possibilité d'un succès complet. Ainsi Cook était revenu des mers australes avec la conviction que jamais un navire ne dépasserait la latitude de 71 degrés; Weddell parvint jusqu'au 74e, et Ross pénétra à travers les glaces dans une mer libre où il atteignit le parallèle de 78 degrés de latitude sud, même sans l'aide de la vapeur. Au pôle nord, les découvertes de Parry, de Kane, de Hayes, ont sensiblement reculé les limites du connu et justifié l'espoir que dans un avenir prochain les régions arctiques n'auront plus de mys-

tère pour nous. Plusieurs projets d'expéditions polaires ont été sérieusement proposés et discutés dans ces dernières années. Les lecteurs de la *Revue* se rappellent encore l'exposé que M. Charles Martins (1) a donné du projet anglais, dont le capitaine Sherard Osborn était le principal promoteur, et de celui du savant géographe allemand A. Petermann, lequel vient enfin d'obtenir un commencement d'exécution. Nous nous bornerons à les résumer brièvement, avant d'exposer les considérations sur lesquelles se base M. Gustave Lambert pour choisir une autre voie et d'autres moyens.

Pour le capitaine Osborn, le pôle nord est une immense calotte de glaces interrompues çà et là par des crevasses accidentelles qui se ferment complétement à l'approche des grands froids. Les vastes espaces d'eau libre que Morton et Hayes ont rencontrés dans le nord-ouest, la mer polaire signalée par l'amiral Wrangel au nord de la Sibérie, n'existeraient donc qu'à certaines époques, et il n'y aurait, pour atteindre le pôle, d'autres chances sérieuses que celles qu'offrirait une expédition en traîneaux, tentée pendant la saison d'hiver. Partant d'un port d'Angleterre avec deux vaisseaux et cent vingt hommes d'équipage, le capitaine Osborn laisserait un de ses navires et vingt-cinq matelots au cap Isabelle, pendant qu'avec les autres il atteindrait le cap Parry. Assuré d'avoir ainsi un refuge en cas de désastre, il choisirait les plus courageux et les plus éprouvés de ses compagnons pour se mettre en route vers le milieu de février. L'espace qui sépare le cap Parry du pôle est de cinq cents milles, ce qui fait environ mille milles aller et retour; c'est cette longue distance que le capitaine Osborn prétend franchir en soixante journées, dans une marche de dix milles par jour. Ce projet, d'abord favorablement accueilli par l'amirauté anglaise, perdit beaucoup de partisans du jour où le docteur Petermann vint le combattre en lui opposant un second projet, basé sur l'existence probable d'une mer libre autour du pôle. Sans cette intervention, qui eut pour résultat de partager les marins anglais en deux camps, le projet de Sherard Osborn eût été peut-être mis à exécution.

M. Petermann, comme nous l'avons dit, croit à une mer polaire libre. Selon lui, l'idée d'aller au pôle en traîneau doit être complétement écartée; une pareille expédition aurait toujours le sort de celle que Parry tenta en 1827; on sait que la glace fuyait sous lui et le ramenait au sud pendant qu'à grand'peine il s'avançait dans la direction du nord. M. Petermann est donc d'avis qu'on ne peut atteindre le pôle que par mer, au moment de la débâcle des glaces. En suivant la direction du *gulf-stream*, courant d'eaux chaudes qui doit contourner le nord de l'Europe, il veut que l'on lance les vaisseaux de l'expédition entre les glaces flottantes du Spitzberg et la Nouvelle-Zemble, parce que de ce côté la banquise est

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier 1866.

moins dangereuse qu'au détroit de Smith. Sur cette route, on serait certain, dit-il, de trouver la mer libre au-delà des 83e et 84e degrés. A l'appui de cette assertion, il cite les légendes de quelques baleiniers hollandais qui auraient navigué sur cette mer. Là n'est pas, il faut l'avouer, le côté sérieux de l'argumentation du célèbre géographe de Gotha, car quelques-uns de ces mêmes baleiniers, pour être plus sûrs d'avoir atteint le pôle, prétendirent aussi l'avoir dépassé de quelques degrés.

Grâce aux efforts incessans du docteur Petermann, l'expédition allemande est partie de Bergen en Norvége au mois de mai dernier, sous le commandement du capitaine Ch. Koldewey. Le lieutenant s'appelle Hildebrandt; un pilote et treize matelots brêmois composent le reste de l'équipage. Le vaisseau, qui porte le nom de *Germania,* ne jauge que 80 tonneaux, il est tout neuf, on l'a acheté et armé à Bergen. Cette expédition modeste, mais animée d'une volonté forte, doit chercher à atteindre d'abord la côte orientale du Groënland, au-delà du 74e degré de latitude nord, relâcher à l'île Sabine, puis suivre la côte pour entrer dans la mer polaire et sortir, si c'est possible, par le détroit de Behring, qui sépare l'Amérique de la Sibérie. Si l'expédition ne pouvait pénétrer au-delà du Spitzberg, elle entreprendrait des recherches d'exploration dans la terre de Gillis, située plus à l'est; la *Germania* emporte des vivres pour un an. A la fin de juillet, on a eu des nouvelles de cette expédition; le navire était engagé dans un champ de glaces et complétement arrêté dans sa marche, comme on aurait pu s'y attendre. Depuis peu, une expédition suédoise est également partie à la recherche du pôle en suivant la route que Parry a indiquée en 1827. Ne serait-il pas temps de faire un dernier effort pour permettre à l'expédition française de hâter son départ? Nous allons exposer les chances de réussite que paraît offrir le projet français et expliquer les raisons qui justifient le choix de la route par laquelle M. Gustave Lambert se propose de tenter l'accès du pôle boréal.

M. Lambert, hydrographe et navigateur, ancien élève de l'École polytechnique, a déjà visité les parages où il veut conduire l'expédition qu'il prépare. Parti du Havre à bord d'un navire armé pour la grande pêche le 12 juillet 1865, il passait le détroit de Behring pour s'avancer jusqu'au 72e degré de latitude nord, et pendant trois mois, au milieu des banquises, il a pu étudier sur place le redoutable problème qu'il veut aujourd'hui affronter. M. Gustave Lambert a fixé son choix sur une voie par laquelle il n'a encore été fait qu'une tentative, celle de Cook. Au mois de juillet, c'est-à-dire à l'époque de la grande débâcle des glaces dans les régions polaires, franchissant le détroit de Behring, il doublerait à l'ouest le cap Serdze et le Cap-Nord de Cook, pour s'engager entre les glaces flottantes, pénétrer dans la Polynia ou mer libre, et de là cingler vers le pôle. Les considérations sur lesquelles se base ce projet sont de deux sortes. D'abord une série de faits constatés par l'observation ou déduits de la théorie porte à croire que la température moyenne, au

lieu de s'abaisser d'une manière continue jusqu'au pôle, y est au contraire plus élevée que sous le cercle polaire, c'est-à-dire à 67 degrés environ de latitude. Il en résulterait la possibilité de rencontrer au pôle même une mer libre entourée d'une barrière de glaces qui ne se ferme complétement que pendant les mois les plus froids de l'hiver. Ensuite l'examen attentif des courans polaires et des glaces qu'ils charrient vient confirmer d'une manière éclatante cette hypothèse d'une vaste mer ouverte roulant ses flots autour du pôle boréal. Les récits d'Hedenstroem, de Wrangel, d'Anjou, qui ont vu une immense nappe d'eau libre au nord de la Sibérie, les rapports de Morton et du docteur Hayes, qui ont rencontré une mer ouverte au nord du détroit de Smith, prennent dès lors une signification tout à fait claire et précise, qui permet à peine de conserver un doute sur la réalité d'une mer polaire.

On sait depuis longtemps que la température d'un lieu n'est pas réglée simplement par la position qu'il occupe entre l'équateur et le pôle; c'est ce que prouvent les *isothermes*, ou lignes d'égale chaleur, qu'Alexandre de Humboldt nous a appris à tracer sur les cartes du globe. Il en résulte que les pôles, ou les points où aboutit l'axe de rotation de la terre, ne sont pas nécessairement les points les plus froids. Dès 1821, sir David Brewster a conclu de la marche des isothermes l'existence de deux *pôles du froid* situés l'un en Sibérie, l'autre dans l'Amérique du Nord; la température moyenne doit donc être sensiblement plus élevée au pôle proprement dit que dans quelques points du cercle polaire. En 1864, un illustre géomètre italien, Plana, soumit au calcul la distribution de la chaleur solaire à la surface de la terre, et démontra qu'à partir du cercle polaire la température moyenne doit augmenter jusqu'au pôle, résultat qu'il était difficile de prévoir théoriquement, quoiqu'il soit d'accord avec le témoignage des observations. Plus récemment, M. Gustave Lambert est arrivé lui-même à une conclusion analogue en cherchant les lois d'après lesquelles l'*insolation*, ou la quantité de chaleur fournie par le soleil, doit varier d'un lieu à l'autre aux différentes époques de l'année.

La quantité de chaleur que reçoit à un moment donné un point de la terre dépend de l'obliquité des rayons, elle s'accroît à mesure que le soleil s'élève; mais lorsqu'on veut apprécier l'effet que le soleil peut produire pendant une période plus ou moins longue, il ne suffit pas de considérer la direction des rayons : il faut encore tenir compte de la longueur relative des jours et des nuits. Le rayonnement nocturne fait perdre au sol une notable partie du calorique qu'il a absorbé pendant le jour, et il en résulte que la longueur des nuits peut contre-balancer jusqu'à un certain point les effets de journées très chaudes. Or au pôle le soleil, pendant six mois, ne se couche point, la chaleur qu'il verse s'accumule et se concentre incessamment pendant cette longue journée de plus de cent quatre-vingts jours. On conçoit donc que vers le milieu de l'été la température polaire puisse atteindre un degré plus que suffisant pour amener la

fusion plus ou moins complète des glaces formées pendant la longue nuit de l'hiver.

M. Gustave Lambert est parvenu à construire une courbe figurative de la puissance d'insolation pour les divers lieux de la terre et les différens jours de l'année (1). En examinant la marche et les inflexions de cette courbe, il a constaté qu'au moment du solstice (21 juin) le pôle nord doit recevoir en vingt-quatre heures une quantité de chaleur supérieure d'un cinquième à celle que reçoit au même moment un point situé sous le tropique du Cancer. Dans ce calcul, on ne tient pas compte de l'absorption atmosphérique, dont l'influence est beaucoup plus forte au pôle, où le soleil est très bas, que sous le tropique, où il s'élève très haut à l'heure de midi; la perte que les rayons subissent en traversant les couches inférieures de l'atmosphère modifie nécessairement le résultat auquel on arrive en considérant simplement la position du soleil par rapport à l'horizon polaire. On peut néanmoins affirmer que la chaleur d'été est beaucoup plus considérable au pôle qu'on ne l'admet communément, et dans tous les cas qu'elle est plus que suffisante pour expliquer la fonte des glaces au-delà du 84e ou du 85e parallèle de latitude. L'existence d'une mer ouverte au pôle boréal est encore rendue probable par la considération des courans que les navigateurs rencontrent dans ces parages. Les courans polaires sont assez nombreux. Du côté ouest du Groënland, un premier courant se dirige au sud-est et va accumuler les glaces dans les détroits de Banks, de Mac-Clintock, de la Reine-Victoria. La direction de cette masse considérable d'eau est du reste prouvée d'une manière irrécusable par le transport du vaisseau le *Résolute*, qui fut retrouvé dans le détroit de Davis en 1855, lorsque Kellett l'avait abandonné en mai 1854, à 1,000 milles de là, dans le nord, près du cap Cockburn. Au détroit de Behring, un courant très vif, qui longe les côtes de l'Asie, paraît offrir un caractère semestriel; il va tour à tour du sud au nord et du nord au sud. Le troisième courant descend du nord au sud entre le Spitzberg et la Nouvelle-Zemble; la force d'impulsion de ces eaux est telle qu'elles brisent parfois la banquise, ce qui facilite la navigation de ces parages. Le vaste espace de mer compris entre la côte ouest du Spitzberg et le Groënland livre également passage à un courant qui rompt les glaces en les empêchant toutefois de fondre. C'est ce courant qui en 1827 entraînait la banquise sous les pieds de Parry, et ne lui permettait pas, malgré des efforts surhumains, de dépasser le 82e degré. Tous ces fleuves polaires semblent provenir directement d'un vaste réservoir, d'une mer qui entoure le pôle boréal. Dans les régions australes, les courans semblent au contraire affecter des directions circulaires et contourner les banquises, ce qui fait supposer l'existence d'un continent au pôle sud.

(1) Lois de l'insolation; *Comptes-rendus de l'Académie des Sciences* du 28 janvier 1867.

D'autres preuves en faveur de cette hypothèse peuvent être tirées de l'étude des glaces que l'on rencontre aux deux pôles. Au sud s'observent tous les phénomènes qui caractérisent les glaciers proprement dits ou amas de glaces élevés sur une base fixe, terre ou rocher. Là se renouvelle chaque année dans des proportions gigantesques le travail que les géologues ont observé dans les Alpes, dans l'Himalaya et dans les Cordillères des Andes. Lorsque arrivent les froids de l'hiver, la vapeur d'eau dont l'air a été saturé par les fortes évaporations de l'été se condense en neige épaisse, et tombe à gros flocons pour s'accumuler pendant toute la morne saison des nuits de six mois. Aux premiers feux du printemps, quand le soleil vient répandre sa chaleur sur ces terribles contrées, la glace commence à fondre. L'eau s'écoule alors entre les fissures de la glace et dans les interstices des rochers, où elle se congèle de nouveau en augmentant de volume et en repoussant avec une force incroyable les obstacles qui la gênent. Ce n'est pas sur quelques points que se fait ce travail, c'est dans tous les sens et sur toutes les parties du glacier, auquel durant l'été ce travail intérieur donne une sorte de vie et un irrésistible mouvement de progression. A l'approche de l'hiver, lorsque s'annoncent les premiers signes du crépuscule, la puissance d'impulsion est vaincue par le froid et diminue peu à peu pour se perdre dans le long sommeil de l'hiver. Cette vie des glaciers est un des obstacles les plus dangereux pour les navigateurs qui abordent le pôle sud. Lorsque la saison a été chaude et que la débâcle s'est fait sentir fortement, le glacier lance à la mer d'énormes blocs mêlés de rochers et de détritus végétaux. Les *ice-bergs* jouent un grand rôle dans les récits des explorateurs du pôle antarctique; à tout moment, leurs navires sont menacés par des montagnes flottantes ou par des blocs détachés de formidables murailles de glaces qui semblent vouloir leur barrer le passage. Si la configuration de la banquise du pôle sud, dont les immenses glaciers ont dû être posés sur des assises fixes aux temps les plus reculés de la période glaciaire, nous force ainsi à admettre un continent, l'étude de la nature physique de ces glaces en démontre aussi l'origine terrestre. Dans l'eau, elles paraissent noires, tandis qu'au jour elles sont transparentes et d'une couleur azurée.

Des phénomènes très différens caractérisent les régions du pôle nord. Là on rencontre de préférence la glace de formation marine, la glace des *ice-fields*. La neige qui tombe dans la mer forme d'abord une sorte de bouillie épaisse; si le temps est calme, elle se prend, et l'eau se couvre d'une glace mince, moitié franche, moitié *nevé* ou neige agglutinée. « Dès que le vent se lève, dit M. Gustave Lambert, tout se brise, tout s'émiette, et produit un des spectacles les plus admirables que l'on puisse voir. Chaque petit morceau de glace en fondant s'entoure d'un véritable bain de pied d'eau douce qui ne se mêle pas avec l'eau de la mer; les rayons d'un soleil très bas viennent iriser toutes ces flaques d'eau, en reprodui-

sant sur une échelle énorme le phénomène des anneaux colorés de Newton et en reflétant toutes les nuances du spectre, mais si pâles que le charme s'évanouit pour faire place à une impression pénible et lugubre; il semble par instant que la nature s'entrevoit tout entière comme à travers une sorte de suaire ou de linceul de gaze. Ce sont là des embryons de banquises. » Cette glace est opaque et d'un blanc laiteux; on n'y trouve jamais ni débris de rochers ni détritus végétaux comme dans celle du pôle sud. Les champs de glaces marines, rares au pôle austral et communes au pôle boréal, permettent encore d'affirmer l'existence d'une terre au sud, celle d'une mer libre au nord.

On peut enfin invoquer le témoignage des navigateurs qui ont aperçu de loin cette mer polaire. Les expéditions qui se sont engagées dans ce dangereux labyrinthe d'îles qui s'étend à l'ouest du Groënland en parlent plus d'une fois. En même temps on peut remarquer une différence notable et tout à fait significative entre le climat des deux zones ou bandes parallèles que ces îles forment au nord du continent américain. Dans la zone la plus rapprochée du continent, la vie animale ne se manifeste que rarement, tandis qu'en montant vers le nord on la voit se multiplier jusqu'à devenir exubérante; elle semble prévenir le voyageur qu'il va fouler les dernières glaces. Ce fait, qui correspond à une ligne de grands froids s'étendant à peu près du 68e au 75e degré, est assurément d'une valeur considérable, puisqu'il est intimement lié à l'existence d'une mer libre.

Les expéditions anglaises de 1850 à 1851 ont fourni à cet égard d'intéressans documens. A cette époque, le lieutenant Austin hivernait au sud de la terre Cornwallis, tandis que le capitaine Penny se trouvait à peu de distance à l'entrée du détroit de Wellington. Aux premières lueurs des longs jours polaires, il fut décidé que, pendant que les officiers d'Austin visiteraient le pourtour du bassin de Melville, l'équipage de Penny remonterait le canal de Wellington. Austin lança donc sur les glaces quatorze traîneaux et 104 hommes, et la division Ommaney descendit au sud pour reconnaître le North-Somerset. Pendant soixante jours, ces courageux marins eurent à lutter contre les cruelles morsures du froid et à vaincre la démoralisation qui menaçait de s'emparer d'eux. « Dans ces parages, dit leur chef héroïque, la terre comme la mer offrent un caractère étrange de solitude et de tristesse. De tous les côtés se déployait devant nous un horizon de neiges où pas un point saillant n'arrêtait nos regards. Notre présence dans ces lieux inanimés semblait être à la fois une discordance et une intrusion. » Tandis que Ommaney parcourait ainsi les mornes déserts du North-Somerset, Mac-Clintock faisait de nombreuses reconnaissances au nord du bassin de Melville, et y rencontrait d'innombrables bandes d'oiseaux dès les premiers jours de mai. La neige disparaissait déjà des collines, et les mousses ainsi que les gazons et les saxifrages faisaient de timides apparitions. Les premiers jours du printemps de 1851 virent aussi partir les divisions de Penny. Pendant que ce

dernier s'avançait au nord du canal de Wellington, son second, Stewart, devait étudier les côtes occidentales du North-Devon. Le 30 mai, parvenu en traîneau au nord du détroit formé par l'île Hamilton d'un côté et le North-Devon de l'autre, le lieutenant Stewart aperçut devant lui une mer libre dont les côtes étaient couvertes d'oiseaux. Quelques jours après, le capitaine Penny, fatigué par une marche de cinquante lieues à travers un désert de glaces, venait à son tour se reposer au spectacle inattendu de cette nature vivante. Il retourna au quartier-général, fit construire à la hâte un canot, et le 17 juin, par 77 degrés de latitude, il baptisait du nom de sir John et de lady Franklin les deux points les plus avancés du détroit qui porte son nom. La mer, devant lui, s'étendait alors à perte de vue; elle le tentait comme une sirène, mais la prudence commandait un prompt retour. L'année suivante, sir Édouard Belcher put forcer la banquise épaisse qui barre généralement l'entrée du détroit de Wellington pour aller hiverner sous le 76° 52' de latitude. Au printemps de 1853, dans une course en traîneau sur les glaces, il arriva au détroit de John, et fut arrêté par une montagne flottante qui dérivait vers le sud. C'était le 20 mai. Aussi loin que portait la vue du haut de cette éminence, on n'apercevait aucune terre; une mer libre roulait au loin ses vagues d'un bleu sombre.

Si au nord-est de l'archipel Parry tous les voyageurs qui se sont avancés jusqu'au 77e degré de latitude ont pu constater l'existence d'une mer libre, il n'en est pas de même à l'ouest du Groënland, où il faut s'engager dans les glaces épaisses du Smithsound, quitter le navire par 78 degrés et longer la côte en traîneau jusqu'aux 81e et 82e degrés pour arriver à l'océan polaire. C'est à deux intrépides Américains que nous devons la connaissance de ces faits. En 1853, l'initiative privée, toujours prête en Amérique à encourager et à soutenir quelque grand projet, réunit rapidement l'argent nécessaire pour armer une expédition arctique. Confié aux soins du Dr Kane, chirurgien de la marine américaine, un navire porta 17 volontaires au havre de Rensselaer par 78° 52' de latitude. Après un rude hiver passé dans ces régions, où pour la première fois hivernaient des Européens, tandis que l'équipage était encore épuisé par les cruelles atteintes du scorbut, le 4 juin, le Groënlandais Hans et le *steward* Morton, les deux seuls hommes valides, quittèrent le navire emprisonné dans les glaces pour se diriger au nord.

Dès qu'on eut passé le gigantesque glacier de Humboldt, la marche fut relativement facile sur la glace marine jusqu'au point où, cette glace devenant de plus en plus mince et fragile, les chiens refusèrent d'avancer. Morton, inquiet, attendit alors la chute de l'épais voile de brouillard qui les enveloppait. Tout à coup la brume se dissipa et permit aux voyageurs étonnés d'apercevoir à leur gauche le détroit de Smith libre de glaces et couvert d'un nombre prodigieux d'oiseaux. La marée se faisait sentir dans le canal de Kennedy, et le thermomètre plongé dans

l'eau marquait 2 degrés au-dessus du point de congélation de l'eau de mer. Tournant le cap Jackson pour longer la côte, ils firent leur dernière marche en s'avançant rapidement sur un champ de glaces plates à raison de 6 milles par heure. Plus ils gagnaient le nord, plus la température s'élevait, et avec elle tout renaissait à la vie. Quoique la saison fût peu avancée, les plantes étaient nombreuses. « Au havre de Rensselaer, dit Kane, à l'exception du phoque nestrik ou du rare héralda, nous n'avions aucun objet de chasse; mais là l'oie de Brent, l'eider, le canard royal, étaient si nombreux, que nos voyageurs en tuaient deux d'une simple balle. L'oie de Brent n'avait pas été vue depuis l'entrée sud du détroit de Smith. Elle est bien connue du voyageur polaire comme un oiseau émigrant du continent américain; elle se nourrit de matières végétales, généralement de plantes marines, avec les mollusques qui y adhèrent; on la voit rarement dans l'intérieur, et ses habitudes en font un indice de la présence de l'eau. Les rochers étaient couverts d'hirondelles de mer. Tous ces oiseaux occupaient les premiers milles du canal depuis le commencement de l'eau libre, mais plus au nord des oiseaux nageurs prenaient leur place. Les mouettes étaient représentées par quatre espèces. Les kittiwahes (*Larus tridactylis*) étaient encore occupés à enlever les poissons de l'eau, et leurs tristes cousins, *les bourgmestres,* partageaient un dîner qui leur était servi à si peu de frais. De la flore, je dirai peu de chose, et j'oserai encore moins en tirer des conclusions quant à la température. La saison était trop peu avancée pour l'épanouissement de la végétation arctique. Chose étrange, le seul échantillon rapporté fut un crucifère (*Hæperis pygman*), dont les siliques, contenant de la semence, avaient survécu à l'hiver. Cette plante trouvée au nord du grand glacier ne m'avait pas été signalée depuis la zone sud du Groënland. »

Dans la continuation du voyage, la glace qui avait servi de sentier pour les chiens devint de plus en plus mince et finit par disparaître. Morton gravit alors des rochers le long de la plage d'une mer qui venait briser ses vagues à ses pieds. Là, pour la première fois, il remarqua le pétrel arctique (*Procellaria glacialis*), dont la présence en ces parages montre l'exactitude de son observation. Cet oiseau, qui ne vit que de poisson, n'avait pas été aperçu depuis qu'on avait quitté les eaux hantées par les baleiniers anglais, à plus de 200 milles au sud. Le 24 juin, les deux explorateurs furent arrêtés par un cap qu'ils ne pouvaient franchir, la mer en battait le pied. Monté sur une hauteur d'à peu près 100 mètres, Morton y planta l'étendard américain, et donna à ce point le plus avancé le nom de cap Indépendance. Il était à 81° 22' et ne voyait à l'est et au nord qu'une mer libre s'étendant à perte de vue.

Cette précieuse découverte, qui fixait d'une façon si inattendue les idées sur la nature des régions arctiques au nord du détroit de Smith, ne pouvait être acceptée sans de vives discussions, mais elle fut confirmée d'une manière éclatante sept ans plus tard par le Dr Hayes. Ce dernier,

qui avait pris part au voyage de Kane en qualité de médecin, trouva moyen en 1861 d'armer une nouvelle expédition arctique. Mieux équipé, il alla hiverner à Port-Foulk, et le 3 avril il quitta son navire pour traverser en traîneau le détroit de Smith. Parvenu au milieu du canal, il se vit forcé de renvoyer son équipage épuisé pour ne garder avec lui que trois compagnons éprouvés. Tandis que le gros de l'expédition regagnait lentement sa demeure flottante, nos courageux pionniers quittaient le détroit, et remontaient au nord en longeant la côte sur un champ de glaces marines. Le 18 mai, par 82° 30' de latitude, à 825 kilomètres du pôle, Hayes aperçut devant lui une vaste nappe d'eau. « Tout me démontrait, dit-il, que j'avais atteint les rivages du bassin polaire, et le large océan s'étendait à mes pieds. » A quelque distance en avant, les vagues battant la côte faisaient rapidement disparaître les glaces qu'elles brisaient. Ce fut là que le Dr Hayes déploya l'étendard national, et pendant quelques heures laissa flotter au gré des vents les trente-trois étoiles de l'Union. Il fallut bientôt songer au retour. Après avoir baptisé du nom de cap Union cet avant-poste du monde, Hayes revint à Port-Foulk. Telles sont les observations précises et dignes de foi qui assurément ne permettent plus de nier l'existence d'une mer libre au nord-ouest du Groënland, au moins durant une certaine partie de l'année.

Avant les découvertes de Morton et de Hayes, les navigateurs russes avaient déjà trouvé une mer ouverte au nord de la Sibérie. Hedenstrom l'avait aperçue pour la première fois en 1808. De 1821 à 1823, Wrangel et Anjou purent déterminer plusieurs points du rivage de la mer polaire. Resté longtemps dans l'oubli, ce voyage acquiert aujourd'hui une importance capitale pour l'appréciation du projet français, parce qu'au détroit de Behring la connaissance exacte de la nature et des limites de la banquise est du plus haut intérêt. En effet, l'insuccès des expéditions en traîneau fait concevoir la possibilité d'une tentative navale et a permis à M. Gustave Lambert de formuler ces deux axiomes de tout navigateur boréal : « fuir les terres, » et « là où l'on ne passe pas en traîneau, on passe en navire. » C'était le 26 mars 1821 que pour la première fois la petite troupe d'élite commandée par Wrangel s'engageait dans la direction du nord. Depuis quelques jours, sur une plaine presque unie, la caravane s'était avancée rapidement, lorsqu'au 70e degré 53' la neige, devenue humide et salée, fit pressentir le voisinage de la mer libre. Plus loin, le mercure du thermomètre commença de monter; il atteignit le 1er avril 4° au-dessous de zéro. Là, les *polynias* ou flaques d'eau libre devinrent si nombreuses, qu'il fallut faire de grands et fréquens détours. Ayant ainsi atteint le 71e degré 11', Wrangel fut obligé de revenir au sud. La glace, de cinq pouces d'épaisseur, était tellement ramollie qu'elle n'offrait plus aux traîneaux qu'une faible résistance. Quelques jours après, on essaya encore de remonter au nord; mais le 7 avril l'expédition se vit définitivement obligée de renoncer à une lutte impossible et de regagner la

côte. Toutefois, pour Wrangel, ces tentatives n'étaient qu'ajournées, et le désir de découvrir la terre que l'on croyait située au nord renaissait plus ardent chez lui le jour où Anjou lui annonça qu'il avait été, lui aussi, arrêté par une mer ouverte un peu au-dessus des îles de la Nouvelle-Sibérie. L'année suivante, mieux équipé, il part le 13 mars de la côte et ne tarde pas à rencontrer les mêmes obstacles qui l'avaient arrêté la première fois. Le 10 avril 1822, les indices du voisinage de la mer devinrent si nombreux et si certains que l'on fit une halte pour envoyer M. Matiouchkine reconnaître s'il était possible de pousser plus au nord. A peu de distance, par le 71e degré 52′ de latitude, la mer couverte de glaçons brisés se déroule devant lui, et la débâcle, fortement accusée, lui permet de voir « de vastes champs de glaces s'élever comme des murailles au sommet des vagues, s'y heurter avec fracas, disparaître dans l'abîme couverts d'écume et reparaître souillés de vase et de sable. Rien ne saurait donner, ajoute-t-il, une idée de cette effroyable destruction. L'immense surface glacée, morte et immobile, s'ébranle tout à coup, se rompt, et des montagnes de glaces soulevées par la vague sont lancées vers le ciel comme de légers éclats de bois. Le craquement retentissant et continuel des glaces se mêle au bruit des vagues courroucées. »

Aux prises avec de tels obstacles, on dut se frayer un chemin au nord-ouest. Dans cette direction, le 12 avril, d'épaisses vapeurs bleuâtres et les mugissemens terribles de la mer annoncèrent aux voyageurs que bientôt les flots allaient leur barrer le passage. Sous leurs pieds, la glace s'amincissait, les flaques se multipliaient et devenaient plus larges. Wrangel continua sa marche jusqu'au 70e degré 50′; mais la santé de ses hommes et l'épuisement des vivres le firent alors songer à la retraite. Dans un troisième et dernier voyage, en 1823, Wrangel s'éleva encore plus au nord, et put contempler de ses propres yeux une magnifique scène de débâcle. Au 70e degré 51′, subitement arrêté par une crevasse de plus de 300 mètres de largeur et dont la longueur ne pouvait être déterminée, Wrangel monta sur le sommet d'un rocher de glace d'où il n'aperçut devant lui « qu'une mer libre et sans limites. » En ce moment, balancées par la houle, les masses flottantes se jetaient sur les glaces encore solides et les brisaient. La débâcle se faisait avec une telle rapidité que la banquise qui les portait, à moitié fondue par la chaleur et attaquée sans cesse par les efforts combinés des vents et des courans, faillit céder sous le poids de la caravane et l'engloutir. Pour arriver à cette latitude, on avait bravé des difficultés inouies, et l'espoir de découvrir une terre polaire venait de s'évanouir. « Il fallait renoncer, dit Wrangel, à atteindre au but de trois années de travaux incessans accomplis au milieu d'obstacles sans nombre, de dangers et de privations de toute espèce! Nous avions fait du moins tout ce que l'honneur et le devoir exigeaient de nous. » On se trouvait au 23 mars, et déjà

au-dessus du 70e degré les glaces étaient en pleine débâcle (1). Si Wrangel dut revenir sur ses pas, c'est qu'il courait à la recherche d'une terre qu'il voulait atteindre en traîneaux; les espaces d'eau libre qui l'arrêtaient faciliteront au contraire le passage de l'expédition française, car, ainsi que le dit M. Gustave Lambert avec une parole plus autorisée que la nôtre, c'est en appliquant dans leur intégrité les axiomes sur lesquels nous venons d'insister que le navire portant pavillon de France pourra aisément franchir les *marques de Wrangel,* en quittant les eaux libres de Behring pour atteindre la Polynia et de là le pôle nord.

Ce qui semble ressortir de tous ces faits, c'est qu'il existe une mer polaire libre de glaces. Ce qui paraît également certain, c'est qu'une expédition en traîneaux, comme l'a projetée M. Sherard Osborn, n'offrirait aucune chance sérieuse de réussite. Il ne reste donc qu'à discuter le choix de la route par laquelle un navire peut espérer d'arriver au pôle avec le moins de danger. Si d'abord nous jetons les yeux sur le labyrinthe d'îles, de canaux et de baies qui s'étale au nord-ouest de la mer de Baffin, le voisinage des terres et des montagnes de glaces qui s'en détachent rendrait cette route excessivement dangereuse. « Tout navire entraîné au nord et à l'est des îles de Parry dans le bassin polaire, dit Mac-Clure, est nécessairement broyé. » Scoresby est du même avis, et le sort de tant de navires qui ont disparu dans ces terribles parages doit faire écarter toute pensée de s'y aventurer avec une expédition polaire. « Fuir les terres! » telle doit être la devise de l'expédition. L'idée de Parry de se frayer une route à travers la banquise qui s'étend du Groënland au Spitzberg doit paraître également chimérique, si l'on se rappelle les nombreuses tentatives qui ont été faites sans aucun succès dans cette direction. Quel espoir peut-on avoir de percer une barrière de glaces de 250 milles d'épaisseur, où règnent sans cesse de terribles tempêtes? Les mêmes objections s'élèvent contre la voie choisie par l'expédition allemande, qui va tenter l'accès du pôle entre le Spitzberg et la Nouvelle-Zemble, où Willoughby, Barentz, Hudson, Wood, Lutke, ont brisé leur énergie contre un des points les plus forts de la cuirasse polaire. Malgré la puissance du *gulf-stream,* tant invoqué par M. Petermann, cette banquise n'est que faiblement dissoute, et même pendant l'été les glaces s'y étagent sur une profondeur qui n'a pu encore être déterminée. En outre, s'il est vrai que quelques vaisseaux se sont jadis aventurés au-delà du 82e degré, ce n'est qu'au hasard d'une débâcle exceptionnelle qu'il faut attribuer ce succès, car ces côtes de la Nouvelle-Zemble, où en 1839 la *Recherche* pénétrait assez profondément, avaient été, nous dit M. Charles Martins, inabordables pendant plusieurs étés.

(1) Wrangel cite les observations analogues de Tatarinoff, d'Hedenstrom, d'Anjou, de Léontieff, et conclut à l'existence d'une Polynia permanente, ou mer ouverte, qui commence au nord-ouest des îles Kotelnoy et se dirige vers le sud-est jusqu'au cap Yakan.

Aussi, tant que les grands états n'auront point d'hommes et surtout de navires à sacrifier à la dangereuse et continuelle attente de quelque brèche dans ces épaisses banquises, ce n'est point par une route exceptionnellement libre qu'il faudra tenter d'atteindre le pôle nord, c'est par une voie qui ne soit que rarement encombrée.

A ce titre, le choix de la passe de Behring s'impose comme une nécessité. On ne peut invoquer contre cette route ni des échecs antérieurs ni les innombrables difficultés que les autres voies présentent à première vue. Nous n'avons ici ni *ice-bergs*, ni courans dangereux. Le voyage de Wrangel prouve qu'en beaucoup de points la banquise n'est pour ainsi dire qu'un mince écran, séparant à peine durant quelques mois les flots libres de la Polynia des eaux de la mer de Behring fréquentées tous les ans par de nombreux baleiniers. C'est en se fondant sur ces indications de Wrangel, et après avoir fait lui-même une campagne de reconnaissance dans ces parages, que M. Gustave Lambert a fixé son choix sur la route qui doit le conduire au pôle. Après avoir franchi le détroit de Behring au plus tôt en juillet, il se dirige vers l'ouest, dépasse le cap Serdze, puis le cap Nord de Cook, point extrême atteint par ce grand navigateur. On se trouve alors au milieu de débris meubles de banquise, entre lesquels on guide le navire en faisant sauter avec de la poudre ou en coupant avec des scies quelques barrières plus étendues; on pénètre dans la mer libre, on traverse en navire les points où le traîneau de Wrangel était arrêté par les flaques d'eau séparant des fragmens de glaces minces et plates, et on gagne enfin le pôle nord.

Le choix de la passe de Behring vient d'ailleurs d'être justifié d'une manière aussi éclatante qu'inattendue. Au mois d'août 1867, le capitaine américain Long, commandant le baleinier le *Nil*, est entré dans la mer polaire, et a pu, sans rencontrer d'obstacles sérieux, s'approcher jusqu'à 10 milles du point où Wrangel avait aperçu une nappe d'eau libre au mois de mars 1823. A son retour, il a reconnu, à environ 70 milles au nord du cap Yakan, une vaste terre couverte de verdure où se jouaient des morses et des phoques (1). L'aspect de cette terre semblait annoncer qu'elle était habitée, ce qui s'accorderait avec les traditions conservées chez les indigènes de la côte sibérienne. « La route que je recommanderai, dit le capitaine Long dans une lettre publiée par le *Moniteur commercial* d'Honolulu du 18 janvier dernier, serait la suivante. Il faudrait suivre la côte d'Asie depuis le détroit de Behring jusqu'au cap Recouanaï ou au cap de Chelagskoï. C'est vers la côte que la glace fond d'abord, et les nombreux courans d'eau produits par la fonte des neiges dirigent la glace au nord, de manière à former le long de la terre un passage libre qu'un vaisseau peut très bien traverser, surtout s'il est aidé par

(1) Ces faits ont été confirmés par tous les baleiniers qui ont visité ces parages au mois d'août dernier, et notamment par le capitaine Labaste du navire le *Winslow*.

la vapeur. Au-delà du cap Yakan, la glace se dirige de la terre vers le nord, et se trouve emportée par ces courans qui la dispersent dans la mer libre de Wrangel en fragmens assez espacés pour permettre à un navire d'y circuler sans danger. D'un certain point entre les caps Recouanaï et Chelagskoï, la direction à suivre serait celle du nord au nord-ouest, selon ce que permettrait la glace, jusqu'au nord des îles Laakhow, où l'on commencerait à subir les effets des courans qui proviennent des fleuves de l'Asie septentrionale. De là, il faudrait aller droit au pôle ou aux îles du Spitzberg, selon les circonstances.... Que le passage du Pacifique à l'Atlantique s'accomplira par l'une des routes indiquées ci-dessus, j'y crois aussi fermement qu'on peut croire à un événement à venir. »

Une lettre du capitaine Long, adressée d'Honololu au président de la Société de géographie de France sous la date du 5 juin 1868, confirme les détails qui précèdent, et renferme des indications très précises sur l'état de la mer au nord de la Sibérie. « La dernière saison, dit-il, a été très favorable aux explorations polaires; la mer près du rivage, en allant du détroit de Behring vers l'est, était libre de glaces. Quand nous fûmes à 40 milles au nord du cap Chelagskoï, on n'apercevait du haut des mâts aucun vestige de glace dans les directions comprises entre le nord et l'ouest. Le temps était clair et beau, le ciel dans cette direction était d'un aspect sombre et brumeux (*dark watery appearance*). L'absence des baleines dans ces parages rendait la continuation du voyage peu profitable; je revins donc vers l'est, et je passai à moins de 10 milles en-deçà du point où Wrangel avait vu la mer libre au mois de mars. Au nord de cette position, il y avait quelques plaques de glace très espacées, et je crois qu'un navire aurait pu s'avancer très loin sans rencontrer d'obstacle. Avec un navire bien équipé, je n'aurais point hésité à tenter le passage à travers la mer polaire jusqu'au Spitzberg; mais avec ma barque, qui n'était pas préparée à subir la pression des glaces, et avec des provisions pour quatre mois seulement, c'eût été de la folie. » Le capitaine Long insiste ensuite sur le fait bien constaté que les vents du nord et du nord-ouest amènent au Cap-Nord des brouillards et une élévation de température qui semblent indiquer la présence d'une mer libre dans la direction du nord. Tel est le dernier état de la question et le résumé de ce qu'on sait aujourd'hui sur les mystérieuses régions qui entourent le pôle boréal. Tout fait espérer qu'avant peu un navire heureux et hardi tracera son sillage dans cette mer inexplorée, reconnaîtra ces terres, habitées peut-être, et dont hier encore nous ignorions l'existence, affirmera enfin aux extrémités mêmes du monde la puissance et l'énergie de l'homme. La science théorique attend de grands résultats des observations qu'on pourra faire au pôle, et quand la théorie marche, la pratique s'en ressent toujours. Ne marquera-t-elle pas d'ailleurs une date importante dans l'histoire de l'humanité, l'expédition qui nous fera connaître le dernier point de notre domaine, jusqu'ici soustrait à nos investigations?

OCTAVE PAVY.

ÉTUDES

D'ÉCONOMIE RURALE

LE CANTON DE FLERS.

Une société libre qui embrasse depuis trente-six ans les cinq départemens de l'ancienne Normandie et qui compte plusieurs milliers d'adhérens, l'*Association normande,* a tenu cette année ses assises à Flers, chef-lieu de canton du département de l'Orne, arrondissement de Domfront. Plusieurs journées se sont passées en fêtes. Exposition de bestiaux et de machines agricoles, exposition de produits industriels, exposition de tableaux, concours d'harmonie, distribution des prix, banquet, discours, fanfares, feu d'artifice, rien n'a manqué. La petite ville de Flers a dépensé quarante mille francs pour recevoir ses hôtes. La population est accourue de tous les pays environnans. Le préfet de l'Orne, accompagné de tous ses sous-préfets, est venu présider la distribution des prix. On se serait cru dans un important chef-lieu de département. C'est qu'en effet le canton de Flers fait exception, même en Normandie, pour la population et la richesse; on peut le proposer au reste de la France comme une sorte de modèle.

Déduction faite des chefs-lieux de département et d'arrondissement, la France se divise en 2,500 cantons qui se partagent 50 millions d'hectares et 25 millions d'habitans, soit en moyenne 50 habitans par 100 hectares. Le canton de Flers a 12,700 hectares et plus de 25,000 habitans, soit 200 habitans par 100 hectares. La population y est donc quatre fois plus condensée que dans la moyenne de la France. Il n'y a que le département du Nord qui présente une agglomération supérieure; l'arrondissement de Lille, un des pays les plus peuplés du monde, compte 600 habitans par 100 hectares, avec des cantons tels que Roubaix et Tourcoing. A part cette région populeuse, le canton de Flers peut reven-

diquer un des premiers rangs. Cette agglomération est d'autant plus remarquable qu'elle est récente. En 1815, la commune de Flers n'avait que 2,000 habitans; le recensement de 1866 lui en donne 10,000; elle a quintuplé en cinquante ans. Ce n'était autrefois qu'une simple commune; elle n'a été érigée en chef-lieu de canton qu'en 1826. Son histoire contraste avec le reste du département, où la population diminue. Depuis vingt ans, l'arrondissement d'Alençon a diminué de 2,000 habitans, celui d'Argentan de 14,000, celui de Mortagne de 10,000 : l'arrondissement de Domfront aurait diminué également, si Flers n'avait pas gagné ce que le reste a perdu. A Flers, les naissances excèdent les décès, mais pas assez pour expliquer l'accroissement; le surcroît de population vient surtout du dehors. C'est l'industrie cotonnière qui est la cause de cette prospérité. Flers est un des principaux centres industriels de France. Même depuis quinze ans, malgré la crise qui a tout suspendu pendant plusieurs années, la fabrique locale a encore augmenté ses produits. Dans le même laps de temps, le salaire moyen a passé de 1 fr. 50 à 2 fr. 50 pour les hommes et de 1 fr. à 1 fr. 50 pour les femmes.

On se demande pourquoi cette industrie s'est établie là plutôt qu'ailleurs, et on n'en trouve aucun motif apparent. Avant 1789, il y avait à Flers une fabrique de toiles, mais peu importante. La petite ville de La Ferté-Macé, autre chef-lieu de canton du même arrondissement, avait alors l'avance pour ces produits. C'est à partir de 1815, époque où le coton a commencé à s'introduire largement en France, que les progrès de Flers ont été sensibles. La Ferté-Macé et Condé-sur-Noireau, ses voisines, ont gagné aussi, mais moins vite. On aura une idée du développement qu'a pris l'industrie de ces trois villes quand on saura qu'elles mettent en œuvre le dixième du coton importé en France. Les coutils de Flers ont figuré avec honneur à l'exposition universelle, et l'exposition spéciale ouverte pendant la session de l'*Association normande* contenait des échantillons vraiment admirables de qualité et de bon marché. 6,500 personnes ont, dans la seule journée du dimanche, payé les 50 centimes perçus à l'entrée de la tente élégante qui contenait cette exposition. Les traités de commerce n'ont eu aucun effet fâcheux sur l'industrie de Flers; ils ont eu plutôt des effets favorables en lui ouvrant de nouveaux débouchés. Ses produits ont été jusqu'ici consommés surtout en France; on y songe maintenant à travailler pour l'exportation. La crise du coton a été plus grave; mais, grâce au bon esprit des ouvriers et des patrons, elle s'est passée sans trop de souffrances. L'industrie de Flers présente un caractère particulier, qui lui a été d'un grand secours; le travail industriel y est intimement uni au travail rural, et les métiers y sont pour la plupart dispersés dans les campagnes; l'ouvrier travaille à domicile, à côté de sa femme et de ses enfans.

Malheureusement cette union féconde tend à s'affaiblir. Jusqu'à la guerre d'Amérique, Flers ne possédait pas une seule de ces grandes ma-

nufactures qui semblent l'inévitable forme de l'industrie moderne. Toute sa richesse s'était développée avec de simples métiers à la main. Depuis que de nouvelles nécessités ont surgi, de grandes manufactures se sont fondées par association, et aujourd'hui les deux formes de la fabrique sont en présence. L'ancien système n'a pas dit son dernier mot, 15,000 métiers battent encore dans les campagnes; mais on n'est pas sans inquiétude sur l'avenir de cette organisation patriarcale. Tous les hommes prévoyans sentent le danger et cherchent à le prévenir; on travaille à perfectionner le métier à la main pour le mettre en état de soutenir la concurrence. La transformation dans tous les cas sera lente et graduelle, ce qui peut ouvrir la voie à des combinaisons diverses. On peut, par exemple, disséminer dans les campagnes les grandes manufactures, de sorte que l'ouvrier retrouve le soir sa maison et sa famille. Il ne s'agit pas ici, comme à Mulhouse, de rendre l'ouvrier propriétaire, il l'est généralement; il s'agit de le séparer le moins possible de sa propriété. L'aisance répandue par cette grande production a favorisé l'essor de toute sorte d'industries secondaires. L'exposition en contenait de nombreuses preuves, même pour les industries de luxe, comme la carrosserie. La ville est bâtie en granit, ce qui lui donne un aspect sévère; mais depuis peu d'années elle s'est enrichie de plusieurs monumens construits avec goût, comme une belle église et une vaste halle.

L'agriculture a suivi l'industrie dans son développement. Le sol du canton de Flers est cependant peu fertile. Quand on parle de la Normandie, on se figure toujours ces riches herbages, dons naturels du sol et du climat, qui font l'orgueil de cette province privilégiée. Rien de pareil ne se retrouve à Flers. L'arrondissement de Domfront fait partie du *Bocage normand*, qui s'étend sur les confins des trois départemens de la Manche, de l'Orne et du Calvados, et qui forme à peu près le cinquième de la Normandie. Au lieu de larges vallées descendant doucement vers la mer, c'est un pays entrecoupé de coteaux et de vallons, à sol argilo-siliceux et à sous-sol schisteux ou granitique. Il y a cent ans, on n'y trouvait guère que de mauvais bois, de grandes bruyères, des champs de seigle et de sarrasin, et dans les bas-fonds des prairies marécageuses qui nourrissaient un maigre bétail. Aujourd'hui les bois et les bruyères ont à peu près disparu, les prairies ont été nivelées et assainies, et les champs soumis à une culture qui ne connaît presque plus de jachères. La valeur moyenne de ces sols médiocres a monté à 1,800 francs l'hectare pour les terres arables, et à 2,600 pour les prairies, taux qu'atteignent difficilement des pays beaucoup plus fertiles. C'est la petite culture qui a fait sans bruit cette transformation; aucune ferme n'a plus de 60 hectares, cinq ou six seulement en ont de 40 à 60; le sol presque tout entier est partagé en petites fermes de 15 ou 20 hectares, ou en petites propriétés de 4 ou 5. Là vit le peuple des petits tisserands, qui joint au profit agricole le salaire industriel.

L'assolement suivi dans le canton paraît des plus défectueux; il l'est en effet, mais moins qu'on ne pourrait le croire :

1re année	. . . .	Sarrasin.
2e —	. . . .	Blé.
3e —	. . . .	Avoine.
4e —	. . . .	Trèfle.

Cet assolement est usité dans tout le pays environnant, mais on y est dans l'usage de conserver le trèfle deux années et même trois, pour l'utiliser par le pâturage; cette pratique est en train de disparaître dans le canton de Flers, et avec raison, car le trèfle de deux ans ne produit presque rien; c'est en réalité une jachère morte qui laisse le sol se salir de mauvaises herbes. On fait un peu de colza et de pommes de terre, mais point de racines fourragères. C'est l'emploi de la chaux comme amendement qui a permis de cultiver le froment et le trèfle; le canton emploie tous les ans des quantités considérables de chaux; on importe aussi un peu de guano et d'autres engrais. Les vergers sont plantés en pommiers qui fournissent la boisson du pays, le cidre.

C'est le sarrasin qui forme la base de la rotation. L'industrie des habitans a su faire une richesse de cette plante qui symbolise ailleurs le dernier degré de la misère rurale. On la considère comme l'équivalent d'une culture sarclée qui étouffe les mauvaises herbes, et prépare très bien le sol à un ensemencement en blé. Le sarrasin donne en moyenne 25 hectolitres à l'hectare, et le blé qui lui succède de 15 à 20 hectolitres; l'avoine, qui vient après, est moins productive en comparaison. On a essayé plusieurs fois de changer cet assolement; on y retombe presque toujours. La population, habituée à se nourrir de sarrasin, ne renonce pas aisément à sa culture favorite. Les racines fourragères ont été essayées, dit-on, mais sans donner de bons résultats. Probablement c'est un préjugé, et une culture plus rationnelle, où trois céréales ne se succéderont pas coup sur coup, finira par s'établir. Une statistique faite avec soin montre que le canton ne produit pas assez de froment et de pommes de terre pour sa consommation, et donne au contraire un excédant d'avoine et de sarrasin. Ces faits indiquent ce qu'il faut faire, réduire la sole de sarrasin et celle d'avoine et accroître le produit en pommes de terre et en blé. On y parviendrait par un assolement de six ans ou de huit ans, qui donnerait une place aux racines.

La quantité de bétail entretenu est déjà considérable; on l'évalue à une tête de gros bétail par hectare et demi. Les moutons sont peu nombreux, et suivant toute apparence ils diminueront encore. Les porcs ne servent qu'à la consommation locale. Toute l'attention se porte sur les chevaux et les bêtes à cornes. Le canton renferme, dit-on, 2,000 têtes de l'espèce chevaline, dont moitié en jumens ou pouliches; il ne faut pas oublier que Flers touche au Perche, le premier pays de France pour la production des chevaux. 4,000 vaches et 2,000 élèves de tout âge

peuplent les étables; mais la spéculation sur le lait, si florissante dans le reste de la Normandie, est ici inconnue : on fait des élèves, on engraisse des bœufs. Tous ces animaux appartiennent à la race locale, fort perfectionnée depuis cinquante ans par une meilleure nourriture. L'exposition du bétail était belle et nombreuse; on voyait bien que là surtout était la richesse agricole.

D'une hauteur, l'aspect du pays est charmant. Les prés et les champs sont entourés de grandes haies plantées d'arbres, d'où vient le nom de *Bocage*. De près, l'effet est moins heureux, les haies bornent la vue de tous côtés. A mesure que la division du sol fait des progrès, le nombre de ces clôtures s'accroît. Multipliées à ce point, elles ont de sérieux inconvéniens pour les récoltes. On sera forcé tôt ou tard de les réduire. Les habitations rurales ont un assez pauvre aspect, comme dans toute la Normandie, mais il ne faut pas juger par là de l'aisance des cultivateurs. Les salaires ruraux, comme les salaires industriels, ont doublé depuis cinquante ans. La nourriture du paysan est meilleure que dans les trois quarts de la France, et la population tout entière a un air remarquable de force et de santé.

A côté de ces cultures modestes, mais prospères, le pays présente depuis quelques années un magnifique exemple de grande culture. Hors des limites du canton de Flers, mais toujours dans l'arrondissement de Domfront, un riche fabricant de capsules pour les fusils, M. Gévelot, a acheté 500 hectares de bois qui appartenaient pour la plupart à l'état. Il y a fait construire une ferme dont les bâtimens ont coûté, dit-on, plus de 500,000 fr. Une écurie pour 48 chevaux de travail, une vacherie pour 50 vaches à lait, 3 bergeries pour 1,500 moutons, une bouverie pour 200 bœufs à l'engrais, une grande porcherie, forment trois côtés d'un large rectangle, dont une belle maison d'habitation occupe le quatrième côté. Toutes ces écuries sont surmontées d'immenses greniers communiquant entre eux par des chemins de fer. Une machine à vapeur, placée au centre, fait marcher toute sorte de machines accessoires. Pour construire cette ferme sur le sommet d'une colline, il a fallu enlever 100,000 mètres cubes de déblais. Si le spectacle des bâtimens est imposant, celui des terres ne l'est pas moins. 400 hectares ont été défrichés en six ans, pendant la crise du coton; on y a employé 1,000 ouvriers par jour. 150 hectares de prairies et 300 de terres arables ont remplacé les anciennes broussailles, et à perte de vue s'étendent de superbes récoltes, 70 hectares de blé, 70 d'avoine, 80 de prairies artificielles, 35 de betteraves, 22 de sarrasin. Les haies qui encombrent le reste du pays ont disparu. Il y a peu d'exemples d'une entreprise aussi gigantesque menée avec autant de promptitude et de résolution. L'*Association normande* a décerné une de ses médailles à M. Gévelot.

Les habitans du pays, accoutumés à une culture infiniment moins coûteuse, ont peine à comprendre ces énormes dépenses. Quand tout sera

fini, l'œuvre audacieuse de M. Gévelot aura probablement absorbé 2 millions. Se retrouveront-ils? C'est ce qu'il est bien difficile de dire dès à présent. Les fermes de 500 hectares sont rares, mais elles ne sont pas sans exemple, même en France. Un produit brut de 300 francs par hectare, à moitié absorbé par les frais, suffira; ce produit est obtenu et même dépassé dans beaucoup de grandes fermes. En tout cas, c'est le plus bel usage qu'on puisse faire d'une grande fortune qu'une semblable création. Il y a maintenant bien peu de provinces où ne se trouve quelque entreprise rurale de cet ordre. Pendant que les petits et les moyens capitaux désertent généralement les champs, les grands cherchent à y revenir. Les riches industriels surtout se font une sorte de point d'honneur de transporter dans l'agriculture la même hardiesse que dans l'industrie. Ce que M. Gévelot tente dans le Bocage normand, M. Cail le fait dans le Vendômois avec plus de largesse encore. Heureuse ou non, cette tentative aura de bons effets. Elle n'occupe que des terrains dont la petite culture n'aurait pas su tirer parti. Elle fournit des exemples utiles, sinon pour l'ensemble, au moins pour les détails. Les grandes haies auront moins de faveur quand on verra par la comparaison le mal qu'elles font. On apprendra que la culture de la betterave est possible en la voyant réussir, on verra que le rendement du blé et de l'avoine peut être doublé, on reconnaîtra l'utilité des labours profonds, des drainages, des engrais supplémentaires. Même quand il critique le plus, le petit cultivateur profite sans s'en douter de ce qu'il voit; ses idées s'élargissent, il devient un peu moins routinier et un peu plus hardi; le travail des machines l'étonne et le fait réfléchir.

Le département de l'Orne occupe un des premiers rangs pour la longueur et l'état d'entretien de ses voies de communication, et le canton de Flers est une des parties du département qui ont le plus de routes. On y trouve aujourd'hui ce qui peut être considéré comme l'idéal à atteindre partout, un kilomètre courant de chemin par kilomètre carré de superficie. A ce beau réseau est venu se joindre une voie ferrée. Flers est une des stations du chemin de fer de Paris à Granville, terminé pour le moment jusqu'à Vire. Une autre ligne, de Caen à Mayenne, doit croiser celle-ci à Flers même, et une section de cette ligne nouvelle, de Flers à Condé-sur-Noireau, vient de s'ouvrir. Bientôt un autre embranchement, voté par le département de l'Orne comme chemin d'intérêt local, atteindra La Ferté-Macé. Ce coin de la France n'aura rien à envier aux pays les mieux pourvus de chemins de fer.

Enfin, malgré son simple titre de chef-lieu de canton, Flers a obtenu, il y a peu d'années, une succursale de la Banque de France. Rien ne prouve mieux combien il serait utile que la Banque multipliât ses succursales. Celle de Flers a fait 16 millions d'escomptes en 1867. D'autres points du département réclament la même faveur. Le chef-lieu, Alençon, qui a plus d'habitans que Flers, se plaint de cette préférence. La ville

industrielle de Laigle, celle de Mortagne, celle de La Ferté-Macé, qui suit Flers de près, ont aussi des titres. Dans le seul département de l'Orne, la Banque devrait avoir au moins cinq succursales. Chacun des départemens voisins, l'Eure, la Manche, le Calvados, pourrait en alimenter autant; la Seine-Inférieure n'en aurait pas trop de huit ou dix. L'ancienne banque de Rouen, si elle n'avait pas été supprimée en 1848, aurait certainement aujourd'hui ce nombre de comptoirs.

Les institutions de bienfaisance sont actives à Flers. Il n'y a pas encore d'hôpital, mais de nombreux secours sont donnés à domicile. Les *Petites Sœurs des Pauvres* y ont une maison qui recueille et distribue beaucoup d'aumônes. L'état de la *Caisse d'épargne* et de la *Société de secours mutuels* montre d'ailleurs que l'épargne et la prévoyance y sont fort en honneur. La mendicité était autrefois un véritable fléau, aujourd'hui elle a disparu. M. de Magnitot, préfet de ce département, y a mis en pratique le système d'assistance qu'il a développé dans un livre couronné par l'Institut, et qui avait déjà réussi dans la Nièvre. Ce second succès, qui confirme le premier, devrait bien exciter l'émulation des autres préfets. Le département de l'Orne a versé en 1867 340,000 francs de souscriptions volontaires; le canton de Flers, à lui seul, plus de 20,000 fr. Cette somme a permis de satisfaire aux véritables besoins. L'*Association normande* a décerné à M. de Magnitot une médaille bien méritée pour cette utile organisation.

L'enseignement primaire est très répandu. On s'occupe d'instituer un enseignement professionnel. La plupart de ces établissemens sont dirigés par des congrégations. La population de Flers est religieuse, les mœurs y sont régulières. On se plaint seulement du vice capital des populations ouvrières, l'ivrognerie; mais les bons conseils et les bons exemples ne manquent pas, et grâce à la vie de famille on peut espérer de vaincre le fléau, ou du moins de le contenir. Un trait curieux peut montrer à quel état d'esprit est arrivé le peuple. L'*Association normande* avait établi des conférences publiques, où sont venus se faire entendre M. Gustave Lambert, M. Jules Duval, M. Ferdinand de Lesseps et d'autres; 1,200 personnes remplissaient tous les soirs la vaste enceinte, et la grande majorité de ces auditeurs bénévoles qui écoutaient avec une attention intelligente et sympathique se composait d'ouvriers et de paysans.

L'exposition des beaux-arts avait un caractère sinon précisément local, au moins normand. Elle avait été organisée sous les auspices d'un peintre célèbre, M. Schnetz, dont la famille habite l'ancien château de Flers, et qui vient lui-même y passer l'été. La peinture et la sculpture ont en Normandie d'habiles représentans; la patrie de Poussin n'a jamais oublié ce que ce souvenir lui impose. Des cours élémentaires de dessin sont généralement attachés aux écoles. Quant à la musique, on peut presque dire qu'il y en avait trop; chaque village avait envoyé son corps de musique qui défilait, bannière en tête, dès le point du jour

dans les rues de Flers, et le nombre de ces bruyans orchestres a dû mettre à une rude épreuve les oreilles des juges du concours.

Tous ces détails seraient sans importance, détachés du cadre qui les renfermait. Dans une petite ville qui n'était, il y a cinquante ans, qu'un pauvre village, ils prennent un sérieux intérêt. Si chacun de nos cantons était au même point, la France serait quatre fois plus riche et plus peuplée. Aucune cause locale n'expliquant cette supériorité, le même développement industriel et agricole est possible partout. Flers n'a point de grand fleuve qui lui ouvre des communications naturelles, point de chute d'eau pour alimenter ses usines; son coton lui vient d'Amérique, sa houille d'Angleterre. Ce n'est pas d'ailleurs le seul point du département de l'Orne qui présente ce spectacle d'activité. Outre le chef-lieu, une douzaine de villes de 3,000 à 7,000 habitans et autant de 2,000 à 3,000 sont des centres industriels et agricoles importans. Même dans l'ordre ecclésiastique, c'est un des rares départemens où l'évêché n'a pas été placé au chef-lieu, il est resté dans l'antique cité épiscopale de Séez, qui n'est, comme Flers, qu'un chef-lieu de canton.

On se moque beaucoup, et quelquefois avec esprit, des comices cantonaux; on oublie trop que là se trouve l'immense majorité du peuple français. La population de nos cantons forme les deux tiers et même, en ne déduisant que les villes principales, les trois quarts de la population nationale. La vie des grandes villes a plus d'éclat et fait plus de bruit, mais tient en réalité moins de place dans le mouvement général. Les fêtes de Flers ont été véritablement, profondément populaires. On ne peut que promettre de nouveaux progrès à ce petit Manchester normand, mais en désirant qu'il ne perde pas son caractère distinctif. Sa population peut encore s'accroître sans inconvénient; il serait regrettable qu'elle marchât trop vite. Dès que les agglomérations industrielles dépassent une certaine proportion, le danger commence. On l'a vu tout récemment à Roubaix, la moindre suspension de travail s'est traduite en désordres formidables. L'industrie moderne a eu jusqu'ici une tendance à se concentrer dans d'immenses ateliers; le moment semble venu où le perfectionnement continu des moyens de communication peut lui donner l'impulsion contraire. Les recherches faites à l'occasion de l'exposition universelle ont montré que, sur beaucoup de points en Europe, notamment en Allemagne, l'activité tend à se diviser. On peut citer à nos portes un pays tout entier, la Suisse, où la vie industrielle se confond presque partout avec la vie rurale. Flers rappelle Winterthur, cette charmante ville industrielle du canton de Zurich, qui n'a même pas 10,000 habitans.

L. DE LAVERGNE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 août 1868.

S'il y avait aujourd'hui en Europe des idées à peu près claires et des situations à peu près nettes, avec des hommes conduisant l'opinion par l'autorité de leur caractère et de leur pensée, si la politique était l'expression d'une libre et intelligente délibération des peuples, au lieu d'être une sorte de conspiration toujours menaçante de quelques volontés qui s'observent en s'enveloppant de mystère, le public, ce personnage anonyme et collectif qui passe pour plus spirituel que tous les hommes d'esprit et tous les polémistes, le public n'aurait pas tous les mois un accès de fièvre ou de crédulité effarée. Il ne vivrait pas dans ces anxiétés qui l'énervent, et qui ne s'apaisent un moment que pour se réveiller aussitôt plus cuisantes; il saurait au moins à quoi s'en tenir, il verrait clair dans ses affaires bonnes ou mauvaises, et il ne s'épuiserait pas à deviner ce qui l'attend demain, ou dans huit jours, ou dans trois mois. Il saurait que les grands conflits ne peuvent se déchaîner ainsi à l'improviste, sans avoir subi le contrôle d'une opinion vigilante, qui a bien quelque droit à être consultée, et il ne passerait pas son temps à courir après un inconnu qu'il redoute, qu'on lui laisse entrevoir ou qu'on lui dérobe tour à tour. Il ne resterait pas en un mot absolument à la merci de ces contradictions perpétuelles entre les faits et les apparences d'où sort alternativement la paix ou la guerre, comme pour empêcher l'opinion de se fixer.

Que faut-il de plus pour inspirer la confiance que toutes les apparences actuelles et tout ce qu'on dit? Rien assurément qui ne soit à la paix, c'est presque bucolique. L'Europe fait mieux que dormir, elle s'amuse; elle est aux eaux et sous les ombrages. Les princes voyagent, et ce n'est pas dans une entrevue d'une demi-heure que le roi de Prusse et l'empereur de Russie ont pu sceller leur alliance offensive. M. de Bismarck, tout exprès pour notre repos, vient de faire une chute de cheval dans ses terres de Poméranie, et a besoin d'un peu de temps pour se remettre en selle

avant de courir après un autre Sadowa; il semble d'ailleurs redoubler de prudence mystérieuse, et ne paraît nullement désireux pour le moment de fournir des prétextes. L'empereur des Français, qui n'attend, dit-on, que la visite de la fille de la reine d'Espagne, la comtesse de Girgenti, pour se diriger vers Biarritz, ne va pas sans doute si loin pour combiner une prochaine entrée en campagne. De tous nos ministres, deux seulement sont à Paris. Notre diplomatie fait des discours dans les banquets de province, et ne menace assurément personne dans ses toasts. Nos sénateurs font de l'histoire à leur façon dans les cérémonies officielles, et nos avocats bien pensans charment les comices agricoles de leur éloquence fluide. Les conseils généraux achèvent en un clin d'œil leur session, où défilent nos hommes d'état, et à défaut de M. Rouher, qui a soigneusement éludé la politique, ou du maréchal Niel, dont les paroles sont quelquefois une énigme, un autre des chefs de notre armée chargé du ministère de la maison de l'empereur et des beaux-arts, le maréchal Vaillant, entretient les Bourguignons de la bonne récolte de l'année, « de l'abondance dans la paix. » Que faut-il donc de plus? Il paraît qu'il faudrait encore quelque chose, puisque malgré tout nous assistons depuis quelques jours à une véritable recrudescence de toutes les préoccupations, de toutes les inquiétudes, puisque cette terrible question de la paix ou de la guerre rentre plus que jamais dans les polémiques, et même, plus on multiplie les assurances, plus il semble que l'émotion se ravive, comme si on se rapprochait chaque jour du seul dénoûment inévitable.

C'est qu'en effet ce n'est pas assez, peut-être parce que c'est trop, parce qu'on parle trop de paix, selon le mot récent du général Ménabréa. Il ne suffit pas de quelques déclarations vagues ou d'un mot d'ordre de circonstance pour faire croire à la paix, pour réveiller la confiance, cette chose délicate et impalpable qui ne s'improvise ni ne se décrète à volonté. On a beau donner le signal de la sécurité dans les journaux, exhorter les capitaux avec effusion et les pousser vers des entreprises nouvelles en leur promettant qu'ils n'ont rien à craindre, en leur montrant un horizon dépouillé de ces « points noirs » qu'on voyait l'an dernier, les capitaux regimbent et continuent à prendre le chemin de la Banque, où ils vont s'enfouir dans une thésaurisation inutile. Les capitaux sont d'humeur ironique et morose, ils n'ont plus la foi ni le goût des aventures, et ils attendent pour rentrer en campagne que le jour se fasse sur d'autres campagnes. Les discours du maréchal Vaillant, on n'en peut douter, sont des morceaux de prix qui méritent toutes les reproductions et qui valent bien qu'on les expédie à toutes les communes de France; mais il ne faut pas s'étonner en vérité que les discours du maréchal Vaillant aux Dijonnais ne soient pas un topique souverain, qu'ils ne fassent pas ce que le discours de l'empereur à Troyes n'a pas fait, ce que toutes les protestations pacifiques de M. Rouher pendant la session n'ont pu faire. La réalité est que cette maladie chronique de l'incertitude et de l'effarement

persiste plus que jamais, se propage, s'aggrave à chaque recrudescence, et il n'y a là ni influence maligne, ni action ténébreuse des partis, ni vaines paroles de journaux. S'il en est ainsi, si l'opinion reste défiante, incurablement défiante, si le pays, qui ne demanderait pas mieux que de se reposer dans une flatteuse sécurité, est incrédule, toujours prêt à s'émouvoir au moindre bruit, au moindre incident, c'est qu'il a l'instinct d'une situation, où toutes ses destinées peuvent être engagées à l'improviste, sans qu'il ait le temps de se prononcer, où même les bonnes intentions pacifiques dont on lui renouvelle périodiquement et obstinément l'assurance semblent dominées par la force des choses. L'opinion n'a pas et ne peut guère avoir cet héroïsme de confiance qu'on lui demande, parce que, si elle voit dans les apparences la paix qu'elle désire, elle voit dans les faits les conflits qu'elle redoute, elle voit la guerre peut-être comme la rançon d'une grande incohérence intérieure, et dans tous les cas comme la suite des contradictions où se débat notre politique extérieure, où vit l'Europe elle-même tout entière.

Il faut aller aux faits. Ce n'est pas d'aujourd'hui que cette situation existe, elle s'est précisée sous le coup des événemens de 1866, et depuis ce moment elle n'a cessé d'être périlleuse, parce que depuis ce moment l'opinion, surprise, déconcertée, agitée, ne sait plus au juste où elle en est, parce que le gouvernement lui-même, en présence d'une crise qui a dépassé toutes ses prévisions, hésite visiblement sur sa direction, et a l'air de ne plus savoir ce qu'il veut, de se tenir en quelque sorte à la disposition de l'imprévu. Il a peut-être une politique, il en a même plusieurs, et elles ont laissé leur trace dans ses paroles comme dans ses actions : c'est là précisément ce qui aggrave le péril en doublant l'incertitude. Si, comme il a paru le croire en certains momens, et notamment quand il écrivait la circulaire de M. de Lavalette ou quand il faisait la théorie des grandes agglomérations, le gouvernement est convaincu que la transformation de l'Allemagne n'a rien de menaçant pour la France, s'il a pris son parti de la situation nouvelle créée en Europe, des conséquences de cette révolution d'équilibre, s'il est même simplement persuadé qu'il y a là une fatalité contre laquelle on ne peut rien, soit, c'est une politique à suivre et dont il faut seulement chercher à recueillir les avantages, puisqu'on en a subi les inconvéniens. Au lieu de disputer dans les détails les conséquences d'une révolution plus qu'à demi accomplie, il faut aller hardiment, franchement à l'Allemagne, et travailler à développer entre les deux peuples des sentimens de solide amitié, de cordiale émulation, qui serviraient puissamment à coup sûr la civilisation européenne; mais alors pourquoi cette réorganisation de nos forces qui fait une nation de soldats? pourquoi ce travail persévérant de reconstitution militaire qui fait assurément honneur au chef vigoureux qui le dirige, mais qui n'est d'habitude que le préliminaire des grandes luttes? pourquoi se donner la tentation d'une si belle armée

qu'on produit avec une fière complaisance et à qui il ne manque rien qu'une occasion de montrer qu'elle est à la hauteur de toutes les entreprises? C'est pour mieux garantir la paix, dit-on, c'est pour rétablir par le développement de notre puissance militaire l'équilibre politique rompu par les événemens de 1866, et quand on parle ainsi, on ne voit pas qu'on se contredit soi-même, on montre qu'on n'a nullement pris son parti. On parle comme si on n'avait rien à craindre, et on agit comme si on avait tout à craindre. On affaiblit d'avance toutes les promesses pacifiques, car enfin cette puissance militaire, c'est un moyen de défendre ou de rétablir cet équilibre déclaré dès ce moment rompu, ou bien ce n'est qu'une grande et vaine ostentation pour pouvoir dire à l'Europe : Vous le voyez, nous n'étions pas prêts il y a deux ans, nous sommes prêts aujourd'hui; nous pourrions faire la guerre, notre armée n'attend qu'un signal : vivons en paix, puisque la paix n'est plus une faiblesse. — Il est certain que ce serait là un système de politique pacifique qui coûterait cher au pays, sans compter qu'il ne serait peut-être pas encore très efficace.

Si au contraire le gouvernement reste toujours préoccupé de cette situation nouvelle créée en Allemagne, s'il n'a pas pris son parti de tout ce qui se fait ou se prépare au-delà du Rhin, s'il est d'avance décidé à ne pas laisser la Prusse aller jusqu'au bout, et si, au lieu d'en être à la circulaire de M. de Lavalette, il en est à la lettre adressée par l'empereur au mois de juin 1866, soit encore, c'est une autre politique. Le gouvernement n'a point tort vraiment dans ce cas de se tenir en garde, de faire sentir de temps à autre le bout de l'épée : ses armemens ont une explication toute simple, une destination parfaitement certaine, car il est bien clair que l'Allemagne n'en restera point là, que la Prusse ne reculera pas, quoi qu'elle puisse aujourd'hui sentir le besoin de ne rien hâter, de ne rien provoquer; mais, s'il en est ainsi, pourquoi s'étonner que l'opinion s'inquiète, qu'elle résiste à la séduction de toutes les paroles pacifiques, que toutes les apparences la trouvent incrédule, et qu'on soit tous les jours un peu moins avancé dans ce travail de Pénélope du rétablissement de la confiance publique? Que signifient ces vaines accusations de défiance systématique, lorsque les faits suffisent certes par eux-mêmes pour expliquer toutes les émotions et toutes les vigilances de l'esprit public? Pourquoi trouver étrange que le pays veuille savoir où on le conduit, et que, ne voyant qu'obscurité et contradiction, il suppose tout? On n'aboutit ainsi qu'à dérouter l'opinion sans la calmer, à l'énerver sans la persuader. De toute façon, on retombe en face des mêmes difficultés, faute d'une parole nette et décisive qui tranche tous les doutes, et surtout d'une politique conforme à cette parole. Tant que cette politique n'apparaîtra pas avec une claire autorité, tant qu'elle s'enveloppera de silence ou se perdra dans des fluctuations calculées, on vivra dans cette atmosphère d'incrédulité et de doute, dans ces paniques incessantes. On prendra les discours du maréchal Vaillant pour ce qu'ils sont, les ar-

ticles dithyrambiques des journaux dévoués pour ce qu'ils valent, et on se réveillera en écoutant le discours du général de Beyer, ce Prussien que le grand-duc de Bade a emprunté au roi Guillaume pour en faire son ministre de la guerre, et qui avouait sans détour récemment que l'organisation actuelle de l'Allemagne avait encore des lacunes, que le sud ne pouvait rester indéfiniment séparé du nord. On scrutera les mystères de l'entrevue du roi Guillaume et de l'empereur Alexandre II à Schwalbach avec la pensée ou la crainte d'en voir sortir quelque combinaison menaçante; on ira même jusqu'à supposer des alliances de la Prusse, de la Russie et des États-Unis, et, comme l'imagination allemande n'est ni moins prompte à s'émouvoir ni moins fertile, elle verra de son côté, sans tenir compte de ce qu'il y a d'impossible, poindre quelque fédération douanière ou peut-être même militaire de la France, de la Hollande, de la Belgique et de la Suisse. En un mot, on s'excitera de toutes parts pendant que les gouvernemens en seront encore à prononcer des discours et à se faire des complimens auxquels personne ne croit. L'heure est venue évidemment de sortir de là et de rompre avec toutes ces ambiguïtés où le sens des choses finit par s'émousser. Il faut trancher dans le vif et parler à l'opinion de façon à la convaincre, si, au lieu de marcher vers une paix simple et sérieuse, on ne veut aller à la guerre par le plus dangereux de tous les chemins, à travers des anxiétés et des troubles qui réagissent nécessairement sur notre situation intérieure en la compliquant et en l'affaiblissant.

Pour ce qui est de notre situation intérieure, qui a elle-même ses agitations et qui n'est point assurément sans être de quelque poids dans les affaires extérieures, elle peut se résumer aujourd'hui dans un fait. Décidément nos députés ont encore devant eux un bout d'existence officielle. Les élections générales n'auront pas lieu cette année, elles restent fixées à l'expiration régulière du mandat législatif. Pour tout dire, nous n'avons jamais cru beaucoup à ces élections anticipées. Elles étaien peut-être, à un point de vue supérieur, dans la donnée rationnelle des choses; après les grands mouvemens d'opinion qui se sont accomplis depuis quelques années, elles n'étaient point dans les données de la politique officielle. D'abord elles impliquaient la nécessité d'une décision sérieuse dans un moment où l'on ne semble pressé de rien décider; ensuite elles eussent été presque l'aveu d'une situation nouvelle devant laquelle le mécanisme constitutionnel d'aujourd'hui serait insuffisant, et en fin de compte, si la question a pu être un instant indécise dans les conseils du gouvernement, l'élection de M. Grévy a dû la trancher dans le sens de l'ajournement. Le résultat presque imprévu de ce scrutin est venu prouver que même aujourd'hui la roue de la fortune électorale tourne pour tout le monde. Il y a quelques jours à peine, l'élection de Nîmes, qui semblait beaucoup plus douteuse, jetait l'opposition dans le découragement et inspirait à l'administration une confiance peut-être

immodérée. A présent tout est changé, c'est l'opposition qui triomphe et se reprend à l'espérance, c'est le gouvernement qui a la mauvaise humeur d'un échec auquel il ne s'attendait pas. Cet échec en effet a été sérieux, et il est d'autant plus sensible pour le gouvernement que cette fois ce sont les campagnes qui lui ont manqué, qui ont déserté le camp officiel. Il ne faut pas d'ailleurs s'y méprendre. Les considérations personnelles ont dû évidemment jouer un certain rôle dans cette élection; M. Jules Grévy est dans le Jura un homme connu et aimé, qui a exercé avec une modération intelligente les difficiles fonctions de commissaire de la république en 1848, qui a toujours été le premier élu parmi les députés envoyés à l'assemblée constituante comme à l'assemblée législative, et qui, au moment même où il était candidat, a été choisi comme bâtonnier par l'ordre des avocats de Paris. Tout ceci est pour montrer que l'heureux élu du Jura est un homme ayant une notoriété générale et resté en même temps l'enfant du pays, c'est-à-dire en définitive placé dans les conditions les meilleures pour rallier tous les suffrages indépendans.

L'élection de M. Grévy n'a pas moins une signification politique caractérisée; elle a été un champ de bataille chaudement disputé, et, comme d'ici à peu de jours, à défaut des élections générales, ajournées à l'an prochain, il va y avoir un certain nombre d'élections partielles dans le Var, dans la Nièvre, dans la Moselle, nous allons assister à une ébauche d'agitation électorale où toutes les opinions vont essayer leurs forces en attendant la lutte décisive d'où sortira un nouveau corps législatif. Ce mouvement est déjà commencé, il s'accentue chaque jour de plus en plus quoique dans une certaine confusion. Il y aurait probablement pour l'opposition un moyen infaillible de servir les candidatures officielles, que l'administration couvre de son immense et absorbant patronage, ce serait de porter dans cette lutte un esprit étroit, comme on l'a essayé à l'occasion de l'élection de M. Grévy, qui pourtant n'a dû peut-être son succès qu'à des suffrages de toutes les nuances libérales, et qui avait même reçu et accepté l'appui de M. Berryer. Chose curieuse, nous sommes à peine au début d'une renaissance libérale, et il y a déjà des partis exclusifs, séparatistes, qui croiraient presque se compromettre, s'ils entraient en transaction, s'ils n'arboraient sans cesse le dangereux dilemme de tout ou rien, et qui en fin de compte n'arrivent qu'à diviser et à troubler l'opinion au lieu de la rallier et de la rassurer. Et cependant, s'il est une vérité éclatante aujourd'hui, c'est qu'il ne peut y avoir une action utile, efficace, que sur un terrain assez large pour contenir toutes les opinions sérieuses, indépendantes, réunies dans cette unique pensée de revendiquer et d'affermir une liberté régulière; mais c'est là une situation qui commence, qui passera encore par bien des phases laborieuses, et où nos destinées françaises sont en jeu au moins autant que dans les affaires extérieures.

L'Italie fait un peu confusément son apprentissage de grande puis-

sance; elle ne peut désormais rester étrangère aux combinaisons, aux événemens qui se produisent en Europe, et c'est ce qui donne de l'intérêt à tout ce qu'elle fait, même à tout ce qu'elle pense. L'interpellation du général La Marmora, en ravivant tous les souvenirs de la guerre de 1866, a mis les esprits en mouvement au-delà des Alpes, a ramené dans les discussions publiques toutes ces questions qui touchent aux alliances possibles pour l'Italie, notamment à l'alliance avec la Prusse. Tant que les chambres ont été réunies, c'est dans les chambres que le débat s'est agité, aujourd'hui c'est dans les polémiques qu'il se poursuit; il tend toutefois visiblement à s'apaiser, à se dégager de ce qu'il avait de plus sérieux. Cet incident inattendu est né, on le sait, d'un compte-rendu un peu dédaigneux de l'état-major prussien sur les opérations de l'armée italienne en 1866; il s'est agrandi et aggravé par la divulgation d'une dépêche de M. d'Usedom traçant à l'Italie un plan de campagne très hasardeux, passablement révolutionnaire, qui n'a pas été suivi, qui était assurément plus facile à formuler qu'à exécuter. Au fond, c'était évidemment l'alliance prussienne qui se trouvait en cause, et c'est ce qui faisait l'importance politique de ce débat rétrospectif. On s'est plaint vivement en Prusse du procédé du général La Marmora, se servant d'une note diplomatique qui ne lui appartenait plus depuis qu'il avait cessé d'être au pouvoir et qui ne paraissait pas dans tous les cas destinée à la publicité. Si le général La Marmora a fait cela, il faut convenir qu'il était un peu dans le cas de légitime défense, et c'est après tout un personnage trop sérieux pour avoir agi par surprise vis-à-vis du gouvernement de son pays. Ce qu'il a fait, il était sans doute autorisé à le faire. Le procédé a pu déplaire à Berlin, d'autant plus qu'il éclairait des mystères sur lesquels on ne tenait pas à jeter un si grand jour; il n'a pas moins porté un coup sensible, et la Prusse s'est crue obligée de donner satisfaction au sentiment de dignité qui s'était éveillé dans l'armée italienne; on dit même qu'elle a tenu à s'expliquer avec l'Autriche sur le sens et la portée de ce plan de campagne, ou plutôt de ce plan de destruction qui venait d'être révélé subitement. Sans désavouer absolument la note de son ministre à Florence, M. le comte d'Usedom, le cabinet de Berlin s'est efforcé de l'atténuer en dégageant sa propre responsabilité, de même qu'il a voulu calmer les susceptibilités italiennes en déniant tout caractère officiel aux histoires militaires publiées par l'état-major prussien sous la direction du général Moltke.

Cela suffisait pour le moment. L'incident n'avait plus la même importance, et il en résulte aujourd'hui que ce débat, dépouillé de ce qu'il pouvait avoir de politique, finit par devenir une querelle domestique entre généraux italiens. A la guerre diplomatique ou parlementaire succède la guerre des brochures et des polémiques. Cette campagne de 1866, elle a déjà toute une littérature; on calculait récemment en Alle-

magne qu'elle avait produit plus de deux mille ouvrages, toute une bibliothèque. Les Italiens sont aujourd'hui fort en train d'ajouter à cette littérature : brochures au nom et pour la défense du général Cialdini, qui commandait le quatrième corps et qui a joué un des premiers rôles, brochures au nom et pour la défense du général La Marmora, qui était le chef d'état-major de l'armée. Une des plus curieuses de ces brochures est celle qui vient d'être publiée par le général La Marmora lui-même sous ce titre : *Éclaircissemens et Rectifications*. Elle date de quelques jours à peine, et précise bien des points obscurs. Toutes ces polémiques prouvent deux choses et ne prouvent guère que ces deux choses : la première, c'est que, malgré tous les soupçons qui l'ont poursuivi de Berlin, le général La Marmora a été en tous les momens fidèle à cette alliance prussienne qu'il avait réussi à nouer comme chef du ministère. La marque saisissante de cette fidélité est dans les premières dépêches qu'il expédiait à Paris en recevant la nouvelle de la cession de la Vénétie après Custoza. « Tâchez, écrivait-il, de nous épargner la dure alternative de manquer à la Prusse ou de nous heurter contre la France. » Si on veut aller plus au fond, le général La Marmora garde sans doute une préférence sensible pour l'alliance française; mais ce n'est pas à nous apparemment à lui en vouloir, et dans tous les cas, au milieu de ces dramatiques événemens, il apparaît encore comme un des hommes les plus sérieux, les plus corrects, comme un de ceux qui ont le plus cette chose simple et grave qui n'est pas si commune en Italie, le caractère. C'est par là qu'il se relève et qu'il a de la tenue en politique. Le second fait, qui n'est pas moins éclatant, c'est que dans cette singulière guerre tout allait à la grâce de Dieu. Où était le commandement? On ne le savait. Quels étaient les plans? On ne le savait pas davantage, et, à défaut de celui de M. d'Usedom, on n'en avait guère d'autres; on marchait devant soi jusqu'à la prochaine rencontre. Ce qu'on voit à travers tout, c'est un chef d'état-major, le général La Marmora, se démenant, s'agitant, réduit à subir la responsabilité même de ce qu'il ne faisait pas, offrant dans ses momens d'impatience de céder la place à Cialdini, qui ne s'en souciait, pressant l'amiral Persano, qui restait immobile dans l'Adriatique, tenant ferme encore pourtant, et moins démonté qu'on ne l'avait cru après Custoza, mais impuissant à dominer une situation où tout le monde voulait commander et où personne n'avait de tête.

Heureusement pour elle, l'Italie était dans un de ces momens où, même en étant battue, elle devait rester victorieuse; elle allait à Venise contre vent et marée, par une invincible force des choses et en dépit de toutes les fautes. Ce sont là des circonstances exceptionnelles, et toutes les conquêtes ne sont pas toujours possibles à ce prix ni par les mêmes moyens. L'Italie en a fait l'expérience amère, lorsqu'il y a un an, par l'impatience de ses volontaires et par la connivence d'un cabinet étourdi, elle a eu l'air de vouloir violenter la fortune en brusquant l'affaire romaine. Elle a

senti alors qu'il y avait des choses où l'on ne se passait pas de la complicité du temps, qu'il y avait des momens où la meilleure politique pour un pays était de se recueillir, de se calmer, de réorganiser son administration intérieure et ses finances. C'est ce qui a été la raison d'être et la force du ministère du général Ménabréa, c'est ce qui en explique la durée au milieu de la confusion des partis, et le dernier mot de cette pacifique et laborieuse période, à part toutes les lois de finances que M. Cambray-Digny a fait triompher, c'est l'acte qui vient de s'accomplir sous la médiation de la France, c'est le partage définitif de la dette pontificale entre l'Italie et le saint-siége. Cette négociation, commencée dès 1866, à l'époque de notre première retraite de Rome, a été fort traversée, on le conçoit, par les événemens de l'an dernier : elle a été reprise, et elle vient d'aboutir au dénoûment. La dette perpétuelle ou rachetable acceptée par l'Italie est de 18 millions de rentes, représentant la part des provinces annexées au nouveau royaume. Après tout, si c'est une charge de plus pour le trésor italien, qui en a tant d'autres, c'était d'une évidente justice. Ce qu'il y a de caractéristique dans ce règlement, c'est qu'il est un vrai partage sans subterfuge, c'est que la dette est transportée purement et simplement du grand-livre romain sur le grand-livre italien, et que les intérêts n'auront désormais à passer par aucun intermédiaire. Ce n'est point assurément une reconnaissance, même indirecte, de la part du pape, c'est tout au moins un de ces acquiescemens tacites comme le saint-siége en a donné si souvent aux faits accomplis, en protestant toujours. Pour dire toute notre pensée, et sans diminuer la valeur de cette dernière négociation, on aurait donné l'argent au pape pour payer les intérêts de sa dette que la chose eût été absolument la même; le pouvoir temporel ne s'en serait pas mieux porté, et l'Italie n'eût pas été moins en sûreté. C'est là une de ces questions qui vont lentement, irrésistiblement, vers la seule solution possible et inévitable.

Convenez cependant que l'esprit de parti a quelquefois de belles imaginations dans ces affaires de Rome et de l'Italie, et qu'il peut broder d'étranges aventures sur les choses les plus sérieuses. La dernière invention des journaux cléricaux ne laisse point d'être comique et même assez salée. De quoi n'est point capable cette terrible Italie quand il s'agit de Rome, et comment conter cela? Que voulez-vous? On est soldat du pape et on n'est pas un saint, on est sujet aux tentations; ce que voyant, l'Italie, qui est une madrée, et qui a une ample provision de *moyens moraux*, s'est dit qu'il fallait prendre par la ruse ces Samsons du pouvoir temporel qu'elle n'avait pu vaincre à Mentana; elle leur a expédié sournoisement un escadron de dangereuses amazones, plénipotentiaires d'un ordre peu diplomatique, qui ont oublié de présenter leurs lettres de créance au cardinal Antonelli, et le fait est, toujours au dire des nouvellistes bien informés, que les soldats du pape auraient donné dans le piége en braves, avec un entrain remarquable, si bien qu'ils ont eu affaire à l'hôpital.

Ils ont exhalé leurs plaintes, dont les journaux bien pensans ont recueilli le comique et attendrissant écho, sans oublier les objurgations accoutumées pour le machiavélisme de la politique italienne, coupable de tels méfaits. Heureusement les machinations de l'Italie ont été découvertes, la police pontificale est arrivée un peu tard, mais encore à temps pour empêcher le complot de réussir jusqu'au bout. Et voilà comment le pouvoir temporel a été sauvé encore une fois des embûches de ses éternels ennemis! Une question curieuse à débattre quelque jour sera sans doute celle de savoir qui aura le mieux servi aux mésaventures du pouvoir temporel de ses ennemis ou de ses amis.

On ne peut pas se dissimuler en effet que les gouvernemens ont souvent de terribles ennemis dans les amis qui les servent ou qui les défendent d'une certaine façon. Comment l'Espagne s'arrêtera-t-elle sur la pente où elle est, et où d'aveugles passions réactionnaires la poussent? Il ne serait pas bien facile de le dire. A ne consulter que les apparences et le thermomètre officiel, l'Espagne jouit d'une paix inaltérable. La reine Isabelle prend paisiblement des bains sur les côtes des provinces basques, et le président du conseil, M. Gonzalez Bravo, a une robuste confiance en lui-même. Aucune insurrection n'a éclaté, les partis sont désarmés, les généraux qu'on redoutait le plus ont été exilés ou internés, les journaux à leur tour gardent un prudent silence. L'inquiétude cependant est aussi vive que profonde à Madrid comme dans toute l'Espagne, et M. Gonzalez Bravo lui-même est peut-être le premier, malgré son assurance, à sentir son pouvoir chanceler au milieu des difficultés qu'il accumule avec une passion présomptueuse. Le cabinet espagnol a pu, sans provoquer une explosion immédiate, multiplier les rigueurs et les coups d'autorité, il ne peut empêcher la réaction croissante de tous les sentimens libéraux et même de tous les instincts sainement conservateurs qui se réveillent en présence du péril, qui s'effraient des allures d'une politique où la forfanterie se mêle à l'imprévoyance. Le cabinet de Madrid a pu exiler le duc et la duchesse de Montpensier sous prétexte que « les révolutionnaires se servaient de leur nom comme d'un drapeau, » et il n'a réussi peut-être en définitive qu'à donner ce drapeau aux révolutionnaires. Il a fait ce qu'il a pu pour arrêter au passage une protestation adressée de Lisbonne à la reine par les deux princes exilés: cette protestation n'est pas moins répandue à Madrid, elle est d'un ton parfaitement net, parfaitement digne, et, c'est avec grande raison que les deux princes le disent, « toutes les fois qu'un peuple s'agite, c'est qu'un grand malaise le tourmente, car il n'existe pas d'individualités ni de noms assez puissans pour servir de drapeau et entraîner une nation à leur suite. » Chose à remarquer du reste, les deux exilés n'invoquent dans leur protestation ni les liens de famille ni les considérations de rang, ils n'invoquent d'autre qualité que celle d'Espagnols placés sous la sauvegarde des lois générales du pays et arbitrairement frappés. Cet

exil de la duchesse et du duc de Montpensier reste provisoirement un mystère dans la situation de l'Espagne, et il est assurément un embarras de plus pour le gouvernement, qui en a cependant assez déjà par la force des choses sans travailler à s'en créer de nouveaux et de toute sorte.

La question est de savoir si le ministère de M. Gonzalez Bravo se tirera de tous ces embarras, et si même il n'est point déjà singulièrement ébranlé. On le dirait fort menacé, à suivre d'un regard un peu attentif le travail qui s'accomplit autour de lui depuis la mort du général Narvaez: Au premier moment, lorsque le duc de Valence venait à peine de disparaître, le ministère, reconstitué sous la présidence de M. Gonzalez Bravo, semblait garder encore une certaine contenance; puis on attendait ce qu'il allait faire, on espérait peut-être qu'ayant perdu l'épée qui le garantissait il allait se radoucir, revenir sans bruit à un régime plus régulier, sinon complétement libéral. C'est tout le contraire qu'il a fait; il a multiplié les rigueurs en inspirant moins de confiance. A la première crise dont il s'est cru menacé, il a visiblement perdu la tête, et depuis ce jour le travail d'ébranlement et de décomposition s'accélère. Un des plus clairs symptômes de cette situation nouvelle, c'est la confusion qui se met parmi les amis du ministère. Le général Pezuela, qui avait été envoyé à Barcelone, a exprimé l'intention de quitter ce poste, et à son tour le général Pavia, marquis de Novaliches, qui avait été transféré de Barcelone à Madrid, a donné sa démission. Le ministre de la guerre lui-même a voulu se retirer, et d'autres généraux semblent vouloir suivre ce mouvement de retraite. Quelles sont les ressources de M. Gonzalez Bravo pour faire face à cette situation compliquée? On lui prête, il est vrai, toute sorte de projets d'un pseudo-libéralisme destiné à donner à la masse du pays d'apparentes satisfactions en déconcertant les partis. Ce sont là sans doute de pures imaginations de nouvellistes, et ce ne seraient dans tous les cas que de périlleux expédiens d'un pouvoir en détresse. Il est infiniment plus probable que, si la reine ne se décide pas à appeler au gouvernement le général Pezuela, ce qui serait une victoire nouvelle et plus décisive de la réaction, elle aura recours pour le moment à quelque ministère d'apaisement et de conciliation. Ce ne sont pas à coup sûr les candidats qui manquent, il y en a peut-être trop; mais ceux qui seront appelés à ce rôle aussi honorable que difficile ne pourront dégager la situation de l'Espagne qu'en la ramenant sans plus de retard dans les conditions d'une équitable tolérance et d'une suffisante légalité.

Révolutions et guerres, l'ancien monde en a vu assez, et pour son malheur il en verra encore; mais c'est surtout dans le Nouveau-Monde qu'elles sont en quelque sorte la condition naturelle, le régime normal de ces populations qui ont tant de peine à s'organiser et à se fixer. Là les passions sont aux prises, et le plus souvent ce sont des passions vul-

gaires, des rivalités toutes personnelles, des ambitions de commandement; la politique n'est point assurément ce qui domine dans ces luttes. Les pouvoirs passent, tombent, se relèvent, si bien qu'on finit par tourner sans cesse dans le même cercle, et qu'on voit toujours reparaître les mêmes personnages. Une révolution a lieu en ce moment dans le Venezuela; elle a triomphé à Caracas comme toutes les révolutions triomphent en Amérique, à la suite d'une insurrection militaire qui a tenu la campagne pendant quelque temps. Quel est le chef de cette insurrection nouvelle? C'est un membre de la famille Monagas. Règle générale, dans le Venezuela depuis vingt ans toutes les révolutions se font pour renverser la présidence d'un Monagas ou pour faire un Monagas président. Aujourd'hui donc, c'est le général Monagas qui remonte au pouvoir et qui y restera jusqu'à ce qu'un autre général fasse à son tour une insurrection qui ne pourra manquer de réussir : c'est le préliminaire ou le complément du vote populaire dans ces pays d'Amérique. Après cela, même dans ce chaos d'événemens puérils ou sanglans qui agitent toujours ces contrées américaines, il est sans doute des épisodes qui ont une gravité particulière, qui touchent de plus près les intérêts européens, et de ce nombre est l'interminable guerre poursuivie sur les bords du Rio de la Plata par le Brésil, la république argentine et la république orientale contre le Paraguay. La république orientale, déchirée elle-même par toutes les dissensions, ne compte plus guère, il est vrai, dans l'alliance. C'est le Brésil particulièrement qui, de concert avec la république argentine, poursuit cette campagne où il a trouvé un adversaire auquel il ne s'attendait pas.

La guerre de la Plata, on le sait, dure depuis quelques années déjà. C'est assurément un spectacle assez curieux, assez inattendu, que cette résistance du Paraguay et de son chef, le président Lopez. Depuis trois ans, ce petit pays, qui a vécu quarante ans séquestré du monde, et ce président Lopez, qu'on ne croyait pas un si grand guerrier, ont réussi à tenir en échec les forces alliées, la marine brésilienne; ils ont été battus et ils ont eu leurs jours de victoire; ils tiennent encore derrière leurs lignes, quoiqu'ils aient été obligés, à ce qu'il semble, d'évacuer la forteresse d'Humaïta. Combien de temps va durer cette guerre? A ne considérer que ce qui s'est passé jusqu'ici, les difficultés qu'ont rencontrées les alliés et l'animation du Paraguay, la lutte peut à coup sûr se prolonger; mais ce n'est peut-être pas sur le théâtre de la guerre que la question doit être tranchée. Pendant que Brésiliens et Argentins continuent à batailler contre Lopez et le Paraguay, une crise politique d'une certaine gravité vient d'avoir lieu à Rio-de-Janeiro. Le ministère qui a commencé cette guerre il y a trois ans et qui était présidé par M. Zacarias est tombé tout à coup. Le motif apparent de cette crise a été un dissentiment entre le cabinet et l'empereur dom Pedro au sujet de la nomination de quelques nouveaux sénateurs; en réalité, la cause déterminante est la lassitude

de cette guerre sans fin qui épuise le Brésil, qui réagit sur sa situation intérieure et met ses finances aux abois. Le successeur de M. Zacarias comme président du conseil est un homme d'une assez grande notoriété au Brésil, le vicomte d'Itaborahy, et le membre le plus important du nouveau cabinet est le ministre des affaires étrangères, M. da Silva Paranhos, qui a eu autrefois un rôle diplomatique fort actif dans la Plata. Le nouveau ministre de l'empire est M. Paulino Soares de Souza, fils de l'un des premiers hommes d'état du Brésil, le vicomte de l'Uraguay, et distingué lui-même comme orateur. Au point de vue des partis intérieurs, c'est un cabinet conservateur succédant à un cabinet libéral.

Malheureusement ce ministère avait une origine peu parlementaire, et lorsqu'il s'est présenté devant les chambres avec son programme, où la réorganisation des finances se liait à la pensée d'une paix honorable, sénat et chambre des députés l'ont accueilli par un vote presque unanime de défiance adopté après les discussions les plus vives. Le ministère ne s'est point tenu pour battu. Placé dans l'alternative de se retirer ou de dissoudre la chambre, il a prononcé la dissolution en convoquant une assemblée nouvelle pour le 3 mai 1869. Il s'est donné ainsi le temps de réfléchir et d'agir en prenant, il est vrai, une sorte de dictature qui peut devenir lourde pour lui-même autant que pour le pays. Le ministre d'Angleterre à Buenos-Ayres, M. Gould, écrivait à la vérité récemment encore que le Brésil croyait de son honneur de ne pas traiter avec le président Lopez; trois ans de guerre sans résultat décisif pourraient cependant atténuer bien des susceptiblités, bien des prétentions. L'ancien ministère était gêné par son passé; le nouveau cabinet est né évidemment d'un retour à des idées moins superbes, et la paix est un assez grand bienfait pour que le Brésil hésite à pousser plus loin une lutte d'où il sortira en définitive avec plus de dettes que de véritable gloire.

CH. DE MAZADE.

Dictionnaire de l'Académie des Beaux-Arts. Paris, Didot, 1868.

L'Académie des Beaux-Arts vient de publier le second volume de son *Dictionnaire,* la plus importante aujourd'hui de ses tâches publiques, la seule même, ou peu s'en faut, que les conditions qu'on lui a faites depuis près de cinq ans lui permettent encore d'accomplir. Sauf les prix annuels qu'il lui appartient de décerner aux termes de quelques fondations particulières, il ne reste plus en effet à la quatrième classe de l'Institut, pour agir sur l'art contemporain, que les exemples de talent individuellement donnés par les membres qui la composent et l'autorité morale des doctrines qu'elle représente. Ces exemples sont considérables, il est vrai. Pour n'en citer que quelques-uns parmi les plus récens, les belles peintures de M. Alexandre Hesse dans l'église de Saint-Gervais à Paris, les figures allégoriques aussi savantes qu'impré-

vues dont les pinceaux de M. Lehmann et de M. Muller ont décoré les voûtes du Palais de Justice et du nouveau Louvre, les édifices construits par MM. Duc, Labrouste et Baltard, les sculptures monumentales de MM. Dumont, Jouffroy, Guillaume, Cavelier et Perraud, enfin ce *Mariage de sainte Catherine*, gravé d'après Corrége par M. Henriquel-Dupont avec une souplesse de burin et une habileté incomparables, — de telles œuvres prouvent assez les mérites personnels et l'activité des artistes appartenant à l'Académie. Mais, depuis qu'on l'a dépossédée des fonctions qui lui étaient attribuées et que pendant plus de deux siècles l'ancienne Académie royale de peinture avait exercées avant elle, depuis que pour l'admission aux expositions annuelles, pour le jugement des concours à l'École des Beaux-Arts, pour les études des pensionnaires envoyés à Rome, on a cru devoir s'en remettre aux décisions d'un jury variable, aux hasards d'un tirage au sort ou aux fantaisies des intéressés, l'Académie des Beaux-Arts, en tant que corps, est devenue forcément aussi étrangère aux affaires de l'art proprement dites qu'aux encouragemens officiels qu'il reçoit. Elle ne pourrait donc guère employer qu'à huis clos son zèle et sa haute expérience, si le vaste travail qu'elle a entrepris ne lui fournissait une occasion d'en produire au dehors les témoignages et d'en répandre les enseignemens.

Il n'est pas impossible toutefois qu'aux yeux de certaines gens un peu trop enclins à juger des choses sur le titre, l'utilité de ce dictionnaire, si réelle qu'elle soit, paraisse d'abord contestable. On sait les objections que les écrits théoriques sur les beaux-arts soulèvent d'ordinaire dans notre pays et les préventions qu'ils y rencontrent. — A quoi bon, dira-t-on, prétendre définir l'indéfinissable, formuler une syntaxe là où il n'y a d'autres lois et d'autres règles que les inspirations du génie, d'autre principe que la nécessité du beau, mais d'un beau si changeant dans ses manifestations, si élastique dans les termes, qu'il échappe à tout procédé rigoureux d'examen et d'analyse? Le beau pittoresque ne s'explique pas, il se sent. Le vrai lui-même n'est, dans les œuvres de l'art, ni fixe ni absolu : il se modifie en raison des préférences de chaque artiste et des exigences particulières de chaque tâche. Comment dès lors essayer d'en réduire les conditions mystérieuses en préceptes, et d'établir théoriquement une doctrine dont l'unité serait démentie d'avance par les faits, par les variations infinies de la pratique, par les caractères contraires des progrès successivement accomplis?

Reste à savoir pourtant jusqu'où vont en ceci les droits et la fonction du sentiment. S'il tient lieu de tout dans le domaine des arts du dessin, si, pour faire acte de talent pittoresque ou plastique, les instincts de l'imagination suffisent, pourquoi aucun peintre, aucun sculpteur, fût-ce Raphaël ou Michel-Ange, n'a-t-il pu se révéler dès l'enfance et créer, à quinze ans par exemple, l'équivalent de ce que Mozart inventait au même âge? D'où vient aussi que, sans une culture préalable et spéciale,

l'esprit demeure incapable de s'éprendre même des plus beaux chefs-d'œuvre, et qu'un paysan sera probablement moins touché du spectacle qu'ils donnent que d'une représentation médiocre ou vulgaire de la réalité? Les œuvres du pinceau ou du ciseau exigent non-seulement pour être produites, mais même pour être estimées à leur valeur, une maturité de l'intelligence, des habitudes de raisonnement et une expérience scientifique auxquelles les dons naturels, si heureux qu'ils soient, ne peuvent suppléer. Quant à l'architecture, est-il besoin de rappeler la part qui revient dans ses travaux aux calculs, à la logique, aux élémens les plus distincts de l'imagination pure ou du caprice? En matière d'art comme ailleurs, rien n'existe sans la méthode, sans l'ordre, sans l'observation de certains principes immuables, quelles que puissent être l'indépendance apparente des manières et la diversité des modes d'application. Les plus grands maîtres, à tout prendre, sont ceux qui ont eu le plus de savoir et de bon sens, et c'est une opinion aussi fausse de croire que les artistes d'élite peignent ou sculptent comme les oiseaux chantent que de prétendre apprécier les témoignages de leur génie avec la simple curiosité pour guide et la sensation pour unique moyen de contrôle.

Or, puisque la science a sa place, et une place nécessaire, jusque dans les procédés de l'invention, puisque d'une autre part l'examen d'un tableau, d'une statue, d'un édifice, est bien moins une occupation du regard qu'une opération réfléchie de l'esprit, quoi de plus naturel et de plus avantageux pour tout le monde que de résumer en termes précis ces conditions techniques et de féconder par la théorie ces réflexions? Le *Dictionnaire de l'Académie des Beaux-Arts* est composé en vue de ce double résultat. Aux artistes, il rappelle les principes en dehors desquels il ne saurait y avoir pour eux que tentatives vaines ou aventures; aux hommes simplement en humeur de s'instruire, aux « honnêtes gens, » comme on aurait dit au XVIIe siècle, il fournit sur toutes les questions des enseignemens d'autant plus profitables qu'ils sont mieux débarrassés de tout appareil pédantesque. Nulle ostentation en effet dans l'expression, nul excès de familiarité non plus. Pour définir la signification de chaque mot ou pour développer les idées que ce mot implique, les éminens auteurs du nouveau dictionnaire se gardent aussi bien du jargon des ateliers que des formules hautaines de la scolastique. La langue qu'ils parlent est une langue digne du sujet et digne d'eux, savante et cependant intelligible à tous, substantielle par les pensées qu'elle traduit et les certitudes qu'elle donne, mais en même temps facile, naturelle, énonçant les choses avec cette simplicité lumineuse qui est un des priviléges et une des traditions du génie français.

Veut-on des exemples? Qu'on lise, entre autres, les pages consacrées à l'explication des mots *appareil*, *architecture*, ou bien à l'article *bas-relief*, celles qui traitent des lois spéciales prescrites à ce genre de sculpture.

Rien de plus net que la manière dont les principes sont établis dans chacun de ces articles, rien de plus clair, de plus directement instructif que le résumé des faits propres à servir de démonstrations et à marquer dans l'histoire des procédés ou des écoles les périodes de début, de progrès, de décadence. En général, c'est ce contrôle perpétuel de l'assertion didactique par les monumens et de la théorie par les souvenirs historiques qui donne au *Dictionnaire de l'Académie des Beaux-Arts* une autorité incontestable, et nous ajouterons un caractère tout particulier, les livres sur de semblables matières se réduisant d'ordinaire à une succession de formules arides, ou bien à une série d'indications chronologiques sans mélange spéculatif. Malgré son titre modeste, ce vocabulaire est donc en réalité un recueil de traités sur toutes les questions intéressant l'enseignement, la pratique ou l'histoire des beaux-arts. La place qu'on y a faite aux noms d'hommes ou de lieux célèbres, aussi bien qu'à certains mots exprimant une inclination de l'esprit ou un état de l'âme, achève de diversifier les élémens de l'ouvrage et d'en étendre la signification.

Qu'il nous soit permis néanmoins de présenter quelques observations à ce sujet. Puisqu'en principe on croyait devoir inscrire parmi les cinq cents mots environ qui forment la matière des deux premiers volumes ceux qui dépeignent seulement une habitude ou une impression morale, nous ne comprenons pas bien pourquoi quelques-uns ont été admis et quelques autres rejetés. Si, par exemple, on jugeait bon d'envisager au point de vue pittoresque l'*abattement* et d'en définir les effets par l'image d'une figure peinte à Herculanum, d'où vient qu'on se soit abstenu d'études et d'explications semblables dans plus d'un cas tout aussi urgent, tout aussi légitime en apparence? « Cet affaiblissement, soit physique, soit moral, qu'on nomme *abattement*, ne doit pas, suivant les auteurs de ce dictionnaire, être exclu du vaste répertoire de l'artiste poète ou philosophe. » Soit; mais l'artiste n'a pas moins affaire, en ce qui concerne ses travaux, des signes extérieurs de l'*attention*, de l'*admiration*, de l'*attendrissement*, de l'*angoisse*, de telle autre émotion, douce ou violente, dont le *Dictionnaire de l'Académie des Beaux-Arts* pourtant ne dit mot. Ce silence tient-il à l'absence de monumens traduisant à souhait ces diverses affections de l'âme humaine? Rien de plus facile, chacun le sait, que de trouver à cet égard dans les œuvres des maîtres italiens ou français des types aussi expressifs que le type fourni par la peinture antique pour personnifier l'abattement. La véritable raison probablement est qu'on aura craint d'élargir outre mesure le cadre de l'ouvrage et de se trouver entraîné peu à peu à y introduire presque tous les mots appartenant au langage philosophique ou littéraire.

Ne serait-il pas préférable dès lors, ne serait-il pas à la fois plus judicieux et plus sûr de renoncer en ceci même à l'essai d'un choix, et de procéder en matière de peinture et de sculpture comme on a pris le

parti d'agir là où ce n'étaient pas les arts du dessin qui se trouvaient en cause? Les excellens articles sur la musique contenus dans ce dictionnaire ne visent pas à fournir la nomenclature des divers sentimens que la musique a le pouvoir d'interpréter, encore moins à analyser ces sentimens et à nous en donner les définitions exactes. Ils ont simplement pour objet de nous rappeler ou de nous apprendre par quels moyens techniques, en vertu de quelles règles et à l'imitation de quels exemples, on peut arriver à l'expression de l'idée musicale. Pourquoi cette méthode d'enseignement ne suffirait-elle pas dans le domaine des idées pittoresques? A quoi bon compliquer celles-ci d'aperçus indirects et faire intervenir de temps à autre, dans un livre exclusivement consacré aux beaux-arts, des considérations d'un ordre plus général ou les élémens d'une encyclopédie?

Quelque chose de ces préférences ou de ces exclusions assez malaisément explicables se retrouve dans les articles ayant trait aux personnages historiques, et dans le choix de certaines localités destinées à rappeler une époque principale ou un événement considérable de l'art. A l'origine, — c'est la préface qui nous l'apprend, — on avait eu la pensée de développer bien autrement ces deux parties, et surtout la partie biographique. C'était risquer de rendre la tâche interminable : l'Académie le reconnut après quelques années d'essai. Il fut décidé que les seuls noms propres à admettre seraient ceux des héros ou des hommes ayant servi de types aux monumens de l'art, et les noms des villes qui ont exercé une grande influence sur la culture des arts. Rien de mieux; mais, le principe une fois posé, pourquoi des inégalités dans l'application? Pourquoi consacrer des articles spéciaux à la basilique de Sainte-Agnès, à Rome, et au mont Athos, et passer sous silence non-seulement Saint-Apollinaire in Classe, à Ravenne, ou tel autre édifice aussi beau de l'époque dite byzantine, mais même Assise, qui fut pourtant, au moyen âge, le premier foyer de la peinture italienne régénérée et comme le berceau de sa renaissance? Pourquoi enfin, là où il s'agissait d'enregistrer les noms des hommes que l'art a immortalisés, s'en tenir à peu près aux souvenirs de la Grèce et de Rome, et, avant de nous entretenir d'Ampelus ou d'Antinoüs, ne pas faire au moins l'aumône d'une mention à Adam, qui, sans parler de ses autres titres suffisamment connus, a inspiré tant de grandes œuvres de la sculpture et de la peinture, depuis les bas-reliefs de la cathédrale d'Orvieto jusqu'aux fresques de Michel-Ange et de Raphaël au Vatican?

On pourrait aussi noter çà et là quelques inexactitudes dans les citations ou, tout au moins, quelques erreurs matérielles. Ainsi à l'article *Bible* le nom de Geoffroy Tory, artiste célèbre surtout comme imprimeur et comme graveur en bois, figure parmi les noms des miniaturistes. Dans le même article, la date assignée à la lettre par laquelle un miniaturiste italien du XV[e] siècle se plaint du tort que font aux

hommes de sa profession les procédés récens de l'imprimerie et de la gravure, cette date est postérieure de deux ans à celle que porte la pièce originale (1491) conservée dans les archives de Sienne. Ailleurs, au mot *Académie,* il est dit que « le premier concours à Paris pour le prix de paysage eut lieu en 1827, » tandis que ce concours s'ouvrit en réalité dix ans plus tôt, en 1817. Enfin, si la table des matières omet absolument d'indiquer le temple de Bassæ, dont la description pourtant remplit plusieurs pages dans le corps de l'ouvrage, la partie de cette table qui termine le premier volume mentionne à tort le mot *abside,* puisque c'est seulement dans le volume suivant et au mot *apside* qu'on trouve un article sur ce sujet. Voilà de bien menues critiques sans doute; mais n'ont-elles pas leur justification ou leur excuse dans l'autorité même et dans l'importance générale du travail? Une œuvre d'aussi haute origine doit être de tout point irréprochable, et c'est encore témoigner son respect envers ceux qui l'ont entreprise que de leur signaler dès à présent quelques inadvertances dont une seconde édition effacerait aisément les traces.

Ces réserves une fois faites sur certaines lacunes que présentent les noms choisis et sur certaines imperfections tout accidentelles, il n'y a plus qu'à louer, dans le fond comme dans la forme, la franchise inaltérable, la calme précision avec laquelle chaque vérité est définie, chaque point de doctrine fixé, chaque question technique posée et résolue. Quoi de moins surprenant au surplus que cette sérénité de la pensée et du ton dans un ouvrage issu d'un pareil milieu? L'Académie des Beaux-Arts n'est ni un parti ni une école dans le sens limité du mot, encore moins un groupe de talens en rivalité ou en lutte. Arrivés à la plus haute situation que des artistes puissent atteindre, les hommes qui la composent empruntent à leur élévation même une impartialité en face des opinions et des choses qu'on ne rencontrerait pas aussi sûrement chez ceux que préoccupent encore les progrès de leur propre réputation ou l'incertitude du succès. Confrères par l'esprit qui les anime au moins autant que par l'égalité du rang, les membres de l'Académie des Beaux-Arts s'accordent dans le désintéressement personnel, comme ils ont en commun le dévouement aux plus sérieux intérêts de l'art et le sentiment profond de sa dignité. De là, malgré la diversité de leurs origines et de leurs titres, l'ensemble avec lequel ils concourent au maintien des mêmes traditions, à la défense des mêmes principes; de là l'unité de leurs vues dans la sphère des idées générales ou dans l'appréciation des faits historiques; de là enfin ce dictionnaire que d'autres esprits n'auraient pu composer ainsi, ni d'autres mains écrire, parce que, outre le fonds de science qu'il exigeait, il fallait ici une indépendance de jugement à peu près incompatible avec la condition ordinaire des artistes, et dans l'exécution une habileté en dehors des procédés littéraires accoutumés.

Le *Dictionnaire de l'Académie des Beaux-Arts* mérite donc à tous

égards d'être accueilli avec la confiance qui s'attache aux témoignages et aux documens authentiques. Aujourd'hui d'ailleurs un pareil livre peut avoir une utilité particulière en contribuant à rétablir dans le domaine de l'art les habitudes de réflexion, qui y deviennent de plus en plus rares, et l'ordre, qui en est absent. Que de tentatives inconsidérées en effet, quelle confusion du but avec les moyens, des principes avec les opinions d'accident ou de circonstance, des semblans du bien avec le bien lui-même! A force de prêcher ou de pratiquer la foi dans la puissance absolue des facultés individuelles, on en est venu à substituer les jactances ou les fantaisies de l'égoïsme à l'étude généreuse, à l'imitation bienfaisante des vérités qui profiteraient à tous. Dans leur empressement à secouer le joug des traditions et des règles, les débutans eux-mêmes n'ont pas pris le temps d'examiner en quoi ces règles consistent et quel est au juste le sens de ces traditions. Partout, sous prétexte d'affranchissement, l'anarchie : sous les dehors du dédain pour le métier, l'ignorance de l'art, de ses moyens d'expression les plus sûrs et souvent de ses conditions élémentaires; partout la prétention de savoir les choses sans les avoir apprises, la ruse pour s'épargner l'effort, en un mot je ne sais quelle paresse affairée tendant à remplacer la recherche par l'aperçu, l'habileté vraie par le simulacre, et la vie saine du talent par les artifices du galvanisme pittoresque.

Il est clair qu'un livre, si instructif qu'il soit, ne suffit pas pour changer tout cela. De tels abus exigent d'autres remèdes. Une réforme sérieuse dans le mode d'éducation pratique que reçoivent aujourd'hui les jeunes artistes aussi bien que dans les encouragemens, plus impartiaux que de raison, prodigués aux talens de tout étage et de toute étoffe, — un régime d'abstinence complète remplaçant pendant quelque temps l'alimentation à outrance fournie par les expositions périodiques, — la ferme résolution chez ceux qui administrent les beaux-arts de n'avoir égard qu'à l'excellent et de se détourner du reste, — voilà, sans parler de l'action utile entre toutes qu'exercerait la venue inopinée d'un maître, voilà quelques-uns des secours les plus efficaces pour nous tirer de la crise ou plutôt de l'état d'affaissement où nous sommes.

En attendant, les leçons que contient le *Dictionnaire de l'Académie des Beaux-Arts* auront, nous l'espérons, leur part d'influence. Elles pourront ramener ou prémunir bien des esprits de bonne volonté sur lesquels l'erreur n'a de prise qu'autant qu'elle se produit sans être contredite, sans même être signalée par ceux qui auraient particulièrement le devoir de la combattre. L'Académie n'a pas voulu engager ainsi sa responsabilité par son silence. Rien sans doute ne ressemble moins à un ouvrage de polémique que le travail qu'elle a entrepris; rien de plus propre cependant à faire justice des paradoxes ou des sophismes qui, depuis quelques années surtout, ont envahi le champ de l'esthétique, de la cri-

tique, de l'histoire de l'art elle-même. Aux gens qui seraient tentés de croire sur parole les apôtres de la pure sensation ou les théoriciens intéressés de l'inexpérience scientifique, cet important ouvrage démontre qu'ils ont, dans l'intérêt de leur dignité intellectuelle, un parti plus judicieux à prendre, une meilleure cause à embrasser. A ceux qui ne savent qu'à demi ou qui ignorent, il fournit l'occasion de compléter ou d'acquérir les notions nécessaires. Pour chacun de nous enfin, il a des préceptes ou des conseils. Si, comme il faut l'espérer, les étourderies agressives s'arrêtent devant le désir sincère de fonder; si, pour emprunter le langage d'un des plus éminens auteurs du nouveau dictionnaire, « un mouvement unanime des esprits proclame qu'il est indispensable d'organiser l'enseignement de l'art à tous ses degrés (1), » l'œuvre accomplie par l'Académie des Beaux-Arts aura eu entre autres mérites celui de fortifier encore ce désir et de stimuler ce progrès. HENRI DELABORDE.

LA VARIABILITÉ DES ESPÈCES.

De la Variation des Animaux et des Plantes sous l'action de la domestication, par M. Charles Darwin, traduit par M. Moulinié, avec une préface de Carl Vogt. Paris 1868. C. Reinwald.

Lorsque en 1859 M. Darwin fit paraître son livre sur l'*Origine des espèces*, qui a été comme un ferment jeté au sein d'une science qui devenait stationnaire, il prenait dans la préface l'engagement de publier plus tard les détails de ses recherches et les documens très variés sur lesquels s'appuyaient ses brillantes inductions. Cette publication, les naturalistes l'attendaient avec une impatience facile à comprendre, si on songe qu'il s'agissait de matériaux d'observation patiemment accumulés depuis plus de trente ans. Un voyage de circumnavigation exécuté dans les années 1835 et 1836 avait mis l'éminent naturaliste anglais en rapports personnels avec des savans de tous les pays, et ces relations, entretenues par une correspondance active, lui ont permis de se procurer sur les faits qui l'intéressaient les renseignemens les plus circonstanciés et les plus authentiques. Ajoutez à cela un travail de bénédictin accompli dans la poussière des bibliothèques et des collections d'histoire naturelle, enfin l'expérience personnelle d'un homme qui s'est fait éleveur pour contrôler par lui-même la portée des assertions recueillies, et vous aurez une idée de la variété et de l'importance des faits sur lesquels M. Darwin fonde sa théorie de la sélection naturelle.

Les recherches sur les animaux domestiques et les plantes cultivées

(1) *Idée générale d'un enseignement élémentaire des Beaux-Arts*, par M. Eugène Guillaume, p. 65.

que M. Darwin vient de publier, et dont M. Moulinié offre une traduction fort bien faite au public français, forment le premier volume de cette série d'ouvrages spéciaux dans lesquels le naturaliste anglais nous promet de faire connaître les bases de sa théorie. L'auteur y a réuni tous les faits qu'il a pu recueillir touchant les modifications que l'influence directe de l'homme imprime aux races d'animaux domestiques et aux plantes devenues l'objet d'une culture rationnelle. Il fait l'histoire des races principales en remontant aux plus anciens documens où se retrouvent leurs vestiges, tels que les hiéroglyphes des Égyptiens; il discute la nature et l'importance des différences qui séparent les espèces domestiquées de leurs congénères sauvages; il révèle toute l'étendue de l'action que l'homme peut exercer par les croisemens, par l'hybridation artificielle, par la sélection longtemps continuée. L'éleveur parvient à modifier, à plier à sa fantaisie le moule d'un organisme vivant; il crée des formes nouvelles en développant par un choix judicieux des individus reproducteurs les petites déviations fortuites qui se produisent d'une manière naturelle. C'est toute une science ou, pour mieux dire, tout un art.

Le premier chapitre du nouvel ouvrage de M. Darwin est consacré aux chiens et aux chats. Il renferme les faits les plus curieux relatifs aux croisemens de ces animaux avec les espèces sauvages. Les chiens domestiques des Indiens de l'Amérique du nord ressemblent tellement aux loups que leurs maîtres s'y trompent quelquefois eux-mêmes; les chiens des Esquimaux semblent n'être que des loups apprivoisés, ils redeviennent volontiers sauvages, sont incapables d'attachement pour l'homme et se croisent fréquemment avec le loup gris du cercle polaire. Le chacal apprivoisé a les mœurs du chien; si on l'appelle, il remue la queue, rampe, se renverse sur le dos; Pallas constate le croisement naturel du chien et du chacal en Orient. Enfin plusieurs races de chiens, notamment le spitz d'Allemagne et le dingo d'Australie, se croisent avec le renard. Les faits de cet ordre, et M. Darwin en cite un grand nombre, conduisent à admettre que le chien domestique descend de plusieurs espèces de loups, de chacals et d'autres canidés sauvages auxquels les croisemens et la vie à l'état de servitude ont imprimé les modifications les plus profondes. Les races canines diffèrent aujourd'hui entre elles par des caractères tellement tranchés qu'elles semblent offrir des dissemblances plus grandes que celles qui séparent ailleurs les espèces, quelquefois même les genres.

L'histoire des races chevalines montre également ce que la sélection dirigée vers un but déterminé peut produire avec le temps. Le cheval de course anglais, qui procède d'un mélange des sangs arabe, turc et barbe, ne rappelle guère ses ancêtres. Si les éleveurs ne cherchaient pas avant tout à fixer les variations qui ajoutent à l'utilité du cheval, il serait facile d'obtenir les races les plus singulières, des formes à demi

monstrueuses. M. Waterton rapporte le cas d'une jument qui produisit successivement trois poulains sans queue; en profitant de cette variation accidentelle, il est probable qu'on aurait pu faire naître une race dépourvue de queue, comme on a obtenu des chiens et des chats privés de cet appendice.

Nous ne pouvons suivre M. Darwin dans les détails fort intéressans et souvent très inattendus qu'il donne sur la transformation progressive des races d'animaux domestiquées, nous devons y renvoyer le lecteur. Qu'il nous soit permis seulement de signaler d'une manière plus particulière les recherches auxquelles M. Darwin s'est livré sur les pigeons. Il leur a consacré une véritable monographie, jugeant avec raison que rien n'est plus propre à répandre la lumière sur un sujet de cette nature qu'un cas particulier complètement étudié et merveilleusement décrit. M. Darwin s'est adonné lui-même à l'élève des pigeons; il s'est fait recevoir membre de plusieurs clubs, il a consacré à cette occupation beaucoup de temps et d'argent. Comme les pigeons couvent presque sans interruption et que les pigeonneaux arrivent en peu de temps à maturité, les générations de ces volatiles se succèdent avec rapidité, et en une dizaine d'années on peut obtenir des séries multiples de descendans; c'est là ce qui a déterminé le choix de M. Darwin, car les ressources et la vie d'un seul naturaliste ne suffiraient pas pour mener à bonne fin sur d'autres races d'animaux un cycle d'études aussi complet et aussi varié.

Dans le règne végétal, l'action de l'homme s'exerce encore plus librement et avec un succès plus durable qu'à l'égard des formes animales. Ici le sujet offre de grandes difficutés ; les botanistes ont généralement dédaigné de s'occuper des variétés cultivées; dans beaucoup de cas, le prototype sauvage est douteux ou inconnu; dans d'autres, on ne sait comment distinguer les sauvageons échappés des plantes vraiment sauvages, de sorte que rien ne permet d'apprécier l'étendue des changemens survenus. Dans cette complication presque inextricable de formes sauvages et de formes artificielles, M. Darwin a su néanmoins dégager des lois générales et des résultats certains qui jettent un grand jour sur la question de la variabilité des espèces. En somme, la théorie de la sélection naturelle et de la genèse continue, ainsi fortifiée par les résultats de la sélection intentionnelle, soulève encore de grandes difficultés; mais ces difficultés se rapportent généralement à des sujets sur lesquels nous devons, comme le dit M. Darwin, « avouer une ignorance dont nous ne connaissons même pas l'étendue. » Il est possible que les progrès de la paléontologie, de l'anatomie comparée, de la botanique, fassent disparaître ces difficultés une à une.

R. RADAU.

L. BULOZ.

